



FONDO PIZZOFALCONE



BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XX



Palchetto

Num.º d'ordine

1184040

NAZIONALE

B. Prov.

11

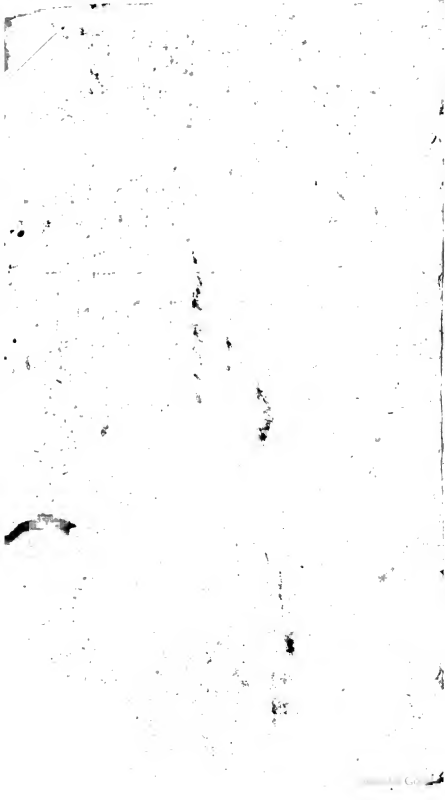
1098

NAPOLI

R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III





B. Gm.

II

1098



Ufficio Topografico

61029h SBN

HISTOIRE ROMAINE;

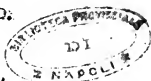
A V E C

D E S R É F L E X I O N S

CRITIQUES, POLITIQUES ET MORALES,
à l'usage des jeunes gens.

Par M. l'Abbé Tailhié.

TOME SECOND.

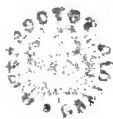


A P A R I S,

Chez DAMONNEVILLE, Libraire, Quay des Augustins, à Saint Etienne.

M D C C L V.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE CINQUIÈME.

HISTOIRE DE ROME
depuis sa prise par les Gaulois, jus-
qu'à la première guerre Punique.

CINQUIÈME EPOQUE,

Qui renferme l'espace de 123 ans.



A victoire complete, que Camille venoit de remporter sur les Gaulois, délivra ce qui restoit de Romains, de la crainte perpétuelle, où ils étoient de tomber entre les mains de ces barbares, & du danger éminent qui les menaçoit d'une ruine inévitable. Le premier soin de ce peuple fut de rétablir dans toute sa splendeur le culte

Tome II.

A



Reconnois-
sance des
Romains
envers les
Dieux.

des Dieux, dont ils étoient persuadés d'avoir éprouvé, dans cette conjoncture fatale, d'une manière visible, & bien marquée, l'auguste protection: Après qu'on eut satisfait à ces devoirs de la Religion & de la reconnoissance on songea à se loger & à rebâtir la ville. Ce n'étoit ni un petit embarras, ni une entreprise aisée à exécuter. Il s'agissoit de faire renaître Rome de ses cendres, & de la créer, pour ainsi dire, une seconde fois. La ville étoit détruite, les maisons ruinées, les édifices publics réduits en cendres & le trésor public épuisé. Et ce qui rendoit l'entreprise impraticable, étoit l'abbattement & le découragement du peuple, qui échappé presque nud du naufrage & épuisé par tant de malheurs, tournoit sans cesse les yeux du côté de la ville de Veies, qui leur offroit une place fortifiée par l'art & par la nature; des bâtimens superbes où ils n'avoient qu'à se loger, sans se donner d'autre mouvement; un air sain & pur, & un territoire fertile & gracieux. Dans cette désolation générale, les Tribuns, qui n'avoient point perdu de vûe la transmigration des Romains à Veies dans l'espérance d'y do-

miner souverainement , mirent à profit ces dispositions du peuple. Ils remirent sur le bureau leurs anciennes prétentions sur Veies , & proposèrent de faire de cette ville le centre & le siège de l'Empire.

Les Tribuns proposent de nouveau de passer à Veies.

Le Sénat , qui par état étoit toujours opposé aux vûes & aux propositions des Tribuns , ne manqua pas à son ordinaire de s'opposer à celle-ci. Il continua Camille dans la première Dignité de la République pour l'opposer aux Tribuns du peuple. Ce sage Magistrat, par le suprême pouvoir dont il étoit revêtu , auroit pû rejeter d'autorité la folle & téméraire proposition des Tribuns : mais il aima mieux employer la voie de la raison & de l'éloquence. Suivi de tous les Sénateurs , il monta sur la Tribune aux harangues. Là il représente au peuple, avec cet air d'autorité, que lui donnoient son grand mérite & ses victoires signalées , la honte qu'il y auroit pour les Romains d'abandonner une ville toujours victorieuse & choisie par les destins pour commander un jour à toute la terre , pour se transporter dans une ville conquise , & qui n'étoit que l'esclave de Rome : » Quoi ! (disoit-il) abandonner

» Rome qui nous a donné la naissance,
 » une Patrie si bienfaisante, une Pa-
 » trie consacrée par nos ancêtres au
 » culte des Dieux ? Quoi ! abandonner
 » Jupiter, Junon & tous les autres
 » Dieux, dont nous avons ressenti en
 » cette occasion la protection la plus
 » marquée ? Quoi ! abandonner ce Ca-
 » pitole où vous vous êtes réfugiés,
 » & qui vous a sauvés des mains & de
 » la fureur des barbares ? Pourquoi
 » donc vous y êtes-vous retirés ? Pour-
 » quoi l'avez-vous défendue au péril
 » de vos vies mêmes, du fer & du feu
 » des ennemis ? Pourquoi avez-vous
 » combattu en rase campagne, pour
 » recouvrer Rome ? Il falloit que vos
 » Tribuns vous fissent cette proposi-
 » tion avant l'arrivée des Gaulois,
 » lorsque Rome subsistoit en entier,
 » & se retirer à Veies sans différer.
 » Quoi encore un coup ! abandonner
 » ce Capitole, le siège & la demeure
 » des Dieux, le centre d'un Empire
 » qui doit être & universel & éternel ;
 » le lieu où l'on garde le feu sacré de
 » Vesta, les boucliers descendus du
 » Ciel, & les livres qui renferment
 » les heureuses destinées de Rome,
 » gages sacrés de la perpétuité de cette

» ville. Vous allez, Romains, prendre
 » le nom d'un peuple vaincu, & vous
 » associer à ses malheureux auspices;
 » & perdre le nom de Romains avec
 » les grandes destinées que les Dieux
 » y ont attachées; & qui avec votre
 » nom passeront aux premiers barba-
 » res, qui s'empareront du Capitole,
 » & qui par ce changement devien-
 » dront peut-être un jour vos Maîtres
 » & vos Tyrans.

Tous ces motifs de Religion & de gloire touchèrent vivement un peuple Ce projet est rejeté.
 superstitieux & hautain au-dessus de
 tout ce qu'on peut dire. Mais une pa-
 role jetée au hazard, acheva de faire
 ce que les meilleures raisons de Ca-
 mille n'avoient fait qu'ébaucher. Un
 Centurion qui remenoit sa troupe,
 après avoir monté la garde, passant
 par la Place, cria au Porte-enseigne
 d'arrêter là, & d'y planter son dra-
 peau: car, ajouta cet officier, *c'est ici*
qu'il faut demeurer. Le Sénat & le
 peuple entendant ces paroles s'écriè-
 rent d'une voix unanime qu'ils accep-
 toient l'Augure. Ainsi, du consentement
 des deux Ordres on renonça à la trans-
 migration à Veies; & il fut arrêté
 qu'on rebâtiroit Rome, & qu'on s'ap-

pliqueroit à lui donner son ancien lustre. Ainsi fut terminée cette importante affaire plutôt par un coup de hasard, que par les règles de la sagesse & de la prudence.

Récompense de Manlius ; & punition de Fabius.

La République, pour témoigner sa reconnoissance à Manlius, dont la vigilance & le courage avoit sauvé le Capitole, lui donna une maison située sur cette montagne. Ce présent fut en même temps un monument éternel de la valeur de Manlius, & de la reconnoissance de ses Concitoyens. Elle crut aussi devoir punir la pétulante imprudence de Q. Fabius, qui avoit violé le droit des gens & attiré le ressentiment & les armes des Gaulois. Il fut assigné par Martius-Rutilius, Tribun du peuple, à comparoître devant l'assemblée pour rendre compte de la conduite, qu'il avoit tenue dans son Ambassade. Ambustus son père, qui avoit eu assez de crédit pour empêcher, qu'on ne le livrât aux Gaulois ; & même celui de le faire élever à la première Charge de l'Etat, ne put le sauver à la vengeance du peuple. Une mort prématurée, & qui selon toutes les apparences n'étoit pas naturelle, vint à propos. le soustraire à la honte d'un

Tit. Liv. lib.
6. cap. 1-42.

jugement, & à la sévérité des derniers supplices.

On voit ici le génie & le caractère de la populace, qui ne se conduit jamais par raison, mais par caprice, par vengeance, & par les impressions qu'on lui donne. Ou Fabius étoit coupable, quand Brennus le fit demander à la République, & en ce cas il falloit le lui livrer, & ne pas s'exposer témérairement à la juste indignation des Gaulois, au lieu de l'élever à la première Dignité de la République, comme pour insulter & braver ces peuples : ou bien la conduite qu'il avoit gardée dans son Ambassade étoit irrépréhensible ; & dans cette supposition c'est injustice de le punir aujourd'hui. Ce procédé des Romains montre que le peuple & le Sénat même ne jugèrent du succès de l'Ambassade de Fabius, que par la triste & fâcheuse extrémité où fut réduite la République, & non pas par les règles immuables de la justice & de l'équité, qui devoient régler leur jugement dans une affaire d'une si grande importance. Revenons à Camille.

Après une année remarquable par tant d'événemens si heureux, il ne restoit plus à Camille que de se démet-

tre de la Dictature. Par sa démission volontaire, les Comices reprirent leur exercice, & nommèrent pour gouverner la République deux Tribuns militaires. Sous ces nouveaux chefs on songea sérieusement à réparer les ruines des maisons des particuliers. On y travailla avec tant de diligence & d'ardeur que dans moins d'un an Rome fut rebâtie depuis ses fondemens jusqu'à la dernière maison du moindre des Citoyens. Cette précipitation fit tort à la commodité, à la symétrie & à la beauté de la nouvelle Rome, dont elle s'est toujours ressentie sans qu'on ait jamais pu ou voulu corriger ces défauts, qui n'ont pu être parés par les décorations superbes, dont elle a été depuis embellie.

Rome rebâtie & commençant à peine à respirer se vit assaillie d'une cruelle guerre. Tous les peuples voisins, les anciens & perpétuels ennemis, se liguèrent contre elle, résolus d'exterminer entièrement le nom Romain. Le temps, l'occasion & les circonstances sembloient favoriser leur funeste dessein. Rome étoit presque sans défense & sans hommes par les grandes pertes, qu'elle venoit de faire tout nouvellement dans la guerre

AN. M. 3621

AV. J. C. 383.

AN. R. 366.

Rome rebâtie.

contre les Gaulois. Les ennemis pleins de cette confiance, qui assûre le succès des entreprises, tombent par différens endroits sur le territoire de la République, le pillent & le ravagent. Puis s'étant réunis au commun rendez-vous, ils marchent droit à Rome, & s'en approchent de si près, qu'ils la tenoient pour ainsi dire bloquée. Ces hostilités obligèrent les Tribuns militaires à sortir de Rome à la tête des Légions pour en arrêter le cours : mais ces nouveaux Généraux se conduisirent avec si peu d'attention & de vigilance, qu'ils se laissèrent enfermer par les ennemis dans des gorges dont ils ne pouvoient se retirer sans un peril éminent pour l'armée. Heureusement ils eurent le courage de gagner le sommet de la montagne de Mars, où ils se retranchèrent & se mirent à couvrir des insultes des ennemis ; mais ils ne l'étoient pas de celles de la faim. Leur camp investi par celui des ennemis, & par conséquent inaccessible aux convois, l'armée couroit grand risque de périr par la disette des vivres.

Contre tant de sujets de crainte & d'alarme le Sénat ne trouva de res-

AN. M. 3622.

AV. J. C. 382.

AN. R. 367.

Les peuples voisins de Rome ravagent son territoire.

Succès de cette guerre.

source que dans Camille seul, qu'il connoissoit pour un Général toujours supérieur aux périls & aux difficultés. Il le nomma Dictateur pour la troisième fois. Aussi-tôt le nouveau Magistrat ordonna une cessation générale de toute affaire & fit prendre les armes à tous les Citoyens en état de servir, de quelque âge & condition qu'ils fussent. Au seul bruit de sa marche, les ennemis effrayés songent moins à vaincre qu'à donner leur attention à n'être point vaincus. Ils se retranchent dans leur camp, qu'ils fortifient en diligence d'une palissade de pieux & d'un abatis d'arbres, qu'ils placent en travers. Camille attentif à tout ce qui pouvoit contribuer au succès de son entreprise avoit remarqué, qu'il souffloit tous les matins un vent, qui donnoit contre le camp ennemi. Sur cette observation il forme son plan d'opération. Le lendemain dès le grand matin, il ordonne deux attaques opposées. D'un côté les Romains se présentent le fer à la main pour donner un assaut au camp des ennemis; & au côté opposé, ils jettent un si grand nombre de traits enflammés, & une si grande quantité de matières combus-

stibles sur la palissade, qu'à la faveur du vent le feu prit aux retranchemens avec tant de violence, qu'ils furent consumés en un instant. A ce nouveau genre d'attaque, les ennemis effrayés & en désordre se jettent hors du camp à travers les flammes; mais ils ne purent éviter le fer des Romains, qui occupoient la plaine. Après la désertion du camp, Camille fit éteindre le feu qu'il avoit allumé lui-même, pour sauver le butin, qu'il abandonna, contre sa coutume, au soldat pour lui servir de récompense, & ranimer son courage pour d'autres expéditions qu'il méditoit.

En effet le Dictateur ne se contenta pas de cette première victoire. Il vole à une seconde & à une troisième. Il entre dans le pays des Eques, le ravage, & se rend maître de Bola, leur ville Capitale. De-là il court au secours de Sutrium assiégée par les Toscans. Quelque diligence qu'il put faire, il n'arriva qu'après que les habitans, épuisés de travail & pressés par la faim, eurent rendu leur ville à composition. Les conditions du traité étoient si dures, que le vainqueur n'avoit laissé aux vaincus, que la vie & l'habit, avec la liberté de se retirer où bon leur

sembleroit. C'est dans cet état de désolation , que Camille rencontra les malheureux Sutriens , chassés de leur ville & allant chercher ailleurs une nouvelle Patrie. Le Général Romain , attendri sur l'infortune de ces peuples , les console , & leur dit de s'arrêter où ils étoient : puis il part pour Sutrium avec promesse d'essuyer bientôt leurs larmes , & de faire éprouver à leurs ennemis les mêmes maux , qu'ils leur avoient faits. Il leur tint parole : par un effet de sa sagacité naturelle , qui étoit son grand talent , Camille prévint que les Toscans n'ayant rien à craindre des Sutriens , dépouillés & sans armes , ils ne penseroient qu'à jouir du fruit de leur victoire. Il devina juste. Le jour que la ville s'étoit rendue ; il surprit les nouveaux maîtres occupés , les uns à partager les dépouilles , les autres à piller les maisons , & d'autres enfin livrés aux plaisirs , ensevelis dans le vin & le sommeil , & ne pensant à rien moins qu'à conserver la conquête qu'ils venoient de faire. Camille entra dans la ville dont il trouva les portes ouvertes , qu'il fit fermer sur lui ; & sans coup férir il se trouva en un moment maître d'une place ;

qui avoit coûté des travaux immenses aux Toscans pour la réduire. Ainsi la ville de Sutrium, deux fois prise en un jour, fut rendue en fort bon état à ses anciens habitans. Camille n'ayant plus d'ennemis à vaincre, remena son armée victorieuse à Rome, & y entra en Triomphe.

Après ces glorieuses expéditions, la République jouit pendant quelque temps du bienfait de la paix, mais ce repos ne fut pas long. Les Volscques, qui étoient pour Rome des ennemis comme annuels, après s'être rétablis de leurs dernières pertes, soutenus par les Herniques & par les Latins, prirent de nouveau les armes. Les confédérés s'étant rassemblés proche de la ville de Satrique, attendirent là de pied - ferme les Romains. Camille, qui étoit cette année-là Tribun militaire, ne tarda pas de les aller joindre. Sous un Général aussi habile la victoire ne balança pas. Il défit les ennemis en rase campagne. La ville de Satrique ne fut pas pour les vaincus un asyle assuré contre les armes victorieuses du Général Romain. Il la prit d'assaut, & les Volscques se virent obligés de se rendre à

AN. M. 362.

AV. J. C. 380.

AN. R. 369.

Guerre
contre les
Volscques.

discrétion. Camille auroit souhaité tourner ses armes contre la ville d'An-
 trum Capitale des Volsques, & qui
 étoit la cause de cette guerre ; mais de
 nouveaux besoins plus pressants l'obli-
 gèrent d'abandonner son projet, & de
 courir au secours des villes de Sutrium
 & de Nepté, qu'il reprit sur les Etruf-
 ques. C'est ainsi que tous les efforts
 des ennemis tournèrent à leur honte,
 & à leur perte, à la gloire de Camille
 & au bien de la République.

————— A une année si glorieuse pour Ca-
 mille & si avantageuse à la Patrie, il
 en succéda une extrêmement orageuse.

AN. M. 362.
 AV. J. C. 379.
 AN. R. 370.
 Conjura-
 tion de Man-
 lius.

En effet la République fut menacée
 d'un prompt & perpétuel asservisse-
 ment par une puissante faction, que
 Manlius s'étoit faite parmi le peuple,
 & qui ne tendoit à rien moins qu'à
 assujettir la Patrie & à s'en faire déclai-
 rer Roi par ses partisans. Ce Manlius
 étoit un Patricien, personnage Con-
 sulaire, un des plus braves guerriers
 que Rome eût jamais élevé : celui-là
 même qui, lors du sac de Rome par les
 Gaulois, avoit conseillé de se retirer
 dans le Capitole, & qui par son cou-
 rage, comme par ses conseils, avoit
 sauvé cette forteresse de la fureur des

Ses belles
 qualités.

Gaulois , & par-là sa Patrie. En un mot Manlius étoit un homme d'un vrai mérite , & d'une réputation très-bien établie, qu'il avoit justement méritée par un grand nombre d'actions glorieuses. On est surpris, & avec raison, de voir à la tête d'une sédition un homme qui paroissoit le moins capable de penser à troubler l'Etat. Mais que ne peut pas sur le cœur de l'homme une sorte de vanité ; & à quelles extrémités l'envie & une noire jalousie soutenues de l'ambition , ne portent-elles pas celui qui se livre aveuglement à leurs impressions funestes. Voilà ce qui perdit Manlius. Reprenons-en l'histoire.

Le grand mérite de Camille , & plus encore les récompenses , les Dictatures, les dignités, les commandemens des armées dont la République ne cessoit d'honorer cet homme unique, étoient pour Manlius un tourment que la basse jalousie ne pouvoit plus soutenir. Il ne voyoit que d'un œil jaloux, la préférence que l'on donnoit à son rival, soit dans les Magistratures, soit dans l'estime publique ; & il s'en expliquoit tout ouvertement. » Après tout (disoit-il) ce qui fait le fonde-

» ment de la gloire de Camille , c'est
» Rome reconquise sur les Gaulois ;
» mais eut-il reconquis Rome , si je
» n'avois moi-même sauvé le Capitole
» & la Citadelle ? Ma gloire est le prin-
» cipe & le fondement de la sienne.
» Ignore-t-on qu'il a moins vaincu les
» Gaulois , qu'il ne les a surpris , lors-
» qu'ils ne pensoient à rien moins qu'à
» combattre , & qu'ils se reposoient
» sur la foi d'un traité solennel ? Moi ,
» ajoutoit-il , je les ai repoussés , lors-
» qu'ils avoient les armes à la main , &
» que , tout fiers de leurs victoires , ils
» escadaient le Capitole. Chaque sol-
» dat de l'armée de Camille partage
» avec lui l'honneur de sa victoire ;
» mais personne ne peut prétendre à
» partager celui de la mienne ; puisque
» j'ai vaincu seul & sans compagnon.

Par de pareils discours , Manlius donnoit un foible soulagement à son envie , & ne donnoit aucune atteinte à la gloire de son rival. Il le sentit bien : & comme il se croyoit moins considéré des Patriciens , il se jette du côté du peuple plus facile à tromper. Il forme des liaisons étroites avec les Tribuns , flatte bassement le peuple comme auroit fait un des Magistrats.

Plébéïens ; & épouse ses intérêts avec le même zèle. Par ses largesses les pauvres sont soulagés , les débiteurs libérés de leurs dettes , & les prisonniers élargis & mis en liberté. La Noblesse devient l'objet de sa haine & de ses invectives. Il ne cesse de déclamer & en public & en particulier contre l'orgueil des Sénateurs , l'avarice des Patriciens & la dureté des Nobles Créanciers. Entraîné par son emportement & par les applaudissemens que lui donne la multitude , il pousse la témérité jusqu'à accuser les Sénateurs de s'être approprié l'or destiné à payer les Gaulois.

Le Sénat , qui étoit aussi clairvoyant , qu'il étoit lui-même artificieux , pénétra ses desseins & le motif secret de ses démarches. Il résolut d'en arrêter le progrès. Cette auguste Compagnie nomma un Dictateur , & éleva à cette suprême Dignité Aul. Cornélius-Cossus. Celui-ci somma Manlius à comparoître devant son Tribunal. Le séditieux obéit : mais il se présenta accompagné d'un nombreux cortège de ses partisans, & comparut plutôt en posture d'accusateur & de juge , que de criminel qui attend

Il est ajourné au Tribunal du Dictateur.

sa sentence. Le Dictateur lui ordonne de nommer tout-à-l'heure ceux des Sénateurs, qui receloient l'or destiné pour rachetter le Capitole & le lieu, où on le tenoit en réserve. » Cela vous est, ajouta-t-il, facile, puisque vous êtes informé & du vol & de l'endroit où on l'a caché ; sinon je vous ferai conduire en prison, comme un calomniateur & un imposteur, qui abuse de la confiance du peuple. » La question étoit pressante & embarrassante. Mais comme Manlius étoit adroit & artificieux, il répondit d'une manière captieuse & propre à faire prendre le change. Le Dictateur ne donna point dans le piège, & pressa Manlius de répondre d'une manière précise & nette à ce qu'il lui demandoit. Le Calomniateur ne pouvant acquiescer sa parole, le Dictateur commande à ses Licteurs de l'arrêter & de le conduire en prison. A cet ordre Manlius implore le secours des Dieux & des hommes. Il crie, il se tourmente, il pleure ; mais le tout en pure perte. Ni ses cris, ni ses prières, ni ses lamentations ne causèrent aucune émotion parmi le peuple, & ne mirent aucun obstacle à l'exécution de l'ordre du souverain.

Il est mis
en prison.

Magistrat. Personne ne branla & ne sourcilla même, tant l'autorité du Dictateur étoit respectée. Ses partisans, qui étoient en grand nombre, se contentèrent de témoigner leur douleur par des habits de deuil & autres marques extérieures de tristesse, dont on ne faisoit usage, que dans les grandes calamités.

Dès ce moment le vestibule de la prison ne désemplit pas, & fut comme assiégé par une foule de personnes, qui avoient la tristesse peinte sur le visage & dans tout leur extérieur. Ce fut dans ces circonstances-là, que le Dictateur se donna en spectacle par son entrée triomphante dans Rome pour une victoire, qu'il avoit remportée sur les Volques. Durant le cours de cette pompeuse cérémonie, il entendit beaucoup de choses très-désagréables & pour la personne & pour son honneur. Après la cérémonie du Triomphe Cossus se démit de sa dignité, estimé & honoré du Sénat; mais haï & détesté du peuple.

La démission de Cossus délia toutes les langues, & laissa une liberté entière aux plaintes & aux invectives. Les séditieux ne se menagèrent plus; ils faisoient retentir les rues & la pla-

ce publique de discours factieux. Ils passaient les nuits autour de la prison, & menaçoient hautement d'en rompre les portes, si on ne mettoit en liberté le Libérateur de la Patrie. Le Sénat crut devoir prévenir cette violence du peuple & lui accorder de bonne grace, ce qu'il auroit obtenu de force. Manlius fut donc élargi & mis en liberté. Sa délivrance eut un effet tout autre que celui que le Sénat s'étoit proposé. Cette auguste Compagnie avoit dessein d'assoupir cette affaire, & il se trouva, qu'elle avoit donné un Chef aux mutins.

AN. M. 3626.

AV. J. C. 378.

AN. R. 371.

Il affecte

la Royauté.

Manlius, aigri par l'ignominie de sa prison, & incapable de suivre des conseils modérés, se livra entièrement aux mouvemens de son ambition & de son ressentiment. Egalement encouragé & par la foiblesse du Sénat, qui avoit été obligé de le relâcher, & par le puissant parti qu'il avoit dans le peuple, il tente de se faire déclarer Roi. Le projet en étoit déjà tout formé. Ses partisans, trompés par les flatteuses espérances, qu'il leur donnoit d'établir une parfaite égalité entre tous les Citoyens de la République, de partager également les terres conquises, & d'élever indifféremment aux

Charges & aux Magistratures les Nobles & les Roturiers, les Plébéiens & les Patriciens, ne cherchoient plus que le moment favorable d'envahir le Capitole, & de déclarer Manlius Roi de Rome.

Ce projet de conjuration n'échappa pas à la vigilance du Sénat. Dans une assemblée, qui se tint à ce sujet, on agita différens avis pour arrêter le cours du mal, & le couper dans sa racine. On avoit presque arrêté de donner aux Magistrats un plein pouvoir de se défaire de Manlius par toutes sortes de voies; & même par celles de la violence. Les Tribuns du peuple, que leurs intérêts réunissoient au Sénat, ouvrirent un avis plus modéré. Ils représentèrent, que c'étoit exposer la République à une guerre civile, que d'attaquer Manlius à force ouverte. » Il faut (dirent-ils) séparer les intérêts du peuple de ceux de Manlius; » & rien n'est plus facile ». Les Romains détestent la Royauté & le nom de Roi: l'un & l'autre leur sont odieux. Accusons Manlius de les avoir affectés; & nous verrons changer la scène. Ceux qui sont aujourd'hui ses zélés défenseurs, deviendront les en-

Il est cité
au Tribunal
du peuple.

nemis & ses juges. L'avis parut sensé, & passa d'une voix unanime. Les Tribuns se rendirent les accusateurs & l'ajournèrent à comparoître, à leur Tribunal à un jour marqué. Manlius obéit à l'assignation ; & comme il s'agissoit d'un crime capital , il parut devant l'assemblée en habit de deuil, seul & sans être accompagné d'aucun de ses parens , ni de ses amis , ni d'aucun Sénateur , pas même d'aucun de ses partisans. Personne ne voulut paroître s'intéresser au sort d'un Tyran. Cette affreuse solitude dût lui paroître d'un mauvais augure.

Pour prouver le crime de tyrannie qu'on lui imputoit ; les Tribuns les accusateurs objectèrent à Manlius ses discours séditieux , ses largesses suspectes , les changemens qu'il avoit proposés de faire dans le Gouvernement , les assemblées de la populace en son logis , & la calomnie dont il avoit chargé tout le Sénat. Manlius ne répondit à ces Chefs d'accusation , que par un récit pompeux & magnifique des services de tous les genres , qu'il avoit rendus à la République : & en cela il faut convenir , que l'illustre accusé avoit beau champ. Il produisit

aux yeux du peuple un grand nombre de récompenses militaires de toutes les sortes, bracelets, javelots, deux couronnes d'or, huit civiques, & trente dépouilles d'ennemis, qu'il avoit tués de sa main dans des combats singuliers. Il n'oublia pas de montrer son corps tout couvert de cicatrices honorables, qui lui étoient restées des blessures, qu'il avoit reçues en combattant pour la Patrie. A un spectacle si touchant & dont le peuple étoit déjà attendri, Manlius se tournant vers le Capitole, & montrant cette auguste demeure des Dieux défendue & sauvée par lui seul contre les Gaulois, il appelle Jupiter & les autres Dieux à son secours, les priant d'inspirer au peuple Romain en sa faveur les mêmes sentimens, qu'ils avoient inspirés à lui-même pour le salut du peuple Romain.

Un discours si pathétique attendrit le peuple jusqu'aux larmes, & personne n'avoit le courage de prononcer un jugement de mort contre le Libérateur commun de la Patrie. La vûe du Capitole, le comble de la gloire de Manlius, le soutenoient contre l'évidence de son crime, faisoient disparaître

tous les Chefs d'accusation , & ne laissoient dans le cœur du peuple que des sentimens de compassion & de reconnoissance pour leur Sauveur.

Les Tribuns, de concert avec le Sénat, qui avoient un égal intérêt à perdre l'accusé , s'apercevant de l'impression que faisoit sur le peuple la vue du Capitole , remirent à un autre jour le jugement , & indiquèrent l'assemblée en un lieu d'où on ne pouvoit pas voir cette fottteresse. Cet expédient réussit : dès que le peuple perdit de vue l'objet , qui excitoit sa compassion & sa reconnoissance , il oublia ce qu'il devoit à Manlius pour ne penser qu'à venger dans sa personne la liberté commune. Il le condamna à être précipité du haut du Capitole , & fit par une espèce d'ingratitude du lieu, qui avoit été le théâtre de la gloire de Manlius celui de son supplice & de son infamie. Telle fut la fin tragique de ce Patricien , personnage véritablement grand par son courage & par ses autres vertus guerrières , qu'il possédoit en un degré peu commun. Mais il étoit dévoré d'une ambition encore plus grande , & d'une basse jalousie , qui lui firent tourner la tête , & qui le

Il est condamné.

le précipitèrent dans cet abîme de malheurs , qui ont terminé sa carrière. Par la conduite que tient le peuple Romain à l'égard de Manlius , il paroît qu'il étoit plus touché des maux que des biens qu'on lui faisoit. Manlius les avoit sauvés tous des mains des Gaulois. La reconnoissance ne demandoit-elle pas , qu'à leur tour ils le sauvassent ? Car , dans la vérité , Manlius ne leur avoit fait de mal qu'en idée ; & il leur avoit fait des biens réels , & sauvé à tous la vie ; la mort de Manlius est , à mon sens , une preuve com-
plète de l'ingratitude de ce peuple.

Après la punition de Manlius , comme le peuple n'avoit plus rien à craindre des intrigues de ce personnage , il oublia bientôt ses excès , pour ne se souvenir que des qualités qui le lui rendoient précieux. Alors un retour de reconnoissance lui fit regretter son libérateur. Une peste qui survint & qui désola Rome , parut à la plus grande partie du peuple une punition des Dieux. On disoit que Jupiter n'avoit pû voir répandre sous ses yeux le sang de son libérateur , & le défenseur de son Temple , sans être blessé : & que c'étoit avec justice qu'il rede-

mandoit , & vengeoit aujourd'hui un sang si illustre & qui lui étoit si cher. Tel est le caractère de la multitude qui passe subitement d'une disposition à une autre toute opposée ; qui se repent le soir de ce qu'elle a fait le matin. Le vent n'est ni plus léger , ni plus inconstant que son amitié ou que sa haine.

AN. M. 3627.

AV. J. C. 377.

AN. R. 372.

Peste , famine & guerre.

La peste continuoit toujours à se faire sentir dans l'intérieur de la ville & aux environs. A ce fléau déjà très-rédoutable, en survint un second encore plus terrible , la famine : & pour comble de malheur Rome se vit attaquée de tous côtés par ses anciens ennemis , abandonnée de ses alliés , & de ses propres Colonies, qui s'unirent à ses ennemis , pour lui faire la guerre , & détruire , s'il étoit possible , une ville qui mettoit sa gloire & son bonheur à soumettre à son joug tous ses voisins. Un des premiers avantages, que remportèrent sur Rome les peuples conjurés , fut la prise de la ville de Satrique qu'ils forcèrent , & qu'ils réduisirent dans un état des plus misérable. Ils usèrent de la victoire, de la manière la plus cruelle, sans aucune compassion , ni distinction d'âge , de

AN. M. 3628.

AV. J. C. 376.

AN. R. 373.

sexe, & de condition. Dans cette conjuration universelle de tous les peuples d'Italie, suivis & aidés des alliés & d'une bonne partie des Colonies, Rome eut recours à sa ressource ordinaire. Elle jeta les yeux sur Camille, & le nomma pour la sixième fois Tribun militaire. Le Héros content de la gloire qu'il s'étoit acquise, refusa d'accepter l'honneur qu'on lui faisoit. Il craignoit les vicissitudes de la fortune, & ne vouloit pas s'exposer à ses caprices. Le peuple ne voulut point recevoir ses excuses. *Nous n'avons besoin* (disoit-il) *ni des bras, ni des jambes de Camille, qu'il nous aide de sa tête & de ses conseils; c'est assez, pour nous rendre victorieux.* On lui associa L. Furius, jeune homme sans expérience, mais plein de son mérite, & qui donna occasion à Camille d'acquérir une nouvelle gloire.

AN. M. 3629.

AV. J. C. 375.

AN. R. 374.

Ce jeune Commandant, soit jalouse contre Camille, soit défaut d'expérience ou fougue de l'âge, engagea, contre l'avis de son habile Collègue, le combat contre les Volscques. Le succès ne verifia que trop la justice des alarmes de Camille. Les Romains furent battus, rompus & mis en fuite. Ca-

mille , qui étoit resté au camp de réserve , voyant ce désordre , monte à cheval , se montre aux fuyards , les gronde & les encourage. Sa présence remet les esprits : les Romains se reprochent leur lâcheté , demandent qu'on les remene au combat , & ils s'y présentent de si bonne grace sous les ordres d'un Général toujours victorieux , que la victoire abandonna les ennemis , & se tourna du côté des Romains. Elle fut complète : le camp des Volques fut pris & pillé ; & on leur fit un grand nombre de prisonniers. Cette conduite de Camille envers un Collègue , qui se faisoit gloire de mépriser ses conseils , est un triomphe dans un genre différent , mais qui fait plus d'honneur à notre Héros que toutes ses brillantes victoires. Et si on ajoute à cette générosité le choix , qu'il fit de Furius pour se l'associer dans la guerre contre les Tusculans, dont le Sénat venoit de le charger , on ne lit rien dans toute l'histoire de plus grand & de plus admirable , que ce procédé généreux & modéré de Camille. La guerre des Tusculans n'ayant pas été de longue durée , à cause de la soumission volontaire de ces

peuples , qui leur mérita la paix pour le présent , & peu de temps après le droit de Bourgeoisie , Camille remena ses troupes à Rome , & sortit de charge comblé de gloire & d'honneur.

La paix fit renaître de nouvelles dissensions dans l'intérieur de la République , comme si c'eut été la destinée de Rome , de ne pouvoir conserver en même temps la tranquillité , & au-dedans & au-dehors de l'Etat ; ou que les Tribuns du peuple eussent fait un serment de ne laisser jamais jouir Rome du bien de la paix. Les dettes & les usures fournirent d'abord matière à ces divisions intérieures. Cet objet touchoit extrêmement le pauvre peuple , qui par différens malheurs se trouvoit accablé de dettes. Il auroit souhaité que le Sénat eût apporté quelque adoucissement à sa misère ; mais ces fiers Patriciens y paroissoient insensibles. Ils affectoient même d'en être bien-aise ; parce qu'ils dominoient avec plus d'empire sur une pauvre & vile populace. Ceux des Plébéiens , qui étoient riches , & qui avoient le courage élevé , peu touchés des incommodités de la vie , dont ils étoient à couvert par leurs richesses , avoient

AN. M. 3633.

AV. J. C. 571.

AN. R. 378.

Dissensions
domestiques.

Sujet de ces
troubles.

des vûes plus hautes. Ils prétendoient au Consulat , à la Dictature & au commandement des armées. Pour arriver à leur fin ils ne cessoient de débiter , que l'égalité étoit le fondement de l'union dans toute République. Ce fut pendant plusieurs années le sujet continuel des disputes entre le Sénat & les Tribuns du peuple. Mais enfin l'ambition , l'orgueil & l'adresse d'une femme emportèrent ce que l'éloquence , les brigues & la puissance énorme des Tribuns n'avoient pû obtenir jusqu'alors. Si on est attentif aux différens événemens , que l'histoire nous présente , nous trouverons que la plupart des grandes révolutions, & surtout à Rome , ont eu leur commencement par des femmes. Voyons quelle fut l'occasion de celle-ci.

M. Fabius-Ambustus , père des trois Ambassadeurs que Rome avoit députés à Brennus Roi des Gaulois , avoit encore deux filles. Il maria l'aînée à Ser. Sulpicius , de race Patricienne, & alors Tribun militaire. La cadette fut donnée en mariage à un riche Plébéien , nommé C. Licinius-Stolon , homme d'ailleurs accrédité dans Rome , & qui possédoit mille belles qua-

lités personnelles. Cette inégalité d'alliance fut la première origine de la révolution, dont nous parlons. La jeune Fabia, fâchée de se voir méfaliée, & d'être entrée dans une famille d'où les Magistratures, les Commandemens des armées & les honneurs étoient bannis, commença à concevoir du dégoût pour son état & pour son mari. Ce dégoût dégénéra bientôt en un dépit secret de son sort, qui fut occasionné par la rencontre suivante. Un jour qu'elle étoit allée rendre visite à sa sœur, comme elles s'entretenoient ensemble, le Licteur frappe à la porte avec les faisceaux pour avertir que le Magistrat alloit rentrer. Ce bruit extraordinaire, auquel la plus jeune des deux sœurs n'étoit pas accoutumée, lui causa d'abord quelque frayeur. Son aînée la rassûra, mais par un ris moqueur & malin, qui fit sentir à la Plébéienne toute l'inégalité, qu'il y avoit entre elles par l'inégalité des alliances. Ce ris fut pris par la cadette comme un reproche de la différence de leurs conditions. Elle en fut piquée jusqu'au vif, & s'en retourna chez elle, l'ame dévorée de chagrin, & livrée en proie à une sombre & noire mélancolie. Son

mari & son père furent des premiers à s'en appercevoir. Ils tentèrent d'en apprendre d'elle la cause & le motif. Mais leurs premières tentatives furent inutiles. Plus elle remarquoit d'empressement de leur part pour tirer d'elle son secret, plus elle étoit réservée; & s'obstinoit à garder un morne silence. Enfin lorsqu'elle crut avoir assez piqué leur curiosité, elle feignit de se rendre à leurs tendres & vives sollicitations, & leur fit l'aveu de sa foiblesse. Le père & le mari entrèrent dans la peine de cette folle ambitieuse; & pour la consoler, ils lui promirent solennellement, que dans peu cette inégalité de condition qui la blessoit, ne subsisteroit plus, & qu'elle verroit dans sa maison les mêmes honneurs qu'elle voyoit actuellement dans celle de sa sœur. Ce ne fut pas une parole en l'air, & lâchée dans la vûe de soulager pour le moment la peine de la jeune Fabia. Ils firent ce qu'ils promirent.

L'espérance de voir un jour effectuées ces belles promesses, tarit les larmes de l'orgueilleuse Plébéienne. Cependant Fabius & Licinius, pour réussir dans leur projet, s'associent un

riche Plébéien , nommé Sextus , hom-
 me d'un rare mérite , & à qui il ne
 manquoit qu'une naissance plus distin-
 guée pour avoir droit d'aspirer aux
 plus hautes Dignités de l'État. Ces
 trois confédérés furent d'avis , que le
 premier pas qu'ils avoient à faire ,
 étoit de briguer le Tribunat du peu-
 ple pour deux d'entre eux , Licinius
 & Sextus. Les deux prétendans obtin-
 rent sans peine ce qu'ils désiroient. Ce
 premier pas fait , les nouveaux Tri-
 buns minuent trois loix , toutes trois
 tendantes , quoique diversement , à
 leur but ; mais toutes trois , contraires
 aux intérêts du Sénat , & favorables
 aux désirs du peuple. La première de
 ces loix regardoit les dettes , & por-
 toit qu'on déduiroit sur le Capital , ce
 qui avoit été payé en arrérages , &
 qu'on accorderoit trois ans aux déb-
 teurs pour acquitter le reste en trois
 payemens égaux. Le projet de la se-
 conde loi , avoit pour objet que per-
 sonne ne pourroit posséder plus de
 cinq cents arpens de terre : la troi-
 sième loi , pour le succès de laquelle les
 Tribuns auroient volontiers sacrifié les
 deux autres , statuoit qu'on n'éliroit
 plus des Tribuns militaires , mais

AN. M. 364.
 AV. J. C. 370.
 AN. R. 379.
 Licinius &
 Sextus, Tri-
 buns du peu-
 ple.

Ils propo-
 sent de nou-
 velles Loix.

qu'on rétablirait le Consulat avec tous ses honneurs & toutes ses prérogatives ; & que l'un des deux Consuls seroit toujours pris parmi les Plébéiens.

Des loix , qui attaquoient le Sénat & tout le corps de la Noblesse par tout ce qui est de plus cher aux hommes , les richesses & les honneurs , ne pouvoient manquer de causer des troubles dans l'Etat , & de trouver de l'opposition du côté des parties intéressées , qui étoient en très - grand nombre & très-puissantes. En effet les Patriciens s'élevèrent avec force contre une entreprise , qu'ils regardoient comme une conspiration générale. Le peuple de son côté réuni à ses Tribuns soutenoit les loix , & vouloit les faire passer , malgré l'opposition du Sénat & des Patriciens. L'assemblée se sépara sans avoir rien conclu ; mais le tumulte ne fit qu'augmenter dans la ville & dans les familles, où chaque particulier prenoit partie, selon qu'il étoit conduit par des vûes d'intérêt, ou d'ambition.

Le Sénat , alarmé de ce nouveau projet qu'il prévoyoit de voir tourner à son désavantage , ou en une guerre civile dans le sein même de Rome , tint plusieurs assemblées pour trouver

un expédient , qui , sans relâcher rien de ses prérogatives , pût concilier les deux Ordres. Enfin , après de longues & fréquentes délibérations , on eut recours à une ressource qu'on avoit autrefois mis en usage avec succès. Ils jettèrent la division dans le Collège des Tribuns, & en gagnèrent huit , qui promirent de faire leur opposition aux loix de leurs Collègues. Quand le jour marqué pour terminer cette grande & importante affaire, fut arrivé, les Tribuns , pleins de confiance & triomphants déjà , ordonnent la lecture des loix pour les proposer au peuple. Alors ceux de leurs Collègues , que le Sénat avoit engagés dans son parti, se levent & forment opposition à la lecture & à la reception des loix. Cette opposition à laquelle les deux Chefs de l'entreprise ne s'attendoient pas , les mortifia , mais elle ne les rebuta pas. Ils proposèrent à divers Comices leurs loix. Mais ils trouvèrent toujours les mêmes protestations de la part de leurs Collègues. Lassés enfin de leur constante opposition , ils prirent le parti de se désister eux-mêmes de faire passer leurs loix. Mais pour se venger des Patriciens & des Tribuns leurs Collè-

Opposition
de leurs Col-
lègues.

gues , ils forment le dessein de se servir à leur tour des voies de l'opposition.

Opposition
de Licinius
& de Sexrus
à l'élection
des Magi-
strats.

Le temps des Comices pour élire des Tribuns militaires étant venu , nos deux Tribuns Plébéiens , Licinius & Sextus protestèrent contre toute élection de Magistrature Curule. Ils eurent en même temps l'adresse de se faire continuer dans le Tribunat. Rien ne fut capable de les faire désister de leur opposition. Elle dura cinq ans , pendant lesquels la République tomba dans une espèce d'anarchie , qui laissoit les Tribuns du peuple à la tête des affaires , & en excluait les Patriciens. Une guerre au-dehors obligea les Tribuns de lever leur opposition. Elle ne fut ni longue , ni meurtrière. Les habitans de Véitres , qui étoient les ennemis que Rome avoit à combattre , furent vaincus , & obligés de chercher leur sûreté dans leur ville. Les Généraux , fiers de leur victoire , les poursuivirent , & allèrent mettre le siège devant Véitres. L'entreprise étoit difficile à cause de la force de la Place , du courage , & du nombre des habitans qui la défendoient. L'année s'écoula sans qu'elle fut prise , & il fallut pro-

céder à une nouvelle élection de Généraux. Les Tribuns du peuple s'y prêtèrent volontiers, & ils parvinrent à faire comprendre dans l'élection Fabius-Ambustus, beau-père de Licinius.

Les deux Tribuns du peuple, Licinius & Sextus, qui remplissoient cette charge pour la huitième fois sans discontinuation, se sentant soutenus par un Tribun militaire, se promirent un prompt & heureux succès de leur entreprise. Ils prirent bientôt l'ascendant sur la Noblesse; & souvent même, du haut de la tribune aux harangues, ils insultoient les Patriciens par des interrogations odieuses & impertinentes. Nos deux Tribuns, bien différens des Généraux qui commandoient au siège de Vélitres, qu'ils laissoient languir, pouissoient avec une vivacité extrême l'accomplissement de leur projet. Par des discours flatteurs qu'ils tenoient au peuple, & par de belles & magnifiques promesses, qu'ils n'exécutèrent jamais, ils engagèrent la multitude à entrer dans leurs vûes. L'abolition, ou une diminution considérable des dettes, un nouveau partage des terres, les dignités & les

AN.M. 364.

AV.J.C. 363.

AN. R. 386.

honneurs communs aux deux Ordres , étoient l'appas dont ils se servoient pour leurrer cette misérable populace. Pendant qu'ils flattoient ainsi agréablement la vanité & la cupidité du peuple , leurs partisans travaillèrent efficacement à gagner leurs Collègues , & les engagèrent à se désister de leur protestation.

Les deux Tribuns débarrassés d'une opposition , qui les arrêtoit tout court dans leur chemin , croyoient toucher au moment de voir finir les troubles par le succès de leur projet : leur espérance fut vaine. Les mouvemens durèrent encore long-temps par la résistance & le pouvoir des Patriciens. Ceux-ci consternés du changement des Tribuns , qui leur manquoient de parole , & véritablement allarmés de l'acharnement opiniâtre de Sextus & de Licinius , eurent recours aux deux dernières ressources de l'Etat , la Dictature , & Camille. Celui-ci auroit bien souhaité que, dans des conjonctures aussi critiques , on eût déferé à un autre qu'à lui cette suprême Dignité. Mais il ne put s'opposer aux vœux unanimes du Sénat & de tout le corps de la Noblesse. Il envisageoit la place

AN. M. 3642.

AV. J. C. 362.

AN. R. 387.

Camille ,
Dictateur ,
pour la qua-
trième fois.

où l'on venoit de l'élever pour la quatrième fois , comme une voie presque assurée pour devenir la victime de son attachement aux Patriciens , & celle de la haine du peuple. Pour se tirer d'un pas si glissant & si dangereux , il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de n'en prendre aucun , & de ne favoriser aucun des deux au préjudice de l'autre. Et c'est ce que suggérèrent au Dictateur sa longue expérience dans les affaires & sa modération naturelle. Dans le moment que les deux archoutans du Tribunal tenoient les Comices pour faire passer leurs loix , & que malgré l'opposition de quelques-uns d'entre eux , ils alloient aux suffrages , Camille fait dresser son Tribunal au milieu de la Place. Précédé de ses Licteurs & accompagné d'une foule de Patriciens , le Dictateur vient troubler l'assemblée & traverser la décision. Les deux Chefs des Tribuns , Licinius & Sextus , sans égard pour l'autorité suprême du Dictateur , & encore moins pour les sages remontrances qu'il leur faisoit , suivoient toujours leur pointe avec constance , & continuoient à recueillir les vœux. Camille, justement piqué

d'un mépris aussi marqué, envoyé ses Licteurs pour écarter la foule & chasser les Tribuns de leurs places. A cet acte de vigueur, il ajouta, que si l'on ne rompoit sur le champ l'assemblée, il convoqueroit le peuple au champ de Mars, enrôleroit toute la jeunesse, & la forceroit de marcher à la guerre. Cette menace alarma le peuple, qui respectoit en Camille la Magistrature souveraine & son mérite personnel. Cependant la nuit survint, & on fut obligé de se retirer sans avoir rien conclu. C'est tout ce que désiroit le Dictateur, qui après être rentré chez lui, se démit de sa Dignité.

Il se démit
de sa Digni-
té.

On donne à la prompte démission de Camille différens motifs. Son âge avancé, la crainte des Tribuns dont il avoit déjà éprouvé la fureur dans son exil, & dont il étoit menacé tout de nouveau, abattirent, dit-on, son courage, & ne lui permirent pas de se mesurer une seconde fois avec des Magistrats dont le ressentiment s'étendoit à tous ceux, qui s'opposoient à leurs projets, sans distinction ni d'âge, ni de mérite, ni de condition. Mais il n'y a point d'apparence que ces motifs aient influé dans la démission de Ca-

Motifs de
sa démission.

R M A I N E. L I V. V. 41
mille , puisque peu de temps après il
accepta de nouveau la même Magi-
strature. Cependant il n'étoit ni moins
âgé , ni l'indignation des Tribuns
moins à craindre , ni les troubles dans
la ville moins violens. Tite-Live attri-
bue son abdication à un défaut dans
les Auspices dont il fut averti. Et cela
paroît assez vraisemblable : puisque
un pareil défaut imposoit une nécessi-
té indispensable d'abdiquer.

Par la démission de Camille la Ré-
publique tomba de nouveau dans un
interregne ; mais il ne fut pas long.
Le Sénat , qui sentoît la nécessité
d'un Magistrat ferme , pour l'opposer
aux violences des Tribuns ; substitua à
la place du grand Camille, P. Manlius.
Celui-ci , contre l'attente du Sénat ,
choisit pour son Lieutenant - Général
de la Cavalerie un certain Licinius de
race Plébéienne , de même nom & de
la même famille que le Tribun Lici-
nius. Les Sénateurs & la Noblesse lui
en sçurent fort mauvais gré. Le Dicta-
teur tâcha d'excuser son choix sur les
liens de la parenté , & sur les honneurs
dont la République avoit déjà revêtu
Licinius en l'élevant à la dignité de
Tribun militaire.

Sous l'administration d'un Dictateur aussi favorable au peuple , Licinius & Sextus ne doutèrent plus du succès de leur entreprise , s'ils étoient continués dans leur Magistrature. Ils feignirent de vouloir en être déchargés , & par ce tour d'adresse , que leur inspira leur orgueil hypocrite , ils s'assurèrent de la place qu'ils faisoient semblant de redouter. Sextus , qui étoit naturellement éloquent ne cessoit dans toutes les assemblées , de parler au peuple pour lui inspirer sa propre ambition & le désir d'en prendre la défense. Mais la populace , plus sensible à sa misère que piquée d'ambition , désiroit avec empressement le partage des terres , & quelque soulagement dans les dettes ; mais elle ne montrait que de l'indifférence pour les honneurs du Consulat & des autres Charges Patriciennes. Il n'en étoit pas de même de l'ambitieux Tribun , qui ne prenoit d'intérêt à la diminution des dettes & au partage des terres que pour s'ouvrir la route au Consulat & aux autres Dignités de la République. Il déclara nettement , qu'il ne permettroit pas qu'on séparât ces trois Chefs de délibérations , & qu'il falloit se

déterminer à les passer tous les trois conjointement, ou à les rejeter tous les trois. » Et si vos suffrages (ajouta » Sextus) ne nous assurent le Consul, aîsûrez-vous que vous n'aurez ni » terres de conquête, ni diminution des » dettes ; & je vous déclare que mon » Collègue & moi renonçons à une » Charge, qui ne produit que de l'in- » gratitude.

Cet aveu mettoit en évidence l'ambition des Tribuns, & ne laissoit plus aucun doute sur le motif de leur zèle. Le Sénat en étoit étonné & alarmé. Le peuple sentoît toute l'indignité du procédé de ses Magistrats ; mais la crainte de perdre ses défenseurs, lui ferma les yeux & la bouche sur l'audace de ces deux furieux. Il s'engagea à suivre aveuglément leurs intentions. C'est ainsi que ces séditieux Magistrats eurent encore l'habileté de se faire un nouveau mérite de la durée de leur empire & des troubles, qu'ils excitoient dans la République depuis neuf ans. Tout étoit alors à Rome dans une fermentation, qui annonçoit une rupture ouverte entre les deux Ordres de la République, qui ne se termineroit vraisemblablement que par

l'effusion de beaucoup de sang. Des nouvelles certaines qu'on reçut dans ces conjonctures de la marche précipitée d'une armée de Gaulois, qui s'avançoient vers Rome, dans le dessein de venger la défaite de leurs compatriotes, suspendirent toute animosité. Elles obligèrent les Romains à tourner contre l'ennemi commun de la Patrie, des armes qu'ils étoient sur le point de tourner contre eux-mêmes.

AN. M. 3643.

AV. J. C. 361.

AN. R. 388.

Guerre
contre les
Gaulois.

Le souvenir des maux passés & la crainte d'en éprouver de pareils, réuniront tous les cœurs. Le bien public devint heureusement l'unique objet de l'attention de tous les Ordres de l'Etat. On n'hésita pas long-temps sur le choix d'un Général. Camille, la seule ressource de Rome dans les temps les plus difficiles, & de plus victorieux des Gaulois, fixa sur lui tous les regards. Il fut élevé à la Dictature pour la cinquième fois. Il étoit alors âgé de près de quatre-vingts ans. Le zèle qu'il avoit pour la Patrie ne lui permit pas de se refuser aux vœux de ses Concitoyens. Il accepta la Charge, dont on l'honnoit & marcha aux ennemis. Cet habile Général ne négligea aucune des précautions né-

cessaires pour se procurer une victoire prompte & complète. Il affecta de craindre l'ennemi & de redouter la bataille pour lui inspirer une téméraire confiance : ce qui ne manqua pas d'arriver. Un jour qu'une grande partie des Gaulois étoit sortie du camp pour aller au fourage, Camille prit ce moment pour les attaquer. La victoire ne fut ni difficile, ni douteuse. Les Gaulois furent défaits proche le Tévéron, où l'action se donna. Il en périt un grand nombre sur le champ de bataille ; & le reste qui se dispersa, de différens côtés, fut assommé par les payfans : de sorte qu'il s'en échappa à peine quelques-uns pour aller porter dans leur pays la nouvelle de leur défaite. Il s'étoit écoulé une espace de 23 ans, depuis la prise de Rome par Brennus jusqu'à cette victoire des Romains, qui depuis ce jour-ci furent beaucoup rassurés contre la crainte qu'ils avoient des Gaulois. Cette victoire leur apprit à ne les plus craindre. Le vieux Dictateur conduisit de ce pas son armée victorieuse droit à Vélitres dont le siège, par les dissensions domestiques, n'avoit fait que languir. A sa présence la

Victoire
des Ro-
mains

Prise de
Vélitres.

ville assiégée ne fit plus aucune résistance, & se rendit sans combattre. Camille, chargé de lauriers, remena son armée à Rome, & y entra en Triomphe aux acclamations & aux cris d'allégresse de tous les Ordres.

Continuation des troubles domestiques.

En rentrant dans Rome le Dictateur n'eut pas le bonheur d'y trouver la paix. Il y trouva au contraire le peuple plus insolent qu'auparavant, & les Tribuns Licinius & Sextus plus déterminés que jamais d'emporter le Consulat à quelque prix que ce fût. Le Sénat, persuadé que l'autorité personnelle de Camille & celle de sa Charge mettroient la multitude à la raison, ne voulut point qu'il se démit de la Dictature. Il lui ordonna même de la conserver pour être en état de tenir tête aux Tribuns. Ceux-ci ayant convoqué l'assemblée proposent d'un air intrépide & triomphant la loi, & ordonnent de recueillir les suffrages. Le Dictateur, qui s'étoit transporté sur la Place, accompagné de tout le Corps du Sénat, & d'une foule de Patriciens, s'y opposa vigoureusement. Les Tribuns, qui ne respectoient ni loix, ni autorité, excitèrent dans l'assemblée un bruit & un tumulte affreux.

Ils allèrent même jusqu'à manquer de respect au souverain Magistrat ; & ils poussèrent leur téméraire audace au point d'envoyer un Huissier pour l'arrêter & le conduire en prison. Plutarque est le seul , qui parle d'emprisonnement. Le respect qu'on a toujours eu à Rome pour l'autorité suprême du Dictateur rend suspecte sa remarque. Mais d'un autre côté l'audace des Tribuns la rend très-vraisemblable. La commission étoit plus difficile & plus périlleuse que l'Officier ne pensoit. Un attentat contre le suprême Magistrat de la République souleva toute la Noblesse. Les Licteurs du Dictateur, soutenus de tous les Patriciens, accablent de coups l'Huissier , & maltraitent tous ceux des Plébéiens, qui vouloient lui prêter main-forte ; jamais on n'avoit vû dans Rome un pareil tumulte. Tout annonçoit un combat prochain & une action sanglante. Dans un si grand désordre où les deux partis étoient sur le point de porter les choses aux dernières extrémités, Camille, qui seul se possédoit dans cette émotion générale , fit dire aux Tribuns de suspendre pour un moment leur animosité. Il sort de l'assemblée , &

*Plut. in
Camil.*

suivi des Sénateurs , il se réfugia dans le Sénat. Là il met en délibération le sujet des contestations présentes.

Le Sénat
cède au peu-
ple une pla-
ce dans le
Consulat.

Quand on vint à délibérer dans le Sénat, le partage des opinions y excita de vives altercations sur le parti qu'on avoit à prendre. Un grand nombre de Sénateurs étoit d'avis de ne rien céder à la mutinerie du peuple , ni à la fureur de ses Tribuns. Cependant, comme le péril étoit pressant , & que le peuple furieux menaçoit d'abandonner Rome , l'avis le plus doux & le plus sage prévalut , & passa à la pluralité des voix. Le Sénat se détermina enfin à céder au peuple une des places du Consulat. Il consentit qu'on tirât un des deux Consuls d'entre le peuple. Il est à remarquer , que l'Arrêt du Sénat pour le choix d'un Plébéien pour le Consulat est une simple permission , mais qui n'impose aucune nécessité , ni perpétuité. Par ce ménagement les Patriciens se conservèrent le droit de pouvoir remplir les deux places du Consulat , à l'exclusion même des Plébéiens , quand la pluralité des suffrages seroit pour eux. Le peuple ne tarda pas de faire usage du nouveau privilège qu'il venoit d'acquérir ,

ou

ou plutôt d'extorquer au Sénat. Dans les Comices que tint le Dictateur pour l'élection des Consuls de l'année suivante, on élut du côté des Patriciens M. Amilius ; & du côté des Plébéiens le Tribun Sextus, qui recueillit les fruits de la loi, & qui est le premier de son Ordre, qui soit parvenu à cette souveraine Magistrature.

Le Décret du Sénat, qui donnoit permission de choisir un Plébéien pour le Consulat, ne termina pas entièrement les différends des Patriciens & du peuple. Quand il fallut ratifier au Sénat le choix du Consul Plébéien, l'opposition des Sénateurs fut presque unanime. On ne vouloit pas entendre parler d'un Plébéien Consul. Le peuple de son côté soutenoit son ouvrage & étoit bien résolu de ne pas reculer. Camille, dont la Sagesse égaloit le courage, imagina un expédient, qui réunir les deux partis. Il proposa de séparer du Consulat les augustes fonctions de Juge, d'en faire deux Charges, sous le nom de Préteurs, qui seroient après les Consuls les premiers Magistrats de la République, & tirés du seul Corps des Nobles ; & que la Noblesse de son côté céderoit aux

Rétablis-
sement du
Consulat.

AN. M. 3644.
AV. J. C. 360.
AN. R. 339.
Création de
la Préture.

*Tir. Liv.
Lib. 5. Cap.
1. 55.*

Plébéiens une place dans le Consulat. L'expédient fut agréé des deux Ordres; tout le monde fut content, & la paix rétablie. On voulut cimenter la réunion des deux Ordres par les sacrifices qu'on fit aux Dieux, par la construction d'un Temple à la Concorde que Camille avoit voué, & enfin par la célébration de grands Jeux, qui cette année durèrent quatre jours au lieu de trois. Ce changement fit donner à ces jeux le nom de *Ludi-Maximi*, à la place de *Ludi-Magni*, qu'ils avoient auparavant. Ces Jeux, par le refus que firent de leur ministère les Officiers en Charge, donnèrent naissance à l'Edilité Curule. Le Sénat saisit l'occasion & en fit deux Charges pour la Noblesse seule. Ces deux Dignités de nouvelle création, (la Préture & l'Edilité) servirent aux Patriciens comme de dédommagement de la perte qu'ils venoient de faire de la moitié du Consulat.

*Origine
de l'Edilité
Curule.*

*Voyez ce qui
est dit de la
Préture, &
de l'Edilité
Tom. IV. pag.*

Rome délivrée par la sagesse & par le courage de Camille de toute guerre, au-dehors & au-dedans, jouissoit de la douceur de la paix par la bonne harmonie, qui régnoit entre les deux Ordres de l'Etat. Une peste

survint qui troubla ce bonheur. Le mal fut universel. Il n'épargna ni âge, ni sexe, ni condition. Il abattit plusieurs têtes ; mais le coup le plus funeste qu'il frappa, fut contre Camille. Rome fut très-sensible à cette perte, & par la reconnoissance qu'elle devoit aux services de ce grand personnage, & par la difficulté de remplir le vuide qu'il laissoit dans la République. Il étoit le premier Citoyen de Rome, tant en paix qu'en guerre, grand politique & grand guerrier ; ferme à maintenir les loix & la discipline, mais sans dûreté ; sage sans austérité, doux sans molesse, représentant dignement, mais sans orgueil ni fierté. C'est avec justice que Rome l'a regardé comme un second Romulus, & digne de partager avec lui la gloire de Fondateur de la ville.

Cependant la contagion continuoit toujours à faire des ravages dans Rome. Les Romains eurent recours à différents remèdes, dont ils ne tirèrent d'autre secours, que celui de s'être procuré quelque divertissement. La cérémonie du *Lectisternie*, la célébration des Jeux scéniques, & le Clou enfoncé dans la muraille du Temple

AN. M. 3545.

AV. J. C. 319.

AN. R. 390.

Mort du

grand Camille.

Son éloge.

de Jupiter-Capitolin , furent inutilement employés contre la cruauté du mal contagieux. Manlius-Impériosus , qu'on avoit créé Dictateur pour faire avec pompe la cérémonie de l'enfoncement du Clou , se fut à peine démis de sa Dignité qu'il se vit accusé par un des Tribuns du peuple. Le Magistrat Plébéien faisoit un crime à Manlius d'une chose toute simple & toute ordinaire dans ces temps-là. Mais par le tour malin qu'il avoit eu l'habileté de donner au chef d'accusation dont il chargeoit Manlius , il l'avoit rendu odieux à tout le peuple. Ce Patricien avoit un fils nommé Tite , bégue de naissance & dont l'esprit ne donnoit pas de grandes espérances. Cette privation de talens dans le fils , jointe à l'imperfection de sa langue, détermina le père à l'envoyer à la campagne pour s'y occuper du labourage ; occupation qui n'avoit rien que d'honorable chez les anciens Romains. Une conduite si simple fut traitée par l'éloquent Tribun de dureté , de barbarie & de férocité ; dont les bêtes n'étoient pas capables. Le peuple , déjà indisposé contre lui, à cause de sa hauteur & de son air méprisant, entra dans

AN. M. 3648.

AV. J. C. 356.

AN. R. 393.

Accusation
de Manlius.

les dispositions du Tribun Pomponius son accusateur ; desorte que cette affaire prenoit un tour fort désagréable pour Manlius ; & il y avoit toute apparence , qu'il succomberoit sous le poids de l'accusation.

Le fils , qui étoit l'objet de cette prétendue barbarie reprochée à son père , & le seul intéressé dans cette cause , indigné du procédé du Tribun sort de la Campagne où il étoit , vient à Rome , & se transporte chez le Magistrat Plébécien , qu'il trouve encore au lit. Celui-ci, persuadé que le jeune Manlius venoit se joindre à lui contre son père , lui fait l'accueil le plus gracieux. Après que tout le monde se fut retiré , & que le jeune homme se vit seul avec le Tribun , il tire un poignard , le lui porte à la gorge , & le menace de le tuer sur le champ , s'il ne lui promet, avec les sermens les plus solennels, de se désister des poursuites qu'il avoit commencées contre son père. Le Tribun saisi de frayeur , désarmé & couché, jura au jeune Manlius tout ce qu'il exigea de lui.

Le peuple Romain , informé par son Magistrat de ce que la tendresse filiale , avoit fait entreprendre au jeu-

Il est savoré par son fils.

ne Manlius pour son père, loua la générosité du fils, & pardonna au père.

Ce n'étoit pas assez : il voulut encore récompenser l'action du fils ; & dans la nomination, qu'il fit pour la première fois, de six Tribuns Légionnaires *, il lui donna la seconde Place. On ne peut s'empêcher d'admirer & de louer même la piété filiale de Tite ; mais la voie qu'il prend pour délivrer son père du péril dont il est menacé à son occasion, est tout-à-fait condamnable, & digne de la férocité d'un homme, qui n'avoit jamais habité qu'avec les bêtes. Nous verrons ce jeune homme jouer dans la suite un grand rôle dans la République.

* Voyez
le Tome IV.

Guerre contre les Herniques.

Les Herniques étoient de tout temps amis du peuple Romain. Mais honteux apparemment d'être les seuls de l'Italie qui ne figuroient pas, & qui ne signaloient pas leur courage contre Rome, ils rompent avec elle & entrent en armes sur le territoire de la République. Genucius, Consul Plébéien, fut chargé de la conduite de cette guerre. C'étoit le premier de cet Ordre, qui eût eu le commandement d'une armée en chef. Il importoit extrêmement pour le peuple que le

succès répondit aux promesses qu'il
 avoit faites de fournir des Généraux
 capables de soutenir, & de relever
 même la gloire des armes de la Répu-
 blique. Les deux Ordres en atten-
 doient avec impatience l'événement,
 mais par des motifs bien différens, on
 ne fut pas long-temps dans l'inquié-
 tude. Le nouveau Général, qui n'a-
 voit pas les talens pour commander
 en premier, alla donner inconsidéré-
 ment dans une embuscade où il fut
 tué & son armée mise en déroute.
 Cette nouvelle fit un effet tout diffé-
 rent sur les Patriciens & sur les Plé-
 béiens; ceux-ci consternés & couverts
 de honte n'osoient se montrer: ceux-là
 triomphoient, & reprochoient amère-
 ment aux Plébéiens le tort, qu'ils
 avoient eu d'élever au Consulat un de
 leur Ordre. Cependant on songea à
 remédier au mal, & à réparer la honte
 qu'avoit souffert le nom Romain. On
 nomma un Dictateur, & le choix
 tomba sur Appius-Claudius, qui étoit
 un des Patriciens, le plus opposé au
 choix d'un Plébéien pour le Consulat.
 Le nouveau Dictateur sort de Rome,
 & mène son armée aux ennemis, qui
 avoient augmenté leurs forces dans la

vûe de soutenir leurs premiers avantages. Jamais combat ne fut plus sanglant , ni victoire plus balancée. Enfin elle se détermina pour les Romains. Le nombre des morts du côté des ennemis ne peut se compter. Les Romains y perdirent le quart de leur Infanterie , & une grande quantité de Chevaliers. Une victoire si mémorable devoit (ce semble) être récompensée par les honneurs du Triomphe. Mais il n'en est fait mention nulle part. C'est qu'apparemment cette victoire avoit coûté à Rome trop de sang pour s'en réjouir.

AN. M. 3649.

AV. J. C. 355.

AN. R. 394.

Guerre contre les Gaulois.

Ni la défaite du Consul Genucius , ni les reproches des Patriciens n'empêchèrent point les Centuries d'élever encore un Plébéien au Consulat. Elles choisirent pour cette Dignité C. Licinius , celui-là même , qui pendant dix ans de Tribunat avoit poursuivi , de concert avec Sextus , la loi pour faire passer le Consulat dans l'Ordre des Plébéiens. La jeune Fabia sa femme , qui étoit la première cause de cette révolution dans le Consulat , gautoit à loisir l'effet des promesses de son père & de son mari. Elle voyoit dans sa maison les mêmes honneurs , qu'elle avoit enviés à son aînée ; ainsi elle eut

le temps de s'accoutumer au bruit des Licteurs & des Faisceaux. C'est le second Consulat de Licinius son mari.

Les Gaulois Cis-Alpins, devenus ennemis irréconciliables des Romains, ayant réparé leurs pertes, vinrent en plus grand nombre que les années précédentes, & campèrent à trois milles de Rome sur le Téveron. La crainte d'une nation aussi redoutable donna beaucoup d'inquiétude. On eut recours au remède ordinaire dans les grandes calamités, c'est-à-dire à un Dictateur. Les Romains, sous la conduite de leur Général allèrent à leur rencontre; & ne laissèrent entre eux & les ennemis que le Téveron, qui les séparoit. Sur ce fleuve il y avoit un pont qui fut le théâtre de plusieurs combats sanglants. Un jour qu'on en étoit aux mains, parut sur le pont un Gaulois d'une grandeur énorme, d'une fierté & d'une confiance encore plus grandes. Il fait signe de la main, & demande à être entendu. Le combat cesse, & on fait un profond silence. Alors le fier Gaulois donne un défi au plus brave des Romains : sa taille extraordinaire, son ton de voix barbare, son armure, son habillement

T. Quintus Pennus, Dictateur.

Défi insolent d'un Gaulois.

intimidoient les plus déterminés. Personne n'avoit le courage de se mesurer avec un ennemi dont tout le dehors & tout l'appareil étoient si redoutables. La fierté Romaine se trouvoit très-humiliée de ce défi, & souffroit beaucoup. Le seul Tite Manlius, celui-là même, qui venoit de signaler sa piété envers son père, fut sensible à l'outrage du Gaulois. Il se sentit assez de courage pour se mesurer avec lui, & accepta son défi. Le jeune homme va se présenter au Dictateur, & obtient de lui la permission d'entrer en lice & de se battre contre cet insolent Gaulois. *J'espère (dit-il) que je montrerai à cette bête féroce, qui vient nous insulter, que je suis issu d'un sang funeste à sa nation, & qui a précipité les Gaulois du haut du Capitole. Va (lui dit le Dictateur) & montre autant de courage pour venger ta Patrie, que tu as fait paroître de tendresse pour la défense de ton père.*

A ces mots notre Champion part, & vole au pont où étoit le champ de bataille. Dès que les deux Athlètes furent en présence l'un de l'autre, ils ne tardèrent pas d'en venir aux mains. Le Gaulois commença par décharger un coup de sabre sur Man-

T. Man-
lius l'accep-
te.

Iris , que celui-ci évite adroitement , & porte en même-temps au Gaulois un coup d'épée , dont il lui perce le ventre , & le renverse mort par terre. Le vainqueur lui coupè la tête , & lui enlève un collier d'or , qu'il avoit au col , & s'en pare. Cette victoire étoit trop glorieuse pour n'être pas récompensée. Le Dictateur lui donna , en présence de toute l'armée , les justes louanges que méritoit sa valeur , & une couronne d'or. Entre les soldats , qui s'empressoient de lui applaudir , il y en eut un , qui lui donna le glorieux surnom de *Torquatus* , du mot Latin *Torquis* ; Collier. Un titre si honorable passa dans sa famille , qui depuis ce temps-là en est toujours demeurée en possession. Les Gaulois consternés par le malheureux succès de ce combat singulier , abandonnèrent leur camp la nuit suivante ; se dispersèrent dans la Campanie & se retirèrent chez eux avec précipitation :

Victoire de
Manlius.

Les années suivantes sont marquées par plusieurs victoires , que les Romains remportèrent sur les peuples voisins de Rome , & sur les Gaulois , qui , avides du butin & du sang des Romains , cherchoient à s'enrichir de leurs dé-

pouilles, & à se venger de leurs précédentes défaites. Les Herniques de même que les Tiburtins furent défaits & domptés ; les Gaulois vaincus & dissipés , les Latins pacifiés & réunis de bonne foi.

AN. M. 3652.

AV. J. C. 352.

AN. R. 397.

* Voyez au
Tom. IV.

Cette année-ci l'ambition des hommes nouveaux * plus avides des Charges que les nobles Patriciens , fut réprimée par une loi , qui défendoit d'acheter ou de briguer même les suffrages pour les Dignités. L'intérêt de l'argent prêté fut réglé à un pour cent , conformément à ce qui étoit prescrit par les loix des douze Tables. Aupara-

AN. M. 3553.

AV. J. C. 351.

AN. P. 398.

avant les usures étoient arbitraires , & n'avoient d'autres bornes que la modération des usuriers , ce qui ruinoit le peuple , & favorisoit l'avarice des riches. Les Patriciens , qui n'avoient pas pardonné à Licinius d'avoir porté, de concert avec Sextus , des loix funestes aux privilèges des Nobles , lui firent sentir toute leur indignation. Ils le traduisirent au Tribunal des Magistrats du peuple , & l'accusèrent de posséder, contre la teneur de sa loi , plus de cinq cents arpens de terre. Cette accusation étoit d'autant plus humiliante pour lui , qu'il étoit auteur & promoteur de la loi. Licinius

fut convaincu d'en posséder mille , & condamné à une amende de dix mille *As* *, & à perdre cinq cents arpens de terre, qu'on partagea entre des pauvres Citoyens. Il n'y eut peut-être jamais de châtiment plus mérité & placé plus à propos.

C'est ainsi qu'on s'occupoit à Rome à régler l'intérieur de la République , à maintenir les loix dans leur vigueur , & à punir ceux qui les transgressoient. Cependant les Tarquiniens & les Falisques soulevèrent l'Etrurie entière. La nouvelle de cette terrible conjuration , & plus encore l'approche des ennemis, jetta Rome dans la dernière consternation. La création d'un Dictateur dans ces événemens fâcheux étoit le remède ordinaire , on y eut recours. Mais ce qu'il y eut d'extraordinaire dans le choix d'un Dictateur , & ce qu'on n'avoit pas encore vu , c'est que le Consul qui étoit Plébéien , lui-même éleva à cette suprême Dignité un Plébéien , nommé C. Marcius-Rutilius , homme d'ailleurs d'un vrai mérite , personnage Consulaire & honoré de l'honneur du Triomphe. Le Di-

AN. M. 3654.
AV. J. C. 350.
AN. R. 399.
Guerre des
Etrusques.

Dictateur
Plébéien.

* Cinq cents livres de notre Monnoie.

Dictateur choisit encore pour son Général de la Cavalerie un homme de l'Ordre du peuple. Ainsi le Gouvernement de Rome, tant militaire que politique, à la ville & à la guerre, se trouvoit presque tout entier entre les mains des Plébéiens. Les Patriciens furent très-mécontents de cette nouvelle entreprise du peuple sur leurs privilèges. Pour se venger en quelque sorte, ils traversèrent autant qu'il fut en eux les vûes du nouveau Magistrat. Cette opposition ne servit qu'à rallumer le zèle du peuple, qui prit à tâche de seconder les desseins du Dictateur, & de les faire réussir pour éviter un malheur semblable à celui du Consul Plébéien, qui avoit succombé dans la première guerre que la République avoit confiée aux soins des Généraux de l'Ordre du peuple. Le Dictateur sortit de Rome à la tête d'une bonne armée, & se conduisit avec tant de sagesse & de valeur qu'il défit les ennemis en plusieurs rencontres, prit leur camp, fit un grand nombre de prisonniers, passa le reste au fil de l'épée, ou les chassa du territoire de la République. Une campagne si brillante méritoit les honneurs militaires.

Ses succès.

Mais le Sénat fit paroître jusqu'au bout sa mauvaise humeur & sa jalousie. Il lui refusa absolument une récompense si justement méritée. Le peuple sçut reconnoître ses services, & rendre justice à son mérite. De son autorité il lui accorda les honneurs du Triomphe. Ainsi le Dictateur victorieux des ennemis & de l'opposition du Sénat rentra triomphant dans la ville.

Son Triomphe.

Le temps des Comices pour l'élection des Consuls étant arrivé, le Dictateur voulut assembler les Centuries & présider à l'élection des Magistrats. Mais comme il étoit issu de race Plébéienne, & que les auspices nécessaires pour la consécration de l'assemblée ne pouvoient appartenir à l'Ordre du peuple, il fut exclu pour cette raison là de cet honneur. Un Entre-Roi, Patricien de naissance, présida à l'élection. La Noblesse, qui avoit procuré au Dictateur la mortification dont on vient de parler, agit si puissamment dans les Comices, qu'elle parvint à faire nommer deux Patriciens pour remplir les deux places du Consulat, en sorte qu'aucun Plébéien n'y eût part. Ce coup imprévu piqua extrêmement

AN. M. 3655

Av. J. C. 349

AN. R. 400

Dissension

au sujet du

Consulat.

le peuple , jaloux à l'excès de ses prérogatives. » Il réclama contre une élection , qui donnoit (disoit-il) atteinte aux loix , & à ses droits les plus légitimes ; mais ce fut inutilement ». La Noblesse le laissa crier , & soutint vigoureusement la nomination de ses Consuls. Les Patriciens ne bornèrent pas là leurs vûes, ils entreprirent d'enlever à l'Ordre des Plébéiens la part qu'ils avoient au Consulat , & de retenir pour toujours à leur Ordre les deux places de cette première Magistrature. Cette entreprise fit frémir de rage les Plébéiens. Ils protestèrent qu'ils mourroient plutôt que de souffrir qu'on leur enlevât un honneur , qu'ils s'étoient acquis par leur courage & par tant de travaux. » La domination des Rois , des Décenvirs ou toute autre , quelque odieuse qu'on put l'imaginer , leur paroîtroit plus douce (disoient-ils) que de vivre sous celle des deux Consuls Patriciens. » Telles étoient les dispositions du peuple, lorsqu'on tint l'assemblée pour élire les Consuls de l'année prochaine.

Les Magistrats , qui présidoient aux Centuries , tous deux Patriciens , ne voulurent jamais permettre , qu'on

donnât les suffrages à un Plébéien. Persuadés qu'il ne falloit qu'opposer du courage & de la fermeté à l'opiniâtreté du peuple pour en triompher, ils soutinrent avec constance tous les cris & les emportemens séditieux. Le peuple de son côté ne pouvant vaincre la résistance des Consuls, crie qu'il faut rompre l'assemblée, sortir de Rome & se retirer sur le Mont-Sacré. En effet une grande partie se retire, & déserte le champ de Mars. Les Consuls, plus fermes & plus habiles, continuent l'assemblée avec ceux qui étoient restés, qui donnèrent leurs suffrages à deux Patriciens.

Les nouveaux Consuls signalèrent leur Consulat, l'un (Fabius) par la conquête des Tiburtins; & l'autre (Quintius) par une bataille sanglante, qu'il gagna sur les Tarquiniens. Ces victoires répandirent la terreur des armes Romaines jusques chez les Samnites, qui envoyèrent des Députés à Rome pour demander son amitié, & briguer son alliance. Le Sénat conclut avec eux un traité, & renvoya honorablement les Ambassadeurs du Samnium. Le peuple, accablé des dettes, & opprimé par les vexations

AN. M. 3656.

AV. J. C. 348.

AN. R. 401.

Fabius Ambulens, T.

Quintius.

Pennus,

Consuls.

des Créanciers prit cette année-ci très-peu de part à l'élection des Consuls. Plus touché de ses maux réels que de l'éclat des Dignités, il laissa les Patriciens en possession du Consulat.

AN. M. 3657.

AV. J. C. 347.

AN. R. 402.

Manlius-

Torquatus,

Dictateur.

Au commencement de cette année-ci Rome fut menacée d'une guerre, qui pouvoit avoir de funestes suites. Les Tarquiniens, les Cérites, les Volsques & les Falisques firent différents mouvemens pour attaquer les Romains par plusieurs endroits. Rome effrayée du nombre & du courage des ennemis, qu'elle avoit à combattre, nomma un Dictateur. Le choix tomba sur le brave Manlius Torquatus, qui fut élevé à cette suprême Dignité, sans avoir passé selon les loix par celle de Consul. Le nouveau Dictateur entre en campagne, bien résolu d'illustrer son emploi & son nom par quelque victoire signalée ; mais les ennemis ne lui en fournirent pas l'occasion. Le bruit de sa marche, & la réputation de son nom les avoit défarmés, fait rentrer dans leurs villes & dans le devoir de la soumission. Ainsi Manlius revint à Rome avec la gloire flatteuse d'avoir vaincu les ennemis par la seule terreur de son nom. De retour à la ville-

il eut à soutenir contre les Plébéiens & leurs Magistrats un combat bien plus rude , que s'il eût eu à se battre contre les ennemis. Déterminé à ne mettre en place que des Patriciens , il avoit pris des mesures pour éloigner du Consulat les Plébéiens. Les Tribuns pénétrèrent ses desseins , & les firent échouer. Ils mirent opposition à la tenue des Comices par Centuries ; & par cette chicane ils gagnèrent le temps auquel Manlius fut obligé de se démettre de sa Dignité. Le Sénat se trouvant alors sans Chef montra moins d'ardeur pour la défense de ses prétentions : enfin il se relâcha tout-à-fait , & permit au peuple d'élire un des Consuls tiré de son Ordre. Ainsi le peuple triompha de la Noblesse , triomphe qu'il dut à la modération de ce premier Corps de l'Etat.

Cette victoire du peuple fut suivie de près d'une seconde , qui n'est pas moins considérable. Jusqu'ici on n'avoit vu la Dignité de Censeur occupée que par les plus illustres Patriciens ; & personne du peuple n'avoit pensé à s'y élever. Le jour de l'élection des Censeurs parut parmi les aspirans à cet honneur , C. Marcius-Rutilius , pet-

AN. M. 3658.

AV. J. C. 346.

AN. R. 403.

Censeur
Plébéien.

AN.M. 3659.
AV. J.C. 345.
AN. R. 404.

sonnage honoré de deux Consuls , & d'une Dictature ; mais Plébéien de naissance. Il avoit lié sa partie de concert avec les Tribuns. Les Consuls , qui présidoient à l'élection , tous deux Patriciens , & fort zélés pour les intérêts de leur Corps , s'opposèrent vigoureusement à cette nouvelle prétention du peuple. Mais enfin Marcius-Rutilius, soutenu de la protection des Tribuns, & de la faveur du peuple, l'emporta sur la résistance de la Noblesse. Il fut élevé à la Dignité de Censeur à la pluralité des suffrages. Cet illustre Plébéien est le premier de son Ordre , qui a eu l'honneur de remplir la Censure , & la Dictature.

AN.M. 3660.
AV. J.C. 344.
AN. R. 405.

Une fameuse victoire sur les Gaulois signala cette année ci le nom du Consul Plébéien * , qui l'avoit remportée. L'année suivante fut également marquée par une importante victoire sur ces mêmes peuples. Car les Gaulois naturellement inquiets ne pouvoient se tenir en repos chez eux. L'avidité pour le butin & le désir de la gloire les tiroient, comme malgré eux du sein du repos, dont ils auroient pu jouir tranquillement dans leur pays. Cette guerre causa d'autant plus d'in-

* Popilius-
Lenas.

AN.M. 3661.
AV. J.C. 343.
AN. R. 406.

uiétude à Rome, qu'on se vit abandonné des Latins, sans sçavoir pourquoi. Les Romains réduits à eux seuls, se virent obligés d'en soutenir tout le poids. On fit un généreux effort, & on mit sur pied une armée de six Légions, ce qu'on n'avoit jamais vû jusqu'alors. Le Consul L. Furius-Camille fut chargé seul du soin de cette expédition. Son mérite personnel & son nom fut d'un bon augure dans une guerre contre les Gaulois.

Camille, à la tête d'une belle & nombreuse armée, sortit de Rome & alla chercher l'ennemi. Lorsque les deux armées furent en présence, un Gaulois remarquable par la grandeur de sa taille & par la magnificence de ses armes, donna un défi au plus brave des Romains de se battre contre lui. M. Valère, jeune Tribun d'une Légion, accepte le cartel. Le Champion, après avoir pris l'ordre & la permission de son Général, se présente d'un air hardi & intrépide devant le Gaulois. Le combat s'engage; & après quelques coups portés en l'air de part & d'autre, le Romain perce le Gaulois & le couche mort par terre. On prétend qu'un corbeau, qui dès le commencement

du combat vint se percer sur le casque du vainqueur , contribua à la défaite de l'ennemi. C'est de ce prétendu prodige que Valère prit le surnom de *Corvus* , qu'il transmit à sa postérité.

Je laisse au Lecteur la liberté de penser ce qu'il voudra de cet événement merveilleux. Je me renferme à remarquer que de ce combat singulier, on en vint à une action générale, dont le succès fut aussi heureux pour les Romains , que l'avoit été le combat singulier qui l'avoit précédé. Les Gaulois furent défaits , mis en fuite , & obligés de chercher leur sûreté chez les peuples voisins. Après la déroute des ennemis , le Général Romain remène ses troupes dans le camp , monte sur son Tribunal , & distribue le prix de la valeur. Le jeune Valère reçut du Consul les justes louanges, que méritoit son courage. A ce tribut Camille y ajouta un présent de dix bœufs & d'une couronne d'or. Le peuple voulut aussi marquer au jeune Héros sa reconnoissance , & le cas qu'il faisoit de son mérite. Dans l'assemblée des Centuries pour l'élection des Consuls , il lui donna tous les suffrages pour la première Place , quoiqu'il fût

absent, & âgé seulement de vingt-trois ans*.

* Voyez
au Tome IV.

L'année du Consulat de l'illustre Valère ne fut marquée par aucun événement mémorable. Une peste ravagea Rome & lui emporta autant & plus de monde, que la guerre la plus sanglante. Il arriva cette année-ci les Ambassadeurs de Carthage pour faire un traité d'alliance avec Rome, ou plutôt pour renouveler l'ancienne amitié, qui étoit entre les deux peuples, depuis la naissance du Consulat sous le fameux Brutus. La contagion avoit causé la misère: les Débiteurs oppressés par la cruauté de leurs Créanciers firent entendre leurs justes plaintes. Le Sénat y fut sensible; & cette sage Compagnie réduisit l'intérêt de l'argent à un demi pour cent. Ainsi pour la somme de cent *As*, on ne paya plus par an, qu'un demi *As* d'intérêt. Depuis ce temps jusqu'à la guerre contre les Samnites, il ne se passa rien de bien intéressant dans la République. Quelque petite guerre dans le voisinage, la construction de quelques Temples, des prodiges expiés occupèrent pendant cet espace de temps le courage & la piété des Romains.

AN.M. 3662.
AV.J.C. 342.
AN.R. 492.

AN.M. 3663.
AV.J.C. 341.
AN.R. 498.
Intérêt de
l'argent fixé
à un demi
pour cent.

PARAGRAPHE I.

Guerre contre les Samnites.

AN M. 366.
Av. J. C. 338.
AN. R. 411.

IL EST étonnant que depuis la fondation de Rome, c'est-à-dire depuis plus de quatre cents ans, que les Romains exercent leurs armes; qu'ils travaillent à se soumettre les peuples des environs; qu'ils gagnent des batailles sans nombre, qu'ils remportent, autant de victoires, qu'ils livrent de combats; & que chaque année est illustrée par quelque glorieux avantage sur ses voisins, Il est, dis-je, étonnant de les voir renfermés dans les mêmes bornes, environnés de leurs mêmes voisins, & leur domination resserrée dans un cercle très-étroit. Ce n'étoit en eux ni modération, ni justice, & encore moins faute de vûes ambitieuses. Car persuadés depuis la naissance de Rome, que cette ville devoit être un jour la Reine & la Capitale du monde entier, il y avoit parmi eux un système d'ambition très-bien lié, très-bien assorti, & que le Sénat ne perdoit point de vûe. Mais avant

ant que de s'étendre au loin, & de
rter la guerre en des pays plus éloi-
és, il falloit dompter les nations
ifines de Rome, les assujettir, & les
ettre au point de n'avoir rien à crain-
e des entreprises qu'elles pourroient
nter. Aujourd'hui qu'ils sont parve-
is à ce terme, ils sortent de chez
x, vont attaquer les Samnites; &
r la conquête du Samnium, ils s'ou-
iront un chemin à celle de l'Asie, de
Afrique & de presque toute l'Euro-
. Aussi cette guerre est-elle marquée
r les Historiens, comme la juste épo-
e de l'aggrandissement de la Domi-
tion Romaine.

es Samnites, contre qui les Romains
arnent aujourd'hui leurs armes, Caractère
des Samni-
tes. ont été Sabins d'origine, & en tiroient
aisemblablement leur nom. Ils occu-
ient cette partie de l'Italie, que
us appellons aujourd'hui l'Abruzze.
étoit une nation féroce & guerrière,
i ne cédoit aux Romains ni en cou-
ge, ni en discipline militaire, ni en
ileté dans la profession des armes :
is qui l'emportoit sur eux en bonne
, en amour pour la justice, & en
dération. Les Samnites étoient un
ple puissant : ils avoient des sujets

en grand nombre , des alliés attachés à leur fortune , & surtout une belle & nombreuse jeunesse accoutumée de bonne heure aux plus dures fatigues & à l'obéissance la plus exacte. En un mot les Samnites étoient des ennemis dignes de Rome ; ou plutôt les deux peuples étoient dignes l'un de l'autre.

AN. M. 3667.

Av. J. C. 337.

AN. R. 412.

Origine de
la guerre
des Samni-
tes.

Les Sidicins , peuples de la Campanie & voisins du Samnium étoient en guerre avec les Samnites. Ceux-ci n'avoient d'autre raison de les attaquer que la raison du plus fort , & celle de la bienfiance. Les Sidicins sur le point de succomber sous le poids de cette énorme puissance , & de devenir la proie de leurs ennemis, implorèrent le secours de Capoue , ville très-riche , très-puissante , très-peuplée , & la Capitale de la Campanie. Les Capouans épousèrent la cause des Sidicins , & prirent leurs intérêts avec chaleur. Ils levèrent une nombreuse armée , & marchèrent au secours de leurs alliés. Les Samnites ne furent point effrayés de l'arrivée de ce secours aux Sidicins. Ils connoissoient les Capouans pour ce qu'ils étoient , c'est-à-dire pour des gens riches , vains & infatués d'une valeur qu'ils n'avoient pas , en un mot

Victoires
des Samni-
tes sur les
Capouans.

sur des hommes lâches, efféminés & servés par les délices que leur procuroient la bonté de leur terroir & un commerce florissant. Aussi ne purent-ils soutenir le choc des Samnites dans les batailles, qu'ils osèrent livrer à leurs fiers ennemis. Ils furent défaits, mis en fuite, & eurent presque toute leur jeunesse taillée en pièces.

Le vainqueur ne trouvant plus aucun obstacle à ses victoires s'approcha de Capoue, foiblement défendue par ses murailles, dans la vue d'en faire le siège. La conquête d'une ville aussi belle & aussi riche fit oublier aux Samnites les Sidicins, qu'il n'y avoit ni gloire ni profit à soumettre. Les Capouans ne se croyant pas en sûreté dans leur ville, députèrent une célèbre ambassade à Rome, pour implorer son secours contre la fureur des Samnites. Les Romains, liés avec ceux-ci par des traités solennels, répondirent aux Ambassadeurs, qu'ils étoient vivement touchés de la triste situation des habitans de Capoue; mais que le respect pour le Traité d'alliance confirmé par un serment solennel, leur ôtoient la liberté de voler à leurs secours, même ils l'auroient désiré, & qu'ils

Les Capouans se donnent aux Romains.

ne pouvoient leur donner d'autre marque de leur bienveillance, que leur médiation auprès des Samnites. Alors le Chef de la Députation, & qui en avoit le secret, voyant qu'il ne pouvoit point engager la République à prendre les armes pour la défense de Capoue comme alliée; par la commission secrète & en bonne forme, dont il étoit muni, fit aux Romains une donation de la ville de Capoue, de ses biens, & de ses dépendances : *Puisque vous refusez (ajouta-t-il) de nous défendre comme vos alliés, ne refusez pas de nous défendre comme vos sujets.*

Une cession aussi avantageuse en tout point, & qui piquoit tout à la fois la cupidité & l'ambition des Romains, les intéressa tout autrement que le simple titre d'alliés. Le Sénat crut alors que ce seroit blesser la justice & la bonne foi, que d'abandonner une nation, qui venoit de se donner au peuple Romain. Il fut donc résolu de secourir Capoue, même par la voie des armes, s'il étoit nécessaire. Cependant, pour sauver les apparences de la justice, & mettre les Samnites dans leur tort, on leur envoya une Ambassade pour leur notifier la donation que les habitans

de Capoue venoient de faire à Rome de leur ville , & de tout ce qu'ils possédoient , & pour les prier en conséquence de retirer leurs troupes d'une province de Rome leur allée. A ces instructions on avoit ajouté , qu'en cas de refus de la part des Samnites , les Ambassadeurs leur déclareroient la guerre de la part du peuple Romain. Cette précaution ne fut pas inutile. Car les Samnites , outrés de colère & comme en fureur de se voir arracher les mains une si riche proie , rejetèrent avec indignation la proposition des Ambassadeurs. Et, en leur présence , les Magistrats ordonnèrent aux Commandans des troupes & aux Officiers d'aller faire le dégât dans le territoire de Capoue , & d'y mettre tout à feu & à sang.

Cette expédition militaire ne laissa aucun doute aux Romains sur le parti qu'ils devoient prendre au sujet des Samnites. Il est vrai qu'il y avoit alliance & amitié entre les deux peuples ; mais la donation de Capoue eut sur eux plus de pouvoir & d'attrait , parce qu'elle favorisoit davantage leur ambition & leur avarice. La guerre fut donc déclarée en forme.

Les Romains déclarent la guerre aux Samnites.

aux Samnites ; & sur le champ on leva des troupes pour aller au secours de ces nouveaux sujets. Les deux Consuls reçurent ordre de se mettre en campagne , & de marcher contre ces nouveaux ennemis. Valère (surnommé *Corvus* , pour la raison que nous avons dite ci-dessus) dirigea sa marche dans la Campanie & du côté de Capoue ; & Cornélius son Collègue vers Saticule dans le Samnium. Le succès des deux Généraux Romains fut bien différent. C'est ce que nous allons voir.

Dès que Valère fut arrivé dans la Campanie , la présence des Légions Romaines sembla ranimer le courage des Samnites, & l'ardeur qu'ils avoient de mesurer leurs forces avec elles. Ils demandent à leurs Chefs avec empressement le signal du combat & la permission d'attaquer leur camp ; se promettant un succès semblable à celui qu'ils avoient eu par deux fois sur les Campaniens. Le Général Romain ne jugea pas à propos d'accepter le défi du combat ; que lui présentèrent les ennemis. Comme les Samnites étoient pour les Romains un ennemi nouveau, Valère voulut auparavant sçavoir à

qui il avoit affaire , tâter l'ennemi , &
 étudier sa manière de faire la guerre.
 Enfin après quelques jours d'escar-
 mouches les deux armées sortirent du
 camp & en vinrent à une action géné-
 rale. - C'étoit des deux côtés mêmes
 forces , même envie de vaincre , mê-
 mes espérances , & mêmes craintes.
 Aussi le combat fut-il long & vif , &
 la victoire long-temps en suspens sans
 se déterminer pour aucun des deux
 partis. Les Romains impatiens font
 inutilement des efforts redoublés ; les
 Samnites ne sont point ébranlés , &
 demeurent fermes dans leur poste. Le
 Consul, au désespoir de ne pouvoir en-
 foncer l'infanterie des ennemis , sau-
 te de son cheval , & à la tête de ses
 Légions , il attaque de nouveau les co-
 hortés Samnites , rue de sa main le
 premier qui s'offre à lui , & s'ouvre
 un chemin à travers les piques hérif-
 fées des Samnites. Ce choc impétueux
 n'épouvante point les ennemis ; ils le
 soutiennent d'abord , sans perdre un
 pouce de terrain , tant ils étoient dé-
 terminés de ne céder la victoire que
 par leur mort. Enfin un dernier effort
 des Romains fit panacher la victoire de
 leur côté. L'ennemi commence un peu

Première
 victoire des
 Romains.

à lâcher pied , & à se retirer , en bon ordre cependant , & sans rompre les rangs. La nuit survint, qui favorisa leur retraite & empêcha les Romains de rendre leur victoire complète ; & elle le fut si peu , que si les Samnites n'eussent avoué leur défaite par leur fuite nocturne , les Romains auroient eu peine à se persuader , qu'ils fussent restés victorieux.

Danger de
l'armée Ro-
maine.

La nouvelle de cette victoire , toute mince qu'elle étoit , causa une grande joie à Rome. Elle fut un peu troublée par la mauvaise conduite de l'autre Consul , qui n'étoit ni si habile , ni si brave que Valère. Il avoit imprudemment engagé son armée dans un défilé où il auroit infailliblement péri , lui & toutes les troupes , si le Général des ennemis n'eut été aussi mal-habile à profiter de son avantage. Mais la bonne fortune des Romains & le courage d'un Tribun Légionnaire, nommé Décius, les tira de ce mauvais pas avec un avantage , dont ils n'auroient jamais osé se flatter. Ce Tribun , à la tête des Princes & des Hastaires * se saïlit à propos d'une hauteur , qui dominoit le camp des ennemis. Cette manœuvre ayant attiré sur lui & sur la troupe toute l'atten-

Seconde
victoire des
Romains.

* Voyez, au
T. III. 4.

tion des Samnites , le Consul saisit ce moment pour sortir de la vallée & alla s'établir ailleurs. Les Samnites irrésolus , & ne sçachant s'ils devoient aller attaquer le Consul , ou Décius , perdirent le temps à délibérer , & ne prirent aucun parti. La nuit survint ; & à la faveur des ténèbres le généreux Décius leur échappa , comme avoit fait le Consul.

Dès qu'il fut rentré dans le camp au milieu des applaudissemens & des cris de joie de toute l'armée , qui le regardoit & le félicitoit avec raison comme son sauveur & son libérateur , il fit part au Consul d'un projet d'attaque. *Les ennemis (dit-il) sont étonnés, effrayés & dispersés : courons les attaquer , & ne perdons pas un moment.* Le Consul , qui devoit son salut aux conseils & au courage de Décius , fit sur le champ marcher les troupes. L'événement justifia la sagesse & l'utilité de l'avis du brave Tribun. Les ennemis épars ça & là , & qui ne s'attendoient à rien moins qu'à une attaque de la part des Romains , furent battus & taillés en pièces. Leur camp fut pris & pillé ; & le nombre des morts monta à près de trente mille hommes.

Le Consul de retour dans son camp & libre de tout autre soin, donna à Décus en présence de toute l'armée les louanges que méritoient son habileté & sa valeur. Il ajouta à cet éloge une couronne d'or, cent bœufs, & en outre un taureau blanc à cornes dorées. Il récompensa aussi ceux de sa troupe, donnant à chaque soldat double ration de froment, un bœuf & deux tuniques. L'armée, voulut aussi signaler sa juste reconnoissance envers son libérateur, lui décerna une couronne *Obsidionnale*, qui étoit de gazon. Sa brave troupe lui en donna une de chêne, qu'on appelloit *Civique*, & qu'on estimoit plus que toutes les récompenses militaires.

* Voyez.
au Tome IV.
des Récom-
penses mili-
taires.

Troisième
victoire des
Romains.

Ces deux grandes victoires furent suivies de près d'une troisième, encore plus signalée que les deux précédentes. Les Samnites que Valère avoit mis en déroute s'étoient rassemblés auprès de Suessula. Toute la jeunesse du Samnium y étoit accourue pour éprouver encore le sort des armes. Le Général Romain, qui étoit plus habile que celui qui commandoit les Samnites, affecta quelque crainte, & refusa d'abord

combat. Ce stratagème lui réussit :
 ses ennemis en devinrent plus présom-
 tueux , & moins attentifs aux dé-
 marches des Romains , & c'est ce qui
 les perdit. Un jour qu'ils étoient dé-
 bandés dans la campagne , Valère sort
 de son camp , va attaquer celui des
 ennemis & le force du premier assaut.
 Puis il marche en bon ordre contre
 eux qui étoient répandus dans la
 campagne , les défait & en tue une
 prodigieuse quantité. Des victoires
 aussi glorieuses méritèrent aux Con-
 suls les honneurs du Triomphe. Dé-
 puis ce brave & habile Tribun suivoit
 le Char triomphal avec tous les
 présens dont on avoit récompensé
 ses services.

Les Samnites , épuisés ou du moins
 bien affoiblis par tant de pertes , se
 tinrent tranquilles pendant l'hiver. A
 l'ouverture de la campagne ils envoyè-
 rent des Députés à Rome pour de-
 mander la paix , & pour prier le Sé-
 nat de ne les point troubler dans l'ex-
 pédition qu'ils méditoient contre les
 Sidicins. Le Sénat , qui désiroit de
 voir finir la guerre , renouvela l'al-
 liance avec les Samnites , & dit aux
 Députés, qu'ils étoient les maîtres d'en

AN.M. 3668.
 AV.J.C. 336.
 AN. R. 413.
 Traité d'al-
 liance avec
 les Samni-
 tes.

Les Romains refusent la donation des Sidicins.

user avec les Sidicins comme il leur conviendrait. Ceux-ci voyant que la donation, que les Campaniens avoient faite aux Romains d'eux-mêmes, de leurs villes & de leur territoire, leur avoit fort bien réussi, envoyèrent à Rome une célèbre Ambassade pour faire aux Romains en leur nom une cession générale d'eux-mêmes, & de tout ce qu'ils possédoient. La donation ne fut pas acceptée, parce, répondit le Sénat, qu'elle n'étoit pas libre & volontaire; mais plutôt l'effet de l'extrême nécessité où ils étoient réduits. Pitoyable raison. La cession récente des Campaniens étoit-elle plus libre & plus volontaire? Non; mais la proie étoit plus opulente. Les Sidicins étoient une nation pauvre & misérable. Elle n'avoit rien qui fût capable de piquer la jalousie, l'avarice & l'ambition des Romains. Le refus de la donation des Sidicins met en évidence l'injustice de la politique Romaine, son avarice, & son avidité à engloutir tout ce qui étoit à sa bien-séance.

Les Citoyens de Capoue, voulant se mettre à couvert des incursions des Samnites, dont ils redoutoient les

forces & l'animosité, demandèrent au peuple Romain une forte garnison pour les défendre contre les entreprises de ces peuples. Cette grace pensa devenir funeste aux deux peuples, à Rome & à Capoue. L'austère vertu des Romains, qu'aucun travail, & qu'aucun danger n'avoit été capable d'affoiblir tant soit peu, fut bientôt vaincue par le séjour voluptueux de Capoue. Les délices qu'ils gautoient dans cette ville leur firent oublier Rome, & leur inspirèrent le pernicieux dessein de faire de ce séjour charmant leur demeure & leur Patrie. Pour cela ils complottent entre-eux de chasser les Capouans de leur ville, & de les assassiner tous en un même jour, qu'ils auroient fixé pour l'exécution de ce barbare projet.

Jusqu'à l'arrivée du Consul Rutilus, rien n'avoit transpiré. Le secret de cette exécrationnable conspiration étoit fidèlement gardé. Mais enfin il vint heureusement à la connoissance de Marcius-Rutilus. Ce Général à qui une longue expérience avoit donné de la facilité dans la conduite des affaires & dans le maniment des esprits, se conduisit avec tant d'adresse, qu'il fit

Conspira-
tion de la
garnison Ro-
maine con-
tre Capoue.

échouer le projet des conspirateurs , avant qu'ils s'en apperçussent. Lorsqu'ils se virent découverts , craignant la rigueur des loix & la vengeance inexorable du Sénat , ils se forment en corps d'armée , se soulèvent contre la République , & marchent droit à Rome , dans la ferme résolution ou d'obtenir l'impunité , ou de mourir les armes à la main.

Elle est appaisée par la sagesse des Magistrats.

Le Sénat étant informé de la marche des révoltés , leur opposa Valerius-Corvus , qu'il revêtit pour cela de la Dignité de Dictateur. La présence d'un Général illustré par tant de victoires , issu d'une famille très-attachée aux intérêts du peuple , & lui-même très-populaire , réveilla en eux l'amour de la Patrie , calma tout d'un coup leur fureur , & les porta à lui demander avec instance la grace de se charger de leur cause auprès du Sénat & du peuple Romain. Le Dictateur n'eut pas de peine à leur accorder leur demande. Il devint leur protecteur & leur défenseur , & obtint sans peine l'abolition de leur crime. Le grand nombre des coupables rendoit l'impunité nécessaire. C'est ainsi que par la sage politique des premiers

Magistrats , fut étouffée dans sa naissance une conjuration , qui auroit pu devenir très-funeste & coûter beaucoup de sang à la République.

Le bruit de la sédition des soldats Romains , de l'indulgence du Sénat à leur égard , & de l'impunité des révoltés diminua un peu le crédit de Rome chez les peuples voisins. Ils méprisèrent l'alliance d'une République , qui ne pouvoit régler ses troupes & les contenir dans le devoir. Les Latins , fiers de leurs forces , & qui sentoient que Rome les menageoit & les craignoit presque , voulurent se couer un joug honteux , que les Romains leur faisoient porter depuis long-temps , sous le nom spécieux d'amis & d'alliés. Ils furent cités à Rome pour rendre compte des mouvemens qu'ils faisoient sans ordre de la République. Annius , un de leurs Préteurs , parut dans le Capitole à la tête de neuf autres Députés. Ce fut là que le Consul , en présence de tout le Sénat , lui ordonna de mettre les armes bas , & lui défendit d'inquieter dorénavant les Samnites. Ce n'étoit plus le temps de donner des ordres aux Latins. Le fier Annius leur signi-

AN. M. 3670.

AV. J. C. 334.

AN. R. 415.

Guerre contre les Latins.

Tit. Liv. lib.

8. cap. 1-40.

fia qu'il étoit venu, non pas pour recevoir des ordres de Rome, mais pour traiter avec elle d'égal à égal; qu'il étoit chargé de la part de la République de proposer le renouvellement des traités aux conditions suivantes : 1^o que des deux Consuls l'un seroit tité de Rome & l'autre du pays Latin; 2^o que le Sénat seroit également mi-parti de Romains & de Latins; 3^o que les deux peuples n'en feroient plus qu'un seul, qui porteroit le nom de Romain.

On se doute bien qu'un projet aussi ambitieux ne fut pas goûté des Romains, qui n'étoient jamais plus fiers que lorsqu'on vouloit leur donner la loi. Tous, Patriciens & Plébéiens, Consuls & Sénateurs, furent irrités du discours de l'Ambassadeur Latin. Ils eurent bien de la peine à se contenir, & à ne pas violer en sa personne le droit des gens. On lui ordonna de sortir de Rome sans différer : & la guerre contre les Latins fut déclarée par le Sénat, & confirmée par le peuple. Les deux Consuls firent des levées dont on forma deux armées, qu'ils conduisirent auprès de Capoue, où étoit le rendez-vous des Latins & des

alliés. Comme on avoit affaire à un peuple courageux , qui sçavoit la guerre , & qui avoit appris dans les armées Romaines à vaincre ou à mourir , les Généraux crurent qu'il étoit nécessaire de faire revivre la sévérité ancienne de la discipline militaire. Il émana de leur Tribunal une loi , qui défendoit, sous peine de mort, aux Officiers & aux soldats de combattre l'ennemi sans un ordre exprès & hors de son rang.

Un Arrêt si sévère étoit à peine rendu public , que le fils du Consul Manlius-Torquatus , défié par Gernius - Métius , un des principaux & des plus braves Officiers des ennemis, le transgresse. Ce jeune homme plein de feu & de courage , irrité par un insolent défi , & par la honte d'un refus , oublie les ordres des Généraux , & accepte le combat singulier dont le succès ne pouvoit que lui devenir funeste , soit qu'il fut vaincu , soit qu'il en sortit victorieux. D'un coup de lance il terrasse son ennemi , le tue , & le dépouille. Le jeune vainqueur retourne au camp , & y rentre aux acclamations des soldats , qui chantoient sa victoire. Lorsqu'il fut

Manlius-Torquatus
fait punir de
mort son
fils.

arrivé à la tente de son père , il lui dit d'un air triomphant : *J'ai suivi votre exemple. Défié comme vous le fûtes autrefois , par un superbe ennemi , j'en apporte la dépouille à vos pieds.* Le Consul , comme un second Brutus , plus touché du bien de la Patrie & du maintien de la discipline militaire que de la vie de son fils , lui prononce lui-même sa sentence de mort , & fait périr son fils sous la hache du Licteur.

Une exécution aussi sévère , mais peut-être nécessaire pour le maintien de la discipline , rendit le soldat extrêmement exact à son devoir & très-soumis aux ordres de ses Généraux. Par un exemple de sévérité aussi intéressant , Manlius montra que , dans les armées , l'obéissance est préférable à la victoire. La bataille se donna quelques jours après cette tragique scène. D'abord on se battit avec un égal avantage. L'aîle gauche des Romains ne pouvant soutenir l'effort des Latins , recula & perdit quelque peu de terrain. Alors Décius , qui commandoit ce corps , se dévoue solennellement aux Dieux Infernaux pour le salut de l'armée & de la Patrie. Après avoir

Victoire des
Romains sur
les Latins.

prononcé la formule de son dévouement, il monte à cheval, court aux ennemis, & se jette tête baissée dans le plus fort de l'action, frappant à droit & à gauche, & tuant tout ce qui se présente à lui. Enfin, percé lui-même & criblé de coups, il tombe mort. Le sang de cette illustre victime ranime le courage des Romains, qui honteux de survivre à leur Général, & à un homme d'un si rare mérite, reviennent à la charge avec tant de fureur, qu'ils poussent à leur tour les ennemis, les enfoncent, & les contraignent de prendre ouvertement la fuite. Le carnage fut horrible du côté des Latins, qui perdirent dans l'action beaucoup de monde. Les Romains pillèrent le camp abandonné, y firent un grand butin, & un nombre très-considérable de prisonniers.

Dévouement de Décus.

Ce combat, qui décida pour toujours de la supériorité des Romains sur les Latins, est remarquable par le dévouement du Général, qui ouvre par le sacrifice volontaire de sa vie une route toute nouvelle à la gloire. Cette fureur de courage fut dans la maison de Décus comme un patrimoine, qui passa à ses descendants & se

Flor. lib. 1.
cap. 13.

transmit à sa postérité de race en race. Il ne l'est pas moins par la sévérité de Manlius-Torquatus, qui punit dans son fils une glorieuse victoire ; mais remportée contre les loix de la Discipline militaire.

AN. M. 3671.

Av. J. C. 333.

AN. R. 416.

Quelque meurtrière & sanglante qu'eût été la défaite des Latins, ces peuples ne perdirent ni le courage, ni l'espérance. Ils tentèrent à plusieurs reprises de s'affranchir du joug Romain, mais toujours sans aucun succès. Ils furent défaits & vaincus. Toutes les nouvelles tentatives qu'ils firent, tournèrent à leur perte. Leurs villes furent forcées & pillées, leur pays ravagé, & la plus grande partie de leur jeunesse fut ou détruite par le tranchant du glaive, ou, ce qui est encore plus triste, réduite à un misérable & honteux esclavage. Dans cette extrémité, qui ne leur laissoit appercevoir aucune ressource, ils s'attendoient que le vainqueur, usant du droit de conquête, alloit réunir leur pays à son territoire & faire d'eux tous autant d'esclaves. Le contraire arriva : le Sénat, suivant toujours les maximes de l'ancien Gouvernement, & ne s'écartant jamais des règles de l'ancienne

politique , prit le parti de la clémence , & fit de la plupart de ces peuples conquis autant de Citoyens Romains. Pour ceux qui avoient été Chefs de parti , on rasa leurs villes , on les chassa de leur territoire ; & leur pays fut distribué à des Colonies Romaines. Les riches & les nobles ne s'oublèrent pas dans ces distributions. Ils firent des terres de ces peuples leur patrimoine , qu'ils étendirent si fort que le domaine de chaque Patricien ressembloit à des petits états. Ces usurpations , soutenues & autorisées par une collusion réciproque des nobles , des riches & des Magistrats , furent dans la suite une source de dissension entre les Citoyens , qui couta beaucoup de sang à la République.

Je ne dois pas oublier de dire que les Consuls Camille & Ménius , triomphèrent à leur retour de la conquête du Latium. Le Sénat , pour honorer ces deux Généraux victorieux , ajouta à leur Triomphe une nouvelle marque de distinction. Il fit ériger en leur honneur dans la Place publique deux Statues équestres , récompense d'autant plus glorieuse qu'elle étoit plus rare dans ces premiers temps où

l'on n'honoroit, & ne récompensoit que le vrai mérite.

AN. M. 3673.

AV. J. C. 331.

AN. R. 418.

Les Plé-
béiens sont
élevés à la
dignité de
Préteur.

Cette année fut remarquable par la condamnation & par le supplice d'une Vestale nommée Minucia, qui fut convaincue d'avoir violé son vœu. Elle fut punie de son sacrilège par le supplice ordinaire ; ce fut d'être enterrée toute vive. Ce fut dans le cours de cette même année que les Plébéiens demandèrent au Sénat de partager avec les Nobles les honneurs de la Préture. C'étoit la seule Dignité Curule dont les Patriciens restoient seuls en possession à l'exclusion du peuple. Le Sénat, soit fatigue de lutter continuellement contre le peuple, soit habitude de partager avec les Plébéiens tous les autres honneurs, se prêta de bonne grace à la demande du peuple, & lui permit de nommer un de son Ordre pour la Dignité de Préteur. Le peuple, profitant de la générosité du Sénat, choisit pour remplir une des places de la Préture, un illustre Plébéien nommé Q. Publius Philo, qui avoit été Consul & Dictateur ; ce fut le premier des Plébéiens, qui remplit cette Dignité *. Par-là le peuple se vit au comble de ses prétentions. Il

* Voyez.
au Tome IV.

n'avoit plus rien à désirer. Il partageoit avec la Noblesse les honneurs , les Dignités & les récompenses. L'égalité entre les Citoyens étoit parfaite , & l'odieuse distinction de Noble & de Plébéien ne subsistoit plus. Depuis ce temps-là on ne chercha qu'à honorer le mérite sans acception de naissance. Le Plébéien, comme le Noble, fut élevé aux premières Charges ; la vertu fut récompensée partout où on pouvoit la démêler ; & l'amour de la Patrie en devint plus vif : enfin le prétexte des dissensions intestines fut coupé jusques dans sa racine. La République se vit en état de jouir d'une profonde paix au-dedans , de porter ses armes au-dehors & au loin , & d'exécuter avec succès les vastes projets des conquêtes qu'elle méditoit. Reprenons la suite de l'histoire.

Dès que les Samnites eurent réparé les pertes , qu'ils avoient faites dans les guerres précédentes, & qu'ils se crurent en état d'attaquer avec succès les Romains , ils violèrent le traité qu'ils avoient fait avec eux. Les Consuls leur firent déclarer la guerre dans les formes ordinaires, puis ils marchèrent contre eux. Ils portèrent le dégât partout,

AN. M. 3684.

AV. J. C. 310.

AN. R. 429.

Continuation de la guerre contre les Samnites.

2

prirent sur eux plusieurs villes , & les obligèrent d'abandonner la campagne. Mais ces conquêtes n'égalèrent pas celle que fit Publius Proconsul sur les Grecs de Palépolis *. Il y avoit déjà long-temps qu'il tenoit bloquée cette ville ; & autant par bonne fortune que par adresse & habileté , il amena les habitans au point de les obliger de se rendre à discrétion sans verser du sang. Cette conquête lui valut l'honneur du Triomphe : ce fut une nouveauté dans Rome. Jusqu'à présent on n'avoit accordé cet honneur qu'aux Dictateurs & aux Consuls actuellement en Place. Mais Publius-Philon étoit un personnage à nouveautés. Car outre qu'il avoit fait pendant sa Dictature plusieurs loix nouvelles , il étoit le premier de l'Ordre du peuple , qui eût été élevé à la Dignité de Préteur ; le premier Proconsul , & enfin le premier à qui on eût déferé les honneurs du Triomphe dans un rang subalterne aux premières Dignités.

Voyez, au
Tom. IV.

Les Samnites, qu'aucun mauvais suc-

* Ville dans la grande Grèce , voisine de Naples.

cès ne pouvoit rebuter , & que leurs pertes rendoient plus audacieux , entrèrent de nouveau en campagne. Les deux Consuls eurent ordre de marcher contre eux sans différer. Le Consul Camille se trouvant arrêté par une maladie eut ordre du Sénat de nommer un Dictateur. Il nomma L. Papirius-Cursor , Général d'une haute réputation & un des plus grands hommes qu'ayent jamais eu les Romains. Celui-ci choisit pour Général de la Cavalerie Q. Fabius-Maximus-Rullianus , jeune homme d'une grande naissance , & qui promettoit beaucoup. A peine ces deux Héros furent-ils en présence des ennemis , que le Dictateur , soit qu'il eût reçu quelque ordre du Sénat , soit timidité de conscience sur la légitimité des auspices retourna à Rome. Comme il prévint qu'en son absence les Samnites pourroient présenter la bataille au Général de la Cavalerie , qui étoit jeune , sans expérience , & d'un caractère à vouloir se signaler par quelque action d'éclat , il lui défendit expressement de sortir de ses retranchemens , quelque occasion que les ennemis pussent lui en donner. Après un ordre si

AN. M. 368.
AV. J. C. 319.
AN. R. 430.

L. Papirius-
Cursor, Dictateur.

Sa conduite
dans cette
guerre , &
les succès.

précis, il part du camp, & va à Rome dans la confiance d'être obéi. Mais dès qu'il fut sorti des retranchemens, le Général de la Cavalerie, emporté par sa jeunesse & par l'amour de la gloire, forme le projet d'une bataille. En effet, au jour qu'il sçut par ses espions que les ennemis n'étoient pas sur leurs gardes, il sort du camp, les attaque, & en fait un carnage horrible. La nouvelle de cette victoire arriva à Rome presque aussi-tôt que le Dictateur, & y causa une joie universelle. Papirius fut le seul qui n'y prit aucune part. Justement indigné de l'entreprise inouïe du Général de la Cavalerie, & de sa désobéissance aux ordres précis qu'il lui avoit donnés, il part dans le moment même, dans le ferme dessein de punir ce jeune Héros, ou du moins dans la vûe de l'humilier & de rabaisser sa fierté.

Fabius, informé par des amis qui avoient devancé le Dictateur au camp, des desseins funestes de ce Magistrat contre lui, travailla à s'arracher au supplice, qu'il sçavoit avoir mérité pour sa désobéissance, par un crime encore plus grand que le premier. Il rendit odieuse aux soldats la conduite

du Dictateur, jetta des semences de révolte dans toute l'armée & tira d'elle une asûrance de le défendre au péril de la vie. Cependant le Dictateur arrive au camp, convoque aussitôt l'assemblée, & cite à son Tribunal le Général de la Cavalerie. Celui-ci ne pouvant nier son crime, ni le justifier; & voyant qu'il touchoit au moment où sa tête alloit tomber sous la hâche des Licteurs qui l'avoient déjà saisi, crie au secours, s'arrache des mains des exécuteurs de la justice, & va chercher un azyle au milieu des troupes. Dès ce moment ce ne fut dans tout le camp qu'un tumulte & une confusion de voix & de cris où l'on n'entendoit rien. Les uns demandent grace pour un jeune Héros qui a (dit-on) manqué plus par étourderie, que par mauvaise volonté; d'autres irrités de la juste sévérité du Dictateur fremissent de rage contre lui. Enfin la nuit survient: chacun se retire chez soi dans la crainte, ou dans l'espérance, selon le parti que l'on avoit pris, de voir recommencer le lendemain le même tumulte, & peut-être une scène bien plus tragique que la précédente. Mais Fabius, qui connoissoit l'infl-

xibilité du Dictateur , & qui comprenoit , que s'il restoit dans le camp , il ne pourroit éviter de succomber sous le poids de son autorité souveraine , prit le sage parti de sortir du camp pendant la nuit , & s'enfuit à Rome , où l'inexorable Dictateur le suivit de près.

Déjà le jeune Fabius avoit mis le Sénat dans ses intérêts , lorsque le Dictateur arriva. Les Sénateurs le prièrent inutilement de modérer la sévérité de sa sentence en considération de toute la Compagnie , qui lui demandoit le pardon de l'illustre coupable , en faveur d'un père qui avoit été trois fois Consul , & une fois Dictateur ; & enfin en considération du mérite personnel de celui dont il vouloit la perte ; Papirius fut inexorable à toutes les considérations , & rien ne fut capable de le fléchir. Il commande à ses Lieutenants de saisir le coupable , & de le lier. Il est obéi à l'instant sans aucune résistance. Le père du jeune Fabius , pour sauver son fils , porta par appel au Tribunal du peuple cette importante affaire. C'étoit là un foible ressource : l'autorité du Dictateur étant supérieure à celle des Comices du peuple ,

personne n'avoit droit d'appeller de ses sentences, & de les infirmer. Quoique cet appel fût une chose nouvelle & de mauvais exemple, le Dictateur voulut bien s'y conformer. Du Sénat on alla donc à la Place publique : Papyrius étant monté à la Tribune aux harangues y soutint avec tant de dignité & de force les prérogatives de sa Charge, montra avec tant d'énergie les suites funestes de cette impunité, qui ne manqueroit pas d'entraîner après elle le renversement de la discipline militaire, le mépris des Magistrats légitimes, la ruine de l'autorité de la première Magistrature, que les Tribuns saisis de crainte pour eux-mêmes n'osèrent recueillir les suffrages. Alors le peuple renonçant à la qualité de Juge, qu'il n'avoit pas, devint intercesseur pour Fabius. Les Tribuns joignirent leurs supplications à celles du peuple, & aux humiliations des Fabius, qui prosternés aux pieds du Dictateur le supplioient avec larmes de se laisser fléchir.

Alors le Dictateur, content de cette humiliation, qui mettoit à couvert la discipline militaire, la majesté de la Dictature, & l'autorité des

Magistrats, écouta favorablement leur supplication. Il accorda au jeune Fabius le pardon de son crime, & la vie comme une grace dont il étoit redevable aux prières de tout le peuple Romain, & non pas comme une justice. » Vivez » heureux, Fabius (lui dit-il) mais apprenez par ce qui vient de se passer, » à obéir avec soumission tant en paix » qu'en guerre, à ceux qui auront sur » vous une autorité légitime ». Il déposa ensuite le Maître de la Cavalerie, & en mit un autre à sa place. Il me semble que le jeune Fabius est traité avec beaucoup d'indulgence. L'exemple tout récent du jeune Manlius, sacrifié par son père au maintien de la discipline militaire, & dont la faute étoit infiniment plus légère & plus susceptible de pardon, devoit lui faire envisager sa grace comme un grand bienfait qu'il tenoit de la bonté du Dictateur. Mais au lieu de cette juste reconnoissance, il paroît par la suite de l'histoire, qu'il conserva un éternel ressentiment contre Papyrius.

Le procédé du Dictateur tout juste qu'il fût, & conforme aux loix de la République, scélées & cimentées par

le sang de plusieurs illustres Romains, ne laissa pas d'aliéner de lui l'esprit & le cœur de ses soldats. Il l'éprouva dans une action, qui se donna peu de temps après. Le soldat préféra d'être vaincu : il aima mieux, pour ternir la gloire de son Général, & le priver de celle de la victoire, ne pas faire son devoir & se laisser vaincre. Il se renferma à ne faire précisément, que ce qu'il falloit pour ne pas perdre tout à la fois & la vie & l'honneur de la victoire. Le Dictateur sentit parfaitement d'où lui venoit la mauvaise volonté de ses troupes. Ainsi, soit amour de la Patrie, soit amour de sa propre gloire, ou enfin désir sincère de corriger ce qu'il y avoit de trop dur dans son commandement, Papyrius changea de conduite, reforma ce ton de sévérité, & prit un air de familiarité, qui lui réconcilia tous les cœurs. Cette première victoire sur lui-même & sur le cœur de ses soldats, lui en procura bientôt une complète sur les ennemis de l'Etat.

Dès qu'il se vit assuré de la bonne volonté de ses troupes, il livre bataille aux ennemis, & les attaque avec tant de courage, que les Samnites ne pu-

rent soutenir le premier choc. Leur défaite fut si complète, qu'ils ne furent plus en état de se présenter devant lui, ni d'arrêter ses progrès. Il porta le dégât dans leur pays, partout où l'espoir du butin l'invitoit. Le soldat encouragé par les dépouilles dont il s'enrichissoit, secondoit merveilleusement l'ardeur de son Général. Après qu'il eut humilié ainsi les Samnites, ravagé leurs contrées, & qu'il les eut forcés de demander humblement la paix, il remena son armée victorieuse à Rome où il entra en Triomphe, comblé d'honneur & de gloire aux cris & aux acclamations de joie du peuple & de l'armée dont il étoit également aimé. Le Dictateur, après avoir présidé aux Comices pour l'élection des Consuls, se démit de sa Dignité.

Son Triom-
phe.

AN. M. 3687

AV. J. C. 317.

AN. R. 432.

Continua-
tion de la
guerre con-
tre les Sam-
nites.

Les peuples du Samnium, qu'aucune perte ne pouvoit abattre, ni décourager, pleins d'un vif désir de se venger des Romains, mirent sur pied une nouvelle armée. Ils vinrent les premiers attaquer celle que les Consuls leur opposoient. Jamais combat ne fut plus opiniâtre, ni victoire plus long-temps disputée, d'aucun côté personne ne vouloit céder, & on se lais-

soit tuer plutôt que de reculer. Enfin l'heureuse destinée de Rome l'emporta sur celle des Samnites, & les força de leur céder la victoire. Le bagage que le Général Romain avoit laissé exprès sans garde, fut un appas pour la Cavalerie ennemie. Elle abandonne son Infanterie pour courir au pillage: & ce fut cette fausse démarche, qui détermina la victoire & qui l'arracha, pour ainsi dire, des mains des Samnites, pour la faire passer chez les Romains. Les ennemis perdirent dans cette action tout ce qu'ils avoient de meilleures troupes. La perte qu'ils firent fut si considérable que ces peuples se trouvant épuisés de courage & d'hommes, envoyèrent à Rome demander humblement la paix. Pour donner aux Romains une preuve non équivoque que c'étoit de bonne foi, qu'ils demandoient leur amitié & qu'ils la cultiveroient de même, ils leur renvoyèrent tous les prisonniers Romains, avec tout le butin qu'ils avoient fait sur eux en différents temps avec promesse de leur donner une pleine & entière satisfaction sur tous les griefs dont ils se plaignoient. De toutes ces offres les Romains n'acceptè-

Injustice &
dureté des
Romains.

rent que les prisonniers & le butin. Ils refusèrent impitoyablement la paix aux supplians. Ils auroient dû refuser également les prisonniers & le butin, qui ne leur étoient rendus qu'en vûe de la paix. Mais les Romains se piquoient moins de justice que de valeur.

Le refus d'une paix si nécessaire devoit (ce semble) jeter ces peuples dans le désespoir , mais il fit sur eux un effet tout contraire , & devint pour les Romains la cause d'une ignominie, que l'éclat de toutes leurs victoires n'a pû effacer. Les Samnites écrasés dans la dernière bataille, trouvèrent des ressources dans leurs malheurs , & nous allons les voir renaître , pour ainsi dire , de leurs cendres. Trop fiers pour recevoir la loi , ils aimèrent mieux risquer le tout pour le tout , que de se soumettre à un joug ignominieux. Pontius , homme d'une grande naissance , & très-habile dans le métier de la guerre , & dans l'art de la parole , représenta aux Samnites avec tant de force & d'énergie , l'injustice des Romains dans le refus qu'ils leur faisoient de la paix , que tous ces peuples , remplis d'espérance , de courage & d'ardeur , lui demandèrent à grands

AN. M. 3683.

AV. J. C. 316.

AN. R. 433.

cris de les mener contre eux. Pontius profitant en habile homme de ces heureuses dispositions qu'il venoit de faire naître dans le cœur de ses compatriotes , se mit sans tarder en campagne. Mais comme il se sentoit trop foible pour hazarder un combat , il se renferma à faire la guerre avec précaution : & ajoutant la peau du renard à celle du lion , il se contenta de ruser avec un ennemi aussi redoutable. Il établit son camp auprès de Caudium , petite ville du Samnium entre Capoue & Bénévent. Les dehors de cette ville environnés de montagnes couvertes de bois , étoient très-propres à favoriser le dessein du Général Samnite. Là il se cache , & se tient embusqué derrière les bois jusqu'à l'arrivée des Romains.

Dès qu'il les scut dans son voisinage , il fit courir sourdement le bruit, que les Samnites étoient actuellement occupés à faire le siège de Lucérie. A cette nouvelle , il n'y eut qu'un sentiment & qu'un cri dans le camp Romain. On veut voler au secours d'une ville alliée & fidèle : & pour lui donner une preuve de son zèle à la secourir , on se met en mar-

Pourches
Caudines.

*Tit. Liv. lib.
90. Cap. 1-46.*

che par le chemin le plus court, à la vérité, mais le plus dangereux à cause des défilés & des rochers qu'il y avoit à franchir. D'abord la marche se fit sans aucun obstacle & avec assez de liberté. L'ardeur qui emportoit le soldat, ne lui permettoit pas de sentir la fatigue d'une marche aussi rude. Cependant les Samnites avoient eu la précaution de fermer l'issue du défilé par lequel les Romains devoient sortir, & de le garder avec un bon corps de troupes. Quand on y fut arrivé, en vain le Consul ordonna de franchir le passage, on le trouva impraticable. Ce fut alors, mais un peu trop tard, qu'on commença à craindre quelque stratagème de la part des ennemis. Cette crainte les engage à revenir sur leurs pas, pour sortir du vallon par le même endroit, qu'ils y étoient entrés. Mais quel fut alors leur étonnement de le trouver fermé & bien gardé par les ennemis. On tenteroit inutilement de décrire la frayeur des Romains, qui se trouvoient pris comme dans une cage, & vaincus sans combat. Il ne leur restoit pas même l'espérance de gravir à travers les rochers & les montagnes, qui étoient occupées par

les ennemis. On passa le reste du jour, & la nuit suivante sans prendre ni repos, ni nourriture. On cherchoit inutilement une voie pour se tirer avec honneur de ce piège. Mais toutes les délibérations se passèrent en conseils vagues, confus, incertains; & sans rien conclure de fixe & de précis.

Cependant le Général des Samnites, qui vouloit profiter d'une conjoncture aussi heureuse, du consentement de son Conseil, dépêcha un courrier à Hérennius son père pour le consulter sur le traitement qu'il devoit faire aux Romains. Ce bon vieillard, qui dans un corps affoibli par le grand âge conservoit un esprit & un jugement solide, répondit qu'il falloit ou les renvoyer tous, ou les tuer tous, *mitteret omnes, vel occideret*;

Flor. lib. 1.
Cap. 16.

ajoutant qu'il n'y avoit que l'un ou l'autre de ces deux partis à prendre. Si vous vous déterminez au premier, vous gagnerez par un signalé bienfait la bienveillance d'un peuple généreux & bienfaisant, & vous vous assurerez pour toujours une heureuse tranquillité. Si ce premier parti vous déplaît, le second vous devient absolument né-

cessaire : d'un seul coup vous exterminerez toute la fleur de sa jeunesse , vous les affoiblirez pour long-temps , & les mettrez peut-être dans le cas d'être des ennemis impuissans , & hors d'état de pouvoir jamais se relever de leur perte. Point de milieu , point de tempérament.

Pontius son fils , Général en chef , & les autres Officiers Généraux , se piquant d'en sçavoir plus que ce bon vieillard , imaginèrent un troisième parti. Ce fut de renvoyer les Romains la vie sauve , mais après les avoir humiliés & fait passer sous le joug. Ce parti mitoyen ne donnoit aucun avantage réel aux Samnites ; mais parce qu'il flattoit plus la vanité du Général victorieux , il fut préféré comme plus avantageux.

Traité des
 Consuls avec
 les Samnites.

Tandis qu'on délibéroit dans le camp des Samnites sur le sort des Romains , la faim livroit à ceux-ci un assaut plus terrible encore que celui des ennemis. Forcés d'avoir recours à la clémence du vainqueur , ils lui envoient des Députés pour traiter avec lui d'une paix dont les conditions seroient supportables. Le Général répondit aux Députés Ro-

maines , qu'il vouloit bien leur accorder la paix , mais aux conditions suivantes : 1^o que les Romains passeroient tous sous le joug sans armes & avec l'habit de dessous seulement ; 2^o que les Romains sortiroient incessamment du Samnium , & qu'ils en retireroient leurs armées & leurs Colonies : 3^o que les deux peuples vivroient à l'avenir en bonne intelligence , indépendans l'un de l'autre & chacun selon ses loix & coutumes. Les Députés , de retour au camp , rendirent aux Consuls la réponse du Général Samnite. Elle causa dans le Conseil la consternation la plus vive. Mais dès qu'elle se fut repandue dans le camp , & qu'elle fut devenue publique , la désolation fut universelle. La honte , le dépit , l'indignation se succédoient tour à tour , & on auroit préféré volontiers la mort à cette humiliante cérémonie , qui étoit le prix de leur vie. Il fallut pourtant bien se soumettre. Les Consuls se transportèrent dans le camp des Samnites pour conclure la négociation avec leur Général. Celui-ci demande un traité dans les formes ; mais les Consuls lui ayant répondu , que leur pouvoir ne s'é-

rendoit pas jusques-là, Pontius fut assez peu précautionné, &, j'ose dire, assez simple pour se contenter de la promesse, que lui firent les Consuls & les principaux Officiers de l'armée de faire ratifier à Rome les articles stipulés dans leur convention. Il exigea pour sûreté de la parole qu'on lui donnoit six cents ôtages des plus qualifiés de la jeunesse Romaine dont la tête répondroit de l'observation du traité qu'on venoit de signer.

Le retour des Consuls au camp renouvela la douleur & le désespoir des soldats, qui voyoient arriver le moment fatal de l'humiliation la plus complète, que put jamais subir le nom Romain. L'heure fatale arrivée, les Consuls dépouillés de tous leurs ornemens, & du superbe cortège de la majesté Consulaire, passèrent les premiers sous le joug; après eux les principaux Officiers selon le grade de leur dignité, enfin les Légions, chacune à son rang. Après cette humiliante & honteuse cérémonie les Romains sortirent du défilé plus morts que vivans. Ils tournèrent leurs pas du côté de Capoue; mais comme ils ne vouloient pas trop se fier à la merci

Les Romains passent sous le joug.

des Campaniens , ils ne-voulurent point entrer dans leur ville. La honte avoit peut-être plus de part à cette conduite , que la méfiance. Cependant les habitans de Capoue, touchés du sort déplorable de leurs braves alliés , n'eurent pour eux que des entrailles de compassion. Ils ne manquèrent à leur égard à aucun devoir de l'hospitalité , & ils les traitèrent comme ils auroient fait de leurs propres Citoyens.

Cependant on n'ignoroit pas à Rome la triste & humiliante aventure des deux armées Consulaires. On y étoit dans une consternation universelle , & on y avoit pris les marques du plus grand deuil. Les boutiques étoient fermées , l'exercice de la justice suspendu , & le barreau fermé. Ainsi Rome n'étoit pas moins pénétrée de douleur & moins consternée que si elle avoit perdu ses Citoyens par le tranchant du fer. Dans les premiers mouvemens de son indignation elle avoit résolu de fermer ses portes à des Citoyens qu'elle croyoit indignes d'habiter dans ses murailles. La présence néanmoins de ces malheureux compatriotes changea bien vîte cette haine en compassion. On s'attendrit sur leur

Consternation de Rome.

fort, & on les reçut avec toutes les marques de bonté imaginables pour eux, ils entrèrent dans la ville le soir, la honte & la douleur peintes sur le visage. Chacun se retira chez soi en silence, & fit de sa maison une solitude où ils dévoroient à loisir leur chagrin & leur dépit. La République ne pouvant plus s'accommoder du gouvernement des deux lâches Consuls en nomma deux autres. Le choix tomba sur deux grands personnages Papyrius - Cursor & Publius-Philon : tous deux fort illustres par les Dictatures, les Consulats, & par plusieurs victoires signalées sur les ennemis de l'Etat : & tous deux par conséquent très-capables de réparer l'échec que venoit de faire à la gloire de Rome, l'humiliation de Caudium.

AN. M. 3689.

AV. J. C. 315.

AN. R. 434.

Le traité

de Caudium

est déclaré

nul.

Les Romains ne pouvoient soutenir la vue & le souvenir de l'affront de Caudium. Ils cherchoient un prétexte honorable pour rompre cet humiliant traité, & sauver en même temps les apparences de la justice. Les nouveaux Magistrats mirent l'affaire en délibération. Posthumius un des Consuls, qui avoit passé sous le joug, & qui avoit juré, signé le traité de

Caudium , & promis de le faire ratifier à Rome , obligé de dire le premier son avis opina d'une manière qui surprit tout le monde. Ce Consul , soit qu'il voulût par quelque trait brillant effacer la honte dont il s'étoit couvert à Caudium par son imprudence , soit que , pénétré dans le fond du malheur de la République , il y cherchât un remède , fut d'avis que ni le Sénat , ni le peuple Romain n'étoient point tenus à observer la paix honteuse de Caudium. Il fit un assez assez long discours pour prouver la justice d'une prétention aussi insoutenable. *Les ennemis de Rome ne peuvent exiger dans la rigueur , autre chose , disoit-il , sinon qu'on leur livre les auteurs de la stipulation ; & c'est à quoi je conclus : qu'on nous déponille donc , qu'on nous conduise chargés de chaînes dans le camp des ennemis & qu'on acquitte , à nos dépens , les obligations dont nous sommes chargés seuls.*

Une façon d'opiner si héroïque , & si conforme à l'inclination des Romains , parut à tous les Ordres de l'Etat comme dictée par l'équité même. L'avis de Posthumius fut unanimement suivi dans tous ses points ; & ce

Consulaire parjure fut comblé d'éloges. Il n'y eut que deux Tribuns du peuple, qui, soit par amour de la justice, soit qu'étant du nombre de ceux qui avoient signé le traité de Caudium, se soucioient fort peu d'être livrés aux Samnites, eurent le courage de s'opposer à cette démarche dont ils démontrèrent l'injustice. Le Sénat la sentoît fort bien ; mais il ferma les oreilles aux cris de la saine & droite raison. Sur le champ on rendit un Arrêt, qui livroit aux Samnites les Consuls de l'année passée, & tous les Officiers qui avoient signé avec eux la paix de Caudium.

Les Romains déclarèrent la guerre aux Samnites.

Cet Arrêt qui déclaroit les Romains quittes du traité de Caudium, & qui leur rendoit la liberté de faire la guerre aux Samnites, fit renaître la joie dans Rome. Dès ce moment on se prépare à la guerre ; les levées se font avec une diligence incroyable ; on se met en campagne, & on va camper auprès de Caudium. De-là on envoya aux Samnites les infortunés auteurs du traité. Mais leur Général refusa avec indignation de les recevoir. Il fit aux Romains des reproches amers & sanglants sur le mépris visible, qu'ils

faisoient de la sainteté des sermens & des traités : eux qui faisoient sonner si haut partout leur bonne foi , tandis que dans la vérité , ils n'étoient attentifs qu'à couvrir leur mauvaise foi & leur injustice, du voile & des apparences de l'équité. *Quoi ! ajouta-t-il , l'infidèle Rome aura ses troupes, & tous ses Citoyens ; & nous nous n'aurons point la paix que nous avons stipulée par un traité, & en vertu duquel j'ai renvoyé les Romains que je pouvois faire périr ? Où est la justice , où est l'égalité ? Si le traité déplaît à l'infidèle République , & qu'elle le désavoue , elle n'a qu'à remettre les choses dans le même état , où elles étoient avant la conclusion. Alors toutes choses seront égales , la bonne foi sera à couvert & le droit des gens ne souffrira plus d'atteinte.*

Ce peu de paroles mettent l'injustice des Romains dans un si grand jour , qu'il n'est pas possible d'excuser leur conduite. Tite-Live lui-même, quelque jaloux qu'il soit de la gloire des Romains , n'ose assurer que sa nation ait dégagé la foi publique , & accompli tous ses devoirs envers les Samnites.

Ce procédé injuste des Romains

Leurs vi-
doires.

apprit aux Samnites , mais un peu tard, & à leurs propres dépens, le tort irréparable qu'ils avoient eu de rejeter les conseils d'Hérennius. Par le tempéramment qu'ils avoient pris , ils n'avoient ni gagné l'amitié des Romains , ni affoibli leurs forces. Il est vrai qu'ils les avoient couverts de l'humiliation la plus honteuse : & c'est précisément ce qui les irrite si fort contre eux , & qui les engage à leur déclarer une guerre, qui ne finira que par la ruine de leur nation. Cependant les Samnites ne se laissèrent point abattre. Ils mirent sur pied une bonne armée & firent bonne contenance. Mais comme les armes sont journalières & que la fortune n'est pas constante , ils furent battus & perdirent deux grandes batailles. La ville de Lucérie , qui depuis les fourches Caudines étoit passée sous la domination des Samnites , fut forcée de se rendre aux Consuls. Les conditions de la capitulation étoient 1^o que les habitans de Lucérie rendroient aux Romains les six cents otages , qui étoient la portion la plus précieuse de la jeunesse Romaine , que les Samnites avoient mis en sûreté dans cette place :

2^o que la garnison Samnite, au nombre de sept mille hommes, passeroit sous le joug en représailles des fourches Caudines. Le traité fut exécuté : les Romains reçurent leurs otages ; & les malheureux Samnites passèrent sous le joug, ayant à leur tête, au rapport de quelques Historiens, le fameux Pontius leur Général. Ainsi les Romains ne furent pas long-temps sans se laver de l'ignominie de Caudium ; mais par une injustice plus déshonorante encore, que l'affront de Caudium,

Ces glorieuses expéditions, puisqu'il faut les appeller ainsi, qui vengèrent si pleinement les Romains de l'affront qu'ils avoient essuyé au défilé de Caudium, étoient le fruit de la sagesse & de la valeur de Papyrius-Cursor, ainsi surnommé à cause de son agilité à la course. C'étoit un Général du premier mérite ; & , depuis Camille, Rome n'avoit eu personne que l'on pût lui comparer. A la force du corps, à son port grave & majestueux, il réunissoit une grandeur de courage extraordinaire, une intrépidité qui ne redoutoit aucun danger, & une science peu commune de la profession des armes. Il étoit d'un caractère

Eloge de
Papyrius-
Cursor.

Anrel. Vite
in L. Papir.
Curs.

ferme & inflexible, & d'une sévérité inexorable lorsqu'il s'agissoit de la discipline militaire. Tite-Live croit avoir achevé son éloge en disant, que c'eût été un Héros que Rome auroit opposé avec succès à Alexandre, si ce Prince, après la conquête de l'Asie avoit tourné ses armes du côté de l'Italie, comme il en avoit, dit-on, formé le projet.

Les Samnites demandent la paix.

Les pertes considérables & répétées que les Samnites venoient de faire coup sur coup, obligèrent ces peuples à envoyer des Ambassadeurs à Rome pour demander la paix, & renouveler avec le peuple Romain l'ancienne alliance, qui étoit entre les deux nations. Mais Rome fut inexorable aux prières des Ambassadeurs. Elle leur refusa la paix, & ne voulut point entendre parler de renouvellement d'alliance. Elle crut faire beaucoup pour eux de leur accorder une trêve de deux ans. Comme l'impuissance de faire mieux étoit la mesure sur laquelle les Samnites régloient l'observation des traités avec les Romains, ils ne tardèrent pas long-temps à reprendre les armes & à recommencer la guerre. Elle ne tourna pas à leur

Rome la leur refuse.

leur avantage. Ils eurent encore du dessous , comme dans presque tous les combats qui se livrèrent entre les deux nations jusqu'à l'entière soumission des Samnites. L'exactitude de l'histoire demanderoit un détail circonstancié de toutes les batailles & de tous les sièges ; mais comme ce récit ne manqueroit pas de devenir sec , peu intéressant & par conséquent ennuyeux , je l'épargne à mon Lecteur. Je me contente de remarquer que la guerre entre les deux peuples durera encore long-temps ; & que les Samnites donneront beaucoup d'occupation & d'inquiétude aux Romains. Tout vaincus , abattus & affoiblis qu'ils étoient par un nombre infini de pertes considérables , ils paroîtront encore redoutables à Rome , & lui feront sentir qu'elle n'étoit point invincible. Une victoire qu'ils remportèrent sur le Consul Fabius , surnommé Gurgès , où il resta trois mille Romains sur le champ de bataille , lui apprit qu'il n'étoit pas impossible de la vaincre. Mais c'étoient ces heureux succès mêmes & ces avantages passagers que les Samnites remportoient de temps à autre , qui devinrent la source

de leur ruine , soit par l'incapacité de leurs Généraux à ne sçavoir pas profiter de ces premiers avantages pour se frayer la route à de plus considérables ; soit que le Corps de la nation enflée d'une victoire passagère sur un ennemi qu'elle n'avoit pas coutume de vaincre , négligeât les vrais moyens de se rendre constamment & pleinement victorieuse.

AN. M. 3697.

AV. J. C. 307.

AN. R. 442.

Sous le Consulat de M. Valérius & de P. Décius , il se fit dans le Gouvernement une innovation bien singulière. Un grand nombre de Sénateurs des plus respectables par leur sage conduite & des plus illustres par les services qu'ils avoient rendus à l'Etat dans les premières dignités qu'ils avoient remplies avec succès , furent flétris par la mauvaise humeur des Censeurs Appius - Claudius , & de C. Plantius , chassés du Sénat , & honteusement privés de leur qualité de Sénateur. Pour remplir le vuide que laissoient dans cette Compagnie ces illustres flétris , les Censeurs firent entrer dans le Sénat un grand nombre de fils d'affranchis , dont le nom étoit odieux & humiliant. Une conduite si criante & si injuste révolta tous les Ordres de

l'Etat contre ces deux Magistrats. Les Consuls de l'année suivante, sans avoir aucun égard au changement que les Censeurs avoient fait dans le Sénat, lûrent la liste des Sénateurs telle qu'elle étoit avant la Censure. Ainsi fut réformée l'odieuse entreprise des Censeurs, & le Sénat reprit son premier lustre au grand contentement de tous les Ordres de l'Etat, qui chargèrent Appius seul de l'indignité de ce procédé.

Le Censeur Appius, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, & qui, à tout bien prendre, étoit un grand personnage, rendit sa Censure utile & à jamais mémorable par des ouvrages qu'il entreprit & acheva seul. Le premier de ces ouvrages étoit la grande route, qui conduisoit de Rome à Capoue. Elle étoit construite si solidement qu'elle a duré pendant huit cents ans dans son entier. Ce qui reste encore de cet ouvrage est aux yeux des connoisseurs une preuve, que ce grand chemin étoit également digne d'admiration, & par son étendue & par sa solidité. On lui donna le nom de son auteur *Voie Appienne*, & celui de *Reine des routes*. Un autre ouvrage

Censure
d'Appius.

Route Appienne.

encore de ce même Censeur fut la construction d'un Aqueduc pour fournir à Rome de l'eau qui fût saine & en abondance. Appius a la gloire d'être le premier des Romains, qui ait imaginé ces sortes d'ouvrages utiles & nécessaires dans un Etat *.

* Voyez, au
Tom. IV.

Tribuns Légionnaires
nommés par
le peuple.

Il avoit été réglé depuis longtemps, que le peuple éliroit six Tribuns de vingt-quatre dont une armée Consulaire étoit ordinairement composée. Mais ce règlement n'avoit eu que peu ou point d'exécution. Les Généraux, par l'ascendant qu'il est naturel qu'ils ayent sur les troupes, s'arrogèrent le droit de nommer tous les Tribuns Légionnaires. Aujourd'hui le peuple rentre dans ses anciens droits; & il fut décidé dans les Comices que de vingt-quatre Tribuns des Légions, le peuple en nommeroit seize à son choix *.

* Voyez, au
Tom. IV.

A N. M. 3699.
A V. J. C. 305.
A N. R. 444.
Guerre con-
tre l'Etrurie.

Les victoires perpétuelles de Rome, & ses conquêtes qu'elle étendoit déjà bien loin par la ruine totale ou presque totale de plusieurs peuples, autrefois ses voisins & ses alliés, causèrent aux Etrusques une vive alarme, dans la crainte de subir un sort semblable à celui de ces nations. Pour prévenir

ce malheur , ils forment le dessein de faire la guerre aux Romains. Ils s'unissent aux Samnites , déjà très-affoiblis , mettent une armée en campagne & vont faire le siège de Sutrium , ville alliée de Rome. A cette nouvelle le Consul Fabius vole au secours des alliés que les Etrusques serroient de près. A son arrivée ces nouveaux ennemis lui présentent fièrement la bataille. Le Général Romain l'accepte de même , & on en vient aux mains. Les Etrusques se battirent avec beaucoup de courage , & soutinrent longtemps le choc impétueux des Romains ; mais enfin ils furent enfoncés , rompus & mis en fuite. Leur camp même ne put leur servir d'asyle. Les Romains les y poursuivirent avec tant de fureur , qu'ils les contraignirent de l'abandonner , & de chercher leur sûreté dans la forêt de Ciminie.

Le généreux Consul , qui vouloit terminer cette guerre par une victoire plus complète , propose à son Conseil de suivre l'ennemi à travers ces forêts , qui avoient passé jusqu'alors pour impénétrables. Les Officiers Généraux , qui n'avoient pas oublié les

fourches Caudines, furent tous d'un avis contraire; & pour arrêter la téméraire hardiesse du Consul, ils donnèrent avis au Sénat de son dessein. Rome en fut extrêmement alarmée; & sur le champ, elle députa à son Général une célèbre Ambassade pour lui défendre, au nom du Sénat & de toute la nation, de tenter le passage de la forêt Ciminienne. Les Députés arrivèrent un peu trop tard. Ils trouvèrent l'entreprise qu'ils venoient arrêter, exécutée, les passages de l'Etrurie à travers la forêt, ouverts, les ennemis battus, & le soldat Romain enrichi du butin qu'il avoit fait sur les Etrusques. Ils reprirent au plutôt le chemin de Rome pour y aller annoncer une nouvelle aussi agréable qu'avantageuse à la République, & dont ils avoient été les témoins oculaires.

Il s'en faut bien que cette heureuse expédition de Fabius mît fin à la guerre. Les deux nations la firent avec plus d'acharnement qu'auparavant. Mais l'heureuse fortune du Consul, conduite & soutenue de son courage, le fit triompher de tous les efforts des ennemis. Il les battit & les défit en plusieurs rencontres. Il est vrai que

dans le dernier combat qu'il leur livra , les Etrusques se battirent avec une opiniâtreté , qui coûta beaucoup de sang aux vainqueurs. Mais plus leur résistance fut grande , plus la victoire fut glorieuse pour les Romains , & meurtrière pour les ennemis. Cette journée donna une atteinte mortelle à la puissance des Etrusques jusques-là formidables. Ils ne se relevèrent plus de ce coup furieux ; & tous les efforts qu'ils firent depuis , furent des efforts impuissans , sans aucun succès , & dont le terme fut de subir le Joug Romain , comme les autres nations.

Rome occupée depuis long - temps à des guerres extérieures , tournoit toutes ses forces & toute son attention à dompter les peuples , ennemis de sa prospérité , rivaux de sa gloire & jaloux de ses conquêtes. Pendant le temps de ses glorieuses expéditions , elle jouit intérieurement d'une paix parfaite , & personne ne troubla la bonne harmonie qui régnoit entre les deux Ordres de l'Etat. Mais dès qu'elle eut forcé les Samnites à observer les traités de paix par l'impuissance où elle les avoit réduits de reprendre les armes ; qu'elle se vit libre de

AN.M.3707.

Av.J.C.297.

AN. R. 452.

Sacerdoce
commun aux
deux Ordres
de l'Etat.

*Tir. Liv. lib.
10 Sup. 47.*

toute guerre importante au-dehors ; elle fut troublée au-dedans par une nouvelle dispute, qui s'éleva entre l'Ordre des Patriciens & celui des Plébéiens. On soupçonne que la pomme de discorde partit du Tribunat.

Deux Tribuns appelés les Ogulnius, qu'on croit être frères, représentèrent au peuple, dans une assemblée des Comices, l'indécence qu'il y avoit que tant de Plébéiens illustres par des Consulats, des Censures, des Dictatures & des Triomphes fussent exclus du Sacerdoce comme des prophanes. Ces hardis Magistrats conclurent à ouvrir la porte du Sacerdoce aux Plébéiens, & à le rendre commun aux deux Ordres comme toutes les autres dignités de l'Etat. La Noblesse vit avec chagrin qu'on alloit lui enlever cette seule marque de distinction de son ancienne grandeur. Accoutumée à avoir toujours du dessous dans ces sortes de combats ; à peine se trouva-t-il quelqu'un, qui voulût disputer le terrain aux Plébéiens & défendre un droit aussi ancien que la République. Appius fut le seul, qui ôsât élever la voix pour détourner le coup fatal, qui alloit mettre une parfaite

égalité entre la Noblesse & le peuple. P. Décius-Mus fut l'Avocat du peuple , & parla en faveur de la nouvelle loi. La confiance que lui donnoit , non pas la justice de sa cause , mais la faveur du peuple , dont il soutenoit les intérêts, inspira à l'orateur des traits vifs, nouveaux, & insultans pour la Noblesse , qui ne contribuèrent pas peu à lui mériter les suffrages des Plébéiens. L'expérience ayant appris à la Noblesse , que le peuple emportoit tout ce qu'elle lui refusoit, eut recours à un stratagème , qui lui avoit réussi plusieurs fois. Elle mit dans ses intérêts deux Tribuns , qui formèrent leur opposition à la loi. Ainsi la décision de cette grande affaire fut renvoyée au lendemain. Cependant on eut le temps d'engager les Tribuns opposans , soit par prières , ou par d'autres ressorts que leurs Collègues mirent en œuvre , à révoquer leur opposition. Le lendemain l'affaire ayant été mise en délibération , elle passa malgré les cris & les plaintes des Patriciens, à la presque unanimité des suffrages. Sur le champ on nomma quatre nouveaux Pontifes , à la tête desquels on mit P. Décius-Mus , qui

venoit de signaler son zèle dans cette cause importante. Cette nomination fut suivie de cinq nouveaux Augurs : tous Plébéciens comme les nouveaux Pontifes ; par cette augmentation, le Collège Sacerdotal, qui n'étoit composé que de quatre membres, se trouva composé de huit : de même celui des Augurs dont le nombre avoit été fixé à quatre, se trouva composé de neuf membres. Ainsi les dignités Sacerdotales, & celles d'Augur devinrent communes aux deux Ordres, & cessèrent d'être une distinction honorable de la Noblesse sur le peuple.

Droit d'appel au peuple renouvelé.

Ce fut vers ce même temps & dans le cours de cette même année que le peuple renouvela le droit de l'appel des sentences des Magistrats au Tribunal du peuple Romain assemblé par Tribus. La puissance des Grands plus forte que la loi avoit donné plusieurs atteintes à ce sage règlement, & l'avoit fait tomber presque dans un oubli entier. On travailla aussi vers le même temps à réprimer la cupidité de ceux qui possédoient un plus grand nombre d'arpens de terre qu'il n'étoit permis par la loi ; mais

te ne fut pas avec le même succès. Comme c'étoient les Nobles & les Citoyens les plus accrédités dans Rome, qui tenoient ces fonds, ils eurent assez d'adresse & de pouvoir pour éluder la loi, & se maintenir dans leurs possessions.

Pendant que Rome étoit ainsi occupée à régler sa police, & à mettre les loix en vigueur, les Samnites qui étoient vaincus & non pas domptés, voulurent tenter encore une fois le sort des armes. Ils firent des préparatifs extraordinaires de guerre : & pour s'assurer le succès qu'ils se promettoient sur les Romains, ils réunirent leurs troupes à celles des Gaulois, des Ombriens & des Etrusques. Des ennemis si puissans par leur courage, & par leur nombre donnèrent quelque inquiétude à Rome. Les deux Consuls eurent ordre de réunir leurs armées & de n'en faire qu'une pour l'opposer aux forces de l'armée formidable des ennemis, qui étoit composée de l'élite des quatre différens peuples. Un premier avantage que les Gaulois seuls remportèrent en l'absence des Consuls sur une Légion postée auprès de Clusium, fut pour

AN. M. 3712.

Av J. C. 292.

AN. R. 457.

Les Samnites reprennent les armes.

Fabius-
Maximus &
P. Décius,
Consuls.

Flor. lib. 1.
Cap. 17.

les alliés d'un bon augure pour le reste de la campagne.

La nouvelle d'un échec aussi considérable que celui de la perte d'une Légion entière, ne déconcerta point les Généraux Romains. Ils allèrent chercher les ennemis dans le Samnium, & établirent leur camp en présence du leur. Les deux armées ne furent pas long-temps vis-à-vis l'une de l'autre sans en venir aux mains. Les deux premiers jours se passèrent à se tâter par de légères & fréquentes escarmouches. Le troisième décida la querelle par une action générale : le premier feu de l'action fut égal de part & d'autre, & se soutint long-temps de même sans qu'on pût juger en faveur de qui la victoire vouloit se déclarer. Le Consul Décius d'un caractère & d'un âge vif & pétulant, ne pouvant soutenir ces délais de la victoire, veut la déterminer pour son parti. Mais ses efforts tournent contre lui. Sa Cavalerie est dissipée & taillée en pièces par celle des Gaulois. Le désordre se communique à l'Infanterie, qui commence à plier, à perdre du terrain, & enfin elle prend ouvertement la fuite.

Alors Décimus, se rappelant le glorieux exemple de son père, se dévoue à une mort volontaire pour sauver sa Patrie. Il ordonne au Pontife qui étoit à ses côtés de prononcer sur lui la formule de son dévouement. Puis monté sur son cheval il s'élance à toute bride dans les bataillons les plus ferrés des Gaulois. A l'instant il est percé de mille traits, & tombe mort. Ce dévouement du Consul produisit sur les deux armées le même effet, qu'avoit causé autrefois celui de son père. Les Gaulois tout étonnés & comme aliénés à la vûe d'un spectacle si tragique, perdent courage, ne font plus que de foibles efforts, & se laissent arracher des mains une victoire qu'ils tenoient déjà. Les Romains au contraire encouragés & devenus comme de nouveaux hommes par le sacrifice volontaire de leur Général, s'arrêtent dans leur fuite, reviennent au combat, & le rétablissent avec une ardeur inconcevable. De sorte que les Romains, par un changement étonnant de fortune, de vaincus & de fuyards qu'ils étoient, il n'y a qu'un moment, sont actuellement les assaillans & les vainqueurs. Voilà ce qui

se passoit à l'aîle gauche commandée d'abord par Décius , & depuis la mort par Livius grand-Pontife , qui aux vertus Sacerdotales réunissoit celles d'un brave & habile guerrier.

A l'aîle droite que commandoit Fabius les deux armées se battirent long-temps à avantage égal. Les Samnites ne pouvant plus soutenir les efforts des Romains lâchèrent pied , & se retirèrent dans leur camp. Il restoit encore un corps de Gaulois dans cette armée , que ni la fureur des Romains , ni la fuite des Samnites ne furent point capables d'ébranler. Le Général Romain les voyant faire si bonne contenance n'osa les attaquer. Il crut prudemment qu'il feroit mieux de mener ses troupes contre l'aîle gauche des ennemis , qui résistoit encore , & d'abandonner ce corps sans l'attaquer. Un secours si puissant achemina d'ébranler les Gaulois , qui combattoient dans cette aîle. Ils cédèrent à la force de deux armées ; mais sans se débander ; & leur départ eut plus l'air d'une glorieuse retraite que d'une fuite. Quand Fabius vit la victoire se déclarer pour lui , il conduisit ses troupes au camp des Samnites. Il se

Victoire des
Romains.

livra là encore un nouveau combat. L'action fut très-chaude par la vigoureuse résistance des ennemis, qui défendoient courageusement leurs retranchemens. Mais ayant eu le malheur de perdre leur Général, dès ce moment ils songèrent moins à mettre à couvert leur camp, qu'à sauver leur vie par la fuite. Ils l'abandonnèrent & se retirèrent en désordre.

Tel fut l'événement de la bataille la plus importante que les Romains eussent encore gagnée. Elle leur coûta beaucoup de sang. Ils laissèrent sur le champ de bataille plus de huit mille hommes. Du côté des ennemis le nombre des morts fut beaucoup plus considérable : ils perdirent vingt-cinq mille hommes ; & outre cela les Romains leur firent huit mille prisonniers. Fabius, qui avoit eu le plus de part à cette victoire retourna à Rome, où il entra en triomphe chargé de dépouilles des ennemis & comblé de gloire.

Malgré toutes ces pertes que les Samnites venoient de faire, & beaucoup d'autres que nous omettons, il n'y eut point de paix de leur part. Nés pour la liberté, ils ne pouvoient sou-

AN. M. 3715.

AV. J. C. 289.

AN. R. 469.

Continuation de la guerre.

Epitom. lib.
xi.
Freinh lib.
21-22,

tenir l'idée du joug Romain. Leur courage sembloit se ranimer à chaque nouvelle bataille qu'ils perdoient. Dans l'espérance de vaincre enfin, ils firent cette année des levées très-nombreuses. Pleins d'une nouvelle ardeur ils ouvrent la campagne par le dégât des terres des Campaniens. Dès que la nouvelle en fut venue à Rome, elle envoya au secours de ses alliés le Consul Fabius, surnommé Gurgès. Ce nouveau Général étoit jeune, sans expérience, & avoit toute la vivacité & la témérité de la jeunesse. Il s'imaginait qu'il n'avoit qu'à paroître devant l'ennemi pour le vaincre. Rempli de cette folle idée il donne sur une troupe de coureurs, qui étoient venus reconnoître son armée, & les met aisément en fuite. Enflé de ce succès, il se persuade qu'il battra l'armée des ennemis avec la même facilité. Il s'avance, & emporté par sa pétulance, il va l'attaquer avec une partie de ses troupes qui le suivoient. Le succès ne fut pas douteux, & fut tel que la témérité du Général Romain l'avoit préparé. Les Samnites battirent les Romains, les mirent en fuite; & si la nuit qui survint fort à

Défaite des
Romains.

propos , ne les eût dérobés à la poursuite des vainqueurs , l'armée Romaine ne pouvoit manquer de périr par le fer des ennemis. Les Romains laissèrent trois mille hommes des leurs sur le champ de bataille , & en remènerent un plus grand nombre de blessés. Les Samnites auroient pu pousser leurs avantages bien plus loin , & rendre leur victoire complète par la ruine entière de l'armée Romaine. Mais contents de ce léger succès , qui humilioit l'orgueil Romain ; & d'ailleurs craignant de s'attirer sur les bras l'armée du grand Fabius , père du Général qu'ils venoient de battre , ils décampèrent la nuit même , & délivrèrent les Romains de la plus affreuse inquiétude.

La nouvelle d'une conduite si téméraire de la part du Consul causa à Rome une affliction universelle. Tous les Ordres de l'Etat faisoient éclater leurs plaintes contre lui. Plus sensibles à la perte de leur gloire qu'à tout autre malheur , les Romains ne pouvoient se consoler d'être humiliés par un ennemi dont ils étoient persuadés qu'ils n'avoient plus rien à craindre. Les murmures allèrent si loin que le

- Sénat se crut obligé de mander le Consul pour qu'il rendît compte de sa conduite. La présence de l'accusé ne servit qu'à ranimer l'animosité contre lui. On ne lui donna pas même la permission de parler pour sa justification. Tout paroissoit déposer contre lui : la gloire du nom Romain ternie , les lauriers de ses ancêtres flétris , les victoires & les Triomphes de Fabius Maximus son père déshonorés ; & plus que tout cela , des ennemis abattus & presque ruinés , encouragés & enhardis. Ainsi sa condamnation paroissoit inévitable ; & la honte de sa flétrissure alloit par contre-coup retomber sur l'illustre maison Fabia.
- Alors Fabius son père , touché du déshonneur dont sa famille alloit être couverte , se leve , parle pour son fils , & il représente à l'assemblée , d'un air & d'un ton de modestie si touchant , les services de ses ancêtres & les siens propres , qu'il fit impression sur les esprits. L'offre qu'il fit d'aller servir sous son fils en qualité de Lieutenant acheva de les calmer : & en faveur du père on pardonna au fils. Les Romains n'eurent pas lieu de se repentir de cette condescendance. Le fils , sous les

yeux d'un père si sage & si habile, répara avantageusement sa faute, & effaça par une glorieuse victoire la honte de sa défaite. Les Samnites furent entièrement défaits, leur camp fut pris & pillé, & leur Général, qui s'appelloit Pontius-Hérénnius, fut fait prisonnier avec quatre mille hommes tant soldats qu'Officiers, qui servirent d'ornement au Triomphe du vainqueur.

Défaite des
Samnites.

Enfin les Samnites épuisés par tant de pertes, & ne pouvant plus fournir aux dépenses nécessaires & en hommes & en argent, pour soutenir la guerre contre les Romains, eurent recours à la clémence de leurs ennemis. Les Députés du Samnium s'adressèrent d'abord au Consul Curius, qui étoit alors dans leur pays à la tête d'une puissante armée. Pour se rendre le Général Romain plus favorable, & en obtenir des conditions plus supportables, ils lui offrirent une grosse somme d'argent. Ils connoissoient bien mal le personnage auquel ils avoient affaire. Curius-Dentatus aimoit par goût la pauvreté, la frugalité, la tempérance, & toutes les autres vertus des fondateurs de la République; &

AN. M. 3717.
AV. J. C. 287.
AN. R. 462.

il y conformoit ses mœurs & ses actions. Ainsi il n'étoit pas plus aisé de le corrompre que de le vaincre. On s'imagine bien qu'un homme d'un caractère , & d'un vertu si rigide n'accepta point l'offre des Samnites. Il leur répondit qu'il aimoit mieux commander à des riches , que d'être riche lui-même. *Remportez* , ajouta-t-il , *ce métal funeste que les hommes ont mis en œuvre pour leur perte.* Au sujet de la paix qu'ils demandoient , il les renvoya au Sénat , qui de son côté les renvoya lui-même au Consul pour en faire le traité & en prescrire les conditions , que les Samnites reçurent telles qu'il voulut les leur donner.

Ces peuples firent depuis, quelques foibles efforts , mais toujours inutilement & sans aucun succès. Entièrement épuisés , & hors d'état de pouvoir rien entreprendre contre Rome , ils prirent le sage parti de se soumettre comme avoient fait les autres peuples , & de subir le joug commun. Ils acceptèrent de bonne foi les conditions qu'il plut au vainqueur de leur imposer , & par là le Samnium , après une guerre opiniâtre & sanglante

Le Samnium réduit en Province Romaine.

*Flor. lib. 1.
Cap. 15-16.*

pour les deux peuples, & qui avoit duré environ soixante ans, devint une Province Romaine. La conquête du Samnium entraîna après elle, celle de la Sabine son alliée. Le célèbre Curius fut chargé de cette expédition, qu'il conduisit avec le même succès qu'il avoit eu dans le Samnium. Ainsi la Sabine devint sujette de Rome & une de ses Provinces conquises. Cette nouvelle conquête fut pour Curius la matière d'un nouveau Triomphe. On vit à Rome pour la première fois un Consul recevoir deux fois dans une même année les honneurs du Triomphe : honneur qu'aucun Général de ses prédécesseurs n'avoit obtenu ou pensé même à demander.

Les victoires & les conquêtes de Curius donnèrent la paix au-dehors à la République ; mais par une destinée tout-à-fait marquée, Rome se trouva bientôt agitée par des troubles domestiques. On avoit déjà fait à Rome plusieurs beaux réglemens pour reprimer l'avidité & la cruauté des créanciers à l'égard des débiteurs. Mais par la négligence, ou par la connivence même des Magistrats,

 AN. M. 3719.

AV. J. C. 185.

AN. R. 464.

 Troubles
domestiques.

L'avarice avoit franchi ces bornes , & rompu ces trop foibles Digues. Eh quelle barrière est assez forte pour arrêter le désir insatiable & exécrationnable des richesses ! Un événement singulier pour sa nouveauté excita les plaintes & les murmures de tout le peuple contre les créanciers.

Il y avoit à Rome un jeune Romain nommé Véturius , fils d'un homme Consulaire , également sage & bienfait , mais sans biens & sans fortune. Pour comble de malheur , ce jeune homme se trouvoit accablé de dettes de son père qui étoit mort insolvable , & de celles qu'il avoit été obligé de contracter lui-même pour faire des obsèques honorables à celui dont il tenoit la vie. Dans l'impuissance de satisfaire son créancier , il se soumit à l'esclavage , selon la barbare coutume de ce temps-là. Dans un état si dur pour un jeune homme de sa naissance , il rendoit à son maître tous les services , que l'honnêteté lui permettoit. Il travailloit de ses mains , il labouroit , & s'occupoit de tous les travaux auxquels on condamne les esclaves. Plotius , c'étoit le nom de son maître , n'étoit pas seulement un

cruel & une impitoyable usurier, il étoit de plus un infâme voluptueux. Touché de la beauté de son jeune esclave, il conçut pour lui une passion violente, qui s'irrita davantage par la ferme résistance du sage Véturius. Pour le punir & pour abattre tout à la fois sa louable constance, Plotius le fit cruellement frapper de verges. Mais la fermeté du vertueux Romain ne fut point ébranlée. Indigné d'un traitement si rigoureux, il s'échappe du logis de son cruel & impudique maître, & se rend sur la place publique au Tribunal des Consuls. Là, il montre sur son dos les marques toutes récentes des coups de verges. Il se plaint de la cruauté de son maître & dévoile sa turpitude. La vertu du jeune Romain, sa qualité de fils d'un Consulaire, & son dos déchiré de coups sont pour lui un plaidoyer bien éloquent. Les Consuls assemblent à l'instant le Sénat, lui font le rapport de cet événement, & mettent l'affaire en délibération. Après une longue séance il est arrêté que Plotius sera conduit en prison, & que tous ceux qui y sont détenus pour dettes seront délivrés & mis en liberté.

AN. M. 3720.

AV. J. C. 184.

AN. R. 465.

Cet Arrêt du Sénat ne satisfit pas pleinement l'indignation du peuple. Ses Tribuns portèrent cette affaire au Tribunal des Comices, & firent condamner Plotius à mort. Cette première victoire du peuple sur les riches l'engagea à tenter le sort d'une nouvelle entreprise. Les Plébéiens demandèrent une abolition générale des dettes. Et sur le refus net & précis du Sénat, qu'ils avoient prévu, ils sortent de la ville & se retirent sur le Janicule, dans la ferme résolution de ne point y rentrer qu'au préalable, ils n'aient obtenu une pleine & entière satisfaction.

Change-
ment dans le
Gouverne-
ment,

Cet expédient, dont le peuple avoit éprouvé plus d'une fois l'efficacité, jetta le Sénat dans un grand embarras. Il eut recours au remède ordinaire dans les grands maux, je veux dire, à un Dictateur, qui par sa sagesse & par son autorité suprême pût parvenir à concilier les intérêts du peuple avec ceux du Sénat. Ce n'étoit pas chose aisée, attendu que d'un côté ni d'autre, on ne vouloit rien céder de ses prétentions. Le nouveau Dictateur, qui étoit homme de mérite, & qui avoit le rare talent d'user sagement

AN. M. 3721.

AV. J. C. 283.

AN. R. 466.

Hortensius

Dictateur.

sagement de sévérité & de condescendance , commença par se mettre au fait des prétentions des deux Ordres. Il apprit par les conférences qu'il eut avec ceux qui s'étoient retirés , que l'objet principal de leurs plaintes contre le corps de la Noblesse étoit le mépris formel que faisoient de ses Ordonnances les Patriciens ; & que son intention étoit de les y soumettre comme tous les autres Ordres de l'Etat. Ce règlement avoit déjà été porté l'an 416 , mais très-mal observé de la part de la Noblesse , qui refusoit de reconnoître , & de s'assujettir à d'autres loix qu'à celles qui étoient émanées du Tribunal du Sénat. Le Dictateur , qui sentit la justice des prétentions du peuple , minuta une loi qui portoit : Que les Nobles comme les Plébéiens seroient également soumis à tout ce qui auroit été statué par les Comices par Tribus. Cette disposition du Dictateur calma un peu les esprits. Mais une mort inattendue l'ayant enlevé avant qu'il eût mis la dernière main à son ouvrage , Fabius-Maximus , qui succéda à sa Dignité , consumma ce que Horrentius avoit commencé avec tant de

zèle. La loi fut publiée, les deux Ordres reconciliés, & le peuple rentra dans la ville, bien satisfait d'avoir soumis les Patriciens à ses loix, & d'avoir établi la pure Démocratie sur la ruine entière de l'Aristocratie; ce qui étoit depuis long-temps l'objet de ses vœux & de ses travaux. Le Lecteur remarquera que cette révolution dans le Gouvernement doit, comme les autres, son origine à l'amour de la pudicité.

AN. M. 3723.

AV. J. C. 281.

AN. R. 468.

Guerre contre les Gaulois - Sénonois.

Polyb. lib. 2.

Epitom. lib.

12.

Il y avoit dix ans que les Gaulois-Sénonois établis sur les côtes de la mer Adriatique se tenoient tranquilles dans leur pays. Ces peuples, seuls vainqueurs de Rome, n'avoient pas perdu l'envie de se frayer une seconde fois le chemin de cette Capitale de l'Italie, & de lui faire sentir la fureur de leurs armes. Dans cette vûe ils levèrent une armée formidable, pénétrèrent dans l'Etrurie, & vont former le siège d'Arrétium. Dans cette extrémité, les Arétiens eurent recours aux Romains leurs alliés. Ceux-ci, qui étoient aussi intéressés à arrêter les progrès des Gaulois en Italie, promirent aux Députés d'Arrétium un prompt & puissant secours.

Cependant , pour n'entreprendre contre les Gaulois rien dont on eût lieu de se repentir dans la fuite , les Romains voulurent tenter les voies de négociation avant que de faire usage de celle des armes. Ce généreux procédé des Romains ne fit qu'irriter davantage la fureur des Gaulois. Ils se saisissent des Ambassadeurs Romains , les tuent cruellement , & coupent en pièces leurs membres. La nouvelle de ce barbare traitement étant venue à Rome , on ne songea plus qu'à aller promptement venger un insulte si atroce , & un attentat aussi énorme. Le Préteur Cécilius étoit déjà en marche avec une forte armée. Il se présente devant Arrétium pour la secourir , & pour forcer les Gaulois d'en abandonner le siège. On en vient à une bataille : l'action fut très-meurtrière , & tourna totalement au désavantage des Romains. Le Général fut tué dans le combat , beaucoup d'Officiers y périrent ; & il resta sur le champ de bataille , treize mille hommes.

Un échec aussi considérable ne fut pas à la vérité capable d'abattre le courage des Romains , mais il enfla beaucoup celui des Gaulois , qui dès

ce moment formèrent le dessein hardi & téméraire d'aller assiéger Rome, & de la traiter encore plus mal que n'avoient fait autrefois leurs ancêtres.

AN. M. 3724.
AV. J. C. 120.
AN. R. 469.
P. Cornélius
Dolabella,
& Cn. D.
omitius - Cal-
vinus, Con-
suls.

A Rome on avoit changé de Consuls. L'un (Dolabella) soit pour faire une utile diversion, & pour venger dans le pays même le massacre des Ambassadeurs Romains, porta la guerre chez les Sénonois. Comme le pays étoit dégarni de troupes, il ne trouva que peu, ou point de résistance. Il le ravage tranquillement & sans obstacle, brûle les bourgs & les villages, tue & massacre tous ceux qui sont en âge de servir, & fait prisonniers les enfans & les femmes qu'il conduit en une malheureuse captivité. La nouvelle de ce malheur mit les Gaulois dans une espèce de fureur; ils s'avancèrent vers Rome avec plus d'ardeur & de précipitation. Le Consul Domitius voulut leur épargner la peine d'une si longue traite. Il va à leur rencontre, & la bataille se livre. Les Gaulois n'eurent pas le même succès que dans le combat précédent. Ils furent entièrement défaits: le peu qui échappa à la fureur du soldat Romain

tourna contre lui-même ses propres armes & acheva de se détruire. Les efforts que purent faire depuis les Sénonois unis avec les Boiens, les Samnités, & les Etrusques, tournèrent tous à leur désavantage & à leur ruine entière. Ils furent tellement anéantis qu'il resta à peine quelque trace d'une nation si brave, & illustrée par la prise & la ruine de Rome. On pourroit attribuer le peu de succès de leurs dernières expéditions & de leur anéantissement total, au défaut d'un sage & bonne conduite, qui réglât leurs entreprises, modérât par un peu de flegme l'activité de leur bravoure, & la fût mettre en œuvre dans l'occasion.

Les Tarentins ne s'étoient pas montrés jusqu'ici dans toutes les guerres que les Romains avoient faites dans les différentes parties de l'Italie. Ils s'étoient contentés d'en être les spectateurs sans y prendre aucune autre part sinon, peut-être, que de susciter secrètement des ennemis à Rome. Ces pratiques sourdes entroient fort bien dans leur caractère & dans leur goût. Ils étoient originaires de Sparte, & étoient venus par mer s'établir dans

Guerre contre les Tarentins.

Origine des Tarentins.

cette partie de l'Italie, qu'on appelloit la grande Grèce. La ville dont ils se rendirent maîtres portoit le nom d'Œbalie. Elle étoit située au fonds d'un golfe de la mer Ionienne, qui formoit un port très-vaste & très-commode. Après qu'ils se furent bien fortifiés dans cette nouvelle habitation, ils changèrent le nom de leur conquête, & lui donnèrent celui de Tarente.

Les Tarentins conservèrent pendant quelque temps la sévérité des mœurs de leur Métropole. Ce fut pendant ce court intervalle qu'ils subjuguèrent les peuples voisins, & qu'ils élevèrent sur leur ruine leur propre domination. A ces conquêtes rapides succéda la paix, qui fut pour eux plus funeste que la guerre la plus cruelle. La fertilité du terroir, la facilité du commerce, & le génie adroit & actif de ces nouveaux habitans de Tarente, rendirent bientôt cette ville la plus riche, la plus grande & la plus magnifique d'Italie. Jusqu'ici il n'y a rien qu'on puisse censurer, & qui ne soit même digne de louange. Mais avec les richesses & l'opulence entrèrent dans Tarente tous les vices qui

en sont les suites ordinaires & presque toujours inséparables. Ces austères Lacédémoniens devinrent plus ^{Leur mol-} mols & plus effeminés que des femmes mêmes. Ils se plongèrent dans les débauches de toutes les espèces ; & on ne connoissoit au monde aucun peuple plus corrompu que les Tarentins. Leur mollesse étoit si connue & si décriée , qu'elle étoit passée en proverbe dans l'antiquité : *Les délices de Tarente*. Les femmes enchérissoient encore sur les hommes ; elles se piquoient & se faisoient une gloire de braver toutes les règles de la pudeur , si naturelle à leur sexe , ne rougissant point de s'habiller d'une étoffe si transparente , qu'on voyoit leurs corps à travers. Les jeux , les spectacles & les fêtes faisoient leur occupation la plus sérieuse & la plus ordinaire. Ces fêtes , dont le nombre égaloit , s'il ne passoit même , les jours de l'année , étoient toujours suivies de festins & de débauches de toutes les sortes. On sent bien qu'un peuple aussi effeminé & énervé par les plaisirs n'étoit guères propre pour les travaux de la guerre & pour les expéditions militaires. Aussi n'y avoit-il rien qu'ils

redoutassent davantage. Car outre la perte de la liberté dont les Tarentins étoient fort jaloux, ils étoient extrêmement allarmés pour leurs plaisirs, s'ils venoient à tomber sous la domination austère des Romains. Mais comme ils n'avoient pas le courage de prendre les armes & de s'opposer de front à la rapidité des conquêtes de ces sévères guerriers, ils eurent recours à la ruse. Ils leur suscitèrent sourdement tant qu'ils purent d'ennemis & animèrent contre eux presque tous les peuples d'Italie. Cet artifice, dont les Romains s'aperçurent, sans vouloir l'approfondir, ne servit qu'à accélérer le mal qu'ils appréhendoient le plus.

PARAGRAPHE II.

Guerre de Tarente & de Pyrrhus contre les Romains.

AN. M. 3745.

AV. C. 279.

AN. R. 470.

Origine de
la guerre de
Tarente,

UN événement, aussi tragique que singulier, mit au grand jour la mauvaise volonté des Tarentins contre Rome. Un des Amiraux Romains, qu'on appelloit *Duum vir nava-*

Les, étant venu mouiller au port de Tarente avec une flotte de dix vaisseaux, pour y prendre quelque rafraîchissement, comme dans une ville amie, répandit innocemment l'alarme dans cette ville. Les habitans, persuadés que c'étoit une flotte que Rome envoyoit contre eux, délibèrent sur le parti qu'ils ont à prendre. Le résultat de la délibération fut de courir sur cette escadre. On met des vaisseaux en mer, & ils tombent comme des forcenés sur les Romains, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à un pareil traitement. Cette attaque imprévue met le désordre parmi la flotte Romaine. Cinq vaisseaux eurent le bonheur d'échapper à cette attaque; celui qui portoit le Commandant fut coulé à fonds, & les quatre autres furent conduits dans le port.

Lorsqu'on fut informé à Rome d'une hostilité si peu attendue, & encore bien moins méritée, l'indignation contre la lâche perfidie des Tarentins y fut universelle. Il n'y avoit qu'un cri sur la vengeance qu'il falloit en prendre. On se seroit déterminé à marcher sans différer contre cette ville, sans autre formalité, & sans au-

*Plut. in
Pyrrh.
Flor. Lib.
1. cap. 18.
Epitom. l. 12.
Freinhs. l. 12.*

tre déclaration de guerre, si Rome n'avoit eu alors un Consul extrêmement sage, qui modéra & arrêta ces premiers mouvemens de colère. Ce vertueux Consul, étoit l'illustre Fabricius. Il fut d'avis d'envoyer à Tarente une Ambassade pour demander une pleine & entière satisfaction de l'insulte faite à la République. Mais les Tarentins, enivrés de leur bonne fortune & de leurs richesses, donnèrent à peine l'attention nécessaire aux justes demandes des Ambassadeurs, auxquelles néanmoins étoient attachées leur ruine, ou leur conservation. A un mépris si marqué pour des personnes revêtues de la Dignité d'Ambassadeurs, les Tarentins ajoutèrent les huées & les ris insolens. On ne s'en tint pas là. Ils chassèrent les Ambassadeurs de l'assemblée, souillèrent leur robe d'ordures, & leur firent à eux-mêmes quelque violence. Le Chef de l'Ambassade, L. Posthumius, qui étoit un homme respectable par son âge, par sa naissance, par son mérite personnel, & par les premières dignités de l'Etat, qu'il avoit parfaitement bien remplies, sans s'émouvoir & sans sortir de la décence

de son caractère *Riez*, leur dit-il, *Tarentins*, *riez maintenant*. Le temps viendra que vos ris se changeront en pleurs. Rome saura laver dans votre sang les taches de nos vêtemens. Telle fut l'origine de la guerre de Tarente.

Lorsque les habitans de Tarente furent un peu revenus de leur fureur, ils se représentèrent toutes les suites funestes d'une guerre qui ne se termineroit que par la ruine de leur ville, ou par celle de Rome. Ils virent alors dans toute son étendue le danger dont ils étoient menacés. Sans troupes, sans chef & sans élévation de courage, ils ne sçavoient s'ils se détermineroient à soutenir la guerre contre un ennemi puissant, irrité & irréconciliable, ou s'ils lui donneroient la satisfaction qu'il demandoit; ce qui étoit bien humiliant & ne différoit guères d'une servitude. Cependant, après de longues & fréquentes délibérations, le parti le plus généreux l'emporta; & on se détermina à faire la guerre. Comme ils ne pouvoient soutenir seuls l'effort de cette entreprise, ils se réunirent aux anciens ennemis de Rome. Les Samnites, les Lucaniens & autres peuples qui regar-

AN. M. 3726.

AV. J. C. 278.

AN. R. 471.

Les Tarentins demandent du secours à Pyrrhus.

dant les Romains comme des brigands que rien ne pouvoit assouvir & comme les tyrans de l'Italie, entrèrent avec plaisir dans cette conjuration contre Rome. Ces forces réunies ne leur paroissant pas encore suffisantes, ils eurent recours à Pyrrhus Roi d'Epire; à qui ils députèrent une célèbre Ambassade.

Pyrrhus étoit sans contredit le Prince de son siècle le plus capable de commander une armée. Il avoit fait son apprentissage sous les compagnons d'Alexandre le Grand; & dans toutes les batailles où il s'étoit trouvé, soit en Grèce, soit en Asie, il avoit donné des preuves d'une habileté & d'une bravoure peu communes. En un mot c'étoit le Héros de la Grèce de ce temps là; & alors, contre son ordinaire & contre le panchant de son caractère, il étoit tranquille dans ses Etats. Ce repos, dans un Prince vif, inquiet & ambitieux, étoit une merveille. Les Ambassadeurs de Tarente furent reçus du Prince Epirote avec tous les égards qu'ils méritoient. La proposition que lui firent les Députés Tarentins de passer en Italie, ne pouvoit manquer de plaire à un Prince du

Caractère de Pyrrhus. Dans la proposition que lui faisoit Tarente, ce Prince ambitieux vit la conquête de l'Italie, de la Sicile & de Carthage même : son ambition n'embrassoit rien moins ; car il avoit la fauité de se croire destiné pour faire en Occident, ce que Alexandre avoit fait en Orient. Plein de cette folle ambition il conclut un traité avec les Ambassadeurs de Tarente, & fait partir Cynéas son ministre avec trois mille hommes de débarquement.

Il se repose
du ses
cours de
Pyrrhus.

Pendant que les Ambassadeurs de Tarente traitoient avec le Roi d'Epire, & que les Romains faisoient leurs préparatifs, les Tarentins ne s'endormirent pas. Au voisinage de Tarente étoit la ville de Thurie, Colonie Grecque comme Tarente, mais qui avoit épousé le parti des Romains en tout temps. Cette ville devint la première victime de la guerre. Les Tarentins, avec leurs alliés, en formèrent le siège, & la pressent de si près qu'elle fut obligée de se rendre à discrétion, malgré tous les efforts d'une garnison Romaine, qui défendoit la place. La ville fut pillée, & la garnison Romaine renvoyée, la vie sauve.

Il se prennent
la ville de
Thurie.

conformément à un article de la capitulation.

A Rome on ne laissoit pas d'être embarrassé. On vouloit venger l'affront reçu en la personne des Ambassadeurs ; mais on ne vouloit point non plus s'attirer de nouveaux ennemis. Une grande partie du Sénat étoit d'avis de dissimuler pour un temps , d'attendre des circonstances plus favorables , & de ne rien statuer à ce sujet qu'après qu'on auroit soumis les ennemis qu'on avoit alors sur les bras. La décision de cette importance affaire ayant été portée au Tribunal du peuple , il y fut arrêté qu'on feroit la guerre aux Tarentins. On expédia sur l'heure des ordres au Consul L. Æmilius Barbula , qui étoit alors dans le Samnium , d'abandonner tous les projets qu'il auroit sur ce pays-là , de tourner ses armes, toute expédition cessante , contre Tarente , & de faire la guerre à toute outrance à cette ville , si les habitans refusoient une prompte & entière satisfaction. Æmilius obéit sur le champ aux ordres de la République. Il part du Samnium , & s'approche du Tarentin. D'abord il ne fit la guerre que foi-

lement. Il vouloit donner à ces peuples le temps de la réflexion , & celui de revenir sur leurs pas , pour terminer cette grande affaire à l'amiable & au contentement des deux nations. Mais lorsqu'il vit que Tarente ne faisoit aucune avance , & qu'il eut appris la démarche que ses habitans avoient faite vers Pyrrhus , alors il ne menagea plus rien , & leur fit une guerre cruelle. Il ravage le pays , le met à feu & à sang. Il assiége des villes & des châteaux , les prend & les rase ; & du plus beau & du plus riche pays du monde , il en fait un vaste & affreux désert. Ces hostilités affligoient extrêmement les Tarentins, sans toutefois abattre leur courage. Ils font sortir leurs troupes pour les opposer à celles des Romains: la partie n'étoit pas égale. Les Tarentins furent battus , & forcés de rentrer dans leur ville. Le Consul , maître de la campagne , recommença les hostilités avec une nouvelle fureur.

Ce fut vers ce temps-là qu'arriva fort à propos Cynéas avec trois mille hommes de bonnes troupes. Ce secours qui fut suivi de près d'un autre non moins considérable, rendit la joie

aux Tarentins , mit leur ville en sûreté & à l'abri de toute insulte de la part des Romains. Pour se débarrasser des soins & des travaux de la guerre, ils livrèrent leur ville & leur citadelle aux Epirotes , pour n'être occupés pendant ce temps que de leurs plaisirs. Cette conduite est pitoyable , & on a peine à se le persuader. Il faut avouer néanmoins que la douce & trompeuse éloquence du Ministre du Roi d'Epire y avoit influé encore plus , que l'amour du repos & du plaisir. Cynéas étoit l'homme du monde qui possédoit le plus de talents, & en un degré le plus éminent. Il étoit grand Philosophe , & grand homme de guerre , grand Orateur & grand homme de Cabinet : sage Politique dans le conseil , habile Orateur dans les négociations , & brave guerrier dans les expéditions. Avec des talens si supérieurs , il n'est pas étonnant qu'il seut persuader aux Tarentins le parti qu'ils prirent , & pour lequel ils sentoient un violent panchant. Cependant l'arrivée de la mauvaise saison ayant rendu la campagne impraticable , & les troupes ne pouvant plus habiter sous des tentes , le Consul se retira avec

Son armée dans la Lucanie pour y mettre ses troupes en quartier d'hiver.

Pyrrhus de son côté ne s'endormoit pas. Après qu'il eut fait tous les préparatifs nécessaires, il s'embarque avec une armée de vingt-deux mille hommes d'infanterie, deux mille archers, cinq cents frondeurs, trois mille chevaux, & vingt éléphants. Dans le trajet, ce Prince eut beaucoup à souffrir d'une violente tempête dont sa flotte fut accueillie. Il courut un danger éminent de périr. Le vaisseau qu'il montoit fut si agité des flots de la mer, que le Prince désespérant de pouvoir se sauver, se jeta à la mer avec ses meilleurs amis. Pyrrhus ne dut son salut qu'à son habileté à nager *. Après avoir lutté long-temps contre les flots, il prit terre sur les côtes des Messapiens, amis des Tarentins. Ces peuples qui avoient été témoins du péril du Prince, sans pou-

Pyrrhus
passe en Ita-
lie.

* M. Rollin fait sauver Pyrrhus dans son vaisseau. Mais Plutarque qu'il cite pour garantir dit en termes formels, que le Prince se jeta à la mer, & qu'il se sauva à la nage, après avoir lutté une nuit entière contre les flots de ce terrible élément.

voir lui donner aucun secours , accoururent en foule sur le rivage , & lui procurèrent tous les rafraîchissemens dont il pouvoit avoir besoin , & à ceux de sa suite , qui s'étoient jettés comme lui à la mer , & qui s'étoient sauvés à la nage. Par les bons services de ces hôtes , il recueillit quelques vaisseaux de sa flotte , qui portoient deux mille hommes d'Infanterie , quelque peu de Cavalerie & deux éléphans. Avec cette troupe, tandis que le reste erroit au gré des vents , il traverse le pays des Messapiens , & se met en marche pour se rendre à son terme.

Il met la
réforme dans
Tarente.

La nouvelle de son naufrage avoit causé une grande allarme à Tarente : celle de son arrivée rendit la joie & la sérénité. Mais quel fut l'étonnement du Prince guerrier , actif & laborieux , de trouver une ville d'Epicuriens , au lieu d'une ville de soldats. En habile politique , il dissimula pendant quelques jours sa surprise ; mais dès qu'il eut des nouvelles assurées de sa flotte , & que ses troupes eurent pris terre , alors il changea de conduite & de ton. Il parla & agit, non en protecteur , mais en maître. Il commence la réforme par interdire

les spectacles publics : les fêtes & les festins sont bannis , les assemblées des nouvellistes dissipées , & tous les amusemens non nécessaires ou inutiles sont exclus & prohibés. En place de ces plaisirs il rétablit le maniment des armes, & les exercices militaires, totalement négligés ou bannis de Tarente. Il enrôle tous ceux qui étoient en état de servir ; & dans les revues qui étoient journalières, il étoit inexorable, & ne pardonnoit à personne.

Une réforme si utile & si nécessaire fit jeter les hauts cris aux Tarentins qui ne pouvoient s'accoutumer à une vie si dure. Le Prince leur laissa cette foible consolation de se plaindre & de murmurer ; mais il ne rabattit rien de sa sévérité & de son exactitude à tout ce qui pouvoit contribuer au succès de son entreprise. Après qu'il eut discipliné les Tarentins , & qu'il se vit à la tête d'une armée assez forte pour tenir la campagne , & s'opposer aux progrès des Romains , il sortit de Tarente , & alla se camper assez près du camp Romain , mettant entre eux & lui le fleuve Siris. Comme les troupes des alliés n'étoient pas encore arrivées , il cherchoit à gagner du temps.

AN. M. 3727.

AV. J. C. 277.

AN. R. 472.

Il sort de
Tarente &
s'approche
des Ro-
mains,

Il députe un Héraut au Consul Romain (Lævinus) pour lui offrir sa médiation afin de terminer à l'amiable leurs différends avec les Tarentins. Lævinus répondit au Roi avec toute la fierté d'un Romain , qu'ils ne vouloient point de Pyrrhus pour juge , & qu'ils ne craignoient point de l'avoir pour ennemi. Il accompagna cette fière réponse d'un trait d'audace & de confiance dont les Romains seuls étoient capables. Il ordonna qu'on promenât les Députés du Roi dans tout le camp, afin qu'ils fussent mieux en état de faire à leur maître un fidèle rapport de ce qu'ils auroient vu.

Ce procédé du Général Romain fit concevoir au Roi de l'estime pour lui & pour sa nation. Ce sentiment augmenta beaucoup , lorsqu'à la tête d'un détachement il alla lui-même observer leur camp & étudier leur contenance. Surpris du bon ordre & de la régularité du campement ; *Ces gens-ci (dit-il) ne sont pas si barbares que nous pensions. Il faut les éprouver , pour en juger.* Comme les raisons qu'avoit le Roi d'Epire de différer le combat , étoient pour le Général Romain un nouveau motif de le hâter ,

celui-ci chercha les moyens d'engager au-plutôt une action générale. Pour cela il falloit passer le Siris, dont les bords étoient gardés par de bonnes troupes, & surprendre la vigilance des Epirotes & de leur Roi; ce qui n'étoit pas facile. Le Consul néanmoins essaya d'exécuter ce projet, & il en vint heureusement à bout. Il se montre sur le Siris en ordre de bataille : & pour attirer sur lui toute l'attention des troupes du Roi, qui gardoient l'autre rivage, il fait mine de tenter le passage. Cependant sa Cavalerie étoit allée chercher un gué hors de la vûe des ennemis, & avoit passé tranquillement le fleuve sans être inquiétée de personne. Dès que la Cavalerie Romaine se vit de l'autre côté du fleuve, elle courut tomber sur les bataillons des Epirotes, qui forcés de faire face aux escadrons Romains abandonnèrent la défense du rivage. Alors le Consul, profitant habilement de ce moment favorable, fit passer promptement ses Légions.

Bataille du
Siris.

Pyrrhus, averti par le fracas des armes de ce qui se passoit sur le fleuve, vole avec sa Cavalerie où le bruit des coups l'appelle. Il espéroit avoir bon

marché des Légions Romaines , qu'il croyoit trouver en désordre au passage du fleuve ; mais il fut bien surpris de voir la Cavalerie en deçà du Siris aux prises avec ses Epirotes , qui avoient bien de la peine à soutenir leur choc. Là s'engage un combat de Cavalerie , qui donna le temps aux deux armées de se mettre en ordre de bataille. L'action fut des plus vives & des plus opiniâtres. Sept fois , dit-on , les Epirotes virent les Romains fuir devant eux , & sept fois les Epirotes cédèrent à l'effort des Romains. Tout se maintenoit encore à avantage égal des deux côtés , lorsque la Cavalerie s'ébranla. Ce fut ce dernier choc , qui fixa la victoire du côté des Epirotes. La Cavalerie Romaine ne put soutenir l'effort de la Cavalerie Thessalienne , & bien moins encore celui des éléphants , dont la vue , la contenance & l'énorme masse glacèrent d'effroi tous les Romains. Ces animaux poussés impétueusement sur leurs bataillons portent partout la terreur & la mort. Ils écrasent sous leurs pieds tout ce qui se présente à eux. Les Romains prirent ouvertement la fuite , & passèrent le Siris en

désordre pour opposer au vainqueur une barrière qu'il ne pût franchir & se mettre eux-mêmes à couvert de ses coups.

Elle eût été bien foible & bien facile à franchir cette barrière, si Pyrrhus n'avoit eu pour principe de ne pas pousser les vaincus à toute outrance. Il craignoit, & non pas sans raison, que des soldats vaincus & poussés à bout ne trouvassent dans leur désespoir un courage qui devint pernicieux au vainqueur.

On n'est pas d'accord sur la perte que firent dans cette action les deux armées : les uns la font monter du côté des Romains à quinze mille hommes de tués avec dix-huit cents prisonniers ; & à treize mille de tués du côté de Pyrrhus. Cette victoire coûta cher à celui-ci. Il perdit ses meilleures troupes & ses meilleurs amis. Il n'en fit pas même mystère : tout victorieux qu'il étoit, il avoua qu'il étoit perdu sans ressource, s'il remportoit encore une victoire pareille. Il faut cependant convenir que la gloire des armes lui demeura en entier. Il eut le plaisir de voir fuir ces fiers Romains devant lui. Le champ de bataille lui resta, & il apprit à ceux-ci qu'ils

n'étoient point invincibles ; & aux nations voisines de Rome qu'on pouvoit vaincre ces redoutables guerriers. Au reste le Roi d'Épire parut dans ce combat ce qu'il étoit , brave & habile guerrier. On eût dit, à le voir partout où sa présence étoit nécessaire , qu'il se reproduisoit selon les besoins. On reconnoissoit dans chaque événement la sagesse de ses ordres , la présence de son esprit & la force de son bras. Général & soldat , il commandoit en Capitaine , & combattoit en soldat. En un mot Pyrrhus se montra dans ce combat , digne de la réputation dont il jouissoit ; & ses actions firent voir qu'elle n'étoit pas au-dessus de son mérite , si toutefois elle l'égalait. Rome , qui mérite d'en être crue sur cet article , en jugea de même.

Ce Héros étoit trop habile pour négliger les avantages que lui donnoit la victoire qu'il venoit de remporter. Il se répandit comme un torrent dans les provinces amies des Romains. Il désola leurs pays , ruina leurs bourgs & leurs villages , & pillâ toutes leurs richesses. Ce coup ébranla la fidélité des villes & des provinces alliées. Plusieurs se détachèrent de leur amitié

amitié, & embrassèrent le parti du vainqueur. La nouvelle de sa victoire accéléra la marche des troupes confédérées, qui peut-être de dessein prémédité ne s'étoient pas pressées de se joindre à lui avant le succès d'une action. Le Prince leur fit de vifs reproches sur leur retardement : mais on entrevit qu'il n'étoit pas fâché d'avoir défait, lui seul avec ses troupes, l'armée Romaine si supérieure en nombre à la sienne, si agguerrie ; & la terreur de toute l'Italie. Avec ce renfort des alliés il part, prend la route de Rome, & s'avance jusqu'à Préneste, qui n'étoit qu'à vingt mille de cette Capitale de l'Italie.

La nouvelle de la défaite du Consul Lævinus, affligea Rome, mais sans l'abattre. Et l'on peut dire à sa gloire, que rien ne mit dans un plus grand & plus beau jour le courage de ses Citoyens, la sagesse de son Sénat, la valeur & l'habileté de ses Généraux que les victoires du Roi d'Epire. Ce Prince, tout victorieux qu'il étoit, ne pouvoit voir sans étonnement les corps des Romains tués dans l'action, ayant l'épée à la main, morts de glorieuses blessures, & conservant encore

sur leur visage un reste de cette fierté & de ce courage , qui leur étoit si naturel. Frappé de ce spectacle si honorable pour les Romains , il s'écria , *Que Pyrrhus n'a-t-il de tels soldats , ou que les Romains n'ont-ils Pyrrhus pour les commander ! Réunis , la conquête du monde entier vous seroit assurée.* Rome , comme je viens de dire consternée , & non pas abattue , songea sérieusement à réparer ses pertes. Elle leva de nouvelles troupes , en forme des Legions , & les fait partir pour l'armée du Consul. Celui-ci ranimé & encouragé par ce secours sort de sa retraite & suit à la piste le Roi d'Epire , bien déterminé à le combattre & à laver dans le sang des Epirotes la honte de sa défaite. Pyrrhus ne pouvoit croire ce qu'il voyoit de ses yeux ; une nouvelle armée sur pied plus nombreuse , & plus déterminée que la première à lui disputer la victoire , un courage , une fierté & une résolution que ses soldats victorieux n'avoient pas. De plus l'arrivée de Coruncanius , l'autre Consul , qui revenoit de l'Etrurie triomphant & chargé de glorieuses dépouilles des ennemis , fit craindre à Pyrrhus de se

trouver investi par deux armées Confulaires ; ce qui le détermina à retourner sur ses pas & à se retirer à Tarente.

A peine ce Prince y fut il arrivé, qu'il apprit que Rome lui envoyoit une Ambassade , composée de trois personnages les plus distingués par leur mérite. Il fut extrêmement flatté de cette distinction , s'imaginant que c'étoit pour lui demander la paix que Rome lui députoit cette célèbre Ambassade. Il croyoit déjà voir cette fière République prosternée à ses pieds, s'avouer vaincue , & lui demander humblement une paix qu'elle ne pouvoit se donner par la valeur de ses armes. Cette agréable & flatteuse idée dont il se nourrit jusqu'à l'arrivée des Ambassadeurs , l'engagea à leur faire la réception la plus honorable & la plus magnifique. Il ne fut détrompé que par l'exposé que lui firent les Ambassadeurs de leur commission , qui n'avoit d'autre objet que le rachat des prisonniers, soit par voie d'échange, ou pour le prix d'une somme d'argent , dont on conviendrait par tête. Le Héros de la Grèce fut surpris de l'héroïsme de Rome ; mais , en habile

Ambassade
des Ro-
mains à
Pyrrhus.

politique, il n'en montra rien au-dehors. Il répondit qu'il en délibéreroit avec son Conseil, & qu'il leur feroit sçavoir ses intentions.

Le Conseil assemblé, le Roi y proposa l'objet de la commission des Romains. On y agita différens avis, mais le Roi s'arrêta à celui de Cynéas, qui ayant pénétré l'inclination de son maître se déclara ouvertement pour une paix qui n'eût rien de désavantageux, ni de déshonorant pour les deux nations. En conformité de cet avis, le Roi répondit aux Ambassadeurs que l'argent qu'on lui offroit pour la rançon des prisonniers n'avoit pas été capable de tenter son cœur; mais qu'aussi il ne croyoit pas qu'il fût de la prudence de leur rendre de si braves soldats, que ce seroit armer des gens contre lui-même, & tourner à sa perte ses bienfaits. *Il y a, ajouta-t-il, une autre voie qui peut concilier tout. Faisons ensemble une paix solide & durable; par ce moyen vous aurez vos prisonniers sans rançon; & moi j'aurai la gloire d'avoir pacifié l'Italie.*

Réponse de
Pyrrhus.

Entretien
secret de
Pyrrhus avec
Fabricius.

Cette réponse du Roi fut suivie d'un entretien qu'il voulut avoir avec Fabricius l'un des trois Ambassadeurs,

Le mérite de cet illustre Romain lui étoit connu. Il voulut éprouver par lui-même, si la vertu de Fabricius étoit digne de la réputation qu'il avoit. Il l'attaque de toutes les façons; & il y a toute apparence que jamais la vertu de Fabricius n'avoit été exposée à soutenir un pareil assaut. Louanges fines & délicates, riches présens, protestations d'amitié, promesses magnifiques; & le tout soutenu & appuyé par des raisons spécieuses, & auxquelles il donnoit tout le dehors & la parure de la vérité. Mais il trouva le Romain impénétrable & invincible. La vertu de Fabricius ne se démentit en rien. Sa pauvreté, sa réputation & son devoir lui parurent préférables à tout l'or, à tous les honneurs & à tous les avantages dont le Roi d'Epire se servoit pour piquer son ambition & amorcer sa cupidité. L'entretien finit; & on se sépara sans s'être rapproché. Fabricius laissa Pyrrhus dans une nouvelle estime, & une nouvelle admiration de sa vertu.

Le lendemain Pyrrhus voulut éprouver si le vertueux Romain étoit aussi intrépide. Après quelques momens de conversation avec Fabricius, on fit

paroître par son ordre un éléphant d'une énorme grandeur. Cet animal jetta un cri horrible & posa en même temps la trompe sur lui. L'intrépide Romain n'en fut point ému : & il parut aussi insensible à cet appareil de terreur , qu'il l'avoit été la veille aux amorces de la cupidité & de l'ambition. *Je suis* , dit-il , adressant la parole au Roi , *je suis aujourd'hui ce que j'étois hier*. Tout ce que le Prince Epirote vit par lui-même ou entendit dire des Romains , lui fit concevoir un nouveau désir de faire la paix avec une République si vertueuse. Il est vrai que c'étoient alors les beaux jours de la République Romaine , & qu'elle étoit alors féconde en grands hommes. Dans la vûe de parvenir à une paix honorable , & par considération pour la République , le Roi relâcha gratuitement & sans rançon aux Ambassadeurs Romains deux cents prisonniers , & permit à tous les autres , sur leur simple parole , d'aller à Rome revoir leurs parens , & célébrer avec eux la fête des Saturnales. Les Ambassadeurs Romains charmés de leur côté du mérite personnel du Roi , & pénétrés de reconnoissance du gracieux & honora-

Générosité
de Pyrrhus.

ble accueil qu'il leur avoit fait , prirent congé de lui pour s'en retourner à Rome , rendre compte au Sénat du succès de leur Ambassade.

Ils furent suivis de près de ceux de Pyrrhus. A la tête de cette Ambassade étoit le célèbre Cynéas, à qui le Prince rendoit ce glorieux témoignage , *Qu'il avoit pris un plus grand nombre de villes par l'éloquence de son Ministre , que par la valeur de ses armes.* Ce Prince n'estimoit rien d'impossible à Cynéas , quand il s'agissoit de persuader. Il regardoit son éloquence comme une épée toujours victorieuse. Cette idée que Pyrrhus s'étoit formée de son Ministre n'étoit pas sans fondement. Cynéas à son arrivée à Rome y fut reçu & traité avec une distinction toute particulière. Ce fut là que ce Grec habile , animé par le désir & de sa propre gloire & de celle de son maître , fit usage de son adresse & de son sçavoir. Il travailla d'abord à gagner & à surprendre l'amitié de la Noblesse & des Dames. Il envoya à celles-ci des bijoux rares & précieux , & à leurs maris des présens magnifiques. Mais tous unanimement , & les femmes même les refusèrent con-

Il envoie
une Ambas-
sade à Ro-
me.

flamment. La corruption ne trouva aucun accès dans le cœur des Romains. * : L'Ambassadeur Epirote voyant l'inutilité de son artifice , eût recours à son éloquence : & dans une audience publique , il étala avec tant d'art le sujet de son Ambassade , donna aux propositions de son maître une si brillante apparence de vérité , de justice , d'estime pour les Romains , que la plus grande partie des Sénateurs , touchés & éblouis par l'éloquence de Cynéas , panchoient à faire la paix , la regardant comme nécessaire & comme fort avantageuse à l'Etat. Cette façon de penser étoit-elle si éloignée de la vérité ? Une paix , surtout quand l'honneur & l'intérêt d'une nation n'en souffrent aucun atteinte , n'est-elle pas toujours à préférer aux suites d'une guerre , toujours incertaines , toujours fâcheuses & meurtrières ?

Succès de
cette Am-
bassade.

* Ce trait de modération est une belle idée , mais a peu de réalité. Il y a toute apparence , comme le remarque un auteur , que l'or que Cynéas prit soin de repandre fit pour le moins autant d'impression sur le cœur des Romains pour les incliner à la paix , que la belle éloquence de ce Ministre.

Quoiqu'il en soit de cette façon de penser, ce n'étoit pas celle de Rome. Il est vrai qu'elle eut besoin dans l'occasion présente d'être rappelée à ses anciens sentimens d'ambition dont elle paroissoit s'être un peu écartée. C'est ce que fit le vieux Appius, dans le temps même qu'on étoit sur le point d'accepter les offres de Pyrrhus, & d'en faire un Décret. Cet ambitieux vieillard parla dans le Sénat avec tant de force, & représenta avec tant d'énergie le prétendu tort qu'on alloit faire à la gloire du nom Romain, & la honte dont on alloit le couvrir, que tous les Sénateurs, honteux de n'avoir pas pensé avec tant de Noblesse & de générosité que ce vénérable vieillard, revinrent tous à son avis, & il n'y eut plus deux sentimens. Dès ce moment il fut arrêté *Qu'on continueroit de faire la guerre à Pyrrhus, & qu'on ne traiteroit de paix avec lui, que lorsqu'il auroit vuide l'Italie avec ses troupes.* Ce Décret fut signifié à Cynéas avec ordre à lui de sortir de Rome le jour même. Cynéas fut d'autant plus surpris de cette réponse du Sénat, qu'il espéroit & qu'il étoit fondé d'en attendre une

très-favorable. Il fallut cependant obéir : il sortit de Rome & regagna Tarente.

Cynéas, de retour auprès de son maître, lui rendit compte de sa négociation & de la réponse du Sénat. Pyrrhus surpris d'une fermeté si noble qu'il ne croyoit point trouver, reconnut le faux de l'idée qu'il s'étoit formée ou qu'on avoit voulu lui donner du découragement des Romains. Il admira la constance d'un peuple vaincu, qui refusoit de donner la paix à son vainqueur. Il voulut sçavoir de son Ministre l'idée qu'il s'étoit faite des Romains pendant le séjour qu'il avoit fait chez eux. Celui-ci qui n'avoit point coutume de le flatter, lui dit naturellement que *Rome lui avoit paru un Sanctuaire, & le Sénat une assemblée de Rois*. Peut-on donner de Rome & de son Sénat une idée plus auguste & plus majestueuse ? Le Ministre ajouta qu'il craignoit, qu'il n'eût à combattre contre un hydre.

AN.M. 3728.

Av.J.C. 276.

AN. R. 43.

P. Sulpicius,

& P. D. cius.

Mus, Con-

suls.

Pyrrhus étoit trop avancé pour reculer. Il songea à faire ses préparatifs pour la campagne prochaine, & à prévenir les Romains. A Rome on avoit nommé de nouveaux Consuls,

lévé de nouvelles troupes, & formé deux armées Consulaires. Déjà le Roi d'Épire étoit entré en campagne; l'Apulie province Romaine étoit à feu & à sang, les terres étoient désolées, & les villes forcées de se rendre au vainqueur. Les nouveaux Généraux de Rome ne tardèrent pas de se mettre en marche pour s'opposer aux progrès de Pyrrhus. Ils le joignirent auprès d'Asculum, ville de l'Apulie. Les Romains mirent entre leur camp & celui du Roi une petite rivière. Les deux armées furent quelques jours à se regarder. L'événement de la dernière bataille leur inspiroit une crainte mutuelle. Les Romains craignoient Pyrrhus, fier d'une première victoire; & les Épirotes redoutoient l'acharnement des Romains. Vint enfin le jour fatal du combat: on s'y prépara de part & d'autre avec un vif désir d'en sortir avec honneur, ou de faire acheter chèrement la victoire. Les deux armées étoient parfaitement égales & pour le courage & pour le nombre. Chacune montoit à quarante mille hommes.

Les Romains ayant rangé leurs troupes en bataille, Pyrrhus y mit les

H. vj

siennes. Mais il le fit avec cette habileté, cette supériorité qui lui étoit propre, & que toute l'Antiquité a reconnu n'avoir point d'égal. Le signal donné, les deux armées se choquèrent avec tant de fureur, que la nuit seule fut capable de les séparer, & de mettre fin à l'acharnement mutuel des combattans. Les auteurs varient beaucoup sur l'événement & sur le succès de cette bataille. Selon qu'ils ont été ou instruits ou affectionnés, ils ont donné l'avantage ou à Pyrrhus ou aux Romains. Mais ce qu'on peut croire avec une espèce de certitude, c'est que la perte fut assez égale, & qu'aucun des deux partis ne s'attribua ni avantage ni supériorité. Rome n'en fit aucune réjouissance. Elle croyoit même avoir fait beaucoup d'avoir combattu le formidable Pyrrhus avec un succès égal. Le Consul Décius y perdit la vie. On ne sçait pas au vrai, si ce fut par un devouement solennel pour le salut de la Patrie, que Décius périt. Cicéron l'affirme : mais son autorité en ce genre n'est pas d'un poids suffisant à faire plier celle des auteurs, qui revoquent ce fait en doute.

La conduite des deux Généraux après la bataille montre évidemment qu'ils s'étoient battus sans avantage, & qu'ils se redoutoient mutuellement. L'Epirote se retira à petit bruit à Tarente; & le Consul Romain remena ses troupes dans l'Apulie. Le reste de la campagne se passa fort tranquillement, & sans aucune entreprise de part ni d'autre. A Rome on changea de Généraux. On éleva au Consulat deux hommes également respectables par leur probité & par leur valeur; & de l'habileté desquels on espéroit la défaite de Pyrrhus. Celui-ci avoit fait venir des troupes d'Epire, pour remplacer celles qu'il avoit perdues dans les deux derniers combats. Mais comme le renfort ne fut pas considérable. Ce prince ne se trouva pas en état de prévenir les Romains & d'entrer le premier en campagne. Les Consuls étoient déjà arrivés dans le Tarentin, que le Roi étoit encore dans Tarente. Il se contenta de venir camper à portée des ennemis. Les deux armées passèrent toute la belle saison à se regarder, & à étudier les mouvemens de son ennemi.

Pendant qu'ils étoient occupés à s'ob-

AN. M. 3729.
 AV. J. C. 275.
 AN. R. 474.
 C. Fabricius
 & Q. Aemilius
 Pagus
 Consuls.

server mutuellement, vint dans le camp des Romains un inconnu, qui rendit à Fabricius une lettre du Médecin du Roi. Ce perfide lui proposoit d'empoisonner son maître, & de délivrer par là Rome du danger auquel elle étoit exposée par le séjour de Pyrrhus en Italie. Ce projet fit horreur au vertueux Romain. Après en avoir conféré avec son Collègue, & de concert avec lui, il écrivit à Pyrrhus la lettre suivante, & lui renvoya celle de son Médecin.

Au Roi Pyrrhus salut.

Lettre de
Fabricius à
Pyrrhus.

» Par la lecture que vous ferez de
» notre lettre, vous serez forcé de
» convenir que vous vous connoissez
» mal en amis & en ennemis ; & que
» vous n'êtes point heureux dans le
» choix que vous faites des uns &
» des autres. Vous connoîtrez la per-
» fidie des derniers, & la probité des
» premiers. Vous êtes trahi ; & la
» main destinée à vous retirer des bras
» de la mort, médite de vous y li-
» vrer. Ce n'est ni l'intérêt, ni l'a-
» mour de votre bienveillance, qui
» nous intéresse à votre conservation ;

» l'amour de la justice, & la crain-
» te d'être soupçonnés d'intelligence
» avec l'assassin, nous obligent de
» vous en donner avis. Nous espé-
» rons terminer heureusement cette
» guerre, mais assurez-vous que ce ne
» sera jamais par des attentats & par
» des voies indignes que nous déte-
» stons. Nous n'avons coutume de
» vaincre nos ennemis, que par le
» fer & par la valeur de nos armes.

Pyrrhus, après la lecture de cette lettre, ne put contenir son admiration pour la vertu de Fabricius, *Oui, s'écria-t-il, on détourneroit plus facilement le soleil de sa course ordinaire, qu'on ne détourneroit Fabricius des sentiers de la justice.* Le Prince tout aussi occupé de témoigner aux Romains sa juste reconnaissance, que de punir le coupable, qui attentoit à sa vie : en même-temps qu'il condamnoit son Médecin au dernier supplice, leur renvoya sans rançon tous les prisonniers qu'il avoit faits sur eux. Ceux-ci étoient trop fiers pour céder en générosité au Prince Epirote. Ils reçurent les prisonniers, mais à titre d'échange. Ils lui en renvoyèrent un pareil nombre de ceux qu'ils avoient faits sur

lui. C'e seroit une injustice de refuser son admiration & ses louanges à Rome, qui formoit alors dans son sein des Citoyens si vertueux, invincibles à l'appas des richesses, & incapables de vaincre par aucune voie indigne d'un honnête homme, *auro non vinci, veneno non vincere*. Ces beaux jours ne dureront pas long-temps. La suite de l'histoire nous apprendra ce funeste changement. Elle nous montrera la République vaincue par l'amour des richesses & déterminée à vaincre par toutes sortes de voies. Le fer & le poison, la trahison & le combat lui paroîtront également honnêtes, pourvu que ses intérêts s'y trouvent. Revenons à Pyrrhus.

Ce Prince auroit bien voulu trouver quelque expédient honorable pour se tirer de cette entreprise, sans que son honneur & sa réputation souffrissent quelque atteinte. La fortune, qui se jouoit de son ambition, vint lui en offrir un, & même deux; & tels qu'il n'auroit jamais imaginé. Pendant qu'il étoit occupé de cette pensée, il lui arrive des courriers de Sicile pour lui remettre Syracuse, & pour le prier de passer dans l'Isle pour

Senec. Epist.
129.

Pyrrhus
passe en Si-
cile.

défendre les Syracusains contre la puissance des Carthaginois : en même temps il apprend la mort de Céraunus Roi de Macédoine , qui laissoit ce thrône vacant , & qui étoit fort à sa bienséance. Ce rayon d'espérance l'éblouit ; & pour remplir sa destinée , il ne manqua pas de se déterminer pour le projet le plus difficile , le plus glorieux , & où il y avoit moins à gagner pour lui. Il se résout à passer en Sicile. Il envoie devant lui Cynéas son précurseur , qui lui prépara la voie , & qui disposa les peuples à lui faire une réception digne d'un Héros. Ce Prince le suivit de près avec une armée de trente mille hommes de pied , & de deux mille cinq cents chevaux. Il avoit eu la précaution de laisser à Tarente une forte garnison , tant pour la défendre contre les attaques des Romains , que pour la retenir sous sa domination.

A son arrivée en Sicile , il trouva le rivage couvert d'un peuple infini , qui étoit sorti de toutes les villes de la côte pour aller au-devant de son libérateur. Avec lui on crut voir arriver la victoire , & on ne se trompoit point dans ce jugement. Les exploits

Ses exploits
dans l'Isle

de Pyrrhus furent comme ceux des Héros , rapides & immenses. Tout plioit sous ses armes ; toutes les villes lui ouvroient leurs portes , & chacun se félicitoit d'avoir pour maître un conquérant , dont la sagesse & la modération égaloient le courage & l'habileté. Ces sentimens d'amour & de vénération des Siciliens pour le Roi ne durèrent , pour ainsi dire , qu'un moment. Il est vrai que ce fut moins leur faute que la sienne. Ce prince , dès qu'il eut fait la conquête de l'Isle , changea tout-à-coup de conduite ; & de Roi modéré , doux & généreux , il devint un Tyran cruel & avide. Ce changement dans sa conduite produisit un dans le cœur de ses nouveaux sujets , qui le détestoient pour le moins autant qu'ils l'avoient aimé. Le Prince le sentit ; mais il n'y remédia point. Il cherchoit un prétexte honorable d'abandonner sa conquête , qu'il comprenoit bien ne pouvoir conserver long-temps dans la fermentation générale des esprits contre lui. Dans ces circonstances , les Députés des alliés d'Italie arrivent pour le supplier de venir les secourir contre les Romains. Pyrrhus saisit l'occasion ,

embarque son armée , & repasse en Italie. On rapporte que Pyrrhus en quittant la Sicile dit à ceux de ses amis qui étoient autour de lui ; *O mes amis ! quel champ de bataille , nous laissons aux Romains & aux Carthaginois.*

Le trajet de Sicile à Tarente ne fut pas aussi tranquille que Pyrrhus s'attendoit , & que ses affaires l'auroient demandé. Dans la traversée il fut attaqué par les Carthaginois : la plupart des vaisseaux de sa flotte furent pris ou coulés à fonds ; & lui-même eut bien de la peine à se sauver & à gagner la terre. Ce malheur ne fut pas capable d'abattre son courage , & son audace. Il donna ses soins à recueillir les débris de son armée éparse çà & là sur les côtes de la mer. Il en forme un corps , & se met en marche pour Tarente. Dans sa route , il fut inquiété par les Mamertins , qui tombèrent inopinément sur lui. Mais notre Héros se défendit avec tant de courage & de présence d'esprit qu'il fit repentir les assaillans de leur téméraire audace. Puis il continua sa route.

Il retourne à Tarente.

Ce Prince n'avoit pas oublié que

pendant son absence les Locriens avoient massacré sa garnison , & s'étoient donnés aux Romains: Il voulut leur rendre une visite, chemin faisant. Mais elle fut cruelle & funeste pour cette malheureuse ville: Il n'y eut genre de cruauté qu'il n'exercât contre ces malheureux habitans. Il est vrai que le crime des Locriens étoit grand ; mais la vengeance surpassa de beaucoup la grandeur de la faute. Après cette sanglante expédition , le Roi se mit de nouveau en marche pour achever sa route. Enfin il arriva à Tarente.

Ses troupes étoit extrêmement diminuées par le nombre des combats qu'il avoit donnés en Sicile , & par les pertes qu'il avoit faites & sur mer & sur terre dans sa route de Syracuse à Tarente. Son armée n'étoit alors composée que de vingt mille hommes de pied , de trois mille chevaux & de quelques éléphans. Mais avec les secours qu'il tira du Samnium , de la Lucanie , & de ses autres alliés , il en forma deux armées , dont il envoya une dans la Lucanie pour l'opposer au Consul. Lentulus , & il se reserva le commandement de l'autre, qui étoit la

meilleure & pour le nombre & pour le courage des soldats. Dès que la saison lui permit d'entrer en campagne, il alla chercher les Romains, qui l'avoient prévenu dans le Samnium. L'Epirote, qui comptoit sur sa phalange, jamais vaincue en Italie & toujours victorieuse par tout ailleurs, méprisa le Consul Lentulus. Curius son Collègue lui parut un ennemi digne de lui; d'autant plus qu'il étoit assuré de la défaite de l'autre, s'il remportoit quelque avantage sur celui-ci. Il forme le projet de le surprendre dans son camp, & il y auroit réussi, si dans sa marche nocturne il ne se fût égaré dans une forêt, dont il ne put sortir avant le jour; ce qui le décela. L'arrivée imprévue d'un ennemi aussi redoutable causa d'abord quelque allarme dans le camp Romain. Mais le courage & la bonne conduite du Général dissipa bientôt cette terreur. Il rassûre ses troupes, sort de son camp & va attaquer brusquement l'avant-garde des ennemis, qu'il renverse & met en fuite. Ce premier succès fut d'un bon augure pour les Romains.

Le Roi d'Epire, qui n'étoit ni d'humeur, ni de caractère à souffrir

AN. M. 3752.

AV. J. C. 272.

AN. R. 477.

Bataille de
Bénévent.

impunément cet échec, s'avance avec le reste de son armée, & la range en bataille; l'action commence & devient générale. L'événement fut longtemps douteux par l'opiniâtre acharnement des deux partis. Pyrrhus avoit déjà gagné du terrain sur les Romains & les avoit poussés avec ses éléphants jusques aux pieds de leurs retranchemens. Mais ces mêmes éléphants, qui lui avoient procuré cet avantage, irrités par les feux que les Romains lancèrent sur eux, s'étant retournés contre lui, se jettèrent sur ses bataillons & y causèrent un tel désordre qu'il ne fut plus possible à Pyrrhus de r'allier ni sa redoutable phalange, ni ses autres troupes. La victoire fut incontestable & complète pour les Romains. On prétend que la perte du côté du Roi fut de vingt-cinq à trente mille hommes de tués, de douze cents prisonniers & de huit éléphants.

Pyrrhus est vaincu.

Pyrrhus vaincu & fugitif pour la première fois se retira à Tarente, où il ramassa les débris de son armée. Cet événement dut être un coup bien mortifiant pour un Prince, qui avoit toujours vu ses ennemis fuir devant

lui, & la victoire toujours à ses côtés. Il faut néanmoins convenir que sa défaite fut moins l'effet du courage des Romains, que celui de la rage de ses éléphants. Ce Prince fit encore une faute essentielle d'avoir choisi pour champ de bataille un endroit pierreux & serré, où sa phalange impénétrable dans un lieu spacieux, ne put agir & s'incommoda elle-même. Par cette même raison sa Cavalerie, qui étoit admirable, lui devint inutile. Ainsi ne tirant aucun secours de ses meilleures troupes, il falloit nécessairement qu'il fût vaincu sans pouvoir se battre.

Le Consul profitant de sa victoire va attaquer le camp de Pyrrhus, s'en rend le maître & le pille. Les richesses, que les Romains y trouvèrent, ne furent pas le seul avantage qu'ils en tirèrent. Le camp de Pyrrhus leur servit de modèle dans cette partie de l'art militaire, qu'ils ne possédoient que très-imparfaitement, & ils s'en servirent toujours depuis avec succès. Cependant la nouvelle de la victoire étoit arrivée à Rome & y avoit causé une grande allégresse. On avoit raison de se réjouir à Rome. Outre

que cette victoire les délivroit pour toujours du plus redoutable des ennemis, elle leur soumettoit toute l'Italie, & leur frayoit le chemin à la conquête du monde.

Il abandon-
ne l'Italie.

Le Roi des Épirotes, depuis sa défaite, étoit agité à Tarente de différentes pensées. Dans la consternation où étoient les alliés, il falloit les rassurer, les encourager & les soutenir dans leur désespoir. D'un autre côté il falloit tenir les Romains en haleine, & ne pas laisser entrevoir à ces fiers Républicains le dessein qu'il méditoit de se retirer. Ce Prince, qui n'étoit guères moins habile politique que grand guerrier trouva dans son génie, fécond en expédiens, le moyen de relever les espérances des uns, & de se faire craindre des autres, tout vaincu qu'il étoit. Il envoya au sçu de tout le monde des Ambassades en Grèce chez tous les Rois de ces peuples, pour leur demander de secours en argent & en troupes; & il eut grand soin de faire publier partout, jusques dans Rome même, que ces secours lui arrivoient incessamment. Ce n'étoit qu'une ruse pour avoir le temps & la facilité de disposer toutes choses

choses à son départ. En effet dès que tout fut prêt pour son embarquement, il monta sur son vaisseau, & repassa en Epire avec les restes de son armée qui ne passoit pas treize mille hommes. Pour tenir les Tarentins sous sa domination, & pour leur donner une lueur d'espérance qu'il repasseroit en Italie, il y laissa une forte garnison avec son fils Hélénius. Peut-être même que c'étoit son projet; mais dès qu'il fut arrivé dans ses Etats, d'autres soins l'y arrêterent pour toujours. Comme la suite de l'histoire de ce Prince est tout-à-fait étrangère à celle-ci, je ne me propose point de le suivre dans le nouveau théâtre de ses expéditions de Macédoine & du Péloponnèse, où il trouva la mort deux ans après sa retraite de l'Italie. Ainsi finit une guerre qui avoit duré six ans entre les Romains & le Roi d'Epire, le plus grand Prince de son temps, aussi renommé par sa valeur, que par son habileté & par son expérience à la guerre; qui n'avoit d'autre défaut dans ce noble exercice que celui de sçavoir mieux conquérir, que de sçavoir garder ce qu'il avoit conquis: assez semblable à ces Chevaliers et-

rans, qui vont de conquête en conquête sans se fixer à rien.

Triomphe
de Curius-
Dentatus.

Curius étant de retour à Rome, le Sénat d'une voix unanime lui décerna les honneurs du Triomphe. Jus- qu'alors on n'avoit rien vû de si bril- lant & de si magnifique. En effet tout concouroit à relever la célébrité de cette pompeuse cérémonie ; la gloire & la réputation du Roi vaincu , la conquête assurée de l'Italie , les riches & magnifiques dépouilles dont le Char triomphal étoit suivi & précédé. Dans les Triomphes qui avoient de- vancé celui-ci , on n'avoit admiré qu'une troupe d'Italiens enchaînés , que des armes brisées , des troupeaux , des bœufs , des chariots à demi-rom- pus & quelques méchans lambeaux de drapeaux & d'enseignes. Aujour- d'hui le spectacle est bien changé : dans le Triomphe de Curius tout y est grand , riche & magnifique. A la tête du Char du vainqueur , mar- choient les prisonniers de différens peuples , les Epirotes , les Thessaliens , les Molosses , les Macédoniens & au- tres Nations de la Grèce. L'or , l'ar- gent , la pourpre , les tableaux , les statues , les pièces les plus rares des

ouvriers les plus fameux , & enfin tous les instrumens du luxe des villes Grecques formoient comme le second acte de cette pompeuse scène. Mais ce qui fixa le plus l'attention & l'admiration des spectateurs , ce furent quatre éléphans d'une grandeur énorme. Ils suivoient le Char triomphal la tête baissée , comme s'ils resentoient la honte de leur captivité. La figure de ces animaux chargés de leurs pesantes tours , qui étoient un spectacle tout nouveau pour les Romains , les amusa beaucoup. Mais l'objet qui méritoit le plus leur admiration , leurs acclamations & leur reconnoissance étoit le triomphateur lui-même.

Curius n'étoit respectable ni par sa naissance , ni par ses richesses. De ce côté-là son mérite ne tiroit aucun éclat. Il étoit Plébéien d'origine ; & personne ne poussa jamais plus loin le mépris des richesses. Ce généreux Romain possédoit dans un degré éminent toutes les vertus civiles , & militaires. Il étoit simple , & modeste dans ses mœurs ; mais grand & magnifique dans l'exercice de ses emplois ; & lorsqu'il s'agissoit du bien public.

Son éloge.

En temps de paix , & quand la République ne l'occupoit point , il conduisoit lui-même sa charrue; mais dans les combats & à la tête des armées il ne manioit pas l'épée avec moins d'adresse & de succès. Des mêmes mains qui avoient tant de fois déposé le laurier triomphal dans le Capitole , il cultivoit un petit champ dont il tiroit de quoi faire subsister , lui , sa femme & ses enfans. Ce même homme qu'on avoit vu traîné sur un Char brillant , & lui-même tout éclatant de pourpre , dans l'intérieur de sa maison , dans ses habits , & dans ses meubles , étoit d'une modestie qui approchoit de bien près de la pauvreté. Son désintéressement est peut-être sans exemple. Il refusa le droit que le Sénat , par reconnoissance , voulut lui donner de posséder en propre cinquante arpens de terre. De tant de riches dépouilles , qu'il avoit pris sur les ennemis , il ne s'en reserva qu'un vase de hêtre pour s'en servir dans les sacrifices domestiques. Tel étoit ce Romain , que la République avoit opposé à Pyrrhus , & qu'elle continua dans le Consulat pour le lui opposer encore. Mais la retraite précipitée de

ce Prince dans ses Etats, délivra Rome de l'impression de crainte, qu'avoit fait sur elle le séjour de ce formidable guerrier en Italie. Cette année fut stérile en exploits éclatans ; mais elle ne priva pas Curius de la gloire d'avoir chassé de l'Italie ce redoutable ennemi du nom Romain : puisqu'on assûre que sa continuation dans le Consulat fut le motif de la retraite du Prince Epiroté.

AN. M. 373.
AV. J. C. 271.
AN. R. 478.

Pour ne pas interrompre le fil de l'histoire des guerres de Pyrrhus en Italie, j'ai transporté ici l'événement tragique de la ville de Rhége pour le traiter de suite, aussi bien que la punition exemplaire que Rome en tira.

A l'arrivée de Pyrrhus en Italie, les habitans de cette ville, effrayés du voisinage d'un Prince aussi redoutable, & craignant de devenir la proie de ses conquêtes, s'adressèrent à Rome pour lui demander une garnison assez forte pour mettre leur ville en sûreté contre les entreprises de Pyrrhus. Les Romains leur envoyèrent une Légion de Campaniens, sous la conduite de Décius - Jubellius, aussi Campanien ; d'abord la conduite de ces nouveaux hôtes n'eut

rien d'indigne de la vertu Romaine. Mais elle ne se soutint pas long-tems. Ces troupes , à l'imitation des habitans d'une ville riche , opulente & plongée dans les délices , se livrèrent aux plaisirs & à la débauche. Ce nouveau genre de vie leur plut beaucoup , & les dégouta bientôt des travaux & des fatigues de la guerre. Ce dégoût pour leur profession leur inspira la pensée de rendre durable leur situation présente , dont la douceur & les charmes leur paroissoient préférables à toute autre condition. Par le conseil & de l'avis de leur Chef , ils forment le détestable dessein de massacrer en un jour tous les habitans de cette opulente ville , de s'emparer de leurs biens , & de s'établir à leur place dans Rhége. L'exemple tout récent des Mamertins , qui , Campaniens comme eux ; avoient égorgé les Messaniens , & s'étoient maintenus dans leur injuste conquête ; & l'espérance d'en tirer un prompt & puissant secours les enhardit beaucoup. Ils exécutent donc leur barbare & cruel projet. On excepte du massacre les femmes seules , pour les réserver à une espèce de supplice plus

AN. M. 3726.

AV. J. C. 278.

AN. R. 471.

Massacre
des habitans
de Rhége.

Polyb. lib. 1.

Epitom. lib.

12.

etuel en les obligeant d'épouser les meurtriers de leurs pères & de leurs maris.

Punition de
cet attentat.

Un attentat si criant & si énorme ne pouvoit demeurer impuni sous les yeux d'une République, dont le caractère dominant dans ces jours heureux étoit l'amour de la justice & de l'équité. Mais les guerres importantes qui tenoient alors les Romains en haleine, ne leur permirent pas de tourner leurs armes de ce côté-là. Ils dissimulèrent : la vengeance ne fut que suspendue, & réservée pour un autre temps. En effet dès que Pyrrhus fut chassé de l'Italie, que les Samnites furent pleinement subjugués, & que l'Italie fut pacifiée ; le premier soin des Romains fut de châtier ces scélérats, dont la conduite inouïe rejaillissoit sur elle, & donnoit quelque atteinte à sa gloire. Un des Consuls eut ordre de marcher contre cette perfide Légion, qui par le secours des Mamertins se soutenoit depuis dix ans dans son indépendance, & qui jouissoit impunément du fruit de son crime.

Ces perfides, que le désespoir encourageoit, eurent l'audace de sou-

tenir un siège contre une armée Consulaire; & comme ils étoient persuadés que ceux qui survivroient à la prise de leur ville, périroient honteusement sous la hache des Licteurs, ils ne se menagèrent aucunement. Ils faisoient des sorties vives & fréquentes, & souvent avec succès. Le Consul même fut assez imprudent, & si peu précautionné qu'il se laissa couper les convois. L'armée Romaine manquoit de vivres, & il auroit fallu lever honteusement le siège; mais par bonheur que Hiéron Roi de Syracuse, & dont le nom deviendra si fameux, envoya au Consul des vivres & des troupes. Celui-ci, avec ce secours qu'il reçut de Sicile, pressa de si près les assiégés qu'enfin il les força à se rendre à discrétion.

Le Général Romain ne voulut point prendre sur lui le jugement & la punition de ces rebelles Légionnaires. Il les mena avec lui à Rome au nombre de trois cents. Le reste étoit ou mort avant le siège, ou avoit péri en combattant courageusement. L'Arrêt du Sénat fut sévère, proportionné à l'atrocité du crime, & propre à justifier la République du soupçon de conni-

vence avec ces scélérats. Ils furent tous condamnés à perdre la tête sous la hache, après avoir été battus de verges. Un Tribun du peuple voulut leur prêter son secours. Il fit opposition à l'Arrêt, & appella pour eux au Tribunal du peuple. Le Sénat n'eut aucun égard à l'opposition du Magistrat Plébéien, le laissa crier, & fit exécuter son Arrêt. Pour exercer une justice : pleine & entière, Rome fit chercher tous ceux des anciens habitans de Rhége, qui, échappés au fer des meurtriers, vivoient dispersés en différens endroits de l'Italie. Elle leur rendit leur ville, leurs loix, leur liberté & les mit en possession de leurs biens. Cette sanglante exécution ne pouvoit venir plus à propos pour calmer les peuples d'Italie, qui redoutoient les armes victorieuses des Romains ; mais qui ne les aimoient point. Cet Arrêt dicté par la justice même changea les cœurs en leur faveur. On cessa de les craindre pour les aimer.

Il ne faut pas croire que la République Romaine, quelque distraite qu'elle fût par le bruit des armes, négligeât pour cela la vigueur de sa dis-

cipline. Elle n'étoit jamais plus sévère & plus inexorable que dans le temps des guerres. Un Citoyen ayant refusé de donner son nom pour s'enrôler, le célèbre Curius punit très-sévèrement ce jeune insolent de sa déobéissance. Il le fit vendre lui & ses biens, & le réduisit à la condition d'esclave. Cette même année, après la défaite de Pyrrhus, on fit à Rome le Lustre. Les deux Censeurs étoient les célèbres Fabricius & Æmilius. Ces deux austères Romains, également ennemis de tout relâchement, & de tout ménagement, dégradèrent plusieurs Chevaliers & plusieurs Sénateurs. On fut frappé de ne pas trouver sur la liste des Sénateurs Cornélius-Rufinus, qui avoit été deux fois Consul & une fois Dictateur. Quinze ou vingt marcs d'argent qu'il avoit en vaisselle pour sa table fut regardé par les Censeurs, comme un luxe intolérable, & qui méritoit d'être noté d'infâmie. C'en étoit un en effet pour ces temps heureux, où on se faisoit un mérite d'un ameublement pauvre & simple.

La gloire du nom Romain déjà connu en-delà des mers devint plus

AN. M. 373.

AV. J. C. 272.

AN. R. 477.

Acte de vigueur de la part de Curius.

Censure de Fabricius, & d'Æmilius.

Papus.

célèbre par la défaite de Pyrrhus. Ptolomée-Philadelphe Roi d'Egypte, que son amour pour les arts, & pour les sciences a immortalisé dans la République des Lettres, envoya à Rome une célèbre Ambassade pour la complimenter sur ses victoires & pour demander son alliance. La République flattée de se voir recherchée par un Prince si puissant & si éloigné, ne se laissa pas vaincre en politesse. Elle envoya quatre Ambassadeurs en Egypte pour témoigner au Roi sa reconnaissance, & pour conclure avec lui le traité d'alliance qu'il demandoit. Les Ambassadeurs Romains (Fabius-Gurges, C. Fabius-Pictor, Numer. Fabius-Pictor, Q. Ogulnius) se conduisirent dans cette Cour avec une modération, & un désintéressement, qui n'ont guères d'exemple dans l'Antiquité même. Le Roi leur ayant offert des présents, ces Ministres désintéressés prièrent modestement le Prince de les dispenser de les agréer. Dans un repas de cérémonie Ptolomée leur ayant fait donner des couronnes d'or, les Ambassadeurs, par bienfaisance & pour ne pas contrister le Prince par un refus déplacé, accep-

AN. M. 3734.
AV. J. C. 270.
AN. R. 479.
Ambassa-
deurs d'E-
gypte.

ptèrent les couronnes ; mais après la fête , ils allèrent en couronner les statues du Roi. Ce Prince plein d'admiration pour un désintéressement si parfait , si rare , & dont il ne voyoit point d'exemple dans sa Cour , auroit volontiers désiré avoir des sujets d'une telle trempe. Cependant il ne voulut pas les laisser partir sans les combler de riches présents , & pour la République & pour eux-mêmes. Ils les acceptèrent : mais à leur arrivée à Rome , & avant de rentrer chez eux , ils allèrent les déposer dans le trésor public. Le Sénat fut si content de la conduite de ses Ambassadeurs sur le nouveau théâtre où ils venoient de paroître , qu'il ordonna aux Questeurs de leur rendre les présents , que le Roi leur avoit faits en particulier. Un Ministère exercé avec tant de désintéressement , de noblesse & de générosité , rendit les mœurs Romaines respectables aux étrangers , & leur inspira des sentimens de bienveillance pour une nation si vertueuse. Cet exemple est trop beau & trop éloigné de nos mœurs pour oser le proposer pour modèle. La foiblesse de notre siècle ne comporte pas des vertus si

héroïques. Reprenons la suite de notre histoire.

Après la retraite du Roi des Epirotes, les Romains laissèrent les Tarentins assez tranquilles. Ils tournèrent tous leurs efforts contre les Samnites & autres alliés de Pyrrhus. Ils leur firent une guerre si cruelle & si continue, que ces peuples déjà épuisés furent entièrement ruinés. La victoire que Rome remporta sur eux fut si complète, que, selon l'expression d'un auteur, on cherche aujourd'hui le Samnium dans le Samnium même; & qu'on ne comprend pas facilement, comment ce pays avoit pu fournir matière à vingt-quatre Triomphes.

Flor. lib. i. c. 16.

Restoit encore la ville de Tarente, que Rome avoit intérêt & envie de soumettre. Mais la garnison de Pyrrhus en défendoit la citadelle, & une belle & nombreuse flotte Carthaginoise étoit venue au secours de la place. Malgré tous ces obstacles le Consul Papyrius-Cursor vint assiéger la ville, & l'investit de tous côtés. Ce Général ne fut pas long temps sans s'appercevoir qu'il pouvoit échouer dans son projet; & qu'une ville aussi

AN. M. 3735.
Av. J. C. 269.
AN. R. 480.

bien défendue deviendrait peut-être le tombeau de sa gloire. En habile politique il fit pressentir Milon, qui commandoit la garnison de la citadelle. Il lui offrit pour lui, pour les siens & pour les habitans de Tarente des conditions avantageuses, & avec toutes les assurances qu'il pouvoit demander. Le Commandant Grec, qui, depuis la mort de Pyrrhus, n'espéroit plus aucun secours de la Grèce, & qui par conséquent n'avoit rien de mieux à faire, que de prendre la route de son pays avec ses troupes, persuada aux Tarentins de le députer dans le camp Romain. Il leur promit de conduire si habilement cette affaire, qu'il leur sauveroit la vie, la liberté & les biens. Milon leur tint parole. Il obtint du Consul tout ce qu'il demandoit; & sur sa parole, il lui livra la ville & la citadelle. Le Général Romain aussi honnête homme qu'habile politique & expérimenté dans la profession des armes, permit à Milon de se retirer, & laissa les Tarentins dans l'état où il les avoit trouvés. Le Sénat, par déférence pour le Consul, ratifia les promesses qu'il avoit faites aux habitans de Tarente. Il fit

démenteler leur ville, les rendit Tributaires de Rome, & leur laissa la vie, les biens & la liberté.

La conquête de tous les peuples d'Italie apporta à Rome une quantité prodigieuse d'or & d'argent. Cette maîtresse de l'Italie se vit alors dans une opulence qui passoit toutes ses espérances. L'argent y devint si commun que l'on songea alors pour la première fois à faire battre de la monnoie, de ce métal. Jusqu'ici on s'étoit contenté de la monnoie d'airain; & il n'en avoit pas encore paru d'autre dans le commerce. Celle qu'on connoissoit à Rome en or & argent étoit ou étrangère, procurée par le commerce, ou prise sur les ennemis. Ces pièces d'argent ne se sentirent point de l'ancienne grossièreté des Romains. On grava sur la nouvelle monnoie des actions héroïques représentées par des symboles dont l'explication donne aujourd'hui beaucoup de tourment aux Antiquaires. On en frappa de différente valeur. Celles de la plus haute étoient les Deniers, puis les Quinaires, & les Sesterces *.

AN. M. 3738.

AV. J. C. 266.

AN. R. 483.

Monnoie
d'argent.

* Voyez.

au Tome IV.

LIVRE SIXIÈME.

HISTOIRE DE ROME
pendant la première guerre punique
ou de Carthage.

SIXIÈME ÉPOQUE,

Qui renferme l'espace de 46 ans.

AN. M. 3743.

AV. J. C. 261.

AN. R. 488.

Freih. l. 13.

Flor. l. 2. c. 2.

Polyb. lib. 1.

Epitom. lib.

16-19.

App. de bell.

pun. pag. 1-4.



ROME victorieuse de toute l'Italie, crainte & respectée des peuples voisins, honorée & recherchée des Nations les plus éloignées, auroit pu jouir tranquillement du fruit de ses victoires & de ses conquêtes. Reine d'un Etat très-considérable, il semble qu'elle auroit dû amortir cette ardeur pour la guerre, tourner son attention du côté du commerce, cultiver les esprits par l'étude des Lettres, & adoucir les mœurs de ses Citoyens par la culture des arts tranquilles. Mais ce peuple, né guerrier, & conquérant par état, ne pouvoit s'ac-

commoder du repos. Il falloit à son inclination martiale un aliment au dehors. Insatiable de combats & de victoires, chez lui la fin d'une guerre étoit le commencement d'une autre. Aujourd'hui que l'Italie est pacifiée, & qu'elle ne put plus fournir de matière à ses victoires, Rome tourne ses vues d'un autre côté, & songe à porter ses armes dans les Isles voisines & au-delà des mers.

Il y avoit long-temps qu'elle voyoit d'un œil jaloux la domination de Carthage s'étendre prodigieusement de son côté. Mais occupée à soumettre l'Italie, elle ne pouvoit arrêter ses progrès. Elle prit le parti de dissimuler la peine que lui causoit cette rivalité dans la crainte de se l'attirer pour ennemie. Mais à présent que rien ne l'arrête en Italie, elle forme le vaste projet de chasser les Carthaginois de la Sicile, de la Sardaigne & de toutes les Isles voisines; de les soumettre à sa domination, comme étant très-fort à sa bienveillance, & d'en faire la barrière de son Empire, contre la puissance énorme des Carthaginois, qui pouvoient devenir très-redoutables à la République, si on

souffroit leur domination dans la Sicile. Il falloit néanmoins des raisons ou des prétextes pour rompre avec une République amie, & pour lui déclarer la guerre. Les têtes couronnées en manquent-elles ? La cupidité & l'ambition sont deux sources inépuisables de prétextes les mieux colorés, & qui ont tout le dehors des raisons les plus solides. Tel fut le secours que les Romains donnèrent aux habitans de Messane.

Origine & prétextes de la première guerre punique.

Les Messaniens étoient une Colonie Campanienne, qui étoit passée en Sicile au secours d'Agathocle. Ces troupes étant entrées dans la ville de Messane, aujourd'hui Messine, en égorgèrent tous les habitans, & se rendirent maîtres de leurs biens, de leurs femmes, & de leur ville. Ces nouveaux habitans de Messine devinrent très-puissans dans la Sicile & causèrent de grandes inquiétudes aux Syracusains & aux Carthaginois, entre lesquels l'Empire de Sicile étoit alors partagé. Leur invasion & les progrès énormes, qu'ils faisoient dans l'Isle, au préjudice de Carthage & de Syracuse, attirèrent sur eux les armes de ces deux peuples. Les Mamertins (on

ne ſçait au vrai l'origine de ce nom). ou Meſſaniens, ne furent pas longtemps ſans ſ'appercevoir, qu'ils ne pouvoient ſe ſoutenir contre ces deux puiffances réunies. Ils avoient déjà perdu toutes leurs places, & ils ſe trouvoient réduits à leur première conquête, que les ennemis tenoient bloquée de tous côtés; les Carthaginois par mer avec une nombreuſe flotte, & le Roi Hiéron par terre avec une puiffante armée. Dans cette extrémité les Mamertins aſſemblent le Conſeil; & délibèrent auquel des deux peuples ils ſe rendront, des Syracuſains, ou des Carthaginois. Comme on ne pouvoit ſ'accorder, quelqu'un de l'aſſemblée propoſa d'avoir recours aux Romains, de ſe mettre ſous leur protection, & de leur demander un prompt & puiffant ſecours contre les deux puiffances, qui les ferroient de ſi près. Cet avis devint celui du plus grand nombre, & forma le réſultat de la délibération. On députa ſur le champ à Rome pour y porter l'arrêté de leur délibération.

Les Mamertins ont recours à Rome.

Le Sénat de Rome ſentoit toute l'indécence, l'indignité & l'injuſtice qu'il y avoit de prendre ouvertement

Il eſt arrêté qu'on ſecourra les Mamertins.

la défense d'une troupe de scélérats, & de traitres qui étoient dans le même cas que ceux de Rhége, qu'ils venoient de punir avec autant de sévérité que de justice. Ces sentimens d'honneur & de probité prévalurent dans cette auguste Compagnie sur toutes les autres considérations d'intérêt & d'ambition. On ne décida rien ; & l'affaire fut renvoyée au Tribunal du peuple. Celui-ci, moins délicat & moins susceptible des principes d'honneur & de probité, se chargea de toute cette iniquité. Il fut résolu, à la pluralité des suffrages, qu'on enverroit sans délai un puissant secours aux Mamertins. La conduite du Sénat Romain n'est pas, ce me semble, tout-à-fait exempte de reproche. On entrevoit qu'il étoit bien-aise de se décharger de l'odieux d'une décision favorable aux Mamertins ; mais on ne voit nulle part qu'il en ait été contristé. Il fut au contraire très-content de la décision du peuple, qui lui procuroit l'occasion d'étendre les bornes de la République. Suivons-les sur ce nouveau théâtre.

Sans perdre de temps, le Consul Appius-Claudius fait prendre le de-

vant à un Tribun Légionnaire de même nom que lui, pour lui préparer les voies dans Messine. Ce brave & habile Tribun se conduisit avec tant d'adresse, que partie par menaces, partie par surprise, il fit chasser les Carthaginois de la citadelle de la ville. C'étoit une grande avance. Il ne s'agissoit plus que d'avoir des troupes Romaines pour conserver la conquête qu'il venoit de faire. Ce n'étoit pas chose facile que de leur faire passer la mer. Une flotte Carthaginoise observoit le détroit de Sicile, & il n'y avoit pas la moindre apparence de tromper la vigilance de l'Amiral Carthaginois. C'est cependant ce que tente & exécute avec plus de bonheur que de prudence le Général Romain.

Appius passe
le détroit

Appius, sentant l'impossibilité qu'il y avoit de transporter ses Légions dans la Sicile à la vue de la flotte Carthaginoise, usa de stratagème. Il fait mine d'abandonner son projet; il en fait courir le bruit exprès, & fait semblant de se retirer avec sa petite flotte. Cette nouvelle étant parvenue jusqu'à l'Amiral Carthaginois, le rendit, comme l'avoit prévu l'habile Romain, moins vigilant à gar-

der le détroit. Le Romain, attentif à toutes ses démarches, profita de cette négligence : & à la faveur d'une nuit obscure, il traverse le bras de mer sans être apperçu, arrive en Sicile & débarque ses troupes. Ce succès inespéré releva le courage du Général & des Légions. A peine ont-ils pris terre, qu'ils vont, à la faveur des ténèbres de la nuit, attaquer le Roi Hiéron, qui bloquoit la ville avec son armée, & le forcent de livrer bataille. L'avantage fut d'abord du côté du Roi, mais il ne fut pas de durée. L'Infanterie Romaine se battit avec tant de courage & de fermeté que les troupes du Roi de Syracuse furent obligées de plier & de céder aux Romains la victoire qui leur ouvroit une route pour entrer dans Messine. Le Roi Hiéron, persuadé que les Romains n'avoient pu passer le détroit sans intelligence avec les Carthaginois, se crut trahi par cette nation. Dans cette persuasion, il s'arrangea pour décamper & pour se retirer à Syracuse, ce qu'il exécuta la nuit suivante. Si on mesure la grandeur de la faute de l'Amiral Carthaginois par les suites funestes qu'elle

Il remporte une victoire sur Hiéron.

cut, & par les avantages qu'en retirèrent les ennemis de Carthage, on ne sçauroit la caractériser.

Appius, devenu entreprenant par le succès de ses armes contre Hiéron, & voulant profiter de sa bonne fortune, ne tarda pas d'aller attaquer les Carthaginois jusques dans leur camp. L'entreprise étoit au-dessus de ses forces : mais par un de ces événemens auxquels on ne s'attend point, il s'en tira avec honneur & avantage. Les Carthaginois renfermés dans un camp que l'art, de concert avec la nature, avoient rendu inaccessible, ne furent pas beaucoup effrayés de l'attaque du Consul. Ils le repoussèrent & le forcèrent de se retirer après une perte assez considérable. La retraite des Romains fut regardée comme une fuite par les Carthaginois, qui à leur tour sortirent de leurs retranchemens pour tomber sur ces fuyards, & rendre leur victoire complète. Ils ne pouvoient servir le Général Romain plus à son goût ; c'est tout ce qu'il désiroit que d'attirer son ennemi en rase campagne. Dès qu'il l'y vit, il fait volte face, & tombe sur eux avec tant d'impétuosité, que la victoire ne fut

Une seconde victoire sur les Carthaginois.

pas un instant douteuse. La déroute des Carthaginois fut générale. Il y en eut un grand nombre de tués, & ceux qui purent échapper au tranchant du fer des ennemis se sauvèrent les uns d'un côté, & les autres d'un autre; mais la meilleure partie trouva un asyle sûr dans le voisinage du camp.

Il ravage le territoire de Syracuse.

Tout victorieux qu'étoit le Consul, il ne tenta plus d'assaillir le camp des Carthaginois, ni ceux-ci n'osèrent plus se montrer dans la plaine. Ainsi les Romains se repandirent à leur aise & sans opposition dans les terres des Syracusains, portant partout le fer & le feu. Le Général Romain osa même se présenter devant Syracuse & faire mine de vouloir l'assiéger. Hiéron sortit de sa ville; & là il se donna entre eux quelques combats, qui ne tournèrent pas tous à l'avantage des Romains. Ils se trouvèrent même enfermés de façon à ne pouvoir échapper des mains des Syracusains. Le Consul eut encore recours ici à la ruse, qui lui réussit par le caractère pacifique du Roi Hiéron. Ce bon Prince, au lieu de presser l'ennemi, & de profiter de son avantage, se laissa leur

rer

rer par des propositions de paix. Pendant le cours de la négociation, le Consul eut le temps de se retirer du mauvais pas où sa témérité l'avoit jetté; & dès qu'il en fut sorti, en donnant la paix, il voulut donner la loi & en prescrire les conditions en maître. Mais le Roi ne voulut pas faire cette tâche à sa Dignité Royale. Ainsi on ne conclut rien pour cette fois.

Le Consul apres avoir délivré Messine, battu Hiéron, & défait l'armée des Carthaginois, repassa le détroit, & retourna à Rome. Il y reçut les honneurs du Triomphe parmi les acclamations & les cris de joie de tout le peuple, qui célébra cette pompeuse cérémonie avec d'autant plus de solennité & de transports d'allégresse, que c'étoit le premier Triomphe sur des Nations d'au-delà des mers, & qu'on le regardoit comme un bon augure pour les conquêtes qu'on méditoit de faire dans ce nouveau continent.

Il retourne
à Rome.
Son Triomphe.

Cette année-ci est remarquable par l'établissement des Gladiateurs. C'est aux Brutus que Rome dut la naissance de cette coutume barbare & cruelle de répandre le sang humain pour

Origine des
Gladiateurs.

servir de spectacle aux funérailles des personnes illustres. Je laisse au jugement du public à décider quels monumens de reconnoissance Rome devoit à ces destructeurs du genre humain pour l'établissement d'un usage aussi féroce & aussi inhumain *.

* Voyez au
Tom. IV.

Ces premiers essais des armées Romaines en Sicile avoient trop bien réussi pour en rester là. Les deux Consuls qu'on venoit de créer reçurent

ordre de passer promptement dans l'Isle, & d'y transporter chacun

AN. M. 3744.

Av. J. C. 260.

AN. R. 489.

Succès des

armes Ro-

maines en

Sicile.

leur armée. Ils y firent la guerre avec

autant de succès, que d'union. Valé-

rius Flaccus se signala par la défaite

des Carthaginois, qui depuis la re-

traite d'Appius s'étoient acharnés au

siège de Messine. Cette expédition lui

valut le surnom de *Messana*, qui par

corruption ou par adoucissement de

langage, dégénéra en *Messala*. D'un

autre côté son Collègue étoit entré

dans le cœur de la Sicile, où il faisoit

des conquêtes qu'il n'auroit jamais

osé espérer. Les peuples épouvantés

par les succès rapides des Consuls, qui

avoient réuni leurs troupes, en-

voyoient faire leur soumission. Le

Roi lui-même, effrayé de cette rapi-

mité, & craignant pour sa Capitale, que les Romains menaçoient d'un siège prochain, ne voulut point s'exposer à courir les risques du succès des armes. D'ailleurs pacifique par caractère, & touché même de certaines apparences de probité & de justice, qu'il crut appercevoir dans les mœurs Romaines, il rechercha la paix, & envoya aux Consuls des Députés pour la leur demander. Comme Rome n'avoit pas moins d'intérêt que le Roi à faire promptement cette paix, elle n'eut garde d'en rejeter la proposition. La conclusion du traité ne traîna pas en longueur : & on juge bien que toutes les conditions furent à l'avantage de Rome, qui sous de beaux dehors de désintéressement avoit l'adresse de tourner tout à son bien & à l'aggrandissement de son Empire. Ce fut un coup d'Etat que l'acquisition d'un ami si fidèle & si puissant, qui dans le cours de cette première guerre punique, & dans la suivante fut d'un secours immense pour le succès des armes Romaines, & dans la Sicile & en Afrique.

Ces succès méritèrent au Consul Valère, qui s'étoit plus distingué

Paix conclue entre Hiéron & les Romains.

qu'Otacilius son Collègue, les honneurs du Triomphe. Dans cette cérémonie le triomphateur donna en spectacle deux nouveautés; l'une fut un cadran solaire de figure horifonale, & l'autre un tableau qui représentoit la bataille où il étoit demeuré victorieux du Roi Hiéron & des Carthaginois. Cette joie fut troublée par les ravages que faisoit dans Rome une cruelle peste, qui moissonnoit un bon nombre de Citoyens. On cessa tout divertissement, on s'affligea pour fléchir les Dieux, & on eut recours à un Dictateur pour attacher le clou & arrêter par cette superstitieuse cérémonie un fleau, qu'ils croyoient être un effet de la juste colère des Dieux.

Dès que le mal eut cessé, le Sénat qui ne perdoit pas de vue la conquête de l'Isle, y envoya une bonne armée sous la conduite des nouveaux Consuls, L. Posthumius-Mégellus, & Q. Mamilius - Vetulus. Le Roi Hiéron réunit ses troupes à celles des Romains, ainsi que les Mamertins. Avec ce renfort de troupes auxiliaires & de celles des villes conquises, les Généraux Romains allèrent faire le siège de la ville d'Agrigente, une des plus

AN. M. 3745.

AV. J. C. 259.

AN. R. 490.

Siège d'Agrigente.

fortes places de la Sicile & des mieux pourvûes de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une bonne défense, soutenir un long siège, & lasser des assiégeans d'un caractère moins ferme & moins constant que les Romains. Il importoit infiniment aux deux puissances d'être les maîtres d'un poste si avantageux aux Carthaginois pour conserver dans la Sicile, l'Empire dont ils étoient en possession; & aux Romains pour s'y établir solidement. Aussi fit-on de part & d'autre, pendant l'espace de sept mois que dura le siège, tout ce qu'on peut attendre, les uns pour l'attaque & les autres pour la défense. Les événemens furent très-variés. Les Romains éprouvèrent bientôt qu'ils ne pourroient jamais prendre d'assaut une ville si bien fournie d'hommes & de vivres. Ils se réduisirent à la bloquer pour la prendre par famine. En effet ils gardoient si bien les avenues de la ville qu'aucun convoi n'y entroit, ce qui l'affama en très-peu de temps. Mais ils se virent bientôt eux-mêmes attaqués dans leur camp du même mal qu'ils faisoient souffrir aux habitans. Hannon, Général de Carthage arriva au

secours de la ville , vint camper assez près du camp des Romains , & leur coupa presque tous les vivres. Moins de constance du côté des Romains , ou un peu plus de flegme du côté du Général Carthaginois , les Consuls auroient été forcés d'exécuter ce qu'ils avoient déjà mis en délibération , c'est-à-dire de lever honteusement le siège après des pertes considérables. Mais le bouillant Africain, amorcé par plusieurs avantages qu'il avoit eus sur les fourageurs & sur la Cavalerie Romaine , ne voulut point être redevable au temps d'une victoire qu'il espéroit remporter par son courage & par son habileté. Il voulut en venir à une action décisive ; c'étoit où les Romains vouloient l'amener. Elle tourna entièrement à l'avantage de ceux-ci ; le fruit de la victoire fut la prise d'Agrigente , où le soldat Romain fit un butin immense.

Il ne faut pas dissimuler que cette conquête coûta très-cher aux Romains. Ils perdirent pendant le cours du siège , tant de leurs propres troupes que de celles des alliés , plus de trente mille hommes. Ce fut dans cette entreprise qu'ils éprouvèrent de

quelle utilité leur étoit l'alliance & l'amitié du Roi de Syracuse, soit pour les secours en hommes, soit pour les convois, sans quoi ils auroient mille fois échoué devant Agrigente. La conquête de cette place causa à Rome une joie infinie, & déterminâ le Sénat à soutenir & à pousser cette guerre avec toute la vigueur possible.

Une seule chose s'opposoit à l'exécution de ce dessein. Rome n'avoit presque point de marine, & Carthage de ce côté-là étoit puissante & formidable en nombreuses flottes, qui la rendoient maîtresse des Isles & de la mer. Le Sénat de Rome sentit sa faiblesse. Il comprit que, tant que Carthage jouiroit de l'Empire de la mer, tous les efforts sur la Sicile, seroient presque sans succès. Ils avoient éprouvé même depuis la prise d'Agrigente, combien les Carthaginois leur étoient supérieurs en cette partie, de quel secours elle leur avoit été pour se débarrasser de la perte d'Agrigente, & pour se venger de leurs vainqueurs. Amilcar, Amiral de Carthage, venoit de soumettre toutes les villes maritimes de la Sicile, & avoir ravagé toutes

Les Romains met-
tent en mer
une puissante
flotte.

les côtes de l'Italie, portant partout la terreur & l'effroi. Cela fit naître la pensée de former une marine, de dresser des rameurs, des matelots, & de construire de bonnes flottes pour enlever à Carthage l'Empire de la mer, comme on lui avoit enlevé celui de la terre. L'exécution suivit de près le projet. Dans moins de deux mois la République eut à ses ordres une flotte de cent voiles à cinq rangs de rames, & de vingt à trois rangs, & parfaitement bien équipée en tout genre.

Le Consul Cornélius fut chargé du commandement de la flotte, & Duilius son Collègue de celui de l'armée qui devoit agir par terre; le nouvel Amiral, sur l'espérance que des traîtres lui avoient donnée de lui livrer l'Isle de Lipare, fut à peine en mer qu'il forme le projet d'enlever pour son coup d'essai cette Isle aux Carthaginois. C'étoit une entreprise bien téméraire pour un Amiral de quinze jours. Il s'approche de l'Isle avec une flotte de dix-sept vaisseaux, & sans avoir le temps de se reconnoître, il se trouve enveloppé par l'Amiral Carthaginois, qui lui avoit tendu ce piège. Il auroit pu se défendre; mais

AN. M. 3747.

AV. J. C. 257.

AN. R. 452.

Mauvais
succès du
Consul Cor-
nélius.

trompé par des propositions de paix que lui fit le rusé Carthaginois, il eut l'imprudence de se rendre sur son bord. A peine y fut il arrivé, qu'il fut mis aux fers, & conduit dans la suite à Carthage. C'est ainsi que cet Amiral de fraîche date paya son apprentissage dans la marine, & la juste peine de son imprudence. Mais il sera bientôt vengé par son Collègue.

Duilius, instruit du malheur de Cornélius, laisse aux Tribuns le commandement de son armée, & se rend en diligence à la flotte pour la commander. Quand il fut en vûe des Carthaginois, il leur présenta le combat. Les Romains furent d'abord un peu mal menés par la légèreté des Galères des ennemis, & par l'habileté de leurs Officiers & de leurs Matelots. Mais dès qu'on en fut venu à l'abordage par le secours de certains grapins, ou corbeaux, qui accrochoient les vaisseaux des Carthaginois, sans qu'ils pussent se dégager : alors le sort du combat commença à changer avec la forme, & à prendre une tournure favorable aux Romains, qui combattant de pied ferme & comme sur terre étoient bien

Premier
combat na-
val.

Victoire du
Consul Du-
lius.

supérieurs aux Carthaginois. Aussi ne soutinrent-ils pas long-temps l'attaque. Dès lors ce ne fut pas tant un combat qu'une déroute : ces Rois de la mer furent vaincus. Ils perdirent dans ce premier combat naval cinquante vaisseaux, dont treize furent coulés à fonds, & dix mille hommes tant tués que fait prisonniers. Il étoit humiliant pour Carthage d'être vaincue par des novices dans un genre de combat qu'elle étoit si versée. Mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que la perte de ce combat naval étoit d'un mauvais augure pour la suite, & sembloit pronostiquer aux Carthaginois la perte de l'Empire de la mer. Ce qui arrivera en effet.

Le Général Romain, voulant profiter de sa victoire & de la consternation qu'elle avoit jetée parmi les ennemis, va reprendre le commandement de son armée de terre, & court au secours de Ségeste que les Carthaginois avoient presque réduite à la dernière extrémité. De-là il marche droit à Macella, l'attaque & la prend. Après ces glorieuses expéditions le Consul songea à repasser la mer pour retourner à Rome y recevoir la récom-

penſe due à ſes victoires. Il trouva la ville dans des tranſports de joie & d'allégreſſe pour le ſuccès du combat naval dont on ne s'étoit pas trop flatté.

On s'empreſſa de lui rendre les honneurs qu'il méritoit; & comme la gloire Son Triom-

du nouveau Héros étoit d'un genre tout nouveau, où lui décerna auſſi des honneurs d'une eſpèce toute nouvelle.

Outre le Triomphe qui lui fut accordé, un commun avis, on érigea en ſon honneur

dans la place publique une Colonne Val. Max.
lib. 3. cap. 64
Flor. lib. 28
cap. 2. roſtrale de marbre blanc, qui perpétuoit à jamais ſa victoire & ſa gloire.

Des Médailles furent frappées pour honorer ce premier Triomphateur naval. Enfin le Sénat, voulant perpétuer ſon Triomphe, lui permit, par une diſtinction toute ſingulière, & qui dura toute ſa vie, de ſe faire conduire aux flambeaux & aux ſons des inſtrumens de muſique, quand il revenoit le ſoir de ſouper en ville.

Tandis qu'on ſ'occupoit à Rome à éterniſer la mémoire du nouveau Héros, & qu'on ſ'y livroit ſans méfure aux ſentimens de la joie la plus vive, Amilcar, Général Carthaginois (autre, dit on, que le père du grand Annibal) ſongeoit à regagner ſur les

Succès du
Général Car-
thaginois en
Sicile.

Romains, ce qu'ils avoient perdu la dernière campagne. Il prit en effet une telle supériorité sur les Romains pendant l'absence du Consul, que rien ne résistoit ou à son courage, ou à son adresse. Quantité de villes & de postes revinrent sous la domination Carthaginoise, & par-là les avantages de la campagne furent presque égaux de part & d'autre.

AN. M. 3748.
AV. J. C. 356.
AN. R. 493.
Expéditions
du Consul
L. Corné-
lius-Scipion
en Corse &
en Sardai-
gne.

Cependant on avoit nommé à Rome des nouveaux Consuls. Dans le projet où on étoit de chasser les Carthaginois de toutes les Isles de la Méditerranée, le Consul L. Cornélius-Scipion eut ordre de faire quelque tentative sur la Corse & sur la Sardaigne; car la domination Romaine, semblable à un incendie, qui s'étend de proche en proche, s'aggrandissoit de même & gaignoit toujours quelque nouveau terrain. Les brillants exploits du dernier Général étoient pour Cornélius & pour Aquilius-Florus son Collègue, qui étoit passé en Sicile, un puissant aiguillon pour les encourager à égaler sa gloire, ou la surpasser même, s'il se pouvoit. Cornélius, chargé des expéditions navales, monte sur sa flotte, & cingle

vers la Corse. Il n'eut que la peine de se montrer pour en faire la conquête. A son approche la flotte Carthaginoise disparut. Le Consul débarrassé de cet ennemi fait le siège d'Alérie Capitale de l'Isle & l'emporte d'assaut en très-peu de jours. Toutes les autres villes subirent le sort de leur Métropole, & se soumirent au joug du vainqueur. De-là il passa en Sardaigne; mais comme la conquête de cette Isle lui parut impossible à cause de la foiblesse de son armée, il retourne à Rome chercher un plus grand nombre de troupes, & revient sur ses pas. Il met son armée à terre, livre un combat aux Carthaginois, où Hannon leur Général fut tué, & remporte une victoire complète; la mort du Général Carthaginois, & la défaite de l'armée ne laissant plus aucune espérance aux habitans d'Olbie, Capitale de la Sardaigne, de pouvoir se défendre contre les efforts des Romains, les habitans leur en ouvrirent les portes & se rendirent au Consul. La conquête de la Capitale entraîna avec elle celle de presque toutes les autres villes, qui s'empressèrent de venir rendre hommage à la supériorité des

Ses succès.

Son Triom-
phe

armes Romaines. Tant d'avantages remportés coup sur coup sur les Carthaginois méritèrent à Cornélius-Scipion l'honneur du Triomphe. La perte des Isles de Lipare & de Malte suivit de près celle de Sardaigne & de Corse : de sorte qu'il ne restoit presque plus rien , ou peu de chose , aux Carthaginois dans toutes ces Isles : tout ayant plié de gré ou de force sous les armes victorieuses des Romains , que nous allons voir porter la terreur & l'effroi jusqu'aux portes de Carthage.

Toutes ces grandes & rapides conquêtes que Rome venoit de faire sur Carthage n'étoient que comme des préparatifs pour exécuter une grande entreprise , qu'elle méditoit depuis long - temps sur l'Afrique. Devenue également puissante & terrible sur mer & sur terre , elle résolut de changer le théâtre de la guerre & de la porter jusques dans le cœur de l'Empire de sa rivale. Les Carthaginois affoiblis & presque découragés par tant de pertes ne craignoient rien tant qu'une descente des Romains dans leur pays. Cependant à la vûe du péril , & forcés de se défendre dans leur Patrie , ils se raniment , prennent

courage & se déterminent à s'opposer de toutes leurs forces aux funestes projets de leurs ennemis. Ils équipent une flotte de trois cents quarante vaisseaux bien résolus de traverser & d'empêcher la descente des Romains en Afrique.

Déjà les Consuls que Rome avoit choisis pour étendre sa domination au-delà des mers avoient mis à la voile avec une flotte presque aussi nombreuse que celle des ennemis. Bientôt les deux flottes qui se cherchoient, se trouvèrent en présence; & de part & d'autre on avoit trop d'intérêt pour ne pas en venir à une action décisive. Comme on étoit résolu des deux côtés de vaincre ou de mourir, le combat fut long & opiniâtre, les événemens variés & la victoire longtemps douteuse. Mais enfin les Carthaginois, ne pouvant soutenir les efforts vigoureux & redoublés des Romains, qui après avoir accroché, selon leur usage, les Galères des ennemis combattoient de pied ferme & comme sur terre, furent mis en fuite. Leur flotte fut dispersée, une trentaine de vaisseaux furent coulés à fond, & cinquante, avec tout leur

Les Romains tentent de passer en Afrique.

AN.M. 3751.
Av J.C. 253.
AN. R. 496.
Bataille d'Héraclee sur mer.

Défaite des Carthaginois.

équipage tombèrent en la puissance des ennemis. Du côté des Romains il n'y eut que vingt-quatre vaisseaux de coulés à fonds ; l'ennemi n'en prit pas un seul.

Les Romains victorieux rentrèrent dans les ports de Sicile pour y faire tous les préparatifs nécessaires pour la descente , qu'ils méditoient de faire en Afrique , & dont la dernière victoire leur avoit ouvert la route , & levé tous les obstacles qui les avoient arrêtés jusqu'alors. Les Généraux Carthaginois tentèrent de retarder le passage, voyant bien qu'ils ne pouvoient réussir à l'empêcher. Hannon , l'un d'eux , plus hardi qu'Amilcar , eut le courage de se rendre sur le vaisseau des Consuls pour les entretenir de propositions de paix. On auroit pu user de représailles , arrêter Hannon & l'envoyer à Rome chargé de fers , comme on avoit fait au commencement de la guerre à Cornélius-Asina , surpris par la perfidie d'Annibal , & envoyé à Carthage chargé de chaînes : mais la probité Romaine dont les chefs de cette nation & les prétendants aux Charges faisoient seuls profession , eut horreur d'une semblable per-

die. Les Consuls rassurèrent le Général Carthaginois contre les clameurs des soldats, & ils l'entendirent tranquillement faire ses propositions. Mais comme ils pénétrèrent ses vûes, & que d'ailleurs on n'avoit aucune envie de faire la paix, on le renvoya en toute sûreté & sans lui faire la plus légère insulte.

La démarche d'Hannon, dont les Généraux Romains n'avoient pas été la dupe, fut encore un nouveau motif pour presser l'embarquement, & se mettre en mer au plutôt. Enfin on leva l'ancre & on cingle vers les côtes d'Afrique. La traversée fut heureuse, & point troublée par aucun événement fâcheux. Les Romains prirent terre dans ce nouveau monde, & firent la descente auprès de Clupée. Leur premier soin fut de mettre leur flotte en sûreté, & à couvert de toute insulte, puis on fit sommer Clupée de se rendre. Il étoit important d'être maître d'un poste aussi avantageux, qui leur facilitoit la communication de l'Italie pour en recevoir des convois en hommes & en vivres, & qui les rendoit maîtres de la campagne. De cette place les Romains en firent

Les Romains passent en Afrique.

leur magasin, & leur Arsenal. Après ces soins indispensables, ils s'avancèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays ennemi, & soumirent en très-peu de temps plus de trois cents villes & châteaux qu'ils pillèrent, & dont ils enlevèrent toutes les richesses.

Alarme de Carthage.

La nouvelle du débarquement & de l'établissement des Romains en Afrique causoit à Rome une joie universelle. Il n'en étoit pas de même à Carthage, où on étoit dans des alarmes & dans des tranges continuelles. On s'imaginoit voir les ennemis aux portes de Carthage. Persuadés que les Consuls enflés de leur victoire pousseroient leurs avantages, ils ne doutoient point qu'ils ne vinssent assiéger leur Capitale. Ils furent bientôt rassurés par l'inaction des Généraux Romains, qui avoient envoyé au Sénat des Députés pour recevoir ses ordres sur les opérations militaires en Afrique. Carthage profita de ce répit pour se fortifier contre les efforts d'un ennemi si redoutable : elle rassembla des vivres & des troupes, rappella de la Sicile ses Généraux, & se mit en état, non-seulement de se

défendre contre les entreprises des Romains, mais même de les attaquer eux-mêmes.

Enfin arriva la réponse du Sénat, qui tira les Consuls de l'inaction, à laquelle ils s'étoient condamnés. Elle enjoignoit à Manlius de repasser en Italie avec la plus grande partie de la flotte, pour mettre à couvert des insultes des ennemis les conquêtes de Sicile. On laissoit à Régulus le département de l'Afrique pour y continuer la guerre avec une armée de quinze mille hommes de pied seulement, & de cinq cens chevaux. Il paroît par cette conduite que l'intention du Sénat alors, étoit moins de faire des conquêtes en Afrique, que de faire une puissante & utile diversion pour achever de conquérir la Sicile, & d'en chasser entièrement les Carthaginois. Quoiqu'il en soit des vûes du Sénat sur l'Afrique, Manlius partit de Clupée ayant mis sur sa flotte quantité de Romains, qui avoient été faits prisonniers dans les différens combats de terre ou de mer.

Régulus ne parut pas satisfait de sa destination. Il demanda même son rappel, qu'il fonda & motiva sur la

Val. Max.
Lb. 4. cap. 4.
 Le Sénat
 ordonne à
 Régulus de
 faire la guer-
 re en Afri-
 que.

nécessité où il étoit , pour ne pas lais-
 ser mourir de faim sa femme & ses
 enfans , d'aller lui-même cultiver son
 héritage , qui n'étoit que de sept ar-
 pens. » Son fermier , disoit-il , étant
 » mort , un homme de journée qu'on
 » avoit mis en sa place avoit enlevé
 » ses bestiaux & emporté tout son
 » équipage rustique. Cette simplicité
 de Régulus nous fait connoître le cara-
 ctère des mœurs de ces jours heureux
 de la République , où la pauvreté &
 la modération étoient en honneur ;
 elle apprend en même temps aux ri-
 ches que la solide gloire ne consiste
 nullement ni dans l'amour , ni dans
 la possession des richesses. La pauvre-
 té de Régulus dans une place si pro-
 pre à l'enrichir lui fait plus d'hon-
 neur , que les grands biens & les
 titres pompeux de ces Généraux , qui
 s'enrichissent des malheurs, des ravages
 & des pillages des Provinces, où ils font
 la guerre. Ils se moquent & ils tour-
 nent en ridicule cette heureuse &
 noble modération dans une place si
 éminente. Mais ces railleries sont-
 elles fondées sur la raison ? Leurs
 lauriers sont-ils plus brillans que
 ceux de ce vertueux Romain ? Leurs

AN. M. 375.

Av. J. C. 19.

AN. R. 497.

noms passeront-ils comme le sien à la postérité la plus reculée ? Et cette même postérité aura-t-elle pour eux, comme pour lui, la même vénération ? Leurs personnes & leur mémoire périssent ensemble. Au reste le Sénat n'eut aucun égard aux représentations de Régulus. Mais pour le tranquilliser au sujet de sa femme & de ses enfans, & le mettre en situation de continuer, sans inquiétude, la guerre, il ordonna que sa femme & ses enfans seroient nourris aux dépens du public ; qu'on lui acheteroit de nouveaux instrumens du labourage, & qu'on fourniroit sa ferme de bestiaux. Cet Arrêt du Sénat fut envoyé à Régulus, avec un ordre de rester en Afrique. On le confirmoit par le même Arrêt dans le commandement de l'armée avec une autorité Consulaire & le titre de Proconsul.

Dès que le Général Romain eut reçu ces ordres du Sénat, il ne songea plus qu'à pousser la guerre & à remplir l'idée qu'on avoit de lui. Il s'avance vers Carthage, ravageant tout le pays par où il passoit. Lorsqu'il fut arrivé sur le fleuve Bagrada, il fut arrêté par un ennemi d'un genre

Flor. lib. 1. tout nouveau. C'étoit un serpent d'u-
Cap. 2. ne grandeur immense. Il fallut em-
Val. Max. ployer contre lui les machines de
lib. 1. cap. 8. guerre, dresser les balistes, l'investir
 & l'assiéger dans les formes, comme
 on auroit fait une citadelle. Les traits
 ne pouvant rien contre la dureté de
 ses écailles, une pierre d'une gros-
 seur énorme & lancée avec une roi-
 deur extrême lui cassa l'épine du dos
 & le coucha par terre. Cet ennemi
 tout terrassé qu'il étoit, se faisoit en-
 core redouter, & les soldats n'osoient
 trop s'approcher pour achever de le
 ruer. La déponille d'une conquête si
 extraordinaire fut envoyée à Rome &
 suspendue dans un Temple. On pré-
 tend que cette peau étoit longue de
 six-vingt pieds.

Quoiqu'il en soit de ce trait mer-
 veilleux, que je ne force point mon
 Lecteur de croire, Régulus continua
 à faire usage de ses armes & de son
 habileté d'une manière plus utile à sa
 République & plus honorable pour
 lui. Il poussa ses conquêtes dans le
 pays ennemi, prit la ville d'Adis,
 une des plus fortes places de l'Empire
 de Carthage, & battit l'armée qui
 étoit venue au secours de la ville

Il gagne
 une grande
 bataille.

assiégée. Les Carthaginois perdirent dans cette bataille dix-sept mille hommes de leurs meilleures troupes, par la faute, à la vérité, de leurs Généraux, qui avoient pris un poste très-désavantageux à la Cavalerie & aux éléphants, en quoi ils étoient bien supérieurs aux Romains. Cette faute rendit la meilleure partie de leurs troupes inutiles, & donna la victoire aux ennemis.

Cette nouvelle victoire gagna à Régulus tous les peuples des environs. On venoit en foule de toutes les villes faire ses soumissions & reconnoître la puissance du vainqueur de l'Afrique. Utique ne fut pas des derniers à faire cette démarche. Elle livra aux Romains son port, & leur ouvrit ses portes. Tunis plus fidèle soutint un siège; mais elle fut emportée aux yeux de Carthage & de ses Généraux, qui n'eurent pas le courage de tenter de la secourir. La possession de cette place étoit de la dernière importance pour les desseins de Régulus, parce que sa situation, ses fortifications & son voisinage de Carthage, (elle en étoit à quatre lieues,) le mettoient en état de tenir

cette ville comme investie & bloquée de toutes parts.

Carthage a
recours à La-
cédémone.

Tant de pertes arrivées coup sur coup réduisirent à la dernière extrémité Carthage, dont le caractère des habitans n'étoit ni la constance, ni le courage. Rien ne leur avoit réussi jusqu'alors. Toutes leurs entreprises & sur terre & sur mer avoient échoué malheureusement, & étoient tournées contre eux. Cependant ils étoient encore dans une situation à pouvoir se relever de leurs malheurs, s'ils avoient eu un Général assez habile pour l'opposer à Régulus. Se voyant sans ressource chez eux de ce côté-là, ils députèrent à Lacédémone pour offrir le commandement de leurs armées à Xantippe, célèbre Capitaine dans son pays & dans toute la Grèce. En même-temps ils envoyèrent au Général Romain les principaux du Sénat pour lui demander la paix à des conditions honorables.

Elle deman-
de la paix à
Régulus.

Régulus, qui auroit été flatté de terminer cette guerre à l'avantage & à l'honneur de la République, ne refusa pas d'entrer en négociation. Il craignoit qu'un successeur ne vînt lui enlever cette gloire. C'est pourquoi il s'empressoit

s'empressoit de finir honorablement son expedition. Cependant malgré tous ces motifs & l'impossibilité où il étoit d'entreprendre le siège de Carthage, à cause du peu de troupes qu'il avoit, il mit la paix si haut, & à des conditions si onéreuses que les Députés de Carthage lui déclarèrent nettement, que les Carthaginois ne feroient jamais assez lâches pour les accepter. A la prière qu'ils lui firent de vouloir bien rabattre quelque chose de ses prétentions outrées, il répondit fièrement & avec une sorte d'insulte *qu'il falloit ou sçavoir vaincre, ou sçavoir se soumettre au vainqueur.* On se separa sans convenir de rien; & les Députés allèrent rapporter à leurs maîtres les conditions auxquelles Régulus vouloit leur accorder la paix. Le rapport seul fit frémir de rage tout le Sénat de Carthage; & il fut résolu d'une voix unanime de périr plutôt honorablement les armes à la main, que d'accepter des conditions, qui les réduisoit à un état peu différent de la servitude.

Fierté de
Régulus.

Dans le temps qu'on se préparoit à Carthage à soutenir avec honneur la dernière résolution, & qu'on armoit

Arrivée de
Xantippe.

toute la jeunesse , arrive fort à propos Xantippe avec un secours de troupes Grecques. Comme on connoissoit l'habileté du Général Grec , on lui confie le commandement de l'armée avec une pleine & entière confiance. On n'eut pas lieu de s'en repentir : Xantippe élevé dans la discipline de Sparte , & qui avoit appris l'art militaire dans cette première école du monde , débute par discipliner les troupes Carthagoises , par leur relever le courage & l'espérance. Il leur dit , & il leur démontra que si elles avoient été vaincues dans le dernier combat , c'étoit moins leur faute , que celle de leurs Généraux , qui avoient choisi mal leurs postes , & qui n'avoient pas su faire usage de leurs avantages , & des forces qu'ils commandoient. Les Généraux Carthagois en convinrent de bonne foi. Dès lors tous tant Capitaines que soldats sentirent ranimer leur courage , & revenir leurs espérances. Ils se crurent invincibles commandés par ce nouveau Général , & ils demandèrent à grands cris qu'on les menât aux ennemis. Xantippe n'eut garde de laisser refroidir une ardeur qu'il avoit allumée lui-même.

Il relève
le courage
des Cartha-
gois.

Il sort en pleine campagne, & va présenter la bataille aux Romains. Il avoit eu la sage précaution de choisir pour le champ de bataille une vaste plaine, où les éléphants & la Cavalerie pouvoient agir librement. Régulus pour la même raison n'ayant ni éléphants, ni une nombreuse Cavalerie, auroit dû éviter la plaine, & se poster sur les hauteurs. Mais ses troupes, & peut-être lui-même, ébloui de ses premiers succès, & plein de mépris pour un ennemi tant de fois vaincu, le crut invincible, & au-dessus de toutes ces sages précautions, qui sont néanmoins pour l'ordinaire, un présage presque assuré de la victoire.

Les deux armées n'étoient pas fort redoutables par le nombre, mais elles l'étoient beaucoup par le courage qui les animoit. Du côté des Romains elle pouvoit monter à quinze mille hommes d'Infanterie, & à trois cents Cavaliers. L'armée Carthaginoise étoit composée de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux, & de cent éléphants. Quand les deux armées furent en présence, le Lacédémonien fit sonner la charge, qui fut suivie d'un cri d'allégresse de toutes les

Il le bat &
le fait pri-
sonnier.

troupes. Elle commença par les éléphants que les Romains reçurent de pied ferme. Cependant la Cavalerie Carthaginoise s'ébranla , & donna avec tant de fureur sur celle des Romains , qu'elle la culbute & la met en fuite. Ce prélude décida du sort de la bataille. La Cavalerie Africaine victorieuse revint sur ses pas & enveloppa le corps de bataille où commandoit Régulus en personne. Ce corps déjà considérablement entamé par les éléphants , attaqué en queue & en tête , fut entièrement massacré. Ceux même , qui pouvoient espérer de se sauver par la fuite , n'évitèrent pas la mort qu'ils fuioient. Pour suivis par la Cavalerie , ou par les éléphants , ils furent tous écrasés. Le Général Romain voyant la fortune changer à son égard , ne changea pas lui-même. Toujours grand & constant , il n'eut garde de se déshonorer par une honteuse fuite. Il fut pris les armes à la main , avec cinq cents Romains , qui combattoient autour de lui. Ainsi fut terminée cette grande & mémorable journée , qui valut aux Carthaginois tout ce qu'ils avoient perdu en plusieurs autres.

Après la bataille, les Carthaginois reprirent le chemin de Carthage, emmenant avec eux l'illustre prisonnier, qui servit d'ornement au Triomphe du Général Grec, qu'il avoit tant méprisé. Quelle humiliation pour Rome, qui depuis sa fondation n'avoit éprouvé rien de semblable ! Cet événement nous montre comment la fortune se plaît à humilier ceux-là même, qu'elle a honorés de ses plus éclatantes faveurs.

On seroit porté à croire que les Carthaginois se seroient épuisés en témoignages de reconnoissance à l'égard de Xantippe ; qu'ils auroient élevé dans leurs places publiques quelque monument en l'honneur d'un si grand homme pour transmettre à la postérité la mémoire d'un service si important, & leur juste reconnoissance envers le Général Grec leur libérateur & leur sauveur. Rien moins que cela : honteux de devoir leur salut à un étranger ; poussés & piqués d'une basse & noire jalousie que le danger pressent avoit étouffée jusqu'alors, ils le font périr sur mer sous prétexte de le ramener chez lui comme en Triom-

Retraite de
Xantippe.

Polyb.

App. de bell.

liv. pag. 3.

phe. D'autres racontent différemment la retraite de Xantippe. Ce Général aussi profond Politique qu'habile guerrier, prévoyant le danger où l'exposeroit la jalousie de la perfide Carthage, disparut, & emporta avec lui la gloire pure & entière, d'avoir fait une belle action, sans autre récompense que celle qui accompagne & qui suit un *beau & généreux procédé*. Quoiqu'il en soit de ces deux différentes manières de raconter l'aventure du glorieux Lacédémonien, elles sont toutes les deux à la honte de Carthage.

Les Carthaginois voulant profiter de leur victoire, tournèrent tous leurs soins & toutes leurs opérations militaires à faire rentrer dans le devoir les villes rebelles. Comme il n'y avoit plus d'armée Romaine pour les défendre & pour les soutenir, presque toutes retournèrent à leurs anciens maîtres. Il n'y eut guères que Clypée & Urique, qui étoient fournies de bonnes garnisons Romaines, qui se soutinrent dans leur révolte. Elles furent inutilement attaquées par les Carthaginois. La longue & vigoureuse

résistance qu'elles firent , les força d'abandonner leur entreprise & de lever le siège.

Cependant la nouvelle de la défaite & de la prison de Régulus étoit venue à Rome. Elle y caufoit autant d'inquiétude , qu'elle avoit causé d'allégresse à Carthage. Mais comme la constance étoit le caractère de Rome , on ordonna aux Consuls de l'année de passer en Afrique avec une puissante flotte , & d'y aller occuper les ennemis pour leur ôter la pensée & le loisir de passer eux-mêmes en Italie. Les Consuls firent tant de diligence qu'en très-peu de temps ils mirent en mer une flotte de trois cents cinquante voiles. A la nouvelle de ce furieux armement , les Carthaginois cessèrent toute autre hostilité pour s'occuper uniquement d'empêcher les Romains de prendre terre dans leur pays. Ils vont au-devant d'eux avec une flotte , qui n'étoit ni moins nombreuse , ni moins brillante , bien déterminés à leur disputer la descente. Les deux flottes se rencontrèrent à la hauteur du Cap-Hermée , assez près de Clypée. Là se livra un combat naval , qui fut très-rude , & dont le succès fut long-

Les Consuls
passent en
Afrique.

Ils battent
les Cartha-
ginois sur
mer.

temps douteux. Un secours de quarante Galères, qui vint de Clypée, déterminâ la victoire en faveur des Romains & leur procura un avantage complet. La flotte victorieuse entra sans obstacle dans le port, mit ses troupes à terre, & établit son camp auprès de la ville. Les Carthaginois ne tardèrent pas à y venir les attaquer; mais la fortune ne seconda pas leur courage. Ils furent encore vaincus: ils dûrent sentir que Xantippe leur manquoit.

Et sur terre.

Ils abandon-
nent l'Afri-
que.

Les Consuls, qui étoient sages & modérés, contens des avantages qu'ils venoient de remporter, forment le dessein d'abandonner l'Afrique, de tourner leurs forces du côté de la Sicile, & de s'en tenir à cette seule conquête. Ce projet étoit sage, mais il fut mal exécuté. On s'embarque, on vuide l'Afrique, & on fait voile vers la Sicile pour aller ranger les villes maritimes, qui tenoient encore le parti de Carthage. La raison humaine ne sçauoit tout prévoir. L'inconstance de la mer & la fureur des flots que les Généraux Romains n'avoient pas admis dans leur délibération, s'opposèrent à l'exécution d'une si bel-

le entreprife , & firent en peu d'heures ce que le courage & l'animofité de Carthage n'avoient pu faire en plufieurs années de temps. La flotte Romaine fut accueillie d'une tempête des plus violentes & des plus furieufes qu'on eût jamais effuyée. De quatre cents vaiffeaux dont elle étoit compofée , à peine s'en fava-t-il quatre-vingts dont il fallut jetter la charge à la mer , fans compter les vaiffeaux de charge & de transport , qui périrent tous. La mer étoit couverte de corps morts , de planches , de débris de vaiffeaux & des richesses de l'Afrique , dont la flotte étoit chargée. Ceux qui échapperent à ce trifte naufrage trouvèrent dans la bonté & dans la générofité du Roi Hiéron tous les fecours , dont ils avoient befoin en vivres , en habits & en armement pour équiper leurs vaiffeaux délabrés.

Une tempête
brife leur
flotte.

Carthage ne s'endormit pas fur le défaftre de fes ennemis. Elle le feut bien mettre à profit. La mer fut bientôt couverte d'une puiffante flotte , qu'elle envoya en Sicile fous la conduite de Carthalon. Le Général Africain y fit des conquêtes rapides , foumit des peuples & des villes. Agri-

Carthage ré-
pare fes per-
tes.

gente, dont le siège avoit coûté tant de sang aux Romains, subit le joug du vainqueur Africain, qui la détruisit & la ruina entièrement. Tout ce qu'il y avoit de Romains, qui défendoient la place périt par le fer des ennemis, où fut fait prisonnier & réduit en servitude. Ainsi il étoit à craindre, & il y avoit même toute apparence que la Sicile entière repasseroit sous la domination de Carthage son ancienne maîtresse. Mais Rome n'étoit pas de caractère à abandonner facilement ses conquêtes. Elle eut bientôt en mer une flotte presque aussi nombreuse que celle qu'elle venoit de perdre. Cette nouvelle releva le courage des garnisons Romaines & des habitans de l'Isle, qui tinrent ferme jusqu'à son arrivée. L'Amiral de cette nouvelle flotte étoit Cornélius Azina, le même qui sept ans auparavant avoit été pris en trahison par les ennemis, conduit à Carthage, & enfermé dans une étroite prison. On ignore la manière dont il en sortit, & comment il recouvra sa liberté. On voit dans la personne de ce nouveau Consul un exemple mémorable des caprices de la fortune. Dans l'espace de sept ans

AN. M. 3753.

AN. J. C. 251.

AN. R. 498.

nées, elle le fait passer successivement de la pourpre Consulaire à l'obscurité du cachot; & du cachot, dont il n'y avoit nulle apparence qu'il sortît jamais que pour être conduit au supplice, elle le rend à la pourpre Consulaire. *Ex Consule captivus, & ex captivo Consul factus est.* Quel fonds peut-on faire sur ce qu'on appelle fortune! En bien & en mal elle est également inconstante & capricieuse.

*Val. Max
lib. 6. cap. 9.
n. 11.*

La descente des Consuls en Sicile arrêta les progrès des armes des Carthaginois. A leur tour ils firent aussi des conquêtes & prirent des villes. Cephalede place importante leur fut livrée par trahison. De-là ils allèrent assiéger la ville de Drépane; mais comme ils la trouvèrent bien défendue & point de traitres, ils levèrent le siège. Sur le champ ils se rabattirent sur Panorme, poste bien autrement important, & en formèrent le siège qui ne fut pas long. La ville fut prise partie de force, partie par offre volontaire que firent les habitans de se rendre, la liberté & la vie sauves.

*Nouveaux
efforts des
Romains.*

Les Romains, toujours constants dans leurs entreprises, ne perdoient pas de vue l'Afrique. Ils y envoyèrent une

AN. M. 3754.

AV. J. C. 250.

AN. R. 499.

Ils envoient

une flotte en

Afrique.

Elle périt
par la tem-
pête.

Les Ro-
mains renon-
cent à la
mer.

puissante flotte sous le commandement des deux nouveaux Consuls : mais ils trouvèrent les côtes si bien gardées , qu'il ne leur fut pas possible d'y prendre aucun poste commode. Les Africains , depuis la prison de Régulus , avoient bien retabli leurs affaires. La flotte Romaine fut obligée de s'en retourner en Italie sans avoir fait aucune expédition d'éclat. La traversée fut tranquille & heureuse jusqu'en Sicile. Mais quand la flotte vint à doubler le Cap de Palinure , il s'éleva une tempête si furieuse , qu'elle leur coula à fonds plus de cent cinquante gros vaisseaux sans compter ceux de transport. Ce nouveau désastre donna lieu de croire au Sénat de Rome, que la volonté des Dieux n'étoit pas qu'ils enlevassent à Carthage l'Empire de la mer. En conséquence intervint Arrêt qui défendoit d'équiper de flotte au-dessus de soixante vaisseaux , & de s'en servir à d'autre usage que pour la sûreté des côtes de l'Italie , & pour le transport des troupes & des vivres en Sicile. Les Carthaginois sçurent bien mettre à profit ce découragement des Romains. Maîtres de la mer sans aucune opposition , ils fu-

ROMAINE. LIV. VI. 253
rent bientôt en état de l'être aussi
sur terre.

Il y eut à Rome dans le cours de
cette année un changement considé-
rable dans le Sacerdoce. Jusqu'ici la
Noblesse seule, & par exclusion des
Plébéiens, s'étoit conservée dans la
possession de la dignité de Grand-
Pontife *: C'étoit la seule charge ho-
norable de la République, qui étoit
restée aux Patriciens. Les Plébéiens
s'étant mis en possession de partager
avec eux toutes les autres dignités,
voulurent aussi avoir part à celle de
Grand-Pontife. T. Coruncanius fut le
premier des Plébéiens qu'on éleva à
ce grade d'honneur. Rome éprouva
cette année-ci une Censure d'une sé-
vérité, dont on n'avoit guères vu
d'exemple. Treize Sénateurs furent
dégradés, chassés de cette auguste
Compagnie; & obligés à recommen-
cer leur temps de service pour avoir
refusé de se trouver aux postes qui
leur avoient été marqués par le Gé-
néral. Ces augustes coupables ne fu-
rent pas les seuls punis: Quatre cens
Chevaliers Romains furent honteuse-
ment dégradés de leur Ordre. On
leur ôta le cheval que la République

AN.M. 3755.

AV.J.C. 249.

AN. R. 500.

Le Pontifi-
cat passe aux
Plébéiens.

* Voyez au
Tom. IV.

Val. Max.
lib. 2. cap. 9.
n. 7.

leur fournissoit à ses frais , & on les inscrivit dans la dernière des Tribus sans autre droit de Citoyen Romain , que celui de payer les impositions communes. Ces exemples de fermeté étoient nécessaires dans un temps où on commençoit à négliger le culte des Dieux , à se relâcher beaucoup sur la régularité des mœurs & de la discipline militaire.

Rome revient à son ancien plan.

On ne fut pas long-temps sans s'appercevoir à Rome que l'abandon qu'on avoit fait aux Carthaginois de l'Empire de la mer , leur avoit infiniment relevé le courage , & énérvé celui des Romains , qui depuis la défaite de Régulus n'osoient plus paroître devant eux & livrer de combat en rase campagne. On comprit qu'en suivant ce nouveau plan , il falloit renoncer à la conquête de la Sicile & des autres Isles, perdre les frais & le fruit d'un si longue guerre , qui avoit coûté à la République tant d'hommes & tant de sommes d'argent , s'avouer vaincus , & se retirer avec la honte d'avoir commencé une glorieuse entreprise sans pouvoir l'amener à l'avantage de la nation. Toutes ces réflexions firent revenir le Sénat à son ancienne

vigueur. Il fut donc arrêté qu'on travailleroit incessamment à construire une nombreuse flotte ; & qu'on iroit disputer de nouveau aux Carthaginois l'Empire de la mer.

Cependant Carthage , maîtresse & souveraine de la mer , avoit fait passer en Sicile une flotte de deux cens voiles sous la conduite d'Asdrubal. Ce nouveau Général se trouva à la tête d'une des plus belles & des plus nombreuses armées ; mais par son peu d'habileté il n'en tira pas grand fruit. Il est vrai qu'il empêcha les Romains de faire aucun progrès ; qu'il les fit fuir devant lui , & qu'il les obligea ou à se tenir renfermés dans leurs villes ou à camper sur des hauteurs. Cette timidité des Romains augmenta extrêmement la fierté du Général Carthaginois , lui donna une grande idée de sa capacité ; & c'est ce qui causa sa perte & celle de son armée. Partout où il passoit , comme un sanglier furieux , il laissoit des traces de sa rage. Panorme fut le terme de ses ravages. Après avoir devasté toutes les fertiles campagnes de ce beau territoire , il se présente devant la ville pour attirer les Romains à une bataille. Métellus Gé-

AN. M. 3757.

AV. J. C. 247.

AN. R. 502.

Bataille de

Panorme.

néral Romain tenoit les troupes enfermées dans la ville. Ce n'étoit point par timidité, c'étoit ruse. Il vouloit augmenter la confiance des ennemis, & les rendre moins attentifs & moins précautionnés : il y réussit. Un jour qu'il s'aperçut que les Carthaginois avoient bu extrêmement, & qu'il régnoit dans leur camp une confusion & un désordre affreux, il fit sortir de la ville quelques troupes pour engager le combat. Les Carthaginois pleins de mépris pour un ennemi qui osoit sortir de son trou, courent à eux sans ordre, ni discipline. Quand l'action fut engagée, le Proconsul ouvre les portes de Panorme, sort à la tête des Légions Romaines & tombe si brusquement & avec tant de fureur sur les bataillons Carthaginois, qu'il les enfonce du premier choc, & les pousse jusqu'à leur camp dont il les chasse dans le moment. Le massacre fut horrible. Il resta sur le champ de bataille du côté des Carthaginois plus de vingt mille hommes. Tous leurs éléphants au nombre de deux cents furent ou pris ou tués. Quel malheur pour une armée & pour un Etat d'avoir à la tête de ses

Vltoire des
Romaines.

troupes un Général si imprudent.

Cette victoire des Romains sur les Carthaginois est une des plus mémorables & des plus utiles, qu'ils ayent remportées jusqu'à présent. Elle rendit le courage à leurs troupes, releva leurs espérances presque abattues, les mit en état de tenir la campagne, & de se faire craindre à leur tour des Carthaginois. Au contraire elle abattit le courage de leurs ennemis, les obligea de se renfermer dans leurs villes sans oser se montrer en campagne, & tenter depuis ce temps-là de combat par terre.

Carthage, épuisée par des pertes considérables arrivées coup sur coup, se détermina à envoyer à Rome une célèbre Ambassade pour traiter de la paix, avec un plein pouvoir de la conclure au cas que les conditions fussent tolérables, & point indignes de la majesté de la République. Les Ambassadeurs furent aussi chargés de proposer l'échange des prisonniers. On voulut que l'illustre Régulus accompagnât les Ambassadeurs dans l'espérance, que ce fameux Romain, fatigué de sa prison, & charmé de recouvrer sa liberté, sa femme & ses

Les Carthaginois demandent la paix & l'échange des prisonniers.

enfans seroit à Rome pour les Carthaginois d'une grande utilité pour obtenir la paix, qu'ils souhaitoient à des conditions raisonnables, ou au moins l'échange des prisonniers. Ils tirent de lui une parole positive que s'il ne réussissoit pas dans la commission il reviendrait à Carthage reprendre ses fers. Les Africains connoissoient mal le caractère de leur prisonnier. Il étoit tout-à-fait propre à faire échouer, comme il fit, leurs desseins, & ils auroient bien mieux fait de le garder à Carthage.

Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il parut dans le Sénat, l'humiliation & la honte de sa servitude peintes sur le visage. Il proposa en termes précis & laconiques l'objet de sa commission, & s'en tint à cet exposé simple sans faire connoître quelle étoit sa façon de penser dans une matière aussi importante. Prié de dire son avis il s'en excuse d'abord, à cause dit-il, qu'il avoit perdu, la qualité de Sénateur & de Citoyen par son esclavage. Mais étant pressé par cette auguste Compagnie il plia sous ses ordres, & prit séance parmi ses Collègues. Quand son rang d'opiner fut venu, il

déclara d'une manière précise & nette , qu'il n'étoit pas de l'intérêt de Rome d'accorder la paix à Carthage , ni de faire l'échange des prisonniers , & motiva son avis. Une façon d'opiner si grande & si généreuse remplit tout le Sénat d'admiration. On se rendit à son avis , mais ce ne fut pas sans peine. On auroit voulu le conserver & ne pas abandonner les autres prisonniers à la cruauté des Carthaginois ; mais on ne voulut rien faire contre sa volonté. Ni les pleurs & les larmes de Marcia sa femme , ni les cris de ses enfans , ni les vives sollicitations de ses amis ne purent le faire revenir à un avis moins généreux. Toujours ferme & intrépide dans sa façon de penser , rien ne fut capable de l'ébranler. Cet illustre exilé reprit tranquillement le chemin de Carthage , où il n'ignoroit pas à quels supplices on le reservoit.

Régulus se
déclare con-
tre l'un &
l'autre.

En effet les Carthaginois, irrités de ce qu'il avoit si mal rempli leurs vûes, lui firent souffrir les supplices les plus cruels au milieu desquels il périt glorieusement. Héros de patience & de courage , mais martyr d'un vain phantôme de vertu & d'une vaine gloire :

Sa mort.
Val. Max.
lib. 9, n. 2.

qui fut son idole. Telle fut la fin de ce fameux Romain à qui toute l'antiquité Payenne , a prodigué à l'envi les éloges les plus flatteurs : & cela pour avoir opiné d'une manière contraire à toute raison , à toute justice & à toute humanité. Mais ce Héroïsme étoit du gout de Rome , parce qu'elle y trouvoit son intérêt. Le Sénat usa de représailles à l'égard des prisonniers Carthaginois. Il les abandonna à Marcia veuve de Régulus.

Marcia le
venge.

Cette femme , cruelle apparemment par caractère , se vengea sur les Carthaginois de tout ce qu'ils avoient fait souffrir de tourmens à son mari. Elle poussa même si loin son inhumanité que le Sénat fut obligé d'interposer son autorité , & de lui ordonner de traiter ces malheureux avec moins de rigueur. Le Sénat pouvoit-il ignorer de quels excès de fureur est capable une femme irritée ?

Continua-
tion de la
guerre.

Le supplice des prisonniers de part & d'autre ne mit point fin à la guerre. Les deux puissances rivales reprirent les armes avec une nouvelle animosité. Le Sénat Romain , qui étoit déterminément fixé à la conquête de la Sicile , fit mettre en mer une nom-

breuse flotte sous le commandement des deux Consuls. Ceux-ci firent voile vers l'Isle, & après avoir mis à terre leurs troupes de débarquement, tinrent conseil entre eux. Piqués d'une noble émulation, ils forment un projet dont l'exécution devoit égaler & surpasser même, tout ce que leurs prédécesseurs avoient fait d'éclatant. Ils projettent d'abattre d'un seul coup la puissance des Africains dans la Sicile. Pleins de cette belle idée, ils vont mettre le siège devant Lilybée, la seule & unique ressource de Carthage dans l'Isle. Le projet étoit véritablement grand, mais l'exécution n'étoit pas moins difficile. C'étoit une place extrêmement forte par son assiette, & que les Carthaginois avoient pris plaisir de fortifier, & de rendre imprénable. Il y avoit alors dans la ville une garnison de dix mille hommes, commandés par Imilcon, Général d'une capacité & d'une bravoure reconnue. Carthage qui sentoit la conséquence de conserver un poste si important, y envoya sur le champ un secours de dix mille hommes, qui à la vue de la flotte Romaine entrèrent dans le port, & débarquè-

Siège de
Lilybée.

rent tranquillement & sans aucune opposition des ennemis. Ce secours releva infiniment l'espérance & le courage des assiégés. On imagine aisément que le siège d'une ville aussi bien défendue, & qui par le moyen de son port recevoit à propos des secours en vivres & en hommes, doit durer long-temps. Lilybée fut une nouvelle Troie, dont le siège dura dix ans. Elle ne fut ni prise de force, ni rendue par composition; mais son sort suivit les conditions du traité de paix.

Les Consuls animés par l'espoir de la gloire de se rendre maître d'une place, qui devoit ruiner toutes les espérances de Carthage en Sicile, pouissoient le siège de Lilybée avec toute l'ardeur imaginable. Ils ne furent pas long-temps sans s'appercevoir, qu'il y avoit dans la place un Général habile & vigilant. En effet Imilcon mettoit tout en usage pour empêcher les progrès des Romains, & souvent il tournoit contre eux-mêmes les ruses qu'ils avoient ourdies contre lui. Il faisoit des sorties fréquentes, vigoureuses, & toujours pernicieuses aux Romains, ou par les ouvrages, qu'il détruisoit, ou par le monde

qu'il leur tuoit. Un jour il tenta de détruire par le feu les machines dont les assiégés battoient la ville. Il y eut à cette occasion une action des plus chaudes. Les assiégés, la torche à la main, vouloient à quelque prix que ce fût brûler les machines; & les assiégeants les défendoient avec la même ardeur. Personne ne vouloit céder, & on préféroit de mourir dans son poste plutôt que de l'abandonner. Les Romains virent plus d'une fois le moment où ils alloient perdre en moins d'une heure des travaux, qui leur avoient coûté un temps considérable & des peines immenses. Cependant comme ils faisoient un grand carnage des Carthaginois, Imilcon fit sonner la retraite. Les Romains n'osèrent les poursuivre & ils se trouvoient trop heureux d'avoir sauvé leurs machines.

La fortune fit peu de jours après ce que les Carthaginois avec tous leurs efforts n'avoient pu venir à bout d'exécuter. Un jour qu'il souffloit un vent violent & favorable à l'incendie des machines, des Grecs mercénaires s'offrirent d'exécuter eux seuls, ce que la garnison entière avoit tenté inuti-

Les Carthaginois brûlent les machines.

lemnte & avec perte. Le Général Carthaginois accepte leur offre, & leur fait fournir tout ce qui étoit nécessaire pour le succès de l'entreprise. Cette généreuse troupe sort de la ville le fer & le feu à la main. Favorisés par le vent qui portoit avec roideur leurs traits & leurs dards contre les Romains, ils se frayent une route jusqu'aux travaux, & mettent le feu à quelques-unes des machines. Comme le bois en étoit sec, & que le feu prenoit une nouvelle activité par la violence du vent, l'incendie devint général en un moment. Ce qu'il y eut de plus affligeant pour les Romains dans cet événement, c'est qu'ils ne pouvoient être que spectateurs d'une scène si tragique. Le vent, qui portoit à leurs yeux un tourbillon de fumée & de flamme, les empêchoit de distinguer les ennemis, de courir au mal & d'y porter remède. Ainsi périrent tous les ouvrages, qui servoient à battre Lilybée.

Ce ne fut pas le seul contre-temps qu'éprouvèrent les Romains durant ce siège. Annibal, autre Général Carthaginois, couroit avec un corps de troupes tantôt la mer, tantôt la campagne ;

pagne ; ravageoit celle-ci & ruinoit les côtes de celle-là. Déterminé à désoler l'armée des assiégeans, il portoit le ravage chez les Alliés, enlevoit les convois destinés pour l'armée des Consuls, & les tenoit comme assiégés dans leur camp. Par ce manège, le Général Carthaginois affama l'armée Romaine, & la disette fut telle dans le camp, qu'on s'y vit réduit à n'avoir d'autre nourriture que de la viande de cheval. A ce malheur succéda la peste, suite ordinaire de la famine. Tous ces maux arrivés coup sur coup ébranlèrent la constance Romaine au point qu'on avoit résolu d'abandonner l'entreprise & de lever le siège. Heureusement il leur arriva de la part de Hiéron un convoi de vivres très-abondant. Ce Prince les exhortoit vivement à ne point abandonner une entreprise, dont il prévoyoit que le contre-coup pourroit retomber sur lui. Ses exhortations ne furent pas inutiles. Cependant comme depuis le dernier échec les Romains n'étoient plus en état d'attaquer la place, ils se contentèrent de changer le siège en blocus.

Famine & peste dans le camp des Romains.

La nouvelle des malheurs arrivés

Tome II.

M

au camp devant Lilybée fit à Rome différentes impressions sur le peuple & sur le Sénat. Dans celui ci il se trouva beaucoup de Sénateurs, qui étoient d'avis de traiter de la paix avec Carthage. Mais comme ce n'étoit pas le plus grand nombre qui avoient ces sentimens pacifiques, leur avis fut rejeté avec insulte : & on assûre même qu'il en coûta la vie à un de ces Sénateurs pacifiques, qui opinoit avec trop de zèle pour faire prévaloir son avis. Il n'y eut point de partage parmi le peuple. Il n'en parut que plus animé à continuer le siège. Dix mille Citoyens, de leur autorité propre, s'associèrent pour aller au camp ; & ils s'y rendirent à pied.

AN. M. 3758.

AV. J. C. 246.

AN. R. 503.

Claudius-

Pulcher,

Consul.

Le nouveau Consul (Claudius-Pulcher) les suivit de près. C'étoit un homme fier, & méprisant, d'un caractère dur & inflexible, violent, impétueux, sans suite dans ses projets, entêté de son mérite sans en avoir beaucoup, téméraire, & très-peu propre à conduire sagement une si grande entreprise, en un mot tel qu'il le falloit aux Carthaginois pour relever leurs affaires sous son commandement. Dès que ce Général fut arrivé

au camp , comme si le siège d'une place aussi importante que Lilybée , n'étoit pas capable de l'occuper entièrement , il forme le projet d'aller surprendre Drépane. Flatté d'avoir imaginé un si beau dessein dont l'exécution qu'il tenoit pour assurée , lui devoit procurer beaucoup de gloire , & au surplus la prise de Lilybée , qui en seroit une suite nécessaire , il ordonne à ses galères au nombre de deux cents de le suivre. Il choisit la nuit comme un temps plus favorable à son expédition , & arrive heureusement devant Drépane au point du jour. Le Général Carthaginois, Adsurbal , qui étoit vigilant & incapable d'être surpris , dès qu'il apperçut la flotte Romaine , monte sur la sienne , & sort du port. Le Consul ne pénétrant pas le dessein de cette manœuvre , qu'il regarda comme une fuite , prend tranquillement la route du port abandonné. La tête de sa flotte y étoit déjà entrée , & les autres la suivoient lorsque l'imprudent Claudius s'aperçut que le Commandant Carthaginois avoit reviré de bord , & venoit à force de voiles & de rames fondre sur son arrière - garde. Alors il contré-

Entreprise
téméraire de
Claudius.

Il est défilé
devant Dré-
pane.

mande les vaisseaux , qui étoient déjà dans l'abri du port, & ceux qui y entroient, de révirer & de venir à son secours. Cet ordre ne fut pas aisé à exécuter faute d'espace pour manœuvrer. Le désordre se mit dans la flotte , & le découragement aussi. L'imprudent Consul augmenta l'un & l'autre par des ordres réitérés , qui ne laissoient ni le temps , ni la liberté d'agir avec la tranquillité que demande la chiourme, & par le mépris qu'il fit publiquement des auspices. L'augur lui étant venu rapporter que les poulets ne vouloient ni sortir de leur cage , ni manger , il fit jeter à la mer la cage & les oiseaux , accompagnant cette impiété d'une mauvaise plaisanterie , qu'ils boivent , dit-il , puisqu'ils ne veulent point manger, (*quia esse nolunt, bibant*). Cette sacrilège imprudence du Consul acheva de déconcerter les troupes , qui persuadés que les auspices & les Dieux étoient contre elles , se présentèrent au combat plutôt en posture de gens vaincus , qu'en gens déterminés à forcer la victoire de se ranger de leur côté.

En effet ces intrepides Romains , à qui rien ne résistoit , cédèrent au pre-

*Val, Max.
lib. 1, cap. 4.
n. 3.*

mier choc. Ils se laissèrent, les uns acculer contre terre, & les autres couler à fonds, sans avoir fait presque aucune mine de se défendre. Le Général lui-même, si ardent à donner le signal du combat fut un des premiers à s'enfuir. Il abandonna lâchement ses vaisseaux au gré des éléments, & à la fureur du vainqueur. De cette belle & nombreuse flotte, il n'échappa qu'une trentaine de voiles, qui suivirent le Consul dans sa fuite. Tout le reste fut ou coulé à fonds, ou brisé contre terre, ou enfin devint la proie du vainqueur. Outre la perte des vaisseaux il y eut huit mille hommes de tués ou noyez; & plus de vingt mille faits prisonniers, tant rameurs que soldats qui furent conduits à Carthage.

Cette perte ne fut pas la seule qu'essuyèrent les Romains dans le cours de cette année-ci. L'Amiral Carthaginois, qui vouloit profiter de l'avantage que lui donnoit sur les Romains sa dernière victoire, ordonne à Carthalon d'aller avec une bonne flotte brûler celle des Romains dans le port de Lilybée. Celui-ci se charge avec plaisir de la commission, &

Nouvel
échec des
Romains.

l'exécute aussi heureusement qu'on pouvoit l'attendre. Il tombe à l'improviste sur la flotte Romaine, l'attaque & répand la terreur jusques dans le camp Romain. Imilcon, qui commandoit dans la place, attentif à ce qui se passoit dans le port, sort de la ville à la tête de ses mercénaires, prend les Romains en queue, les bat, en fait un grand massacre & force le reste à gagner leur camp. Cependant Cartholon met le feu à quelques galères Romaines, en coule d'autres à fonds, & se saisit de cinq, qu'il emmène avec lui.

Le Consul
Junius perd
sa flotte.

Informé qu'une nouvelle flotte Romaine composée de plus de six vingts vaisseaux de guerre & de huit cents de charge, s'avançoit en pleine mer pour venir au secours du camp Romain, il s'éloigne de Lilybée, & va se poster sur la route du Consul Junius pour lui livrer bataille, & l'empêcher de conduire son convoi devant la place assiégée. Le Général Romain, qui n'étoit pas plus habile que Claudius son Collègue, ayant apperçu la flotte Carthaginoise en bon ordre, refusa le combat; & pour n'y être pas forcé, il se retira dans un

parage plein d'écueils & de rochers. Carthalon ne lâcha pas prise pour cela. Il le tint comme bloqué dans son parage, jusqu'à ce qu'une furieuse tempête commençant à éclater, il gagne la haute mer, double le Cap-Pachin, & va se mettre à l'abri de l'orage, laissant les Romains exposés à l'insulte de la tempête. Le naufrage fut complet : Ainsi l'Amiral de Carthage, sans combattre, & sans perdre un seul homme, ni une seule barque, eut la gloire de faire périr une des plus brillantes flotes. C'est à ces sortes de coups qu'on reconnoit l'habileté d'un Général. Ce dernier malheur, joint aux précédents, déterminèrent Rome à renoncer de nouveau à l'empire de la mer : trop heureux, s'ils pouvoient conserver sur Carthage celui qu'ils avoient eu sur terre jusqu'alors.

Le Consul Junius qui s'étoit sauvé du naufrage avec toutes ses troupes, étoit resté en Sicile. Pour réparer en quelque sorte le malheur de sa flote, & se faire une réputation par quelque action d'éclat, il tenta la conquête de la ville d'Erix. Comme il s'aperçut bientôt qu'il avoit formé une

Il prend la ville d'Erix.

entrepise au-dessus de ses forces, il n'attaqua point la place à force ouverte, mais joignant la peau du renard à celle du lion, il pratiqua si bien par des intelligences secrètes qu'il menagea dans la ville, que des traîtres la lui livrèrent. Pour conserver sa nouvelle conquête, il laissa dans la place la plus grande partie de ses troupes, construisit un fort au pied du mont Erix, & y mit une forte garnison. Malgré toutes ces précautions le Romain ne jouit pas longtemps de sa conquête. Carthalon, attentif à toutes les démarches de Junius, mit ses troupes à terre pendant la nuit, attaque le fort, le force, & passe la garnison au fil de l'épée; on prétend que le Consul y périt, ou du moins qu'il fut pris par le Général Africain, & envoyé à Carthage. Quelques autres prétendent qu'il se donna la mort de désespoir d'avoir si mal réussi dans sa campagne, ou par crainte d'être condamné à Rome, comme il arriva à Claudius son Collègue.

La fin.

Les revers que les deux Consuls avoient éprouvés en Sicile, plus à la vérité par leur faute que par les caprices

du sort , avoient mis Rome de fort mauvaise humeur contre eux. Elle obligea Claudius , qui avoit survécu à son infortune , de nommer un Dictateur , & de se déposer ensuite de sa Dignité. On vit pour la première fois le souverain Magistrat de Rome sortir de l'Italie , & passer les mers pour aller prendre en personne le commandement des armées , qui étoient au camp de Lilybée. Sa présence n'avança pas beaucoup le siège de cette place : & il ne paroît pas qu'il ait illustré sa Dictature par aucun exploit remarquable. Les six mois , que duroit l'exercice de sa Dignité , étant expirés , il retourna à Rome pour y présider à l'élection des Consuls.

Il y avoit déjà vingt ans , que ces deux peuples rivaux se faisoient une guerre continuelle & avec un acharnement qu'inspire ordinairement le désir de l'emporter sur son émule. Cette année-ci Carthage donna à Hamilcar père du grand Annibal le commandement en Sicile. C'étoit un jeune Officier pour l'âge , mais qui avoit la sagesse , la valeur & la capacité d'un homme consommé dans la profession des armes par une lon-

M. v

AN. M. 5759.

AV. J. C. 245.

AN. R. 504.

Hamilcar
commande
en Sicile.

Sa sagesse &
heureuse
conduite.

gue expérience & par une étude sérieuse de cet art ; en un mot un de ces hommes rares , qui tirent peu ou point de secours de la science & de l'exercice , & que la nature a pris plaisir de perfectionner elle seule. Pour son coup d'essai il porta le ravage dans toute la côte de l'Italie sans que personne osât se présenter. Mais son chef-d'œuvre fut de placer son camp sur la montagne d'Épiérete ou d'Erete , entre Panorme & le Mont Erix , deux postes ennemis. La hardiesse du nouveau Général Carthaginois étonna les Romains. De-là il les incommoda si fort , & traversa tellement le siège de Lilybée , que de cette année-ci ni des années suivantes , les Consuls ne l'avancèrent que très-peu. Par son activité & par sa vigilance Hamilcar déconcertoit les projets des Romains , leur battoit des partis & leur enlevait des convois ; ses sorties étoient fréquentes , vives & presque toujours meurtrières. Posté entre deux camps ennemis il avait à se défendre contre deux armées Consulaires , deux villes à secourir , & à ravitailler. Ses vûes s'étendoient à tout ; & son courage suffisoit à tout

On le voyoit presque en même temps voler au secours de Drépane , & de Lilybée , insulter le camp des Romains , & les attaquer dans leurs postes. Dans une position où tout autre Général se seroit estimé très-heureux de se défendre , il forme le hardi projet de faire entrer dans Lilybée un secours d'hommes & de vivres , & de tenter la conquête de la ville d'Erix. Il exécute l'un & l'autre projets à la vûe des deux camps Romains , & d'une assez nombreuse flotte , qui gardoit le port. Depuis la prise d'Erix les opérations de la guerre prirent une autre tournure. Le siège de Drépane fut levé & celui de Lilybée fut négligé. Les Romains donnèrent tous leurs soins à chasser de son poste le formidable & actif Carthaginois. Mais malgré tous leurs efforts , & quoique assiégé par une armée formidable , qui campoit au pied de la montagne , & dominé par un gros corps de troupes , qui étoit posté sur la cime , il se maintint dans sa bizarre position deux ans durant ; & toutes les forces Romaines ne purent le contraindre de l'abandonner. Pendant cet intervalle de temps jusqu'à la paix, il se livra sur la

AN. M. 3763.
 AV. J. C. 241.
 AN. R. 508.

croupe de cette montagne quantité de petits combats très-vifs & très-meurtriers, mais dont aucun ne fut décisif. L'avantage fut du côté du Général Carthaginois, qui pendant ce temps-là amusa les Romains, usa leurs forces, & rendit leurs campagnes inutiles.

Il y avoit déjà sept ans que duroit le siège de Lilybée, sans qu'on fût guères plus avancé que les premiers jours. Rome en connoissoit la cause, & voyoit que la conquête de cette importante place & par contre-coup celle de toute la Sicile, étoit attachée à l'empire de la mer. Les malheurs réitérés qu'elle avoit essuyés sur cet infidèle élément l'avoit déterminée à y renoncer pour la seconde fois. Cependant comme la conquête de la Sicile lui tenoit extrêmement au cœur, elle revint à son premier plan. Il fut donc résolu de mettre sur pied une nouvelle flotte. Mais c'étoit là la difficulté : le trésor public étoit épuisé, les chantiers étoient vuides de même que les Arsénaux ; & on manquoit de Rameurs & de Matelots. L'amour de la Patrie, l'idole de Rome, suppléa à tout. A peine le projet fut-il formé qu'on fut

AN.M. 3764.

AV. J.C. 240.

AN. R. 509.

Les Romains équipent une nouvelle flotte.

en état de l'exécuter par la libéralité volontaire des particuliers riches & aisés, qui fournirent de leurs deniers & de leurs biens tout ce qui fut nécessaire à la construction & à l'équipement d'une flotte de trois cents galères & de sept cents vaisseaux de charge.

Le commandement de cette belle flotte fut donné au Consul Lutatius, & à un Préteur qu'on lui associa en second. La raison de cette conduite extraordinaire fut que Posthumius son Collègue dans le Consulat eut une défense du Grand-Pontife de partir pour la guerre, attendu, disoit le Pontife suprême, qu'il ne convenoit pas à un Prêtre (Posthumius étoit Grand-Prêtre de Mars) de se charger de fonctions sanguinaires ; lui qui par son état est destiné à un ministère de paix. L'ordre étoit précis ; & le Consul, malgré le zèle qu'il témoignoit de signaler son Consulat par quelque grand événement, fut obligé de plier sous l'autorité du Grand-Pontife. Cet incident, qu'on n'avoit pu prévoir, donna occasion à la création d'un nouveau Préteur. Il y en avoit déjà un ; mais comme l'administration de la

AN. M. 3765.

Av. J. C. 239.

AN. R. 510.

Campagne
du Consul
Lutatius.

justice dont il étoit chargé ne lui permettoit pas de s'absenter de Rome pour long-temps, on en crea un second pour partager avec Lutatius, & sous ses ordres, les expéditions militaires *. Ce fut Valérius-Falto, à qui le sort donna cette glorieuse commission.

* Voyez au
Tom. 4.

Après tous ces préliminaires & quelques autres, qui regardoient la Religion, le Consul partit & fit voile vers Lilybée & Drépane. Il entra sans aucune résistance dans les ports de ces deux villes, parce qu'on ne s'attendoit plus à Carthage que Rome fit de gros armemens sur mer. On y fut trompé; & ce défaut de vigilance du côté des Carthaginois leur coûtera cher. Le Consul s'attacha d'abord à assiéger Drépane. Comme il la tenoit investie & par terre & par mer, le siège de cette place avança beaucoup en peu de jours; il la battit avec les machines, fit une brèche à la muraille & lui donna un assaut général. Au commencement de l'attaque le Consul fut dangereusement blessé à la cuisse, mis hors de combat, & remporté au camp. Ce fâcheux accident fit cesser l'attaque, abandonner la brèche, & depuis ce

Siège de
Drépane.

moment le siège fut poussé avec bien moins de vigueur.

A la première nouvelle que les Carthaginois reçurent du prodigieux armement des Romains, ils mirent de leur côté une puissante flotte en mer, dont ils donnèrent le commandement à Hannon. L'Amiral cingle vers l'Isle d'Hière pour se rendre de-là, à l'insçu des ennemis, au port d'Eryx y débarquer ses troupes, ses provisions, & prendre sur son bord les vieilles bandes avec Amilcar leur Général, conformément aux ordres qu'il avoit de ses maîtres. Ce projet n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. Le Général Romain, tout malade qu'il étoit, ne perdoit pas de vue les ennemis. Il comprit bien que Carthage ne laisseroit pas en proie ses places de Sicile sans faire quelque nouvel effort, & que dans peu on verroit la mer couverte d'une nombreuse flotte Carthaginoise. Il envoya à la découverte, & il apprit bientôt que la flotte ennemie paroissoit à la hauteur de l'Isle d'Hière. Comme il avoit eu soin de tenir la sienne en état, il se fit transporter sur sa galère prétorienne; & quoiqu'il fut hors d'état d'a-

Combat naval aux Isles Egates.

Défaite des
Carthagini-
nois.

gir, il voulut avoir le commandement, & donner ses ordres. Dans le moment il va chercher les ennemis & leur présente bataille. Ni la supériorité des Carthaginois en nombre de vaisseaux, ni le vent qu'il avoit contraire ne purent l'arrêter, & lui faire différer d'un moment le combat. Son dessein étoit d'empêcher le Général Carthaginois d'entrer dans le port d'Eryx, où il auroit fourni ses vaisseaux de vieilles troupes, & pris sur son bord Hamilcar, dont l'expérience & le nom seul étoit redoutable aux Romains, & capable de faire décider la victoire en faveur des ennemis. L'événement justifia la conduite : du premier choc les Carthaginois furent mis en déroute, & vaincus. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond & soixante-dix pris avec tout l'équipage. Hannon se sauva avec le reste à la faveur d'un vent favorable, qui se leva fort à propos pour faciliter la retraite.

Carthage
demande la
paix.

Comme cette flotte étoit le dernier effort de Carthage, sa seule espérance pour conserver l'empire de la mer, & la seule ressource du brave Amilcar pour se maintenir dans la

Sicile , avec elle disparurent tous ces avantages. La victoire du Consul Lutatius donna aux Romains la même supériorité sur mer , qu'ils avoient sur terre. La nouvelle de cette perte étonna d'autant plus Carthage , qu'on avoit moins lieu de s'y attendre. Le Sénat auroit bien voulu continuer la guerre , mais les ressources manquoient aux Carthaginois. Ils n'avoient ni troupes , ni marine , & par surcroît de malheur le trésor public étoit épuisé : & on ne sçavoit d'où tirer de l'argent pour un nouvel armement. Toutes ces considérations déterminèrent le Sénat à rechercher la paix , & à en faire porter la proposition par Amilcar leur Général en Sicile. Ils lui envoyèrent un plein pouvoir pour traiter avec le Consul , & pour conclure avec lui la paix aux conditions les moins défavorables pour les intérêts & l'honneur de Carthage. Cet habile Général , tant qu'il vit quelque lueur d'espérance , ne fit aucune démarche ; mais dès qu'il comprit qu'il n'étoit plus possible de rétablir les affaires de la République , il eut une conférence avec le Général Romain. Celui-ci , qui vouloit avoir l'honneur de

Rome la
lui accorde.

terminer une guerre , qui duroit depuis si long-temps , & qui d'ailleurs le souvenoit des malheurs qu'avoit causé à la Patrie , & à lui même la dureté inflexible & déplacée de Régulus , écouta avec plaisir les propositions de paix que lui fit le Général Carthaginois. Il en facilita autant qu'il fut en lui la conclusion & en dicta le traité sur le champ. Il fallut envoyer à Rome pour en obtenir la ratification.

Traité de
paix.

Rome ne fut pas tout à fait satisfaite de l'indulgence du Consul. Elle auroit désiré que le vainqueur n'eût accordé la paix aux vaincus qu'à des conditions plus dures , & qu'il en eût retiré de plus grandes sommes d'argent. On envoya au camp devant Lilybée dix Commissaires pour terminer sur le lieu cette grande affaire. Ceux-ci firent quelque léger changement au traité , mais pour le fond il subsista tel que Lutatius l'avoit dicté. Le voici en son entier. *L'amitié entre Rome & Carthage se rétablira aux conditions suivantes , s'il plaît au peuple Romain. 1^o Les Carthaginois abandonneront entièrement la Sicile , & toutes les Isles qui sont entre l'Italie & la Sicile. 2^o Ils payeront aux Ro-*

mains deux mille deux cents talens d'argent, & cette somme sera acquittée en entier, & en divers payemens égaux par chaque année dans l'espace de dix ans, & en outre mille talens que Carthage déboursera au moment de la conclusion de la paix. 3° Carthage rendra aux Romains sans rançon tous les prisonniers & tous les transfuges, & elle ne recouvrera les siens, qu'en payant par tête la somme dont on sera convenu. 4° Les Carthaginois ne feront point la guerre au Roi Hiéron, ni aux Syracusains, & aux autres alliés de Syracuse.

Le Général de Carthage accepta & ratifia le traité avec les changemens & les additions qu'on y avoit faits. Il crut & avec raison, qu'il étoit moins déshonorant pour sa nation de céder volontairement la Sicile qu'on ne pouvoit garder, que d'en être honteusement chassé par la force des armes. Après qu'il eut réglé ce qui concernoit cette paix, il quitta la Sicile & repassa en Afrique, portant dans sa poche le traité d'amitié avec Rome, mais la haine dans le cœur; haine qu'il conserva le reste de ses jours, & qu'il communiqua à toute

Eloge d'Hamilcar.

sa postérité. Aucun Général du côté même de Rome ne montra plus de talens pendant le cours de cette guerre, qu'Hamilcar; aussi aucun ne s'acquitta tant de gloire & de réputation que lui. Il est vrai qu'il succomba avec sa Patrie, mais il ne fut jamais vaincu: il fut toujours vainqueur tant que Carthage fut en état de lui envoyer des secours. C'est un malheur pour cette République de n'avoir pas connu plutôt, & au commencement de la guerre le trésor qu'elle possédoit dans le jeune Hamilcar. Si dans les premières campagnes elle l'eût opposé à Rome, & qu'elle lui eût donné le commandement de ses armées & de ses flottes, il y a toute apparence qu'il eût fait repentir les Romains de leur entreprise, & qu'il les auroit obligés de se renfermer dans les bornes de l'Italie. Mais elle ne connut & ne mit en exercice ce jeune Héros, que lorsqu'elle fut épuisée, & dans un temps, où ne pouvant plus faire que de foibles efforts, il ne s'agissoit pas tant de vaincre, que de faire une paix la moins déshonorante & la moins désavantageuse qu'il seroit possible; à quoi réussit fort bien

l'habileté & la politique du Général Africain. De retour à Carthage , il devint le sauveur de sa Patrie par la défaite entière des soldats mercénaires , qui avoient soulevé contre elle toute l'Afrique. L'Espagne lui présenta ensuite de nouveaux lauriers à cueillir , où en effet il en cueillit beaucoup. Il fut tué les armes à la main , ou , comme s'expriment les guerriers , il mourut dans le lit d'honneur , combattant pour sa Patrie , & après avoir beaucoup étendu les bornes de son Empire. Tel fut le Héros des Carthaginois , qui figura dans la première guerre punique , & qui fut père du grand Annibal.

Ainsi fut terminée la première guerre punique après avoir duré vingt-quatre ans sans interruption. C'est la plus célèbre dont l'histoire fasse mention , soit pour sa durée , soit par l'acharnement & le courage des deux nations , soit enfin par la variété des événemens. Il est singulier que celui des deux peuples , qui demeura vainqueur , fit pendant le cours de la guerre des pertes beaucoup plus considérables & en hommes & en vaisseaux que le peuple vaincu.

Fin de la
première
guerre puni-
que.

Celui-là se soutint par sa constance naturelle , & par l'ambition de faire des conquêtes , & voila ce qui le rendit enfin victorieux malgré toutes les pertes : celui-ci au contraire se laissa abattre au première revers , & c'est ce qui fit son malheur , non-obstant les avantages.

AN.M. 3766.
AV. J.C. 238.
AN. R. 511.
Lutatius ré-
gle l'Etat de
la Sicile.

Lutatius reçut ordre de Rome. de demeurer en Sicile en qualité de Proconsul , pour y régler le sort de cette nouvelle conquête. Comme c'étoit le premier pays qui passoit aux Romains en propriété , & dont les peuples devenoient pour ainsi dire leurs esclaves , il fallut du temps , & un homme sage & modéré pour établir un bon ordre , fixer les droits & les tributs que chaque ville payeroit à la République. Le Proconsul remplit avec dignité les vues du Sénat : & ce qui fut alors statué pour la Sicile, première Province Romaine , servit de règle pour toutes les autres conquêtes que les Romains firent dans la suite. Lutatius n'ayant plus rien à faire en Sicile , prit le chemin de Rome où il rentra en Triomphe. La cérémonie fut des plus brillantes. Mais son éclat n'égalait pas le plaisir qu'on y ressentit

Son Triomphe.

de jouir, après une si longue & cruelle guerre, d'une paix glorieuse, & qui paroïssoit devoir durer longtemps.

La joie qu'on gautoit à Rome pour les nouvelles conquêtes qu'on venoit d'ajouter à l'Empire de la République, fut troublée par deux événemens funestes, qui se succédèrent l'un à l'autre: l'eau & le feu sembloient avoir conspiré contre Rome, pour faire ce que la haine & tous les efforts de Carthage n'avoient pû faire. Le Tybre grossi par le débordement subit de plusieurs autres rivières qui s'y déchargent, se déborda, & se répandit avec tant de violence dans la campagne & dans la ville, qu'il abattit quantité de maisons, plusieurs temples & autres édifices publics. Ce premier accident fut suivi de près d'un incendie qui devint presque général. Il fit un désordre effroyable dans tous les quartiers de Rome; les temples des Dieux, les Dieux eux-mêmes, & le feu éternel de la Déesse Vesta ne furent pas exempts du malheur commun. Métellus grand Pontife eut le courage, ou plutôt la folle audace de pénétrer à travers les

Evénemens
funestes.

flammes jusqu'au sanctuaire du temple de la Déesse Vesta, d'en arracher le Palladium, & de sauver de l'incendie ce précieux monument que les Romains regardoient comme un gage certain de l'éternité & de l'universalité de l'Empire Romain. Cet héroïsme couta cher au Pontife. Il y perdit la vue, & eut un bras fort endommagé. Rome lui fit ériger une statue dans le Capitole comme un monument éternel de sa reconnoissance, & lui accorda la distinction flatteuse, de se faire conduire au Sénat monté sur un char. Privilège unique & inoui jusqu'alors.

AN.M. 3767.
 Av.J.C. 237.
 AN. R. 512.
 Naissance
 des Lettres à
 Rome.

Les sciences & la politesse, ennemies des armes, étoient presque ignorées des Romains. Les guerres perpétuelles qu'ils avoient été obligés ou de faire ou de soutenir jusqu'alors, n'avoient pas permis aux Muses, amies de la paix & du repos, d'établir leur séjour dans Rome. Depuis que cette ville fut plus tranquille elles commencèrent à germer dans le sein du repos. Mais ce ne fut encore que les prémices de ces beaux fruits en tout genre de Littérature, dont Rome devoit être un jour la mère & l'école.

La

La Comédie fut un des premiers fruits de la Littérature latine. Le Poëte Livius-Andronicus, né en Grèce, commença à représenter des Comédies & des Tragédies à l'imitation des Grecs. Ces pièces de théâtre servirent comme d'école & de maître au Poëte Nævius, qui parut sur le théâtre six ans après. Ennius se proposa ces deux Poëtes comme un modèle ; qu'il s'efforça d'imiter ; mais il faut lui rendre la justice qu'il alla bien plus loin que ses maîtres, & qu'il les passa de beaucoup. Ces premiers fruits ne tardèrent pas à être suivis d'autres plus excellens & en plus grande quantité. C'est ce que nous aurons occasion de voir, à mesure que nous avancerons dans l'histoire. Laissons-les croître dans leur berceau, & revenons aux exploits guerriers des Romains, en quoi ils étoient infiniment plus habiles que dans les Belles-Lettres.

Dans le traité de paix que les Romains venoient de conclure avec les Carthaginois, ils auroient désiré qu'il eût été inséré que ceux-ci évacueroient la Sardaigne. Mais comme ils n'avoient alors aucun prétexte plausible pour stipuler cette condition,

AN. M. 5769.

AV. J. C. 235.

AN. R. 514.

Conquête

de la Sardai-

gne.

les Carthaginois se maintinrent dans la possession de cette Isle, & les Romains se réservèrent pour un autre temps à faire valoir leurs prétentions. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Dans l'année où nous sommes, c'est-à-dire, trois ans après le traité de paix, des révoltés de cette Isle sollicitèrent les Romains d'envoyer des troupes en Sardaigne pour s'en rendre les maîtres. Ils résistèrent d'abord à cette première tentation; mais ce ne fut qu'une lueur de justice dont leur ambition triompha bientôt. L'appas étoit trop séduisant & la conquête trop à la bienséance de Rome pour résister plus long-temps. Ils cédèrent à la deuxième invitation, & envoyèrent des troupes dans l'Isle. On place dans le cours de cette année-ci la célébration des jeux séculaires pour la troisième fois*.

* Voyez
au Tome IV.

Carthage apprit avec une extrême douleur ce procédé injuste des Romains à son égard. Elle fit passer des troupes en Sardaigne pour tirer une prompte & complète vengeance de ceux qui avoient fait soulever les peuples de l'Isle. Les Romains pré-

thage se faisoit contre , eux au préjudice du traité de paix , lui déclarèrent la guerre. Les Carthaginois, épuisés d'hommes & d'argent, s'accommodèrent au temps , & cédèrent au plus fort. Rome exigea pour prix d'un nouveau traité la cession de la Sardaigne à perpétuité, & en outre un somme comptant de douze cents talens. L'Isle de Corse ne tarda pas d'avoir le même sort. La conquête de celle-ci fut comme une suite naturelle de l'autre. Ce trait d'injustice ne fait pas honneur à la droiture de la République. Il prouve même assez bien qu'elle n'empruntoit les dehors de la vertu que pour couvrir dans l'occasion ses démarches injustes , & lorsqu'elle ne pouvoit aller de front & à decouvert.

Il y avoit près de quatre cents cinquante ans , que Rome avoit les armes à la main sans se donner le temps , pour ainsi dire , de respirer & de prendre haleine. Depuis Numa , son second Roi , on n'avoit point goûté les douceurs de la paix dans la République ; & cette fameuse porte du Temple de Janus étoit restée ouverte jusqu'à présent , depuis la mort de ce Roi pacifique. Aujourd'hui que l'am-

AN. M. 377.
AV. J. C. 232.
AN. R. 516.

AN. M. 377.
AV. J. C. 232.
AN. R. 517.
Temple de
Janus fermé.

bitieuse République a subjugué & soumis toutes les nations voisines, étendu sa domination au-delà des mers, & rendu les Isles tributaires, elle pense à jouir du repos & du fruit de ses victoires dans le sein de la paix. Le Temple de Janus fut donc fermé pour la seconde fois depuis la fondation de Rome. Mais ce ne sera que pour un moment ; ce peuple né guerrier, ennemi du repos, accoutumé à vivre sous des tentes & à s'enrichir à la guerre, s'ennuya bientôt d'une paix qui n'étoit ni de son goût, ni de ses intérêts. Le plus léger prétexte lui suffit ; & il n'en manqua pas, comme nous le verrons bientôt. Rapportons auparavant deux évènements singuliers.

AN.M. 3776.

AV. J.C. 218.

AN. R. 511.

Premier divorce dans Rome.

Val. Max.

lib. 2. cap. 1.

n. 4.

Caryilius-Ruga, homme de condition, donna cette année-ci l'exemple du premier divorce ; scandale, qui devint très-commun dans la suite. La beauté & la vertu de sa femme le tenoient fixé à elle seule, & il l'aimoit très-tendrement. Mais sa stérilité & le désir d'avoir des enfans le déterminèrent, quoiqu'à regret, de faire divorce avec elle ; & de rompre un nœud qui le lioit agréa-

blement à une épouse sage ; belle & vertueuse. Il en prit une autre. Un procédé si extraordinaire, & dont on prévoyoit les funestes suites, attira à Carvilius la haine & l'indignation de tout le monde ; mais voilà tout. La République ne prit aucune sage précaution pour arrêter le progrès du mal dans sa naissance, & pour empêcher que ce scandale ne devînt contagieux *.

* V. *gex. ant.*
Tem. IV.

Un second événement, mais dans un genre différent du premier, ne laisse pas de mériter l'attention du Lecteur. Le Consul Papirius - Naso dont les exploits guerriers en Corse méritoient à ses yeux les honneurs du Triomphe, sur le refus que lui fit le Sénat de cette pompeuse entrée dans Rome, s'arrogea à lui-même cet honneur. Pour se donner en spectacle, il choisit le Mont-Albin, où étoit un Temple de Jupiter-Latialis. Monté sur un Char triomphal, la tête couronnée de myrthe & avec tout l'attirail pompeux du Triomphe, il se rendit dans ce Temple pour y rendre à Jupiter de solennelles actions de grâces. Son exemple fut contagieux, & il eut dans la suite un grand nombre.

Val. Max.
lib. 3. c. 1. 6.
n. 5.

d'imitateurs. Depuis ce temps-là tous les Généraux à qui le Sénat, ou par mauvaise humeur, ou par justice, refusa le Triomphe, allèrent triompher sur le Mont-Albin.

Les Romains reprennent les armes.

Nous avons dit que les prétextes ne manquèrent point aux Romains pour mettre fin à un repos qu'ils détestoient, & qui ne les enrichissoit pas. Quelques mouvemens excités en Corse, en Sardaigne, & en Italie par les Liguriens, troublèrent la paix, & donnèrent aux Romains l'occasion qu'ils cherchoient de reprendre les armes. Le Temple de Janus fut rouvert, & on ne le ferméra plus que sous Auguste. Les troubles de Corse & de Sardaigne furent bientôt apaisés par les armes victorieuses des Généraux Romains, & par la soumission volontaire de ces insulaires. La guerre même de Ligurie n'eut pas alors de suite. Les Romains portèrent leurs vûes plus loin que dans le voisinage. Une nouvelle guerre, & de nouveaux peuples à combattre étoient plus du goût d'une nation qui aimoit à voir succéder une guerre à une autre, & à s'étendre toujours de proche en proche. L'Illyrie se présenta alors fort

à propos. Ce pays répond à peu près à ce que nous appellons aujourd'hui les côtes de la Dalmatie.

Là regnoit alors un jeune Prince nommé Pinde, sous la régence & la Tutelle de la Reine Teuta sa mère. Cette princesse fière, ambitieuse & qui travailloit à étendre les bornes de l'Empire de son fils, laissoit à ses sujets la liberté d'exercer sur mer la profession de Corsaire. Les vaisseaux de la République ne furent pas traités avec plus de ménagement que les autres. Les Marchands en portèrent plusieurs fois leurs plaintes au Sénat, mais sans aucune satisfaction. Cette année-ci, cette auguste Compagnie écouta plus favorablement les cris des Négocians. Le siège que faisoit actuellement la reine d'Illyrie de la petite Ile d'Issa, située dans le golfe de Venise, & qui étoit sous la protection des Romains, ne contribua pas peu à engager les Sénateurs à écouter les plaintes, que faisoient les Marchands des vexations de Teuta. L'affaire fut mise en délibération, & on fut d'avis d'envoyer une Ambassade à cette Princesse pour lui demander une juste satisfaction des insultes passées, une

ne entière sûreté pour un libre commerce à l'avenir ; & enfin pour la prier de retirer ses troupes de l'Isle d'Issa.

La Régente d'Illyrie donna audience aux Ambassadeurs sans les faire attendre ; mais elle écouta leurs plaintes avec un air de hauteur qui ne convenoit guères à des Républicains aussi fiers qu'étoient les Romains. Elle répondit qu'elle ne pouvoit faire autre chose , sur ce que les Ambassadeurs demandoient , que d'empêcher qu'on ne fit des pirateries en son nom & par l'autorité publique : mais que ce n'étoit pas la coutume des Rois d'Illyrie de priver leurs sujets de l'avantage qu'ils retiroient des courses , qu'ils faisoient sur mer. Cette réponse échauffa Lucius - Coruncanius un des Ambassadeurs , qui répondit à la Reine avec une liberté vraiment Romaine , mais fort déplacée pour les circonstances & le lieu : *Chez nous , Madame ; nous punissons par des châtimens publics les torts des particuliers , au-dehors , comme au-dedans. Teuta , nous trouverons les moyens de vous contraindre à réformer les abus d'un Gouvernement si injuste. Une Reine moins fière que Teuta se feroit piquée d'un*

AN. M. 3777.

AV. J. C. 227.

AN. R. 522.

Guerre d'Illyrie.

discours & d'une menace si hors de saison. Elle dissimula pour le moment la peine qu'elle en ressentait, & la vengeance qu'elle méditoit d'en prendre. Elle congédie les Ambassadeurs ; puis elle fait courir après eux, & les fait massacrer avec une partie de leur suite. Voilà ce qui donna occasion à la guerre d'Illyrie, une des plus justes, & la seule, peut-être, que les Romains aient entreprise avec justice.

Le droit des gens violé d'une manière si outrageante en la personne des Ambassadeurs, ne pouvoit demeurer impuni. Rome étoit trop fière & trop puissante pour souffrir tranquillement de pareils attentats. Peut-être même que dans le désir & le plan formé depuis l'établissement de la Monarchie, d'étendre ses bornes & son Empire, l'ambitieuse République ne fut pas fâchée de trouver un prétexte honnête de porter ses armes hors de l'Italie, & d'y faire des conquêtes qui de proche en proche la conduiroient à ce point de grandeur où elle aspirait. La guerre fut donc déclarée dans les formes aux Illyriens : & les Consuls eurent ordre de passer en Illyrie avec deux armées,

l'un par terre & l'autre par mer.

AN. M. 3778.

AV. J. C. 226.

AN. R. 523.

Succès de
cette entre-
prise.

App. f. 760.

Un si puissant armement commen-
ça à allarmer la Régente. Car elle
avoit autant de foiblesse aux appro-
ches du péril, qu'elle étoit fière,
lorsqu'elle ne le voyoit que de loin.
Elle envoya une Ambassade à Rome
pour y désavouer le meurtre des Am-
bassadeurs, & lui livrer les meur-
triers. Rome paroïssoit disposée à se
contenter de cette légère satisfaction.
Mais un nouveau succès que les trou-
pes de cette Princesse venoient d'a-
voir en Grèce l'enyvra, & lui fit rom-
pre les négociations avec Rome. Ce-
pendant Fulvius qui commandoit l'ar-
mée navale nettoyoit toutes les côtes
de la mer, soumettoit les Isles, &
prenoît tous les postes importants des
Illyriens. Les progrès de Posthumus
sur terre n'étoient pas moins consi-
dérables. Il força la Reine à fuir de-
vant son armée victorieuse, & à cher-
cher un asyle au milieu des terres, en
s'éloignant toujours des côtes de la
mer. L'arrivée de l'hiver lui donna
quelque relâche; mais elle ne la dé-
livra pas de la crainte des armes Ro-
maines. Cette Princesse se voyant
sans ressource, dès le commencement.

du printemps , & avant qu'on entrât en campagne , envoya des Ambassadeurs à Rome pour demander la paix. Elle colora du mieux qu'elle put son indigne & pitoyable conduite. Les Romains , qui ne vouloient point décrier leurs armes en poussant à bout une femme & un Pupille , reçurent ses excuses ; & lui accordèrent la paix. Mais comme ils étoient les maîtres d'en prescrire les conditions, ils les firent un peu dures. Par le traité il fut stipulé que l'Illyrie seroit tributaire de la République , & que le Roi des Illyriens lui céderoit une partie de ses Etats , les plus à la bien-séance de Rome , sçavoir les Isles de Corcyre , de Pharos, d'Issa , la ville de Dyrrachium , & le pays des Arintanes.

La Régente , soit de dépit , soit de bonne volonté , ou ce qui est plus vraisemblable , forcée par quelque article secret du traité de paix , abdiqua la Régence & se retira de la Cour. Le Sénat , qui regardoit l'Illyrie comme une portion de son Empire , établit Régent du Royaume & Tuteur du Prince mineur , Démétrius de Pharos. Cette distinction étoit une récompense des trahisons du perfide Démé-

trius à son Prince. La République voulut le récompenser pour l'engager apparemment à lui livrer un jour, & le Roi & le Royaume. Mais peut-on compter sur un traître ? La suite de l'histoire nous apprendra qu'il ne fut pas plus fidèle aux Romains, qu'il l'avoit été à son Prince légitime. Ainsi fut terminée la guerre d'Illyrie.

AN. M. 378.

AV. J. C. 222.

AN. R. 527.

Guerre des
Gaulois.

Flor. Lib.

2. cap. 4.

Epitom. lib.

10.

Poisyb.

De tous les événemens qui se sont passés dans l'intervalle de la première guerre punique jusqu'à la seconde, qui fut de vingt-quatre ans, il n'y en a point de plus remarquable & de plus intéressant que la guerre que firent les Gaulois aux Romains. Ces peuples étoient les ennemis que Rome redoutoit le plus. Toutes ses conquêtes n'avoient pu lui faire oublier qu'elle avoit été autrefois la proie de cette nation. Les préparatifs de guerre que faisoient ces peuples, donnèrent aux Romains une vive allarme ; mais sans les décourager. De leur côté ils se mirent aussi en état de faire, non-seulement une vigoureuse défense, mais de repousser l'ennemi avec avantage.

Le partage que les Romains avoient fait de quelques terres conquises sur les Gaulois dans la marche d'Ancone,

fut la cause & l'occasion de cette guerre. Le Sénat, qui en prévoyoit les suites fâcheuses, s'étoit fortement opposé à cette loi de partage; mais elle passa malgré ses sages remontrances & son opposition. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller l'ancienne animosité des Gaulois contre Rome, & pour leur persuader que les Romains vouloient détruire leur nation en les chassant des pays qu'ils habitoient. Pleins de ces pensées les Boïens & les Insubriens font une ligue offensive, & réunissent leurs forces. Trop foibles pour attaquer eux seuls la puissance formidable de Rome, ils appellent à leurs secours les Gaulois-Transalpins, qui habitoient le long du Rhône & dans le voisinage. Ces peuples emmenèrent au secours de leurs compatriotes une armée de plus de deux cents mille hommes. Ils se frayèrent une route à travers l'Etrurie, qu'ils ravagèrent cruellement & sans trouver aucune résistance. Lorsqu'ils eurent joint les Insubriens & les Boïens, ils marchent ensemble & dirigent leurs pas droit à Rome.

A la première nouvelle qu'on eut de la marche des ennemis, les Ro-

maines mirent en campagne plusieurs armées très-nombreuses. On prétend que les seules troupes nationales montoient à deux cents quarante-huit mille hommes d'Infanterie, & vingt-six mille de Cavalerie. Les troupes des alliés étoient innombrables. On parleroit plus exactement, je pense, si on se renfermoit à dire, que les Romains opposèrent aux Gaulois non une, ou plusieurs nombreuses armées, mais l'Italie entière; car chaque peuple & chaque particulier, craignant pour sa Patrie, pour sa ville, pour soi, pour sa femme & pour ses enfans venoient en foule se rendre au camp des Romains, ou formoient de justes armées dans leurs pays. Telle étoit la terreur que les armes des Gaulois avoient jetée, non-seulement dans Rome, mais dans toute l'Italie. De ces formidables forces les Romains en formèrent diverses armées, qu'ils envoyèrent en différents endroits pour envelopper, s'ils le pouvoient, les ennemis qui avoient déjà pénétré jusqu'aux environs de Clusium.

Ce fut auprès de cette ville que se livra la première bataille. Les deux

armées étant campées en présence, les Gaulois firent partir de nuit leur Infanterie, & postèrent leur Cavalerie à la vue des Romains dans le dessein de les attirer au combat. En effet le Général Romain, ne voyant plus que de la Cavalerie, dès le point du jour fait sortir son armée de ses retranchemens, & va attaquer les ennemis. La Cavalerie ennemie, selon l'ordre qu'elle en avoit, plie, recule & s'enfuit. Les Romains encouragés par ce succès se mettent à la poursuite. Mais enfin parut l'Infanterie Gauloise bien fraîche & de beaucoup supérieure à celle des Romains. Alors la face du combat changea : les Gaulois tombèrent sur les Romains avec tant de fureur, qu'il ne leur fut pas possible de résister à ce premier choc. Ils laissèrent six mille hommes sur le champ de bataille. Ce qui avoit échappé au fer du vainqueur se sauva par la fuite. La plupart gagnèrent en désordre une colline voisine, où ils se cantonnèrent si bien, que les Gaulois fatigués du combat remirent au lendemain à les attaquer. Ce fut trop tard : il y a des momens décisifs qu'il faut saisir, & qui ne reviennent plus.

Défaire des
Romains
près de Clu-
surn.

quand on les a une fois manqués.

Les Romains, investis par les Gaulois sans pouvoir s'échapper à la faveur des ténèbres, passèrent une fort mauvaise nuit. Dans le temps qu'ils pensent aux maux dont ils étoient menacés sans pouvoir y trouver aucun remède, ils apperçoivent des feux dans un autre camp que celui des Gaulois. Ce spectacle releva leur courage, dans l'espérance qu'ils eurent que leur bonne fortune avoit amené dans ces cantons - là quelque armée Romaine pour leur délivrance. Ils ne se trompoient pas : c'étoit le Consul *Æmilius*, qui avec une armée formidable suivoit l'ennemi à la Piste. Ils trouvèrent le moyen de lui faire sçavoir l'échec qu'ils avoient reçu la veille, & la fâcheuse situation où ils étoient. Le Consul, sans différer, ordonne de marcher à l'ennemi, va droit à la hauteur & délivre ces tristes restes.

Cependant les Gaulois, à la vue du camp du Consul, avoient délibéré entre eux sur le parti qu'ils avoient à prendre. Il fut arrêté, qu'ils reprendroient sans différer la route de leur pays, pour y aller décharger, & met-

tre en sûreté le butin immense qu'ils avoient fait en Italie : & qu'ensuite ils reviendroient avec une armée beaucoup plus nombreuse , que la vûe & l'appas du butin ne manqueroient pas de grossir considérablement. Ils se mettent en marche , & prennent leur route par l'Etrurie le long des côtes de la mer. Ils avoient à leurs trousses l'armée d'Æmilius, qui les harceloit dans leur retraite , ne se sentant pas assez fort pour les attaquer & leur livrer bataille. Par une aventure aussi heureuse pour les Romains que singulière en elle-même , le Consul Attilius rappelé de Sardaigne pour venir au secours de sa Patrie , avoit débarqué ses troupes sur cette côte , & les conduisoit à Rome par la route que tenoient les Gaulois pour retourner chez eux. Il fut d'abord surpris de la rencontre d'une armée ennemie : mais il fut bientôt rassuré par la connoissance qu'il eut , que les ennemis avoient en queue l'armée de son Collègue. Cette rencontre de trois armées se fit auprès de la ville de Télamon , qui est un port de l'Etrurie. Le Consul Attilius rangea sur le champ son armée en

Bataille de
Télémon.

bataille, & alla se poster avec sa Cavalerie sur une éminence, par où l'ennemi devoit nécessairement passer.

Les Gaulois, qui ne s'attendoient à rien moins que de rencontrer sur leur route une nouvelle armée ennemie, à la première vûe de cette Cavalerie postée sur la hauteur, s'imaginèrent que c'est une ruse d'Æmilius, qui vouloit leur fermer le passage. Ils n'en furent point effrayés : ils se contentent d'envoyer un détachement de la leur pour chasser celle des ennemis. Le combat fut sanglant, & couta très-cher aux Romains. Le Général, qui commandoit en personne, fut tué dans ce prélude de l'action générale qui suivit de près. Les Gaulois ne tardèrent pas à être instruits qu'ils auroient bientôt à combattre contre deux armées Romaines, dont l'une les chargeroit en face, & l'autre en queue. Ce péril les étonna un peu ; mais ils ne perdirent rien de leur courage. Dans le moment même ils se mettent en ordre de bataille, & se disposent de manière que rangés dos à dos, ils font face par devant & par derrière. On leur rend la justice que jamais disposition d'armée ne fut

Les Gaulois
sont entièrement
dés-
faits.

mieux entendue , & qu'elle parut terrible aux intrépides Romains.

L'action commença du côté des Romains par les gens de trait. Cette attaque causa beaucoup de désordre parmi les premiers rangs des Gaulois , qui étoient composés de soldats nuds jusqu'à la ceinture. Cette bravoure leur devint funeste : aucun trait ne portoit à faux. Ces premières lignes furent presque entièrement massacrées ; ce qui fut encore plus fâcheux , c'est que ceux qui échappèrent à ce massacre , portèrent le désordre dans les derniers rangs en y cherchant un asyle. Malgré ce premier désavantage des Gaulois-Gésates , les Gaulois Insubriens & Boïens se battirent long-temps & avec égal avantage. Leur acharnement étoit tel qu'ils se faisoient tuer dans leur poste plutôt que de l'abandonner. Mais la Cavalerie Romaine les ayant pris en flanc , le massacre devint général & leur défaite assurée. Il resta sur la place quarante mille morts ; & plus de dix mille furent faits prisonniers , parmi lesquels étoit un de leurs Rois , nommé Concolitan , qui servit d'ornement au Triomphe du Consul Aemili-

lius. On vit à Rome cette pompeuse cérémonie avec d'autant plus de joie, que l'allarme qu'avoit causé la valeur des armées Gauloises, y avoit été plus vive.

Une perte si considérable, & qui fut suivie de près d'une seconde, mit les Gaulois hors d'état de pouvoir se défendre contre les Romains. Ceux-ci passèrent le Pô pour la première fois, entrèrent dans le pays des Gaulois, ravagèrent leurs campagnes & attaquèrent leurs villes. Les Gaulois se voyant menacés d'une ruine prochaine & totale, ne trouvèrent d'autre ressource, que d'envoyer des Ambassadeurs à Rome pour y demander humblement la paix. Le Sénat & le peuple paroissoient assez disposés à la leur accorder. Mais les nouveaux Consuls Claudius-Marcellus, & Cornélius-Scipion, par amour d'une folle gloire, & pour marquer leur année par des Triomphes aux dépens du sang humain, eurent l'adresse de dissuader le Sénat & le peuple de ces sentimens pacifiques, & de faire ordonner la continuation de la guerre.

Ce refus obligea les Gaulois à faire un dernier effort, & à lever une nou-

AN M 3785.

Av. J. C. 219.

AN. R. 530.

velle armée pour s'opposer aux progrès des Romains. Le Consul Marcellus ouvrit la campagne par le siège de la ville d'Acerres. Les Gaulois, pour obliger les Romains à lever le siège de cette place, allèrent faire celui de Clastidium. Ce fut là que Marcellus vint les joindre : à peine est-il arrivé, & sans donner aucun repos à ses troupes fatiguées d'une assez longue marche, il va présenter la bataille aux ennemis. Le combat commença par une action héroïque du Général Romain. Appercevant Viridomare Roi des Gaulois, brillant comme un éclair par l'éclat de son armure enrichie d'or & d'argent, qui venoit à lui, l'appellant à haute voix & le défiant à un combat singulier, il accepte le défi du Roi des Gaulois. Les deux Champions entrent en lice en présence des deux armées, qui demeurèrent dans l'inaction pour être témoins du succès de ce duel. Le combat ne fut ni long, ni la victoire douteuse. Du premier coup de pique que Marcellus porte au Roi Gaulois, il le renverse de son cheval, le tue & le dépouille. Un si heureux prélude releva le courage des Romains, abattit celui des

Nouvelle
défaite des
Gaulois.

Gaulois , & fut regardé comme un présage asûré de la défaite de ceux-ci. Ils firent d'abord quelque résistance; mais comme ils se trouvoient sans chef , ils cédèrent promptement la victoire aux Romains , abandonnèrent leur camp , & cherchèrent leur salut dans la fuite. La plupart se retirèrent à Milan, Capitale des Insubriens, comme dans un asyle asûré. Le Général Romain les y suivit de près. Il fit le siège de cette place importante, la prit en peu de temps , & força les Insubriens à se rendre à discrétion au vainqueur. Les succès de Marcellus étendirent prodigieusement la domination de la République du côté des Alpes.

Triomphe
de Marcellus.

Marcellus retourna à Rome avec son armée chargée de butin , & de riches dépouilles des ennemis. Il y entra en Triomphe , portant sur ses épaules la magnifique & brillante armure du Roi des Gaulois , dont il avoit fait un trophée. Arrivé au Temple de Jupiter , il y consacra à ce Dieu protecteur de l'Empire , cet ornement de sa gloire , qui devoit éterniser sa mémoire & son nom. Il est le troisième Capitaine , qui depuis la fondation de Rome ait eu l'honneur

de remporter & de consacrer des dépouilles opimes. Romulus est le premier, qui s'est décoré de cette espèce de gloire pour avoir tué de sa main Acron Roi des Céniniens, le second Cornélius-Cossus qui défit & tua Tolumnus Roi des Véiens, enfin le troisième est le célèbre Marcellus, qui est le dernier Triomphateur, qui ait porté dans son Triomphe des dépouilles de cette excellence.

Le cirque dont nous allons parler, & le chemin de Rome à Rimini sont deux ouvrages trop mémorables pour laisser ignorer au Lecteur & l'époque de leur construction & le nom de leur auteur. C. Flaminius, qui s'étoit déjà rendu recommandable, pendant son Consulat, par des avantages considérables, qu'il avoit remportés sur les Gaulois, voulut rendre sa Censure célèbre & immortaliser son nom par deux ouvrages, grands, beaux & utiles; l'un est le cirque appelé de Flaminius; & l'autre ce grand chemin ferré, qui conduit de Rome à Rimini, de cent-cinquante mille de longueur. Il est à remarquer que Rome employa à la construction de ces ouvrages deux

AN.M. 3787.

AV.J.C. 217.

AN. R. 532.

Cirque de

Flaminius;

Chemin de

Rome à Ri-

mini.

armées Consulaires, qui étoient sur pied & sans occupation militaire. La République avoit alors pour maxime de ne laisser point languir les troupes dans l'oïveté, dont le fruit est d'énerver le corps & d'abattre le courage. Nous pensons différemment; du moins agissons-nous, comme si nous ne pensions pas de même. Rome se trouvoit fort bien de sa façon de penser & d'agir. Par ce moyen elle avoit des troupes infatigables au travail & invincibles au combat. Les grandes routes étoient d'une beauté & d'une solidité à l'épreuve de toute insulte, & même du laps du temps; on voyoit tous les jours s'élever quelque ouvrage nouveau, qui servoit également & à l'utilité du public & à l'ornement de Rome & de l'Empire. Pour nous, sans être déchargés de l'entretien de cent mille hommes de troupes & plus, nous n'avons aucun de ces avantages que Rome retiroit de ses troupes en temps de paix.

Nous avons dit comment Démétrius de Pharos avoit mérité par ses noires trahisons de devenir le Tuteur du jeune Roi Pinée, & le Régent du Royaume au préjudice de la Reine.

Les

Les dignités changèrent la fortune du traître , mais elles ne firent aucun changement dans son caractère ni dans sa conduite. Il fut toujours traître & toujours perfide. Dès que ce nouveau Régent d'Illyrie vit les Romains embarrassés dans la guerre des Gaulois , il secoua le joug & leva l'étendard contre eux. Il entra à main armée dans le pays de conquête , & dans celui des alliés , le pilla & le ravagea. Les Romains lui laissèrent faire ces actes d'hostilité sans s'opposer au cours de ses brigandages. Mais dès qu'ils se furent débarrassés des Gaulois , ils lui déclarèrent la guerre , & résolurent de poursuivre à toute outrance un malheureux , un scélerat que ni la religion du serment , ni les motifs de reconnaissance n'avoient pu contenir dans le devoir. Les deux Consuls de l'année eurent ordre de marcher contre lui. L'expédition ne fut ni longue , ni difficile ; & quoique Démétrius ne manquât ni de courage , ni d'habileté , il ne put tenir contre deux armées Consulaires. Il fut chassé en très-peu de temps de Dimale , une de ses plus fortes places , dont Æmilius se rendit maître en

AN. M. 3788.

AV. J. C. 216.

AN. R. 533.

Guerre d'Il-

lyrie.

Polyb.

Epitom. lib.

10.

App. pag.

760.

sept jours de siège. L'Isle de Pharos son dernier asyle , & sa Patrie , ne fit pas une résistance plus vigoureuse. La ville fut prise , livrée au pillage , & rasée. Démétrius , qui avoit sagement pourvu à sa retraite en cas de malheur , se sauva sur une frégate , & se retira auprès de Philippe Roi de Macédoine. Sur ce nouveau théâtre il fut aussi scélérat , aussi perfide & aussi ingrat qu'il l'avoit été dans sa Patrie. Comme il contribua beaucoup à corrompre le naturel de ce jeune Prince , qui d'abord avoit fait l'admiration de tous ses sujets , il fut aussi le principe de tous les malheurs extérieurs & domestiques , qui accablèrent ce Monarque. Au reste les Romains laissèrent au jeune Prince Illyrien son Royaume & sa Couronne. Ils n'étoient pas encore assez injustes pour punir dans le Pupille les fautes d'un Tuteur , qu'ils lui avoient eux-mêmes donné.





LIVRE SEPTIÈME.

HISTOIRE DE ROME
pendant la seconde guerre punique,
ou de Carthage.

SEPTIÈME ÉPOQUE,
Qui renferme l'espace de 70 ans.

PARAGRAPHE I.

Etat de Carthage & de Rome.

L E S grands accroissemens des Carthaginois en Afrique sous la sage conduite du Sénat & par le courage d'Amilcar ; leur vaste domination en Espagne , que le même Amilcar & Asdrubal son successeur & son gendre , avoient étendue jusqu'à l'Ebre , donnoient à Rome de justes craintes & de vives allarmes. Le Sénat Romain , qui prévoyoit l'orage , & qui craignoit qu'il ne vînt enfin à éclater ,

Etat florissant de Carthage.

Inquiétudes de Rome.

O ij

*Polyb. lib. 3.**Tit. Liv. lib.**21. Cap. 1-63.**App. de bell.**Annib. pag.**313.-348.**Flor. lib. 2.**Cap. 6.**Aurel. Viſt.**de Annib.*

travaila à se mettre en repos de ce côté-là, par un traité qu'il eut l'adresse de conclurre avec Asdrubal, Général des Carthaginois en Espagne. Ce traité portoit que Carthage ne feroit pas la guerre au-delà de l'Ebre, & que ce fleuve serviroit de barrière aux deux peuples. La ville de Sagonte, de tout temps alliée & amie de Rome, quoique située en-deça de l'Ebre fut comprise dans le traité par déférence pour les Romains. Mais un traité étoit une foible barrière pour arrêter un peuple qui n'avoit quitté les armes, que parcequ'il étoit épuisé de forces & d'argent; qui n'avoit souscrit aux conditions qu'on lui avoit prescrites avec autant de dureté que de hauteur, que pour se procurer le temps de rétablir ses affaires pour recommencer la guerre avec plus de vigueur & d'acharnement.

En effet les Carthaginois ne se virent pas plutôt en état de soutenir une nouvelle guerre, qu'ils la recommencèrent avec une fureur qui annonçoit la ruine entière de l'une des deux Républiques rivales. Le siège, la prise & la ruine de Sagonte par Annibal, fut le prétexte de cette

Prétextes de
la seconde
guerre puni-
que.

guerre , & Annibal le véritable auteur. Le regret des Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile dans la dernière guerre , les hauteurs , les exactions continuelles des Romains , & leur injuste invasion des Isles de Corse & de Sardaigne , furent les seules & véritables causes de la rupture du traité de paix , & du renouvellement de la guerre entre ces deux peuples rivaux :

Causes véritables de cette guerre.

Rome informée du malheur de Sagonte , se livra à une si grande douleur , & à une telle consternation , qu'il ne fut pas possible dans ces premiers jours d'affliction de s'occuper d'autre chose que du malheureux sort d'une ville , qui étoit devenue la victime de son inviolable attachement pour elle. On se reprochoit avec justice sa lenteur à secourir un peuple si fidèle ; & on rougissoit d'avoir perdu tout le temps en vaines délibérations & en Ambassades inutiles , au lieu de voler au secours de si fidèles alliés. A ces sentimens de compassion & de honte , & aux justes reproches qu'on se faisoit d'avoir manqué aux Sagontins , succédèrent de vives allarmes pour eux-mêmes. Les Romains furent si

Consternation des Romains.

frappés de cette expédition d'Annibal, qu'ils s'imaginoient voir l'ennemi dans l'Italie & aux portes de la Capitale, & eux-mêmes aux prises, combattant sous les murailles de Rome pour le salut de Rome même. Le nom d'Annibal fit dès lors sur les Romains une telle impression de crainte, qu'ils ne se crurent jamais en sûreté, que lorsque ce grand homme cessa de vivre par un crime dont les actions les plus éclatantes des Romains ne pourrout jamais effacer la noirceur.

AN. M. 3789.

AV. J. C. 215.

AN. R. 534.

Ils envoient

à Carthage

d'envoyer

Annibal.

Quand on fut un peu revenu de ces premiers mouvemens d'affliction & de crainte ; car il faut rendre justice (les Romains sçavoient s'affliger, sans se laisser abattre ; ils sçavoient craindre, mais sans se décourager) on déclara la guerre à Carthage dans une assemblée du peuple que l'on tint à ce sujet. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre du moins en apparence le bon droit de leur côté, le Sénat jugea à propos, avant que de faire aucun acte d'hostilité, d'envoyer une Ambassade à Carthage pour demander une juste satisfaction ; & en cas de refus, comme les apparences y étoient, de leur

déclarer la guerre. Les Ambassadeurs Romains étant arrivés en Afrique, furent admis à une audience publique, dans laquelle ils firent part à l'assemblée du sujet de leur commission. Ils étoient chargés de demander qu'on leur livrât Annibal, comme l'auteur du malheur de Sagonte, & de l'infraction de la paix pour s'en faire justice eux-mêmes. La proposition fit horreur & parut ridicule : on s'en moqua & on n'accorda rien. Sur le refus net & précis de toute satisfaction de la part de Carthage, un des Ambassadeurs Romains C. Fabius-Maximus, prenant la parole, & levant, selon la coutume, le pan de sa robe : *Nous vous apportons, dit-il, la paix, ou la guerre ; nous vous en laissons le choix : laquelle voulez-vous. Choisissez vous-même*, répondit fièrement le Président du Sénat : *nous vous donnons la guerre*, repliqua l'Ambassadeur Romain. *Nous l'acceptons de bon cœur, & la ferons de même*, repliquèrent les Carthaginois.

Ils déclarent
la guerre à
Carthage.

Pour rendre le Lecteur attentif à l'histoire de cette guerre, il ne sera pas inutile de lui faire remarquer que la seconde guerre punique est de tou-

Des les guerres de l'Antiquité la plus mémorable & la plus intéressante. Tout y est grand & curieux, tout y est instructif & surprenant. Dans toutes les autres guerres dont l'histoire nous à conservé le souvenir & le détail, nous n'y voyons point, comme dans celle-ci, une pareille hardiesse dans les entreprises, des mesures concertées avec tant de sagesse, des événemens si variés, des succès arrachés, pour ainsi dire, à la fortune par des efforts de prudence & d'adresse. Nulle part l'histoire ne nous présente des peuples si puissants & si belliqueux aux prises les uns contre les autres avec tant d'acharnement & de haine; nulle part la victoire n'est si longtemps douteuse & incertaine: enfin on ne voit chez aucun peuple des Généraux dont la capacité, l'habileté & la supériorité du mérite, ne laissent rien à désirer, & remplissent parfaitement l'idée qu'on peut se former d'un grand guerrier. Tel étoit sur tout le grand Annibal, qu'il est important de connoître avant que d'entrer en matière.

Annibal étoit né soldat. L'exercice continuel des armes en fit le Capi-

tain le plus consommé, qui ait jamais paru. Il est vrai que l'art trouva en lui les dispositions les plus excellentes du corps & de l'esprit. Grandeur de courage, intrépidité d'ame, hardiesse & valeur; mais sans témérité; réglant toujours ses démarches sur la prudence & le conseil, il fut toujours juste dans ses projets, & n'en forma que de grands; avec des vûes immenses secondées d'un génie admirable pour les mener à un heureux terme: il fut actif, vigilant & attentif, au point de n'être jamais surpris; & d'une adresse admirable à surprendre les autres: infini dans les expédiens & dans les ressources; aussi habile à se tirer du péril qu'à y jeter les autres & à les y faire périr; d'une fermeté d'ame & de courage à n'être ébranlé par aucun revers de fortune; enfin d'une présence d'esprit sans égale dans l'action & dans le péril; d'une connoissance si parfaite de la guerre, que personne n'a jamais mieux possédé toutes les parties de cet art, ni rempli cette profession avec plus de succès & de gloire. A toutes ces grandes qualités de l'ame, il réunissoit la vigueur & la

& ceux-là même qui sont les plus partiaux & les plus intéressés à rabaisser le mérite de ce grand personnage, lui prodiguent les louanges à pleines mains, & sont inépuisables sur son sujet. Il est vrai que quelques-uns ont voulu nous faire croire, que de si grandes qualités étoient ternies par des vices encore plus grands : sans foi, disent-ils, sans religion, sans humanité, sans aucun respect pour la vérité & sans aucune crainte des Dieux ; se faisant un jeu & un amusement des traités & des sermens. La suite de l'histoire nous montrera que ces traits vicieux ne conviennent point à l'Héros de Carthage ; & que ce portrait de l'Historien latin est outré, venant d'une main jalouse de sa gloire, & vendue à celle de Rome sa Patrie.

Pendant que les Romains se con-

Marche
d'Annibal.

sumoient en gémissemens, en délibérations, en Ambassades & en formalités inutiles pour en venir à une guerre ouverte, Annibal, à la prévoyance de qui rien n'échappoit, donnoit ses soins à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne pendant son absence. Il laissa à Aldrubal son frère le soin de

défendre celle-ci , & lui donna pour cet effet une bonne armée. Il fit passer aussi en Afrique un bon corps de troupes Espagnoles. Puis il se transporte à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits à Hercule , & pour lui en faire de nouveaux , afin de se rendre ce Dieu propice dans l'exécution de ses desseins. Après toutes ces sages & religieuses précautions , il se met en marche pour tenter l'entreprise la plus hardie que jamais guerrier eût osé concevoir ; & que l'événement seul a pu justifier. Il dirige sa marche droit aux Pyrénées , traverse & franchit ces montagnes escarpées & arides ; passe le Rhône à la vue d'une armée formidable de Gaulois , qui vouloient lui disputer le passage , les bat , les défait & les met en fuite.

Il passe les
Pyrénées , le
Rhône , &
bat les Gau-
lois.

Les Romains, voyant que la guerre avec Carthage devenoit sérieuse sortirent enfin d'une espèce d'indolence , dans laquelle ils avoient vécu depuis la paix avec cette République , & à laquelle ils s'étoient comme apprivoisés. On fit à Rome des levées extraordinaires ; & on mit sur pied tant en troupes nationales , qu'en celles des

alliés , plus de soixante mille hommes d'Infanterie , & six mille de Cavalerie. Ce prodigieux armement marque la terreur des Romains : & il faut convenir qu'elle n'étoit pas mal fondée. Rome en rendant justice à son ennemi , se rendoit justice à elle-même. Elle n'ignoroit point qu'elle n'avoit de troupes que de nouvelle levée , & point agguerries : la disette de bons Généraux n'étoit pas moins réelle dans la République. Rome sentoit son foible , & n'osoit comparer ses troupes à celle de Carthage , qui étoient en haleine & aux prises depuis longtemps contre des peuples belliqueux , & toujours victorieuses. Nulle comparaison de ses Généraux avec Annibal. Ces réflexions rendoient Rome incertaine , & flottante ; & je pense , que si elle avoit pu sauver son honneur , elle auroit préféré la paix à la guerre. Mais on étoit trop engagé pour reculer.

Des troupes qu'on avoit levées , on en forma deux armées , dont on confia le commandement aux deux Consuls qui étoient en place cette année-ci. On donna au Consul Sempronius une flotte de soixante galères

avec une armée de débarquement très-considérable pour porter la guerre en Afrique, & faire une puissante diversion des forces de l'ennemi; mais les besoins de l'Etat ne lui permirent pas de faire le trajet. Cornélius-Scipion eut ordre d'aller au-devant d'Annibal & de le combattre partout où il le rencontreroit. Mais Annibal étoit si plein de l'exécution de son projet, & avoit tant d'empressement d'arriver en Italie qu'il le négligea & l'évita. Ce n'est pas qu'il le craignit, car le Général Romain n'étoit ni par lui-même, ni par le nombre de ses troupes, un ennemi fort redoutable, mais le Carthaginois vouloit entrer en Italie avec toutes ses forces. Rempli de cette idée il s'avance vers les Alpes & se fraye une route à travers ces horribles montagnes dont l'aspect seul glaçoit d'effroi & d'horreur. Mais rien n'étoit capable d'arrêter son intrépidité & son impatience. Ni la hauteur de ces montagnes dont la pointe sembloit toucher au ciel, ni la neige dont elles étoient couvertes, ni le froid, ni la glace, ni les rochers qui souvent lui fermoient d'un côté le

Il passe les
Alpes.

chemin , & de l'autre ne lui laissoient entrevoir qu'un abîme d'une profondeur immense : rien de tout cela ne put ni ralentir , ni suspendre d'un moment l'activité de son courage. Enfin supérieur & victorieux de tous ces obstacles dont l'idée seule n'auroit pas permis à tout autre d'en tenter la victoire , après avoir lutté pendant quinze jours contre ces horribles barrières que la nature sembloit opposer à ses projets, il arrive en Italie dans ces aimables & fertiles plaines arrosées par le Pô.

Un des premiers soins du Général Africain , qui se voyoit victorieux des Pyrénées & des Alpes , fut de donner quelque repos à son armée pour la remettre des fatigues extraordinaires qu'elle avoit essuyées durant le cours d'une route de cinq mois entiers. Pendant ce temps-là , il fit la revue de ses troupes , & il vit avec douleur , mais sans se décourager , qu'elle étoit diminuée de près de la moitié , & réduite à vingt-cinq mille hommes. de pied & à six mille chevaux. Armée toutefois formidable , non pas par le nombre , mais par la valeur & par l'intrépidité des soldats

dont elle étoit composée. C'est avec cette poignée de gens, pour parler ainsi, qu'Annibal va mettre en œuvre ces rares qualités dont la nature & l'art l'avoient orné à l'envi l'un de l'autre, & qu'il va étaler aux yeux du monde entier ces talents supérieurs, qui lui donnèrent tant d'avantage sur les Romains.

Prise de
Turin.

Lorsque ses troupes furent un peu retablies de leurs travaux, le Général Carthaginois entre en campagne, & commence ses expéditions en Italie par le siège de la ville de Turin en Piémont, & la prend d'assaut en trois jours. Une si prompte expédition jeta la terreur dans le pays, & servit à confirmer l'idée avantageuse qu'on avoit conçue de sa rare capacité dans les armes par le bruit de la renommée, qui l'avoit précédé dans l'Italie. Ce prélude fut de bon augure pour lui. Les Italiens en jugèrent de même. Cependant le Consul Scipion, dont Annibal avoit trompé la vigilance, s'étoit rembarqué promptement pour repasser en Italie, dans le dessein d'aller attendre Annibal à la descente des Alpes pour lui livrer bataille. Ce Général se flattoit d'avoir

bon marché d'une armée diminuée de moitié & harassée de fatigues. Mais quelle fut sa surprise de trouver Annibal en campagne & déjà victorieux. Ce trait du courage & de la célérité du Général Carthaginois, ne diminua cependant rien de l'ardeur que le Général Romain avoit de se mesurer avec lui. Il alla au-devant d'Annibal. Il n'eut pas de peine à le rencontrer ; parceque celui-ci n'avoit pas moins d'empressement que lui à en venir à une action dont l'éclat pût établir la confiance parmi les peuples, qui auroient envie de se déclarer pour lui. La rencontre des deux armées se fit près le Tésin*. Le Consul impatient & qui couroit à sa perte, passe le premier la rivière & va fièrement avec les restes d'une armée nouvellement défaite par les Gaulois, & des soldats de nouvelle levée, présenter la bataille à une armée agguerie, cent fois victorieuse & devenue terrible par le passage des Pyrénées & des Alpes. On juge bien qu'Annibal ne refusa pas le combat.

* Petite rivière, qui se décharge dans le Pô.

Bataille du
Téfin.

Il s'y présenta de la meilleure grace du monde, presque sûr de la victoire par la disposition qu'il connoissoit dans son armée, de vaincre ou de mourir. Il la range sur l'ordonnance de celle du Consul, qui étoit sur une seule ligne. Dès le premier choc l'Infanterie légère de Scipion fut enfoncée & mise en fuite. La Cavalerie se défendit un peu moins mal & plus long-temps. Mais celle d'Annibal, qui étoit & plus nombreuse, & tout autrement dressée que celle des Romains, l'ayant enveloppée de toutes parts, la déroute devint alors générale, & la perte considérable. Le Consul fut dangereusement blessé dans l'action; mais l'amour & le courage de son fils, qui n'étoit alors âgé que de dix-sept ans, & qui faisoit sa première campagne sous les yeux de son père, l'arracha des mains des ennemis & du sein de la mort. C'est ainsi que ce jeune Héros commence à signaler son courage par un endroit qui lui fait beaucoup d'honneur.

Fruits de
cette pre-
mière vi-
ctoire.

C'est-là le premier coup que frappa Annibal en Italie contre les Romains; qui tout terrible qu'il est, ne peut être regardé que comme un

prélude de cette foudre que nous verrons bientôt éclater avec un bruit & un fracas horrible aux bords de la Trébie, au lac de Trasymène & au village de Cannas. Il fut redevable de ce premier avantage à sa Cavalerie Numide, qui eut presque tout l'honneur de cette journée. Le fruit de ce succès, comme l'avoit prévu notre rusé Africain, fut de gagner les Gaulois, & de les mettre dans ses intérêts. Tous ceux du voisinage, que la présence du Consul avoit tenus dans le devoir, vinrent en foule dans son camp grossir son armée, & lui promettre tous les secours, & en hommes & en vivres, qui dépendroient d'eux.

Scipion, après cet échec, quoiqu'il eût mis entre les Carthaginois & lui le fleuve du Tésin, ne se crut pas en sûreté auprès d'un ennemi aussi redoutable. Il passa le Pô en diligence, & alla se camper dans les agréables plaines du territoire de Plaisance. Mais il en fallut bientôt décamper, & mettre encore la Trébie entre deux. Annibal, qui n'avoit point d'égal en activité & en diligence, l'eut bientôt joint. Scipion, qui n'avoit ni le cou-

Annibal
poursuit le
Général Ro-
main.

rage, ni le pouvoir, à cause de sa blessure, de se mesurer une seconde fois avec Annibal, & qui d'ailleurs craignoit avec raison quelque trahison de la part des Gaulois dans les pays desquels il étoit campé, songea à aller chercher une retraite plus sûre. L'armée Romaine décampa donc encore une fois, & passa la Trébie. Dès que le Carthaginois en fut informé, il détacha sa Cavalerie Numide pour courir sur l'arrière-garde; l'ardeur du butin la sauva. Les Numides s'amuserent à fouiller inutilement dans le camp abandonné; pendant ce temps les Romains échappèrent à leurs poursuites. Ils ne purent se saisir que de quelques traîneurs, sur qui ils déchargèrent leur mauvaise humeur du peu de succès de leur course.

Annibal, qui ne vouloit pas perdre l'ennemi de vue, ne tarda pas de venir camper sur l'autre bord de la Trébie, à portée du camp Romain. Là son armée se trouva si extraordinairement augmentée par l'arrivée des Gaulois, que son camp commençoit à souffrir de la disette des vivres. Il y avoit assez près de-là une petite ville, nommée Clastidium,

dont les Romains avoient fait leur magasin d'armes & de vivres. Attaquer cette place, la prendre d'assaut & la livrer au pillage, eût été une chose fort du gout du Général Carthaginois. Mais cette entreprise, à la vûe d'une armée Romaine, souffroit des difficultés, demandoit du temps; & la disette ne permettoit aucun délai. Annibal, fertile en ressources & en expédiens, envoya un détachement devant la place, avec ordre de tenter le Gouverneur avant que de faire aucun acte d'hostilité; il lui fit offrir quatre cents pièces d'or pour récompense. L'avarice du Gouverneur ne put tenir contre un attrait si puissant. Il livra la place aux Carthaginois aussi bien que la garnison. Annibal la traita avec beaucoup de douceur, & l'incorpora dans ses troupes. Par ce coup de politique, le Général Carthaginois mit l'abondance dans son camp, & fit passer l'indigence dans celui des Romains. Une conduite si sage donna lieu de croire à Rome, que le Général Carthaginois en sçavoit plus que tous les Romains & en politique, & en matière de guerre.

Il se rend
maître de la
ville de Cla-
stidium.

Après la défaite du Tésin, le Sénat avoit écrit au Consul Sempronius qui étoit encore en Sicile, plus occupé à se défendre contre les efforts des flottes Carthaginoises que des préparatifs de son passage en Afrique. Cette Compagnie, en lui apprenant l'échec de son Collègue, lui ordonnoit de repasser la mer, de venir au secours de la Patrie, & de joindre son armée aux débris de celle de Cornélius. Sempronius obéit sur le champ, s'embarque avec ses troupes & va prendre terre à Rimini. De-là il alla joindre par terre son Collègue au camp de la Trébie, où il le trouva occupé à panser sa playe, & à se défendre contre la vigilante activité & contre les ruses du Général Africain. Celui-ci, qui prévoyoit que les Romains dont toutes les forces étoient réunies par l'arrivée de Sempronius, voudroient prendre leur revanche, s'approcha du camp des ennemis, dont il ne se trouva plus séparé que par la petite rivière de la Trébie. Cette proximité des armées ennemies donna lieu à quelques escarmouches, où Annibal, de dessein prémédité, laissa emporter à Sempronius

quelque léger avantage , pour l'attirer par cet appas à une action générale. Sempronius donna dans le piège ; vain & glorieux par caractère , il regarda ces succès comme un garant sûr de la victoire. Il se détermine , contre l'avis de son Collègue , à donner une bataille dont il vouloit avoir seul toute la gloire ; au lieu de l'honneur dont sa vanité le flattoit , nous allons voir qu'il eut seul toute la honte de la défaite de la Trébie.

Annibal dont la capacité & l'expérience lui faisoient sentir qu'il ne pouvoit se soutenir dans son entreprise que par de nouveaux exploits & de nouveaux succès , se scut très-bon gré d'avoir amorcé la témérité du bouillant Sempronius , & de l'avoir amené au point qu'il desiroit. Plein de confiance dans ses troupes qui rémoignoient une nouvelle ardeur d'en venir aux mains avec les Romains , il dresse une embuscade au Consul , qui s'en méfia d'autant moins , que le pays n'en paroissoit pas susceptible à cause que c'étoit une grande & vaste plaine & très-découverte. Un ruisseau dont les bords étoient escarpés , y rouloit ses eaux

Combat de
la Trébie.

en serpentant. Ce fut-là que le rusé Carthaginois plaça son embuscade, sans que les Romains en conçussent le moindre ombrage. Ces précautions prises, Annibal envoya dès le grand matin sa Cavalerie Numide insulter les Romains jusques sous leurs retranchemens avec ordre de faire leur retraite lentement & d'attirer ainsi les ennemis en deça de la Trébie, qu'ils ne manqueroient pas de passer. Tout arriva comme Annibal l'avoit prévu. A la vûe de la Cavalerie Numide, Sempronius lâche la sienne contre, fait sortir ses gens de trait, & enfin toutes ses Légions. Les Numides font assez de résistance pour ne pas se laisser écraser; mais ils se retirent assez précipitemment pour laisser croire aux ennemis qu'ils avoient peur, & repassent le fleuve. Sempronius donne dans le panneau; & malgré la rigueur de la saison, (c'étoit en hyver) de la pluye & de la neige, il ordonne de poursuivre ces fuyards, & de passer la rivière. A peine fut-on sur l'autre rive, que ces malheureuses troupes étoient plus qu'à demi vaincues par le froid, & par la faim.

Annibal

Annibal, de son côté, avoit eu grand soin de faire prendre de la nourriture à ses soldats, & de les faire bien chauffer. Dès qu'il vit les ennemis en deça de la rivière, il sort de son camp en bon ordre, & va au-devant d'eux. L'attaque commença par l'Infanterie légère. Celle des Romains ne figura pas trop bien; Elle se réfugia au plus vite dans les intervalles des lignes. Enfin la grosse Infanterie s'ébranla, & la Cavalerie aussi. Celle des Romains fut bientôt culbutée par celle des Carthaginois & mise en fuite. La déroute de la Cavalerie ayant laissé les aîles des Légions à découvert, les Numides vinrent les attaquer en flanc. Dans ce moment les troupes embusquées sortent de leur retraite, & enveloppent les Romains. La nécessité de mourir ou de sauver sa vie par quelque coup de désespoir ranima le courage des Romains. Dix mille se firent jour à travers les bataillons ennemis, tuent tout ce qui s'oppose à leur passage & ne cessent le massacre, que lorsqu'ils se trouvent en sûreté. Ces braves soldats se retirèrent à Plaisance, & furent presque les seuls qui se sauvèrent.

Les Romains sont vaincus.

Victoire d'Annibal.

rent de la fureur des Carthaginois. Tout le reste périt ou par le fer, ou fut noyé dans le passage de la Trébie, ou fut pris prisonnier par les ennemis. On fait monter la perte des Romains à vingt-six mille hommes. Du côté d'Annibal la victoire fut complète. Il perdit très-peu de monde. La plus grande perte tomba sur les Gaulois, qui furent ou plus exposés, ou qui se défendirent avec moins de courage que les Carthaginois & les Espagnols.

La nouvelle de l'événement de cette bataille fit à Rome la même impression de douleur & de crainte qu'y avoit faite, il n'y avoit pas longtemps, celle de la prise de Sagonte. On croyoit voir à chaque instant l'ennemi victorieux aux portes de Rome; & on se trouvoit sans troupes & sans secours pour défendre la ville, & pour en éloigner les ennemis. Rome n'avoit point eu en tête jusqu'ici de Général ni si habile, ni si brave, ni si heureux; & elle-même ne s'étoit jamais trouvée dans une si grande disette de bons Généraux. La défaite de deux armées Consulaires jettoit les Romains dans la dernière consterna-

Alarme des
Romains.

tion. On murmuroit, on se plaignoit & on se lamentoit: mais comme ces plaintes & ces lamentations n'adoucissoient point le mal, & qu'elles n'en étoient point le remède, on reprit ses esprits & on songea sérieusement à prévenir les suites d'un si fâcheux événement. On leve des troupes, on équipe des flottes & on fait tous les préparatifs nécessaires pour entrer de bonne heure en campagne, & prévenir même l'ennemi, s'il étoit possible. Mais Annibal n'étoit pas un Général de caractère à se laisser surprendre, ni prévenir.

Aux premières indices de l'arrivée du printemps, il tire ses troupes des quartiers d'hyver, & se met en campagne, pour entrer dans l'Etrurie. De deux chemins dont l'un étoit plus long, mais plus doux & plus facile; & l'autre plus court, mais beaucoup plus rude il se détermine pour ce dernier. Annibal avoit en cela plusieurs vûes; ces entreprises difficiles endurcissoient le soldat au mal, intimidoient les ennemis, & donnoient de l'éclat & de la célébrité au Général. Celle-ci eut le succès qu'il désiroit, mais elle lui coûta horriblement cher.

AN. M. 4790.
AV. J. C. 214.
AN. R. 555.
Annibal va
en Etrurie
par le marais
de Clusium.
Tit. Liv. lib.
22. cap. 1-61.

Le passage des Pyrénées & des Alpes n'avoit eu rien qui approchât de la fatigue du marais de Clusium. L'armée fut pendant quatre jours & quatre nuits, sans cesse dans la boue & dans l'eau, marchant toujours, & sans trouver un seul endroit sec, pour y prendre un peu de repos. Les Africains & les Espagnols, accoutumés à ces sortes de fatigues se tirèrent assez bien de cette marche; mais pour les Gaulois il en périt une quantité prodigieuse, de lassitude & d'insomnie. Les chevaux & les bêtes de charge ne furent pas tous assez forts pour résister à tant de maux. Il y en eut quantité qui périrent. Annibal lui-même, tout invulnérable qu'il affectoit de paroître, se ressentit considérablement des incommodités du passage du marais. Il fut atteint d'une fluxion aux yeux, causée apparemment par l'alternative du froid & du chaud; & comme la circonstance du passage ne lui permettoit pas de faire aucun remède, & de prendre aucun repos, il perdit un œil.

C. Flaminus & P. Servilius, Consuls,

Cependant Rome venoit de se donner deux nouveaux Généraux; & tels qu'il les falloir à Annibal. Dès que

celui-ci fut sorti de son marais & entré dans l'Etrurie, son premier soin fut de s'appliquer à pénétrer les desseins du nouveau Général, que Rome lui opposoit, & de connoître son caractère. Ce rival du Héros Carthaginois avoit déjà été Consul. Il avoit remporté quelque victoire sur les Gaulois, & n'étoit pas sans quelque mérite. Il s'appelloit C. Flaminius. Comme il n'étoit pas au gré du Sénat, & qu'il craignoit que les Augurs parlant le langage des Sénateurs ne trouvassent quelque vice dans son éléction, il sortit de Rome sans prendre possession de sa Charge & se rendit à Rimini, où il fit avec solennité la cérémonie de son entrée dans l'exercice du Consulat. De-là il traverse l'Appennin, & arrive à Arrétium dans l'Etrurie. Son évasion précipitée de Rome, & contraire aux usages de la religion & de la police, fit jeter les hauts cris contre lui. Mais comme il n'en entendoit rien, & qu'il se trouvoit à la tête d'une bonne armée qui lui étoit dévouée, il prit le parti de laisser crier, & ne tint aucun compte, ni des lettres qu'on lui écrivit, ni des

Députés qu'on lui envoya pour l'engager à retourner à Rome.

Muses d'Annibal.

Pendant ce temps-là Annibal n'avoit pas perdu son temps. La conduite du Consul à l'égard du Sénat lui fit juger qu'il auroit à faire à un homme avide d'une fumée de vaine gloire, bouillant, impétueux & hardi jusqu'à la témérité. Sur ces pronostics, il forme son plan pour les opérations de la campagne prochaine. Il s'approche de son ennemi laissant partout des traces funestes de son passage. Sous les yeux du Consul, & presque sous les retranchemens de son camp, les Carthaginois ravageoient la campagne, pilloient les maisons, désoloient le pays & mettoient toute cette vaste & fertile plaine à feu & à sang. On juge bien que du caractère dont étoit Flaminius, il n'étoit pas d'humeur à demeurer tranquille; son ennemi étant en haleine. La vue de tant de désolations, la ruine entière du pays, Annibal tranquille au cœur de l'Italie & menaçant Rome; tous ces objets l'irritèrent de telle sorte qu'il ne fut plus maître de lui-même. A la suite d'un Conseil de guerre, où personne

n'avoit été de son avis, il fait placer le signal du départ & du combat. Annibal continuoit sa route vers la Capitale; mais dès qu'il fut informé par ses espions des desseins du Consul, & de sa marche, il songe à trouver un terrain propre à livrer bataille à son avantage. Il campe auprès du lac de Trasimène *. Là étoit un vallon fort uni & fort spacieux, bordé de deux côtés d'une chaîne de montagnes, & fermé au fond par une colline escarpée & de difficile accès. Ce fut-là qu'Annibal affit son camp : cependant il eut soin de garnir à loisir les éminences à droite & à gauche, de troupes qui s'étendoient presque jusqu'à l'entrée du vallon.

Flaminius arrive sur le soir, & n'eut que le temps de dresser son camp sur le lac à l'entrée du vallon. Comme sa capacité n'égalait pas sa présomption, il n'eut garde de soupçonner aucun stratagème de guerre, dans un lieu néanmoins qui en étoit très-susceptible, & ayant à faire à un ennemi fécond en ce genre. Il vit le camp des Carthaginois en face du

Bataille de
Trasimène.

* Aujourd'hui le lac de Pérouse.

rien, & voila tout. La nuit se passa fort tranquillement. Au point du jour on se prépare de part & d'autre au combat. Le Consul, impatient de se mesurer avec le Héros de Carthage, sort le premier de son camp, & range ses troupes dans le vallon. Le Carthaginois va au-devant de lui avec le gros de son armée, & envoie ordre aux troupes embusquées de sortir & d'attaquer les ennemis en queue & en flanc. Dans le moment même & dès le premier choc, les Romains se trouvent enveloppés & chargés de tous côtés. On peut juger de leur surprise, eux qui sur la foi de leur Général étoient accourus au combat, comme à une victoire assurée. Les ennemis, profitant de la consternation & du désordre qu'ils avoient jettés dans l'armée Romaine, en faisoient un massacre horrible. Flaminius, qui comprit qu'il avoit manqué de prudence dans cette occasion, ne perdit pas courage. Intrépide & ne craignant aucun danger, il couroit de côté & d'autre, partout où il croyoit que le besoin le demandoit. Il encourageoit les soldats, les secouroit & leur montrait l'exemple de mépriser le péril.

Mais il auroit fallu être tout à la fois en différens endroits.

Dans cette fâcheuse alternative où se trouvoit l'armée de périr sans se défendre, ou de périr glorieusement, un corps de troupes s'étant rallié par hazard, forme le généreux dessein qu'inspire naturellement la valeur à des gens nés pour les armes. Ce fut de vendre chèrement aux ennemis leur vie & la victoire. Dès lors l'action devint très-vive, & l'acharnement si grand, qu'on ne s'aperçut d'aucun côté d'un affreux tremblement de terre, qui se fit dans ce moment-là même, & qui renversa & engloutit des villes & des montagnes en Italie. Le massacre dura trois heures sans discontinuation. Tant que le Consul put par sa présence & par son exemple encourager cette brave troupe, elle se soutint & résista à l'ennemi avec beaucoup de courage. Mais ce Général ayant été tué par un Cavalier Insubrien, ces braves gens se trouvant sans Chef, commencèrent dès lors à plier, & bientôt à prendre ouvertement la fuite. Six mille se firent jour à travers les ennemis, gagnèrent les hauteurs, & se retirèrent en

Défaite des
Romains.

bon ordre dans un village voisin. Le nombre des morts du côté des Romains monta à quinze mille hommes. Ces six mille braves, manquant de tout, se rendirent à Maharbal qui les tenoit assiégés, sur la parole néanmoins qu'il leur donna de les renvoyer la vie sauve. Mais Annibal ne se crut pas obligé de garder une parole qu'un Officier subalterne, & sans son aveu, leur avoit donnée. Subterfuge pitoyable, qui découvre la mauvaise foi en prétendant la couvrir. Dix mille échappèrent au carnage & à l'esclavage, errant les uns d'un côté, & les autres d'un autre, la plupart blessés & mourants, faute de secours. Annibal ne perdit que quinze cents hommes, parmi lesquels il s'y trouva trente Officiers. Il leur fit des obsèques les plus magnifiques qu'il lui fut possible, & rendit à tous les soldats les honneurs de la sépulture. Telle fut la juste punition de la folle & ambitieuse témérité de Flaminius, & du mauvais choix qu'avoit fait le peuple Romain d'un personnage si peu propre à être opposé au redoutable Annibal.

Il seroit difficile d'exprimer la con-

sternation que causa à Rome, la nouvelle d'un événement aussi triste. Le stile laconique & le ton sec avec lequel le Préteur Pomponius l'annonça, ne servit qu'à grossir le mal dans l'imagination des auditeurs, & à le faire croire plus grand qu'il n'étoit, quoiqu'il le fût beaucoup. *Nous avons, dit-il, perdu une grande bataille.* Chacun étoit dans des allarmes & dans des trances affreuses; le père craignoit pour son fils, la femme pour son mari, les enfans pour leur père, ou pour leur frère, & tous généralement se réunissoient à craindre pour la République, qu'ils croyoient toucher au jour de sa ruine. A cette fâcheuse nouvelle en succéda une qui annonçoit à la vérité un moindre malheur, considéré en lui-même, mais qui étoit très-grand & très-considérable, vu les circonstances présentes de la République & son épuisement. C'étoit la perte de quatre mille Cavaliers que le Consul Servilius envoyoit au secours de Flaminius son Collègue. Annibal, informé de leur marche, envoya Maharbal avec toute sa Cavalerie & un détachement d'Infanterie pour aller à leur rencontre. Celui-ci les chargea

Nouvelle
perte de quatre
mille Cavaliers.

si à propos & avec tant de fureur, qu'il en tua la moitié, & fit le reste prisonniers.

Les Romains, instruits par tant de pertes réitérées, songèrent sérieusement à se donner un Chef capable de s'opposer avec succès aux progrès rapides du fier Annibal. Le peuple, dans l'effroi où la dernière défaite l'avoit jeté, impatient & pressé d'ailleurs par les conjonctures fâcheuses, ne voulut point attendre le retour du Consul Servilius, à qui seul il appartenoit de droit de nommer un Dictateur. Il se choisit lui-même un Chef, qu'il appella Pro-Dictateur par respect pour les anciens usages. Ce choix tomba sur Q. Fabius Maximus dont le solide mérite en tout genre répondoit à l'éminence de la Magistrature, qu'on lui confioit. Le succès avec lequel il avoit déjà rempli le Consulat, géré la Dictature, & commandé des armées, assûroit la République de la dignité du choix qu'elle faisoit. Le peuple lui donna pour Général de la Cavalerie Q. Minucius Rufus, partisan zélé des Plébéiens, personnage Consulaire, plein de courage, mais incapable d'un premier commande-

Q. Fabius
Maximus,
Dictateur.

ment. Ainsi son zèle pour les intérêts du peuple l'éleva à cette dignité, plutôt que son mérite personnel.

Vœux du
Dictateur.

Le nouveau Dictateur, persuadé que les bons & les mauvais succès de la guerre viennent des Dieux, voulut consacrer les premices des fonctions de sa Charge par des actes de Religion. Ainsi, par le Conseil du Collège des Prêtres & du consentement du peuple, il voua le Printemps sacré*. On fit des prières publiques; on célébra le Lectisterne, & on voua à Jupiter les grands jeux, qu'on célébra avec une dépense & une solennité extraordinaire. Le Dictateur voua aussi à Vénus Erycine un Temple magnifique. Toutes ces cérémonies de Religion étoient très-propres à relever le courage des Romains, parce qu'ils aimoient à se persuader que leurs défaites étoient moins l'effet d'un défaut de courage en eux, qu'une juste punition des Dieux, dont ils espéroient fléchir la colère, & mériter la faveur par les vœux & les sacrifices qu'ils leur adressoient.

* Le Printemps sacré consistoit à immoler à Jupiter tous les animaux qui naîtroient dans un Printemps.

Plan &
conduite du
Dictateur.

Fabius, après avoir satisfait à tous ces devoirs de Religion, par lesquels il espéroit attirer sur la République la protection du Ciel, songea à régler, de concert avec le Sénat, tout ce qui étoit nécessaire pour arrêter Annibal dans ses rapides progrès. Il leva deux Légions, & alla avec ce renfort prendre le commandement de l'armée du Consul Servilius. Dès qu'il se vit à la tête d'une puissante armée, il se mit en marche pour aller chercher Annibal, dans le dessein ferme, non pas d'engager une action décisive, à moins qu'il n'y fût absolument contraint par la conjoncture des affaires & des événemens; mais de miner & de consumer peu-à-peu son ennemi qui ne pouvoit se soutenir que par de nouvelles victoires, & qui tomberoit infailliblement dans le mépris, & se ruineroit entièrement, en cessant de vaincre. Ce plan étoit fort bien imaginé, & le seul qui pût faire triompher Rome du Général Carthaginois. Le Dictateur ne s'en écarta jamais; il le suivit constamment, malgré les efforts d'Annibal, les reproches & les railleries des Romains, qui imputoient à timidité sa sage & utile lenteur.

Cependant Annibal n'étoit pas demeuré tranquille ; & tandis qu'à Rome on faisoit des processions , qu'on y célébroit des jeux , & qu'on perdoit le temps en délibérations , il avançoit toujours dans l'Italie , pillant , ravageant & réduisant en cendres tous les pays par où il passoit. Sa route l'ayant conduit du côté d'Adria , ville maritime sur la côte de la mer Adriatique , il profita du voisinage de la mer pour envoyer à Carthage des couriers pour apprendre à ses Concitoyens l'éclat de ses victoires & la rapidité de ses progrès en Italie. Ces nouvelles firent un plaisir extrême à Carthage ; la joie fut dans cette Capitale de l'Afrique aussi grande , que l'affliction l'étoit dans Rome. Dès lors on résolut de ne rien négliger pour accélérer la consommation de ses succès. Ce qu'on n'exécuta néanmoins qu'imparfaitement.

Dès qu'Annibal vit arriver Fabius dans l'Apouille où il étoit alors , il ne manqua pas d'aller aussi-tôt lui présenter la bataille , dans l'espérance de trouver encore un autre Sempronius , ou un autre Flaminius. Le Général Romain , selon le plan qu'il s'étoit

préscrit, ne bougea pas, & demeurant tranquille dans son camp. Dans cette occasion il eut à essuyer & les insultes des Carthaginois, qui lui reprochoient, ainsi qu'à ses soldats, d'avoir dégénéré de cette vertu martiale si naturelle à leurs pères; & les reproches des Romains, qui ne taxoient sa sagesse de rien moins que de lâcheté. Annibal, qui connoissoit mieux que les Romains eux-mêmes ce que valoit leur Général, se retira, le dépit dans le cœur; d'avoir affaire à un Général sage & prudent, & dont la conduite pourroit le jeter dans de grands embarras. Il ne désespéra pourtant pas de l'ébranler. Le rusé Carthaginois employa tous les stratagèmes que son habileté lui fournissoit; ravage des terres, siège, pillage, sac des villes, incendies des bourgs & villages, décampemens subits & précipités; en un mot il n'omit rien de ce qu'il crut capable de pouvoit attirer Fabius à une action générale: mais le tout fut en pure perte. Le Général Romain ne s'écarta pas du plan qu'il s'étoit tracé, & le suivit toujours uniformément.

Annibal, voyant l'inutilité de ses

artifices & désespérant de pouvoir attirer le Dictateur au combat, se déterminèrent à aller dans la Campanie pour en faire le ravage. Il espéroit que le spectacle d'une Province aussi belle, mise au pillage, & sans être défendue par les Romains, pourroit dégouter les Alliés du nom Romain, & les faire déclarer pour lui. Les Carthaginois firent en effet le dégât de cette riche Province, & s'enrichirent de l'ample & immense butin qu'ils y firent. Mais personne ne branla. Tous les Alliés persévérèrent constamment dans leur devoir. On voyoit à la vérité avec peine l'enlèvement des biens, le massacre de ses compatriotes, les villes & les campagnes désolées, ruinées, & incendiées; mais tous ces malheurs ne firent pas perdre à Rome un seul de ses anciens Alliés. Cependant comme le temps de la mauvaise saison approchoit, Annibal songea à prendre ses quartiers d'hyver, & à mettre en lieu sûr les richesses & les provisions qu'il avoit amassées dans ces fertiles contrées. Ce fut alors qu'il s'aperçut, qu'il lui avoit été plus aisé d'entrer dans ce pays, que d'en sortir. Il sen-

Annibal en-
fermé dans
les plaines
de Falerne.

tit que le Général Romain faisoit usage contre lui de ses ruses & de ses artifices. Mais le fonds n'étoit pas épuisé : c'est ici que le Général Carthaginois va paroître tout aussi grand, & plus encore que sur le Tésin, la Trébie & le lac de Trasimène ; & j'oserois même ajouter, plus grand qu'il ne paroîtra à la fameuse bataille de Cannes. Tout le monde en sent la raison : le succès d'une bataille dépend souvent du hazard ; & la gloire en est partagée avec tous les Officiers & tous les soldats, qui ont fait leur devoir. Mais dans cette occasion-ci, Annibal ne partage avec personne la gloire d'avoir sauvé son armée d'un piège, où il paroîssoit qu'elle devoit naturellement périr. Il n'est redevable de ce succès qu'à son habileté, & à son génie fécond en ressources.

Stratagème
dont il se
sert pour
sortir de ce
mauvais pas.

Fabius, persuadé qu'Annibal visoit à fortir des plaines de Falerne par le même endroit qu'il y étoit entré, le prévint ; mais campant toujours sur les hauteurs. Dès ce moment il n'est occupé que de lui en fermer toutes les avenues & tous les débouchés. Annibal, quoiqu'intérieurement inquiet, comment il se tireroit du mauvais pas.

où il s'étoit engagé , vint fièrement établir son camp au pied du mont Calicule , sur la cime duquel étoit campé Fabius. A l'entrée de la nuit il donne ordre d'attacher aux cornes de deux mille bœufs des fascines , & autres menus bois , & de les tenir tous prêts hors du camp avec leurs conducteurs. Sur le minuit, au signal du Général , on met le feu à ces fascines ; les conducteurs des bœufs les poussent devant eux d'abord assez tranquillement & en bon ordre. Mais lorsque le feu se fit sentir au vif , il ne fut plus possible de les retenir. Ces animaux devenus furieux par l'ardeur des flammes , dont ils se sentoient dévorés sans pouvoir s'en défendre , se repandent dans toute la campagne , portant l'incendie & la terreur partout. Le Général Romain vit du haut de son camp cette manœuvre du Général Africain ; mais ne voulant pas engager une action dans l'obscurité des ténèbres , il retint ses soldats dans son camp. Le corps de troupes qui gardoit le défilé , (le col d'Eriban) effrayé d'un spectacle , qui lui paroissoit aussi affreux que nouveau , crut d'abord que c'étoit les enne-

mis, qui venoient à lui armés de torches; puis prenant ces bœufs pour ces animaux fabuleux, qui jettent le feu par la gueule & par les narines, les soldats abandonnent leur poste, s'enfuient sur les hauteurs & laissent à l'ennemi le passage libre. Annibal saisit le moment, profite du succès de son artifice, passe le défilé & sauve avec autant de gloire que de bonheur son armée d'un très-grand danger. C'est par ce stratagème de nouvelle invention, que l'habile Africain sut tirer avantage de son imprudence: qu'il trompa la sage lenteur du Dictateur & la douce espérance des Romains qui se flattoient déjà d'avance d'enlever aux Carthaginois le riche butin dont ils étoient chargés, & de terminer d'un seul coup une guerre, qui leur coutoit déjà tant de sang.

Murmures
contre Fabius.

Les ennemis de Fabius eurent beaucoup de succès. Aussi donnèrent-ils un libre cours à leurs plaisanteries, & à leur maligne critique. On l'appella par dérision temporisateur *Cunctator*. La postérité n'en a pas jugé de même. Elle lui a rendu plus de justice que ses contemporains. Annibal lui-même ne redoutoit rien tant que sa lenteur.

qui le ruinoit. Il étoit désolé d'avoir affaire à un Général, qui faisoit la guerre par principe, & non pas au hazard comme ses prédécesseurs dans le commandement. Mais comme il étoit instruit du mécontentement général de l'armée & de la ville contre Fabius, il le fomenta & le tourna à son avantage. Dans le ravage universel qu'il faisoit de tout le pays, il épargna les terres & les fonds de Fabius. Il y mit même des gardes pour empêcher qu'on y touchât. Cet artifice lui réussit. On commença à soupçonner la fidélité de Fabius, & on le croyoit presque d'intelligence avec Annibal. Il fut rappelé à la ville pour présider aux sacrifices de quelque grande solennité, & on saisit ce moment pour partager d'autorité du Gouvernement entre lui & Minucius son maître de la Cavalerie. Mais par malheur pour la République, on ne put partager d'habileté dans l'art de commander & de faire la guerre.

Partage de
l'autorité du
Dictateur.

Le Général de la Cavalerie, enflé de ce partage d'autorité en sa faveur, & plus encore de quelque léger succès qu'il avoit eu en l'absence du Dictateur, avoit conçu une telle idée

de son mérite, qu'il se regardoit comme le vainqueur d'Annibal. Celui-ci pensoit bien différemment : il regardoit ce partage d'autorité, & l'échec qu'il avoit souffert, comme un véritable gain pour lui. Il ne se trompoit pas, comme l'événement va nous l'apprendre. Le téméraire Minucius, dès qu'il se vit égalé en puissance à son Général, ne songea plus, qu'à former des projets conformes à son génie. Le Carthaginois ne manqua pas d'amorcer son active témérité & de l'attirer au combat. Un jour qu'il avoit tout disposé pour une action, & dressé ses embuscades à son ordinaire dans une plaine découverte, sans bois, ni buisson, dès que le jour parut, il envoya ses soldats armés à la légère se saisir d'une hauteur, qui dominoit le camp de Minucius. Celui-ci qui se croyoit pour le moins aussi habile qu'Annibal, détache son Infanterie légère pour aller donner la chasse aux Carthaginois. Mais ceux-ci ne furent pas d'humeur à se laisser débusquer du poste qu'ils occupoient, & mal-menèrent les troupes légères des Romains. Annibal, qui voyoit de son camp tout ce qui se passoit sur la hau-

Minucius
engage le
combat con-
tre Annibal.

teur, envoya à diverses reprises différens secours pour soutenir sa troupe, qui s'étoit emparée de la hauteur; enfin il sortit lui-même avec toute son armée. Le Général Romain, qui s'y attendoit, & qui le souhaitoit, en fit de même de son côté. Dès le premier choc la victoire se déclara pour les Carthaginois: l'Infanterie légère des Romains & leur Cavalerie par où l'action avoit commencé furent mises en déroute, & obligées de chercher un asyle dans les intervalles des Légions. Celles-ci se soutenoient encore avec un égal avantage contre l'Infanterie Carthaginoise; mais les troupes embusquées étant sorties des ravins & des cavités où Annibal les avoit placées, vinrent fondre sur les Légions, & les attaquèrent par derrière & en flanc. Alors le désordre devint général; la consternation se répandit sur tous les visages; & la frayeur dans tous les cœurs. Les uns fuyoient; d'autres n'ayant ni assez de courage pour se défendre, ni assez de force pour prendre la fuite, restoient exposés aux coups des ennemis; enfin d'autres, mais en petit nombre, se défendoient foiblement. Cependant les en-

Il est battu.

nemis profitant de cette espèce de léthargie où étoient les Romains , faisoient de ceux ci un carnage horrible.

Fabius court
à son se-
cours.

Tout autre Général moins vertueux & moins bon patriote que Fabius , auroit vû sans bouger de son camp la défaite de son rival , d'autant mieux qu'elle auroit fait l'apologie de sa conduite , mis au grand jour la témérité de Minucius , & la faute qu'avoit fait la République de partager l'autorité de la Dictature pour en honorer un téméraire , dont la présomption faisoit la plus belle portion de son mérite. Mais Fabius se conduisoit par des sentimens plus généreux. Il n'écouta ni son ressentiment , ni sa gloire propre. Spectateur tranquille du combat , dès qu'il vit les affaires de Minucius au point à ne pouvoir plus se soutenir seul & sans secours : *Al-*
lons , dit-il , *arracher des mains des*
ennemis la victoire , & de la bouche de
nos Citoyens l'aveu de leur faute. Puis il descend de la montagne en bon ordre. Sa présence arrêta les fuyards , leur donna le temps de se rallier , & de reprendre leurs esprits. En peu de temps , de ces deux armées il ne s'en forma plus qu'une , prête à renou-
 veller

Il le délivre.

veller le combat. Mais Annibal, content de l'avantage qu'il venoit de remporter, ne voulut point commettre ses troupes déjà fatiguées, contre des troupes fraîches. Il fit sonner la retraite, & rentra dans son camp. Du côté des Romains, les deux Généraux y retournèrent aussi, chacun dans le sien.

Minucius, il faut l'avouer à sa gloire, ne fut pas insensible à la générosité de Fabius. A peine fut-il rentré dans les retranchemens, que suivi de son armée il marche droit au camp du Dictateur, le salue comme son père, fait poser ses drapeaux auprès de son Tribunal, se démet de son autorité & rentre sous celle du Dictateur. Là, en présence & sous les yeux des deux armées, il reconnoit humblement son incapacité pour le commandement, fait un aveu sincère de la faute, où son orgueilleuse témérité venoit de le jeter. Fabius le reçut avec toutes les marques d'amitié possibles, sans lui faire le plus léger reproche, & sans lui dire un mot de ses injustes procédés à son égard. On voit dans cette conduite de Fabius une grandeur d'ame peu commune.

Démarche
honorabile
de Minucius

& véritablement digne de nos admirations. Il faut convenir aussi, que la démarche de Minucius a quelque chose de bien grand, de bien capable de réparer ses fautes & de les faire oublier. Ces sortes d'aveux sont d'autant plus estimables, qu'ils sont plus rares, & qu'ils content plus à l'amour propre. Cette réconciliation du Général de la Cavalerie avec le Dictateur causa une égale joie dans le camp & à Rome. Elle fit oublier la perte qu'on avoit faite, qui n'étoit pas fort considérable. Toute haine & toute jalousie contre le Dictateur cessa; & son mérite acquit un nouveau lustre. On reconnut enfin que ses lenteurs n'étoient nullement l'effet d'une basse & lâche timidité, mais celui d'une supériorité de sagesse, qui lui étoit propre.

Fabius abdiqua la Dictature,

Cependant le temps de la Dictature de Fabius expira. Ce grand homme se démit de la Dignité, & rentra dans l'état de simple particulier. Peu de temps après on songea à faire choix de deux Consuls, capables de tenir tête à Annibal. Le succès ne répondit pas à la bonne volonté de ceux qui étoient bien intentionnés pour la Ré-

publique. La faction & la brigue l'emportèrent sur toute autre considération. On éleva à cette suprême Dignité C. Terentius-Varron, qui de Boucher devint Orateur, Tribun du peuple, Questeur, Edile, Préteur & enfin Consul. Cette élection paroît singulière, & elle l'est en effet beaucoup, non pas tant à cause de l'origine du personnage, qu'à cause qu'il portoit en lui-même, par le manque de talens, une exclusion marquée à cette première Charge de l'Etat. Tous les gens sensés s'opposèrent inutilement à une élection, qui déshonoroit la République, & qui pouvoit causer sa ruine. Ils ne furent point écoutés : tous leurs efforts se réduisirent à lui faire donner pour Collègue Paul-Emile, homme d'un vrai mérite ; mais qui, à cause de l'alternative du commandement, devint un personnage inutile. Nous allons voir comment cela arriva ; mais auparavant disons un mot du Gouvernement intérieur de Rome.

Il sembloit que trois grandes batailles perdues dévoient, ou abattre Rome, ou du moins détacher de son alliance les peuples d'Italie, qu'elle avoit subjugués avec beaucoup de

Choix de
nouveaux
Consuls.

Fidélité des
alliés de Ro-
me.

Rome re-
çoit & en-
voie diffé-
rentes Am-
bassades.

peine , de frais & de temps ; & qui n'étoient ses alliés que parce qu'ils avoient succombé sous les armes. Ni l'un , ni l'autre arriva : Rome fut étourdie & étonnée de ces coups de foudre , mais elle n'en fut point abattue. Les Alliés furent effrayés , mais pas un se détacha : tous ou presque tous envoyèrent à Rome des Députés pour lui faire offre de leurs services en hommes & en argent. La ville de Naples se distingua sur tous les peuples d'Italie. Elle chargea ses Députés d'un riche présent de quarante belles coupes d'or , avec ordre d'assurer le Sénat de son attachement inviolable , & de le prier de leur faire l'honneur de regarder ce qui étoit à eux comme le bien propre des Romains. Rome fut charmée d'une Ambassade si obligeante : mais soit grandeur d'ame , soit politique pour ne pas montrer son indigence , elle remercia les Ambassadeurs des offres que leur faisoit leur République , loua sa fidélité , & n'accepta du présent que la plus légère des coupes pour éloigner tout soupçon de mépris & de méfiance.

Vers ce même temps , il arriva aussi

à Rome une Ambassade de la part de Hiéron, Roi de Syracuse. Ce Prince, qui étoit naturellement magnifique, & qui tenoit aux Romains par inclination, fit présent à Rome d'une victoire d'or, pèsant trois cents vingt livres. Ses galères étoient chargées de cent mille boisseaux de froment, & de deux cents mille d'orge. A ce magnifique présent il ajouta mille soldats armés à la légère, tant Archers que Frondeurs. Le Sénat, qui connoissoit de tout temps l'attachement de Hiéron pour la République, en usa différemment avec lui qu'avec les Napolitains. Il accepta la victoire comme un bon augure, & la fit placer dans le Capitole. On garda aussi les corvois de grains & les soldats. De son côté elle envoya aussi des Ambassadeurs à Pinée, Roi d'Illyrie, & Tributaire de la République, pour lui demander le payement du tribut annuel, ou des otages, s'il n'étoit pas en état de satisfaire au terme. Elle députa aussi en Macédoine au Roi Philippe pour lui demander le traître & perfide Démétrius de Pharos, à qui ce Prince, comme on se souvient, avoit donné un asyle dans ses Etats, & qui en avoit

fait son confident. Telle étoit la politique de Rome au milieu de ses malheurs. Par ces démarches d'éclat elle vouloit cacher aux Nations étrangères sa fâcheuse situation, leur faire croire qu'elle étoit toujours la même qu'auparavant cet orage ; & qu'un ennemi de plus n'étoit pas capable de rien diminuer de sa grandeur, de son courage & de sa constance. Revenons à l'armée.

AN. M. 3791.

AV. J. C. 213.

AN. R. 536.

Préparatifs
de guerre à
Rome.

Dès que les nouveaux Consuls eurent pris possession de leur Dignité, selon les formes & usages ordinaires, le Sénat, de concert avec le peuple, jugea qu'il étoit nécessaire de faire quelque grand effort pour pousser la guerre avec succès dans le cours de cette campagne. On mit sur pied huit Légions, composées chacune de cinq mille hommes, & on en ajouta un pareil nombre de celles des Alliés, avec sept mille hommes de Cavalerie. Ainsi l'armée Romaine montoit à quatre-vingt-sept mille hommes. Jamais la République n'avoit eu une armée aussi forte & aussi nombreuse. Avec ce terrible appareil on se flattoit de vaincre Annibal, de le forcer de sortir d'Italie & de l'en chasser pour toujours.

Mais ce n'étoit pas le nombre que l'Africain redoutoit : la qualité du Chef contre qui il auroit affaire , faisoit ses espérances ou ses craintes. En finissant la campagne dernière , il s'attendit qu'à la prochaine élection des Consuls, Rome lui opposeroit quelque nouveau Sempronius , ou Flaminius , dont la défaite pourroit le rendre maître de l'Italie. Il augura juste , & au-delà de ses vœux.

Dès que tout fut prêt pour entrer en campagne , les nouveaux Généraux (Varron & Paul-Emile) sortirent de Rome & se rendirent au camp pour se mettre à la tête des armées. Ce dernier auroit désiré de faire la guerre à la manière de Fabius , comme la seule qu'on pût utilement employer contre Annibal. C'étoit en effet l'unique. Mais son Collègue , qui étoit d'un caractère fougueux , téméraire , présomptueux & tel qu'il le falloit à Annibal , vouloit un combat & une action décisive. Le Consul, en suivant son inclination , ne faisoit que se conformer à celle du peuple , & du Sénat même ; qui se laissoit de voir Annibal au cœur de l'Italie. Cette différente façon de penser des deux Géné-

Ruse d'Annibal découverte.

raux Romains ne fut pas long-temps ignorée du Général Carthaginois. Il sçut en profiter pour l'exécution de ses desseins. Un léger avantage que les Romains remportèrent sur les fourrageurs ranimèrent ses espérances. Dès la nuit même de cet échec, il abandonne son camp, y laisse ses tentes, son bagage & va se cacher derrière une colline voisine du camp. Au point du jour on fut fort étonné dans le camp Romain de n'entendre, & de ne voir personne dans celui des Carthaginois. On ne douta point que l'échec de la veille ne les eût intimidés & forcés de prendre la fuite, pendant la nuit & à la hâte. Tous les soldats demandent à grands cris qu'on les mène à leur poursuite. Varron, qui en avoit autant d'envie qu'eux, se rend à leur empressement, & donne le signal. Comme on étoit sur le point de sortir des retranchemens, l'augur vint lui déclarer que ses poulets n'annonçoient rien que de sinistre. Ce motif de Religion l'arrêta, & différa de quelques jours la défaite des Romains. L'armée Carthaginoise revint le soir coucher dans son camp : & celle des Romains sçut alors bon gré à ses Gé-

néraux de l'avoir retenue dans les re-
franchemens.

Le Carthaginois, qui avoit les
ruses sans succès, & qui d'ailleurs
manquoit de vivres & d'argent, fut
obligé de décamper. Il espéroit que la
fortune lui seroit plus favorable dans
quelqu'autre coin de l'Italie. Elle ne
tarda pas de venir à son secours : aussi
en avoit-il grand besoin. Il alla cam-
per dans l'Apouille près d'un village
appelé Cannes, situé sur l'Ofanto,
village jusqu'alors inconnu & obscur,
mais devenu fort célèbre par la dé-
faite des Romains. Il trouva là à son
arrivée un magasin de bled, qu'on
y avoit transporté pour l'armée Ro-
maine. Annibal s'en saisit, & remit
l'abondance dans son armée. Il eut
grand soin de se poster avantageuse-
ment. Les Romains, pour leur mal-
heur, ne tardèrent pas à le suivre de
près, & à assiéger leur camp dans la
vaste plaine de Cannes en présence de
l'ennemi. Celui-ci comprit par cette
disposition qu'une action générale,
né pourroit être long-temps différée.
Comme il la desiroit beaucoup, &
qu'elle lui étoit absolument nécessaire,
il la facilita autant qu'il fut en lui

Bataille de
Cannes.

par les amorces & des insultes qu'il faisoit aux ennemis. Son armée étoit alors composée de quarante mille hommes d'Infanterie, & de dix mille de Cavalerie; elle étoit de moitié moins nombreuse que celle des Romains. Malgré la supériorité de ceux-ci, l'Africain étoit comme assuré du succès de la bataille, dans une plaine où sa Cavalerie auroit toute la liberté nécessaire pour agir.

Un jour que le commandement de l'armée rouloit sur Varron, Ce Général fit arborer sur sa tente le signal du combat. Chacun s'y dispose: on sort des retranchemens; & à mesure que les troupes entrent dans le champ destiné au combat, le Consul les met en ordre de bataille. Annibal, dès qu'il eut apperçu la disposition des Romains, sort au plus vite de son camp, & se met en ordre de bataille dans la plaine. Il se forma sur la disposition de l'armée Romaine. Mais comme il étoit habile à tirer avantage de tout, il s'arrange de façon qu'il tournoit le dos au vent, à la poussière, & au soleil du midi; au lieu que les ennemis étoient exposés à tous ces désavantages. Ainsi, colo-

me le remarque un Auteur, tout sem-
bloit se réunir pour la ruine de cette
malheureuse armée : son Chef, le
Ciel, la terre, le vent, le soleil. En-
fin toute la nature paroissoit conjurée
contre elle, & conspirer sa perte.

*Flor. lib. 20
Cap. 6.*

Après que les deux armées se fu-
rent rangées, & que chacune eût pris
ses avantages, l'action commença par
l'Infanterie légère des deux partis.
Ce choc ne fut que comme le prélude
de la scène tragique qu'alloient re-
présenter les deux armées. Le com-
bat fut long, cruel, & sanglant.
Les Romains se battirent avec une
valeur digne de leur nom & de leur
reputation : mais ayant tout con-
tre eux, & étant conduits par un
Chef, sans habileté & sans prudence,
il leur fallut enfin plier & fuir de-
vant ceux qui, outre l'avantage du
poste, avoient celui d'avoir à leur
tête un Commandant habile, expé-
rimenté, & à qui rien n'échappoit
de ce qui pouvoit contribuer au suc-
cès d'une action. La déroute com-
mença par la défaite de la Cava-
lerie Romaine, dont la Cavalerie Es-
pagne & Gauloise jonchèrent les
rives de l'Ofanto. La ruine de la

*Défaite des
Romains.*

Cavalerie , attira bientôt celle de l'Infanterie : & quoiqu'elle fût de beaucoup supérieure en nombre à celle des ennemis , le rusé Carthaginois trouva le moyen de l'envelopper avec la sienne. Dès lors ce ne fut plus tant un combat qu'une boucherie. Les Carthaginois étoient si acharnés contre les Romains , qu'ils ne pouvoient se désaltérer du sang des ennemis. Le spectacle étoit si affreux qu'il fit horreur à Annibal même , & l'attendrit pour ainsi dire. Sa haine contre Rome se trouvant pour le moment présent satisfaite par le sacrifice de tant de victimes. Il s'écria plusieurs fois , *arrête soldat , épargne le sang du vaincu : parce ferro.*

On n'est pas d'accord sur la perte que fit la République dans cette malheureuse journée. Les uns ne la font monter qu'à quarante mille hommes ; d'autres à cinquante. Mais Polybe , qui est moins suspect que Tite-Live , & que les autres Auteurs latins, la fait monter à soixante-dix-mille. Quoiqu'il en soit de cette différence , tous conviennent que la perte fut immense. Il périt dans le combat une si prodigieuse quantité de Chevaliers Ro-

mais que le vainqueur envoya à Carthage deux boisseaux de bagues d'or, qui étoit la marque distinctive de cette espèce de troisième Ordre de l'Etat. Le Consul Paul-Emile, plusieurs illustres personnages, hommes Consulaires, & quatre-vingts Sénateurs Romains restèrent sur le champ de bataille. Le Consul Varron, si fier en paroles & qui avoit promis de retourner à Rome victorieux d'Annibal, fut celui de tous les Romains, qui fit le plus mal. Il eut assez de bonheur pour se sauver à Venusie avec soixante-dix Cavaliers ; ou pour parler plus juste, il eut assez peu de cœur & fut assez lâche pour survivre à sa honte.

Ce jour-là, à ce qu'ont prétendu plusieurs anciens Auteurs, & qui ont même aujourd'hui un grand nombre de Sectateurs, devoit être le dernier jour de la République, si le vainqueur eût su aussi bien profiter de la victoire qu'il avoit su vaincre. Le Général de sa Cavalerie, Maharbal, l'invita de marcher droit à Rome, & lui représenta même que le moindre délai pourroit faire une brèche à sa gloire & à ses affaires. *C'est aujourd'hui*, lui dit-il, *& à l'instant même*

me qu'il faut partir pour Rome. Je marcherai devant à la tête de ma Cavalerie, & vous me suivrez à la tête de votre Infanterie. Je vous donne ma parole que dans cinq jours d'ici, je vous ferai souper au Capitole. La nouvelle, ajouta-t-il, de la défaite de l'armée jettera Rome dans une telle consternation, que vous serez maître de la ville avant qu'elle ait eu le temps de se reconnoître. Annibal fut tout à la fois & charmé & étonné de la grandeur du projet de son Maître de la Cavalerie; mais tout hardi qu'il fût, il n'osa y entrer. Il remercia Maharbal, loua son zèle, & ajouta que la grandeur & l'importance de l'entreprise méritoit bien qu'on y pensât à tête reposée. Je vois bien Seigneur, lui repartit le généreux Officier, que les Dieux n'ont pas donné à un même homme tous les talens. Annibal sçait vaincre, mais il ne sçait pas profiter de la victoire.

On reproche à Annibal ce délai, comme une faute capitale: ce qui n'étoit peut-être en lui qu'une supériorité de raison. Il est vrai que Brennus, après la défaite de l'Allia, marcha droit à Rome, qu'il la prit & qu'il la brûla. Mais le Roc Tarpécien, ce

fameux Capitoile fut son écueil ; & ce célèbre Gaulois trouva sa ruine au lieu même de sa victoire. De plus les temps sont bien changés ; Rome est aujourd'hui deux fois plus grande & deux fois plus peuplée , qu'elle ne l'étoit au temps de son incendie par les Gaulois. Il faut croire qu'Annibal , qui de l'aveu même de ses ennemis étoit le plus grand homme de guerre , soit pour l'exécution , soit pour la grandeur des projets , & qui n'a jamais manqué en aucune autre occasion de prendre le bon parti , sentit l'impossibilité de l'entreprise. Au surplus chacun peut penser là dessus ce qui lui paroît le plus raisonnable.

Le lendemain du combat fut employé par les Carthaginois à recueillir le butin que les Romains avoient laissé dans la plaine de Cannes. Sur le soir Annibal , les mena à l'attaque de leur petit camp. Il n'eut pas grande peine à le forcer. Les soldats se rendirent d'eux-mêmes. Cependant ceux du grand camp qui avoient du courage , & en qui il restoit encore quelque amour pour la Patrie , se sauvèrent au nombre de quatre mille ,

Les deux camps Romains se rendent à Annibal.

& se retirèrent à Canouse. Ceux qui par lâcheté ou à cause de leurs blessures n'avoient pu suivre leurs compatriotes, devinrent encore la proie du vainqueur. Cette troupe avec celle du petit camp, forma un nombre de dix mille prisonniers. Le butin répondit à l'éclat de la victoire; c'est-à-dire qu'il fut immense, & aussi riche que le temps le comportoit.

Consternation à Rome.

Je n'entreprends point d'exprimer quelle fut la consternation, la désolation & l'excès de douleur, que causa à Rome la première nouvelle de la perte de la bataille de Cannes. Les lamentations & les allarmes qu'avoient causé les défaites du Tésin, de la Trébie & de Thrasimène, ne peuvent en aucune façon être comparées à celles-ci. Cependant il faut dire à la gloire du peuple Romain, que tout sensible qu'il fût à ses pertes, le chagrin n'abattit jamais son courage. Il alla même plus loin. Dans le temps même que Rome étoit dépourvue de tout, qu'il n'y avoit dans la République ni hommes, ni argent, ni armes, & que tout paroissoit désespéré, ce généreux peuple ne voulut entendre aucune proposition de paix de la part du

vainqueur. Ils préféroient de mourir les armes à la main & avec honneur, plutôt que de vivre avec quelque tache de basseſſe ou même de foibleſſe.

Lorsque le Sénat fut un peu revenu de ſa première conſternation, il ſ'asſembla pour avifer aux moyens de mettre Rome en ſûreté, & pour prendre des méſures pour la conſervation de la République. On commença par nommer un Dictateur : le choix tomba ſur M. Janius. Le nouveau Magiſtrat ſe mit en devoir de faire des levées, & il enrôla tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Mais comme il n'y avoit point dans la ville un aſſez grande quantité de gens libres pour compléter les Légions qu'il falloit lever, on fit des levées d'une nouvelle forme. On enrôla huit mille eſclaves, & on arma ces nouvelles milices des armes qui étoient ſuspendues aux voutes des Temples, comme des Trophées. On fournit à leur ſolde partie de l'argent du public, & partie de celui que chaque particulier portoit à l'envi au tréſor du Queſteur.

On met la
ville en ſû-
reté.

La crainte que cauſoient aux Romains tant de malheurs arrivés coup

sur coup, ne les empêcha pas de donner leur attention aux affaires publiques. Rome, l'Italie, la Sicile, les villes maritimes, tout se ressentit de la sage prévoyance du Sénat. On pourvut aux besoins intérieurs & extérieurs de la République. Persuadés que les maux dont ils se sentoient frappés, avoient leur source dans la colère des Dieux, ils eurent recours aux vœux & aux prières. Cette conduite est régulière, au moins par rapport au sentiment que la nature inspire à l'homme de sa dépendance de la Divinité : mais par une superstition aveugle & inhumaine, ils immolèrent aux Dieux un Grec & une Grecque, un Gaulois & une Gauloise, qu'ils enterrèrent tout vivans dans un caveau, comme si les Dieux pouvoient être fléchis par la destruction de leur ouvrage. Le maintien de la discipline & des bonnes mœurs ne fut pas négligé. Le crime fut puni avec la même sévérité que dans le temps le plus florissant de la République. Deux Vestales, qui avoient eu le malheur de se laisser corrompre, & de profaner leur consécration, furent condamnées & punies selon les loix.

Punition de
deux Vestales.

L'une, appelée Opimia fut enterrée toute vivante ; & l'autre qui se nommoit Florina prévint le supplice en se donnant la mort à elle-même. A ces traits on voit que Rome étoit toujours la même, ne s'écartant jamais de son antique sévérité : & j'oserois dire qu'elle ne montra jamais plus de fermeté & de vigueur que dans ces temps-là.

Les prisonniers de la bataille de Cannes en firent une épreuve bien humiliante & bien fâcheuse pour eux. Rien ne fut capable d'ébranler la fermeté du Sénat, qui ne voulut jamais accéder au rachat de ces malheureux, en faveur de qui tout sembloit parler. Le sang, l'amitié, les services passés, & ceux qu'ils étoient encore en état de rendre à l'avenir, surtout dans des circonstances où la République étoit épuisée d'hommes. Le Sénat fut inexorable à toutes ces considérations ; & n'envifageant que les conséquences fâcheuses que pourroit entraîner après elle une indulgence si peu conforme à la sévérité de leurs ancêtres, il persista dans son inflexibilité. Il crut devoir rappeler & faire revivre par cet exemple éclatant de

Le Sénat refuse de racheter les prisonniers.

févérité la noble & glorieuse maxime de *vaincre ou mourir*.

Par cette punition d'éclat le Sénat voulut faire entendre aux soldats que dans l'action, ils n'avoient d'autre parti que cette alternative ; à moins de demeurer esclaves du vainqueur. On ne fut pas fâché de faire voir à Annibal que Rome, malgré ses pertes, n'étoit pas si dépourvue d'hommes qu'elle ne fût en état de lui faire le sacrifice de ces dix mille soldats. De plus c'étoit pour répondre à la politique d'Annibal, qui leur offroit avec tant de générosité le rachat de leurs prisonniers pour énerver le courage des Romains par l'espérance de la délivrance. Enfin le Sénat étoit si persuadé de la nécessité de faire revivre l'ancienne & louable maxime de *vaincre ou mourir*, qu'il ne voulut plus employer contre Annibal les troupes, qui avoient pris la fuite à Cannes. Il les relegua en Sicile pour y servir tant que la guerre dureroit.

Retour du
Consul Var-
ron à Rome.

Enfin Varron, ce Consul si fier & si plein de bonne estime de lui-même, qui s'étoit vanté avec tant de témérité & d'arrogance de vaincre Annibal, & de terminer cette fameuse

guerre dès le premier jour qu'il ver-
roit l'ennemi , arriva à Rome. Tous
les Ordres de l'Etat , le Sénat à la
tête , sortirent de la ville & allèrent
au-devant de lui pour le féliciter &
lui rendre grâces de ce que dans une
si grande calamité , il n'avoit pas dé-
sespéré de la République : *Quod de
Republicâ non desperasset*. Cette glo-
rieuse réception est regardée par Tite-
Live , & par la plupart des Auteurs
comme le comble de la douceur & de
la modération du peuple Romain. On
ne pourroit en disconvenir , si on pou-
voit s'assurer que ce trait n'eût pas
un autre ressort secret qui en étoit
le véritable principe. Pour moi sans
prétendre d'apprécier le mérite & les
belles qualités de ce peuple de Héros,
je serois tenté de croire que cet ac-
cueil gracieux , & j'ose dire , triom-
phant , étoit un raffinement de politi-
que du Sénat. Ce corps habile 1^o vou-
loit détourner de lui le blâme de cette
malheureuse action , dont il étoit aussi
coupable & plus que le Consul qui
avoit agi par ses impressions. 2^o Le
Sénat avoit à craindre qu'une réce-
ption froide au Consul Plébéien ne
révoltât le peuple dont-il étoit l'idole
qu'il ne sortît de la ville , n'abandon-

nât la République , & n'allât chercher ailleurs un établissement. La conduite que tinrent les Sénateurs dans la suite à l'égard de Varron rend ma conjoncture plus que vrai-semblable. D'abord ils l'obligèrent par les voies apparemment de la douceur , à se déposer de sa Dignité , ou du moins à n'en faire plus aucune fonction. 3^o Ils ne lui confièrent plus aucune Commission un peu importante , & le laissèrent languir dans l'obscurité. Tout cela montre que ces fins politiques n'avoient pas de Varron une idée bien avantageuse , & telle que celle dont ils font parade dans ce pompeux accueil , que leur cœur dément & que leur conduite condamne. Si le Sénat n'avoit eu ces vûes , ou quelque autre qui nous est cachée , n'eût-ce pas été dans ce corps le comble du déraisonnement d'accueillir avec un air de triomphe un Général , qui par sa mauvaise conduite avoit mis la République à deux doigts de sa perte & qui auroit mérité les derniers supplices ?

Ce qu'ajoutent Tite-Live & plusieurs autres après lui , tant anciens que modernes , *qu'à Carthage un Général qui auroit fait une pareille*

faute, eût été jugé digne des supplices les plus cruels, ne me paroît pas vrai dans sa généralité. A Carthage, il est certain qu'un Général répondoit sur sa tête du succès de la bataille. Mais cette loi n'étoit pas une loi inviolable, & dont Carthage ne se départît jamais, comme on veut le faire entendre. On pourroit citer plus d'un exemple du contraire; mais celui d'Annibal lui-même est plus que suffisant. Ce grand Général perdit la fameuse bataille de Zama contre Scipion, & il ne fut question en aucune manière de le punir. A la suite de cette bataille, on le voit prendre séance dans le Sénat, y dire son avis, le faire prévaloir, & devenir l'arbitre de la guerre & de la paix. Après la conclusion du traité de paix avec les Romains, il est le seul Commandant des troupes de Carthage, & le seul qui figure dans la République soit à la guerre, soit à la ville.

Ce n'étoit pas seulement en Italie que les deux peuples se faisoient la guerre. On la faisoit en Espagne avec la même vivacité. Le Sénat Romain, à la sagesse de qui rien n'échappoit, comprit de bonne heure de quelle

Les Romains font la guerre en Espagne.

nécessité il étoit de presser les Carthaginois dans ce pays-là ; & de quelle utilité il seroit pour la République d'y allumer la guerre pour faire une puissante diversion , & priver Annibal des secours qu'il pourroit tirer de là en argent & en hommes.

Succès de
Ca. Scipion.

Cn. Scipion, frère du Consul P. Scipion qui fut battu par Annibal sur le Tésin , étoit passé en Espagne avec une armée navale dès le commencement de la guerre. Ses succès dans ces pays-là furent aussi rapides qu'heureux ; & égaloient presque les victoires d'Annibal en Italie. Il battit Hannon qu'Annibal avoit laissé pour garder la Province en deçà de l'Ebre , prit la ville de Cissa ou Scissis avec tout le bagage de l'armée d'Annibal , qu'elle y avoit laissé en dépôt en partant pour l'Italie. Il fit le siège de plusieurs autres villes dont il prit quelques-unes d'assaut, & d'autres par composition & de bonne volonté. Plus il avançoit dans le pays , plus il voyoit grossir & fortifier son armée d'un grand nombre d'Espagnols devenus ses amis & ses alliés Il gagna une grande bataille navale sur Asdrubal frère d'Annibal. Cette victoire le rendit maître
de

de toute la mer d'Espagne, & reduisit le Général Carthaginois à ses seules forces de terre. La nouvelle de ces succès vint à Rome, fort à propos pour consoler les Romains des prodigieux progrès d'Annibal en Italie. Cnéus étoit autant & plus redevable de ses victoires à l'humanité & à la douceur avec laquelle il traitoit les Espagnols vaincus ou alliés, qu'à ses armes. Cette manière de faire la guerre lui réussit fort bien: elle lui gagna l'amitié & la confiance de toutes les nations, qui habitoient les côtes de l'Ebre. Ces peuples, au nombre de plus de six vingts, lui députèrent des Ambassadeurs pour faire leurs soumissions aux Romains, les reconnoître pour leurs maîtres, & lui offrir des ôtages tels qu'ils pourroient les désirer.

Ce fut dans le cours de ces prospérités, que P. Scipion son frère vint le joindre en Espagne avec une flotte de trente vaisseaux, un renfort de huit mille hommes de bonnes troupes & des convois de vivres, d'armes, d'argent & autres choses nécessaires à la guerre. Car il faut l'avouer à la gloire du nom Romain, ni les pertes

P. Scipion
son frère vint
le joindre.

immenses qu'ils avoient faites en Italie, ni l'épuisement de l'Etat en tout genre, n'étoient point capables de ralentir leur zèle, ni leur attention. Leurs vûes & leurs secours s'étendoient à tout, & ils ne négligeoient rien. Dès que les deux frères eurent réuni leurs troupes, ils résolurent de pousser leurs conquêtes, & de prendre en Espagne la même supériorité sur les Carthaginois, qu'Annibal avoit pris en Italie sur les Romains. Ils osèrent, pour la première fois, passer l'Ebre & entrer dans la Province des Carthaginois, d'où ils s'avancèrent sans obstacle jusqu'à Sagonte, que Carthage avoit rétablie. Durant le séjour qu'ils firent auprès de cette ville, un Espagnol nommé Abélox, qui servoit alors dans les troupes Carthaginoises en qualité d'Officier, résolut de passer dans le parti des Romains. Mais comme il n'ignoroit pas qu'on profite de la trahison, sans aimer ni considérer les traîtres; & qu'au contraire on les méprise & on les déteste, à moins qu'ils ne rendent des services bien importants, il se mit dans la tête de ne passer dans le camp des Romains, qu'avec un passe-port de cette nature.

Voici la trahison qu'il médita & qu'il exécuta.

Annibal, avant son départ pour l'Italie, voulant s'assurer de la fidélité des Espagnols, avoit exigé d'eux pour ôtages de leur soumission les enfans des plus grands Seigneurs du pays, & les avoit laissés à Sagonte sous la garde de Bostar, Gouverneur de la Citadelle de cette place. Celui-ci étoit un homme simple, un peu intéressé, & par conséquent facile à tromper. Le rusé Espagnol, qui étoit assez avant dans la confiance de Bostar, se promit de lui arracher cette belle proie, & de passer avec elle dans le camp Romain. Il parvint à persuader au Gouverneur, qu'on ne pouvoit faire rien de plus avantageux pour le service de Carthage, que de rendre ces enfans à leurs familles : qu'une telle générosité plairoit extrêmement, qu'elle gagneroit tous les cœurs & les attacherait inviolablement aux intérêts de Carthage. Il ajouta que les Espagnols étoient d'un caractère sensible & reconnoissant ; qu'il pouvoit s'attendre à des marques non communes de leur reconnaissance & de leur libéralité ;

Trahison
d'Abélox.

& que de cette sorte il feroit le bien de sa République & de plus le sien propre. Puis il s'offrit à devenir le ministre de sa générosité, à conduire ces précieux ôtages chacun dans leur famille, & à faire valoir chez ces peuples l'importance de ses dons. Le Carthaginois donna dans le piège de l'Espagnol. On prit jour pour l'exécution, & il fut résolu que ce seroit de nuit, qu'on feroit partir cette belle jeunesse. Cependant Abélox alla dans le camp des Romains, fit sa proposition au Proconsul & se concerta avec lui. On convint du lieu & du temps où il livreroit les ôtages. Le traître entra dans le camp des Carthaginois. Il passa toute la journée du lendemain avec Bostar, comme pour prendre avec lui des mesures pour conduire sûrement sa troupe à l'insçu des Romains. La nuit étant venue, on lui livre les ôtages : il sort du camp & prend sa route du côté où il sçavoit qu'il trouveroit une embuscade. Il ne manqua pas d'y donner : on le mene, lui & sa florissante jeunesse, au Proconsul qui fut charmé d'avoir en sa puissance les gages de l'amitié des Espagnols. Il les renvoya tous au nom

de la République à leurs parens. Un procédé si généreux & si humain, fit sur les Espagnols l'impression qu'avoit prédit Abélox ; mais ce fut en faveur des Romains pour qui presque tous les peuples d'Espagne se déclarèrent d'un commun consentement. Je laisse au Lecteur à décider lequel des deux procédés est le plus noir de la trahison d'Abélox , ou de l'accueil favorable que font les Scipions à cet indigne traître , qui ne méritoit que des supplices ? Je sçais bien que leurs ancêtres en auroient rougi , & qu'ils auroient cru indigné de Rome , de vaincre leurs ennemis par la perfidie. Camille n'en usa pas ainsi à l'égard du traître , qui lui livra la jeune Noblesse de Faléries ; ni Fabricius à l'égard du médecin de Pyrrhus. L'un & l'autre renvoyèrent les traîtres à leurs maîtres ; bien éloignés de profiter de leur trahison. Cela montre que Rome commençoit à dégénérer de la noble probité de ses ancêtres , & qu'elle s'appriivoisoit avec les vices des nations qu'elle subjugoit. Retournons en Italie.

PARAGRAPHE II.

Suites de la Bataille de Cannes.

Défection
des Alliés.

LE grand & terrible coup qu'Annibal venoit de frapper à Cannes, débaucha aux Romains un grand nombre d'Alliés dont la fidélité avoit été jusqu'alors à toute épreuve. La plupart, découragés par les malheurs de la République, dont ils regardoient la ruine comme inévitable, crurent que le soin de leur salut demandoit d'eux de reconnoître la loi du vainqueur. Trois batailles consécutives n'avoient pas donné à Annibal un seul pouce de terre en Italie. Il n'avoit en son pouvoir ni ville, ni magasin, ni port en Italie. Mais par le gain de cette bataille, il se trouva fort au large. La plus grande partie du pays se déclara en sa faveur, & embrassa son parti; & par contre coup Rome vit les limites de son Empire très-resserrées, & réduites presque aux mêmes bornes qu'avant ses conquêtes.

Tit. Liv. lib.
23. Cap. 1-49.

Capoue fut de toutes les villes de

l'Italie celle qui dans un état si déplorable marqua moins d'attachement aux Romains, & plus d'empressement pour recevoir chez elle Annibal. L'imprudence du Consul Varro, qui découvrit avec trop de franchise aux Députés de Capoue la fâcheuse situation de la République, ne contribua pas peu à déterminer cette ville de se détacher des Romains pour s'attacher à Annibal. De plus, l'espérance, non-seulement de recouvrer les terres que les Romains leur avoient autrefois assez injustement enlevées, mais encore de devenir le centre de l'Empire de toute l'Italie, après la ruine de Rome, & la retraite des Carthaginois en Afrique, leur fit accélérer cette démarche, & ne leur permit pas de se laisser prévenir par aucun autre peuple. L'empressement fut tel qu'on envoya à Annibal les mêmes Députés qui venoient d'auprès du Consul, & qui avoient été témoins de ses frayeurs & de ses alarmes. Comme on désiroit de part & d'autre une alliance, le traité fut conclu sur le champ & sans aucune opposition. Le Général Africain fut invité par une Députation solem-

Capoue se
détache de
Rome.

Fait alliance
avec Annibal.

nelle de venir à Capoue visiter les nouveaux Alliés. Annibal répondit gracieusement aux Ambassadeurs, & fit partir sur le champ un corps de troupes pour aller prendre possession de la Citadelle de la ville, d'où on avoit chassé les Romains. Il suivit de près la garnison & vint camper auprès de Capoue. De-là il fit sçavoir aux Magistrats le jour qu'il viendrait dans leur ville. Ceux-ci ordonnèrent une entrée magnifique : elle eut en effet un air de grandeur & de triomphe. Toute la ville sortit en foule au-devant de lui : hommes, femmes, enfans, tous s'empressèrent de sortir pour voir un Général, fameux par tant de victoires, & qui étoit le vainqueur des Romains. Il fit au Sénat un fort beau discours, où après l'avoir remercié de la préférence qu'ils donnoient aux Carthaginois, il leur fit des promesses magnifiques. Il les assûra que dans peu Capoue seroit la Capitale de toute l'Italie, & supérieure à Rome même qui y viendrait comme les autres peuples recevoir la loi.

Entrée
d'Annibal à
Capoue.

• Cependant on ignoroit à Carthage le succès éclatant qu'Annibal avoit

Cannes sur les Romains. Ce Général ne s'étoit pas empressé d'en rien faire sçavoir jusqu'alors. Quelque temps après cette fameuse bataille, il y envoya Magon, son frère, pour y rendre compte de ses progrès. Celui-ci ayant eu audience du Sénat, y fit un récit des victoires de son frère avec une éloquence qui répondoit presque à la grandeur des exploits dont il annonçoit la nouvelle. Pour parler aux yeux de ses auditeurs, & leur donner une preuve sensible de la vérité de son rapport, il fit répandre dans le Sénat une si prodigieuse quantité d'anneaux d'or qu'on avoit enlevés aux Romains, qu'on en fut extrêmement étonné. De si heureuses nouvelles répandirent la joie & l'allégresse dans toute la République. On fit aux Dieux des sacrifices, en actions de grâces des bons succès d'Annibal; & on résolut de lui envoyer les secours qu'il demandoit en hommes & en argent, bien persuadés que leur Général n'avoit pu détruire de si nombreuses armées des ennemis sans affoiblir considérablement la sienne. Mais cela fut fort mal exécuté par la haine & la jalousie de la faction.

d'Hannon , qui sçut trouver les moyens de détourner ces secours & de les faire porter ailleurs. Et c'est là la véritable cause de la décadence des affaires d'Annibal en Italie.

Tentatives
d'Annibal
sur Naples
& sur Nole.

Annibal se voyant maître de Capoue , tourna sa marche du côté de la mer. Il désiroit passionnement d'avoir en sa disposition une ville maritime où il pût recevoir en sûreté les vaisseaux , les troupes , & les convois qu'on lui enverroit de Carthage. Il avoit déjà fait inutilement une tentative sur la ville de Naples , il y retourna une seconde fois , mais il ne réussit pas mieux. Espérances , menaces , tout fut mis en œuvre par l'habile Carthaginois pour corrompre ces fidèles Alliés ; mais leur fidélité triompha de tous ses artifices. Il se rabattit du côté de Nole ; où il ne fut pas mieux reçu qu'à Naples. Pour se dédommager en quelque sorte du peu de succès , qu'il avoit eu à solliciter la defection de ces deux villes , il fit tomber sa mauvaise humeur sur Nucérie petite ville de la Campanie. Il l'assiége , la bloque , la prend par famine , la pille & la brûle.

Cependant l'habile Africain avoit

trouvé le moyen d'avoir un parti très-considérable dans la ville de Nole. Presque tout le peuple entroit dans sa faction , & étoit sur le point de forcer le Sénat de faire un traité d'alliance avec lui , & de lui ouvrir les portes. Ces nouvelles vinrent fort à propos à Marcellus , qui commandoit à Castellan les débris de la défaite de Cannes. Sur le champ il marche droit à Nole avec sa troupe. Sa présence raffermir le pays dans la fidélité , & contrainst la ville dans le devoir. Annibal , qui sçavoit qu'il avoit un gros parti dans la ville , s'en approche dans le dessein de soutenir ceux , qui lui étoient attachés ; & pour être à portée de profiter de leur bonne volonté , Marcellus , qui étoit campé aux portes , leve son camp , & entre dans la ville avant l'arrivée du Carthaginois. Il n'auroit pas été en sûreté en présence d'un ennemi aussi redoutable. Le Général Romain n'avoit pas envie de risquer une action générale. Annibal le désiroit beaucoup , & pour l'y attirer , il ne manquoit pas de ranger tous les jours son armée en bataille sous ses retranchemens. Marcellus en faisoit de même de son côté.

Il reçoit un échec à Nole.

mais dans l'enceinte des murs ; c'étoit prudence à lui de n'oser se mesurer avec Annibal en pleine campagne. Il crut que la ruse lui réussiroit mieux que la force.

Un jour qu'Annibal avoit rangé à son ordinaire toutes ses troupes dans la plaine , il fut extrêmement surpris de ne voir personne sur les murailles de la ville ; & qu'il n'en sortit aucunes troupes pour escarmoucher , comme on avoit coutume de faire. Cela lui fit croire qu'il s'étoit élevé dans la ville quelque émotion , qui occupoit tout le monde , & citoyens & soldats. Il voulut profiter du prétendu désordre pour escalader les murailles & donner un assaut à la ville. C'étoit un piège de Marcellus dans lequel Annibal donna. Dès le moment que les bataillons Carthaginois furent approchés des murailles , lorsqu'ils ne s'attendoient à rien moins que de combattre , étant occupés ou à monter à l'assaut ou à saper les murailles , tout à coup les portes s'ouvrent ; & par trois différens endroits , il en sort des troupes en grand nombre & en fort bon ordre. Ce coup imprévu étonna Annibal & ses soldats. Il se

Défendit néanmoins avec cette valeur & cette présence d'esprit, qui lui étoient naturelles ; mais comme il se trouva enveloppé, il fut obligé de faire une honorable retraite. Il perdit dans cette action, plus de deux mille hommes. Du côté des Romains la perte ne fut que de cinq cents hommes. Nous verrons dans la suite qu'Annibal revaudra avec usure à Marcellus la journée de Nole.

Annibal ayant manqué son projet sur Nole, alla attaquer Acerres, Siege de la ville de Casilin. petite ville ; il la prit, la pilla & la détruisit. De-là il retomba sur Casilin, dont il lui importoit de se rendre maître à cause de son voisinage de Capoue. Il lui donna un assaut général, mais inutilement. Il y avoit dans la place une bonne garnison ; & bien déterminée à périr les armes à la main. Cette vigoureuse défense fit comprendre à Annibal que ce siège Annibal prend ses quartiers d'hiver à Capoue. pourroit l'arrêter long-temps. Il prit le parti de changer le siège en blocus, & se retira à Capoue, où il passa l'hiver avec son armée. Ce séjour, si on veut en croire Tite-Live & tous les Historiens latins, fut aussi funeste à Annibal que la bataille de Cannes.

l'avoit été aux Romains *Capuam Annibali Cannas fuisse*. Au rapport de cet Historien les délices de Capoue firent sur les Carthaginois, ce que ni les froids, ni les neiges des Pyrénées & des Alpes, ni les travaux les plus pénibles, ni les périls les plus affreux, ni les armes constamment victorieuses des Romains n'avoient pu faire jusqu'alors. Le courage de cette armée invincible & celui de son Général se laissa amollir par les douceurs, qu'ils goûtèrent dans cette ville voluptueuse, avec d'autant moins de retenue qu'ils y étoient moins faits.

Réflexion
sur le séjour
d'Annibal à
Capoue.

La suite de l'histoire démontrera que ce récit des suites funestes du séjour d'Annibal à Capoue est au moins exagéré, s'il n'est tout-à-fait faux. Des Consuls battus, des armées Romaines défaites, des villes prises à la vue des Romains, des Alliés défendus à propos, des conquêtes maintenues glorieusement, & un séjour de quatorze ans en Italie n'annoncent rien moins qu'une armée énevée par le plaisir, & un Général amolli par la volupté. Un Général, qui de l'aveu même des Historiens qui lui prêtent cet affoiblissement de courage, ne man-

géoit, ne buvoit & ne dormoit que pour satisfaire les seuls besoins de la nature, ne dit rien moins qu'un homme livré aux plaisirs, à la débauche & aux délices d'une vie voluptueuse. Il est vrai que depuis ce quartier d'hiver passé à Capoue, les progrès d'Annibal ne furent ni si rapides, ni si brillans, & qu'ils commencèrent à décliner peu à peu. Mais la véritable cause de ce déclin & de la chute totale des affaires d'Annibal en Italie n'est pas le séjour de Capoue, mais le manque de secours de sa Patrie. Abandonné à ses seules ressources, il ne recevoit de Carthage ni hommes, ni argent, ni vivres : que pouvoit il faire & entreprendre avec une armée si peu considérable, & affoiblie par les pertes qu'il avoit faites ? Cependant malgré cet abandon de sa Patrie il se soutint encore quatorze ans en Italie avec toute sa réputation ; & il n'en seroit pas même sorti, si ses maîtres ne l'eussent rappelé en Afrique. Ainsi, tout bien examiné, Annibal, livré à lui-même, & n'ayant d'autres ressources, que celles que lui fournissoient son courage & son habileté, me paroît tout aussi grand pour le

moins dans le séjour qu'il fit en Italie après la bataille de Cannés, qu'avant ce fameux événement. Revenons à la suite de notre histoire.

Préparatifs
de guerre à
Rome.

Pendant que le Général Africain donnoit quelque repos à ses troupes, on s'occupoit à Rome des moyens de lui résister, & de former une armée qui pût arrêter ses progrès. Comme l'armée qu'on avoit déjà levée ne parut pas suffisante au Dictateur pour faire tête à Annibal, il eut recours à un remède qui marquoit l'extrémité & le désespoir de la République. Il ouvrit les prisons publiques & mit en liberté tous ceux qui y étoient détenus pour cause de dettes ou pour crimes. Cet expédient fournit six mille hommes, qu'on arma du mieux qu'on put. Ensuite le Dictateur sortit de Rome à la tête d'une armée composée de vingt-cinq mille hommes, tels que nous venons de dire.

Annibal se
rend maître
de Casilin.

Annibal de son côté n'étoit pas si enivré des délices de Capoue, que dès les premières apparences du printemps, il ne sortit de ses quartiers d'hiver. Il retourna à Casilin, qu'il réduisit par famine, à la vue de deux armées Romaines qui étoient dans

le voisinage, & qui n'osèrent tenter de la secourir. La ville de Pétolie eut bientôt le même sort, de même que toutes celles qui refusèrent de se rendre de bonne grace au vainqueur. Ce fut à peu près dans ce temps-là qu'on apprit à Rome la défaite, ou plutôt le massacre de Lucius - Posthumius-Albinus, désigné Consul pour l'année suivante, & de toute son armée au nombre de quinze mille hommes. Ce Général avoit été envoyé dans la Gaule Cisalpine pour contenir les Gaulois, & leur couper toute communication avec Annibal. Les Gaulois appelés Boïens lui dressèrent une embuscade dans une forêt qu'il devoit traverser, où il alla donner malheureusement : il y périt avec toutes ses troupes ; à peine s'échappa-t-il quelqu'un du carnage pour en venir apporter la nouvelle. Ce malheur, qui suivit de près la journée de Cannes, la defection des alliés & la prise de plusieurs villes, causa une grande désolation dans Rome, où le deuil fut universel.

Massacre de
Posthumius.

Tant de malheurs avoient laissé dans le Sénat un grand nombre de places vacantes. Les membres, qui

On remplit
les places va-
cantes dans
le Sénat.

restoient de cette auguste compagnie ; étoient étonnés de se voir en si petit nombre dans leurs assemblées. On songea à remplir ce vuide : le Sénat fit choix d'un Dictateur , qu'il chargea de ce soin. Ce fut M. Fabius-Butéo , qui fut élevé à cette suprême Dignité. Le nouveau Magistrat , sans avoir égard au mérite personnel , dont il ne croyoit pas devoir se rendre seul juge , fit choix de cent soixante-dix-sept sujets , qu'il prit parmi ceux qui avoient exercé quelque Magistrature Curule , comme l'Édilité , la Questure , ou le Tribunat du peuple : enfin parmi ceux qui s'étoient signalés à la guerre , qui avoient remporté des dépouilles sur les ennemis , ou mérité la couronne civique.

Cependant Annibal travailloit avec un soin infatigable à soutenir ses conquêtes , à faire de nouveaux progrès & à s'avancer toujours vers Rome , dont la prise devoit terminer la guerre & mettre le comble à sa gloire. Les convois d'hommes & d'argent qu'il attendoit de Carthage , lui faisoient espérer beaucoup de cette campagne-ci. Mais ayant appris que sa Patrie , comme si elle étoit d'intelli-

gence avec Rome, avoit changé de résolution, & qu'elle avoit envoyé en Espagne ou en Sardaigne les secours qu'on lui avoit destinés, il en fut très-touché : mais il n'en fit rien paroître au-dehors.

Ce fut vers ce temps-là que Philippe Roi de Macédoine, qui dès le commencement de la guerre avoit les yeux attentifs sur les deux Républiques rivales pour se ranger du côté que la victoire se déclareroit, envoya une célèbre Ambassade à Annibal pour le féliciter sur l'heureux succès de ses armes, & pour faire alliance avec lui. Les Ambassadeurs arrivèrent avec quelque difficulté au camp d'Annibal. Celui-ci fut charmé de se voir recherché d'un grand Roi, dont les secours lui paroissoient plus prompts & plus abondans que ceux de Carthage. Il conclut avec lui un traité, & renvoya les Ambassadeurs à leur maître, bien satisfaits des honneurs & des politesses, qu'il leur avoit faites. Leur retour ne fut pas si heureux. Ils furent pris par une flotte Romaine, qui couroit ces mers, & envoyés à Rome. Le Macédonien, inquiet du retard de ses Ministres, soupçonna ce qui leur

AN. M. 3792.

AV. J. C. 210.

AN. R. 517.

Ambassade

de Philippe

à Annibal.

Traité d'al-
liance entre
eux

Polyb. l. 7.

étoit arrivé. Il se détermina à envoyer une seconde Ambassade, qui fut plus heureuse que la première. Ces nouveaux Députés conclurent avec Annibal un traité d'alliance, qu'ils apportèrent à leur maître. Ce traité portoit que le Roi de Macédoine feroit la guerre aux Romains par terre & par mer, & qu'il aideroit Annibal de toutes ses forces à faire la conquête de l'Italie au profit des Carthaginois : qu'ensuite Annibal passeroit en Grèce pour y faire la guerre aux nations que Philippe voudroit attaquer, & que tous les succès de cette guerre seroient à l'avantage du Roi de Macédoine. Ce projet étoit admirable ; & si Philippe y fût entré avec tout le zèle que le demandoit l'importance de l'entreprise, la ruine de Rome paroïssoit inévitable. Les Romains le sentirent, & ils ne purent voir sans quelque effroi ce nouvel ennemi se joindre au redoutable Annibal. Pour le coup ils ne perdirent point de temps à gémir & à se lamenter inutilement. Sur le champ il fut résolu de porter la guerre en Macédoine, non pas pour y faire des conquêtes ; mais pour y donner de l'occupation à Phi-

Les Ro-
mains por-
tent la guer-
re en Macé-
doine.

Philippe , le retenir dans son pays , & l'empêcher de passer en Italie. Dans l'état d'épuisement où étoit alors la République ; rien n'est plus grand , ni plus beau que cette résolution.

Mais ce qui met le comble à cette grandeur d'âme , c'est que ce projet de porter la guerre dans les Etats de Philippe , n'étoit ni une bravade , ni un expédient pour rassûrer le peuple : Ce fut un projet très-bien concerté & exécuté de même. On fit partir sans différer une flotte de cinquante voiles sous le commandement de Valère. Celui-ci trouva le moyen d'entrer dans le pays de ce nouvel ennemi , & se conduisit dans cette expédition avec tant de courage & de sagesse qu'il occupa Philippe dans son pays , l'empêcha de passer la mer , & remporta sur lui plusieurs avantages. Ces succès du Général Romain degoutèrent de la guerre le Macédonien qui s'empressa de faire sa paix avec la République. Ainsi l'Africain ne tira de son alliance avec lui aucun secours , ni aucun avantage.

Annibal de son côté tenoit les Romains & leurs Alliés en haleine. Il étoit alors campé au-dessus de Capoue

Diverses
tentatives
d'Annibal.

en un lieu appelé Tifate. De-là il fit plusieurs tentatives, qui ne lui réussirent pas toutes. Il voulut surprendre la ville de Cumes : mais il y échoua. Les Campaniens dont il se servit pour cette expédition, devinrent les victimes de ses ruses par l'activité & la valeur du Consul Sempronius-Gracchus, qui les surprit & en fit un massacre horrible. Annibal accourut inutilement au secours de ses amis. Le coup étoit frappé, & quelque diligence qu'il fit, il ne lui fut pas possible de les secourir ni de les venger. Le siège qu'il mit devant Cumes n'eut pas un meilleur succès. Il fut obligé de le lever, & de se retirer dans son camp de Tifate, avec le regret & la confusion d'avoir manqué son coup.

Le Général Carthaginois, qui se morfondoit dans son camp de Tifate, reçut alors une Ambassade des Samnites ses Alliés, qui l'invitoient & le pressoient à venir les défendre, & les mettre en sûreté contre les incursions & les ravages de Marcellus, qui mettoit tout à feu & à sang dans leur pays. Pour l'engager à sortir de son camp, ils lui représentèrent les Romains, qui défendoient la

ville de Nole , comme une troupe ^{Il va à Nole}
 de brigands , qui erroient ça & là ^{le.}
 par pelotons avec autant de sécurité
 que de négligence. Annibal, sur la
 parole des Ambassadeurs Samnites,
 sort de son camp avec la plus gran-
 de partie de ses troupes , & va se
 poster auprès de Nole. Là il vit par
 lui-même que les choses étoient tout
 autrement qu'on les lui avoit expo-
 sées , & que les Romains avoient ap-
 pris , à leurs dépens à la vérité , à
 faire la guerre avec sagesse & pré-
 caution. Il voulut faire mine d'atta-
 quer la ville de tous côtés ; mais il
 lui en couta cher. Marcellus fit une
 vive sortie & le repoussa avec perte.
 Ce premier succès encouragea les Ro-
 mains , qui soutenus & animés par
 l'exemple de leur Général osèrent
 sortir de la ville pour présenter la
 bataille à Annibal. Celui-ci n'eut
 garde de refuser le combat. Avant
 que d'en venir aux mains , il vou-
 lut piquer & relever le courage de
 ses troupes ; mais ni ses menaces , ni
 ses reproches , ni ses louanges ne pu-
 rent rien. Elles lâchèrent pied par-
 tout. Il fut obligé de faire sonner la
 retraite , & de rentrer dans son camp

Il est battu
 par Marcel-
 lus.

après avoir perdu plus de cinq mille hommes, qui furent tués dans l'action. Annibal, couvert de confusion & dévoré d'un secret dépit, se retira dans l'Apouille pour y passer l'hiver. Cet échec lui apprit que la fortune changeoit, que le courage revenoit aux Romains, & que celui de ses troupes s'affoiblissoit par le défaut de recrues nationales. La vûe de ce changement l'affligoit infiniment pour l'avenir; parcequ'il voyoit ses projets déconcertés, ses espérances évanouies & ses conquêtes sans aucun bien ni pour lui, ni pour la Patrie.

Il prend plusieurs villes.
Tir. Liv. lib.
24. Cap. 11-49.

Il trouva de quoi se consoler de l'affront qu'il venoit de recevoir devant Nole dans la prise des villes de Locres, de Crotone & de Consence. Hannon un de ses Officiers, soutenu & guidé par les Brutiens, prit de vive force la première de ces deux villes. Il la traita néanmoins fort honorablement, & il y transporta les principaux des habitans de Crotone, comme dans une place amie & de confiance. La défection, comme un mal épidémique, n'avoit pas seulement gagné l'Italie. Elle étoit passée dans les Isles voisines, & s'étoit communiquée

muniquée à la Sicile. Gélon fils d'Hiéron , & son héritier présomptif à la couronne de Syracuse étoit ouvertement déclaré pour Annibal , qui avoit dans l'Isle un grand nombre de partisans. Sa mort arriva fort à propos pour calmer ces mouvemens : mais elle fut si prompte , qu'on soupçonna le Roi son père de l'avoir procurée , par attachement aux Romains. Si ce soupçon étoit fondé , il faudroit convenir qu'Hiéron étoit plus Romain que les Romains eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit , le bon Roi Hiéron ne survécut que très-peu de temps à son fils. Ce fut pour Rome une perte très-considérable. Jamais la République n'avoit eu d'Allié plus fidèle , & qui lui fût d'une aussi grande utilité. Il fut leur ami pendant l'espace de près de cinquante ans , les secourant dans leurs besoins , d'armes , de troupes , de vivres , de vaisseaux & d'argent ; & cela sans jamais se démentir un instant. Ce Prince étoit d'un caractère doux , bienfaisant & pacifique : se regardant au milieu de ses Sujets moins comme leur Roi , que comme leur père. Il s'appliquoit à faire régner dans ses Etats

Mort du
Roi Hiéron.

la paix & l'abondance. Il ne fut pas un grand guerrier, ni un grand Héros ; mais il fut un grand Roi tant par ses vertus pacifiques , que parce qu'il sçut rendre ses sujets heureux & opulents dans le sein d'une douce tranquillité. Bonheur qu'aucun des Conquérans ni anciens, ni modernes, qu'on vante & qu'on admire tant, n'a jamais procuré à ses peuples. Les exploits de ces fameux guerriers se bornent ordinairement à ravager des Provinces ; dépeupler les villes , rendre les campagnes désertes , ruiner leurs sujets, en faire périr un nombre infini , & les rendre tous pauvres & malheureux.

Il n'est pas étonnant que la Sicile ait pleuré un Prince dont tous les soins ne tendoient qu'au vrai bonheur de ses peuples. Elle en parut inconsolable : chacun regrettoit dans la personne du Roi son protecteur & son père. Les maux & les révolutions dont la Sicile étoit menacée , & qui vraisemblablement alloient succéder à une paix de près de cinquante ans , rendit cette perte plus sensible. Hiéronime son petit-fils lui succéda au Trône de Syracuse ; mais il ne fut

Hiéronime
son petit-fils
lui succéda.

ni l'héritier de ses vertus, ni de son attachement pour les Romains. Ce Prince aussi vicieux & cruel que son grand-père avoit été doux & vertueux, se fit autant haïr & détester que Hiéron s'étoit fait aimer. Il signala son avènement à la Couronne par le mépris qu'il affecta pour les Romains, & par l'inclination qu'il marqua pour le parti des Carthaginois. Aussi ne tarda-t-il pas à rompre ouvertement avec les premiers, & à faire alliance avec les derniers.

La rupture de ce Prince avec les Romains, & son alliance avec Carthage auroit pu avoir des suites très-fâcheuses pour Rome. Mais Hiéronime ne survécut pas long-temps à ce nouveau traité. Une conspiration contre la vie de ce Prince, & à laquelle les Romains pourroient bien avoir contribué, mit fin à un règne de peu de mois, & déjà trop long à cause des injustices & des violences, dont il fut rempli. Néanmoins avec lui ne finirent point les troubles & les dissensions domestiques, dont la Sicile étoit agitée & qui causèrent la désolation de toute l'Isle & la ruine de Syracuse. C'est ce que nous aurons

Mort de ce
jeune Prin-
ce.

occasion de voir dans la suite. Repassons en Espagne, & voyons les progrès des deux Scipions en ce pays-là.

Succès heureux des armes Romaines en Espagne.

Carthage n'avoit pas totalement oublié les affaires d'Italie. Elle souhaitoit extrêmement pousser cette guerre avec toute la vigueur qu'elle demandoit. Dans cette vûe on dépêcha un courrier en Espagne à Asdrubal frère d'Annibal, avec ordre de passer en Italie avec son armée. Celui-ci, dès qu'il fut relevé par son successeur au Commandement d'Espagne, se mit en devoir d'obéir à ses maîtres. Il se met en marche, prend sa route vers l'Ebre pour gagner de là les Pyrénées. Sa marche, ni ses desseins ne purent échapper à la vigilance des deux Scipions. Ceux-ci comprenant que la ruine de Rome étoit attachée à la réunion des deux frères, résolurent d'arrêter Asdrubal dans sa marche. Dans cette vûe ils passent l'Ebre, & vont lui présenter la bataille. Le Général Carthaginois l'accepte : l'action fut longue, meurtrière & la victoire long temps douteuse. Malheureusement pour Asdrubal, dès le premier choc il se vit abandonné des

Numides & des Espagnols, qui prirent tous la fuite. Malgré cette défection, avec les seules troupes Africaines & Carthaginoises, il se battit avec tant de courage, & disputa si long-temps la victoire aux Romains qu'on vit bien qu'elle lui seroit restée, si les Espagnols & les Numides avoient fait leur devoir.

La victoire fut complète du côté des Scipions. Elle leur procura l'avantage d'avoir fait échouer le projet de réunion des deux frères en Italie, & l'Empire presque entier des Espagnes. Ces peuples rebutés de la dureté du Gouvernement des Carthaginois, & charmés de la douceur & de la modération de celui des Romains; secouèrent le joug des premiers, pour se soumettre aux derniers. Les pertes que ceux-la venoient de faire, les avoient affoiblis; mais ils n'étoient ni rebutés, ni découragés. Après avoir recruté leurs troupes, ils voulurent tenter encore la fortune des armes. Ils eurent d'abord quelques légers avantages, mais qui ne furent ni suivis, ni soutenus. Au contraire ils perdirent plusieurs batailles & une quantité prodigieuse d'hommes. Ces

succès enhardirent tellement les Romains qu'ils osèrent faire le siège de Sagonte. L'entreprise réussit : & ils chassèrent pour toujours les Carthaginois de cette place, Alliée de Rome. Ce cours rapide d'heureux succès des Scipions en Espagne, leur fit porter la vûe jusqu'en Afrique. Ils envoyèrent une Ambassade à Syphax Roi d'une partie de la Numidie, qui étoit actuellement aux prises avec les Carthaginois. Les Ambassadeurs étoient chargés de prier ce Prince de continuer à faire vigoureusement la guerre à Carthage & de le solliciter à entrer dans l'alliance des Romains. Syphax se prêta à tout ce que les Scipions désiroient de lui. Cependant ceux-ci ne retirèrent aucun avantage de ce traité, & il devint très-pernicieux à leur nouvel Allié. Les Carthaginois, informés de la démarche de ce Prince, lui suscitèrent tant de nouveaux ennemis, qu'il fut battu & défait par les troupes des Alliés de Carthage & de celles de Gala, Roi d'une autre partie de la Numidie. Mafinissa fils de Gala, qui commandoit l'armée, poursuivit Syphax jusqu'aux extrémités de l'Afrique, & lui fit la

guerre avec beaucoup des succès & de gloire. C'est ainsi que Masinissa, tout jeune qu'il étoit, commençoit à montrer ce qu'il devoit être un jour. Nous aurons occasion de parler plus d'une fois de ce jeune Héros. Reprenons les affaires d'Italie.

Les Romains, qui depuis la funeste bataille de Cannes avoient heureusement éprouvé, que la manière de faire la guerre de Fabius contre Annibal étoit la meilleure, & la seule qui convenoit à leurs affaires déclarées, continuèrent à s'y conformer. Ils élevèrent Fabius à la Dignité de Consul, afin que ce grave personnage réglât par sa sagesse toutes les opérations de la guerre, selon qu'il le jugeroit plus avantageux au bien de la République. Ils lui associèrent Marcellus, qui est le premier des Romains, qui apprit à Annibal qu'il n'étoit pas invincible, & qu'il pouvoit être vaincu. Il y avoit long-temps qu'on n'avoit vû le Consulat rempli par des hommes d'un si rare mérite en tout genre. C'étoient les deux personnages de la République qu'Annibal redoutoit le plus. On fit cette année-ci des préparatifs extraordinai-

AN. M. 3793.
AV. J. C. 211.
AN. R. 538.
Fabius-
Maximus &
Marcellus,
Consuls.

res de guerre. On mit sur pied dix-huit Légions pour servir aux différents endroits, & pour s'opposer partout aux desseins des ennemis. L'empire de la mer, qu'il importoit si fort de conserver, attira également l'attention du Gouvernement. On équipa une puissante flotte, qui fut fournie de tout aux dépens des particuliers, qui s'y portèrent avec un zèle admirable.

Après qu'on eut fait à Rome tous ces grands préparatifs, les Consuls partirent pour se rendre chacun au corps d'armée qu'il devoit commander. Les autres Généraux, Préteurs ou Proconsuls, se rendirent aussi à leur département. Tibérius-Gracchus, qui commandoit aux environs de Bénévent un corps considérable d'esclaves, informé qu'Hannon un des Généraux Africains, faisoit, à trois mille de-là, le dégât de tout le pays, va au-devant de lui & le joint sur les bords du Calve. Lorsqu'il fut en présence de l'ennemi, il exhorte ses nouveaux soldats à bien mériter de la République, & leur promet à tous la liberté pour prix de leur victoire. Cette promesse fit de ces vils esclaves au-

Gracchus
remporte une
victoire
sur Hannon
Général Car-
thaginois.

tant de Héros. Les Carthaginois ne refusèrent pas de combattre : on se battit long - temps avec beaucoup d'acharnement & d'opiniâtreté, sans que la victoire parut se déterminer. Enfin la liberté que le Général Romain avoit attachée à la victoire, donnant de nouvelles forces à ses troupes, leur fit faire des efforts si prodigieux de valeur que les ennemis furent enfoncés par tout, mis en fuite, leur camp pris & pillé. Le lendemain d'une journée si glorieuse, Gracchus, pour satisfaire à la parole, & par le pouvoit qu'il en avoit du Sénat, les déclara tous libres : après cette cérémonie, il les remena à Bénévent où ils furent accueillis avec toutes les marques possibles d'amitié, de joye & de félicitation.

On reçut à Rome avec une satisfaction universelle la nouvelle de ce succès de Gracchus. Elle fut bientôt suivie de celle d'un second avantage que le Consul Marcellus venoit de remporter sur Annibal auprès de Nolè. Le Général Africain s'opiniâtrant à cette ville, ne la perdoit pas de vue. Après avoir ravagé tout le pays de Naples, & y avoir mis tout en com-

Nouvel avantage de Marcellus sur Annibal.

bustion , il se replia du côté de Nole ; où il conservoit toujours des intelligences. Dès qu'il y fut arrivé, Marcellus qui étoit le bouclier de Rome , & le fléau d'Annibal , lui présenta la bataille. L'Africain ne la refusa pas ; mais il eut lieu de s'en repentir. Il fut battu , & obligé de se retirer dans son camp avec une perte de deux mille hommes. Outré de dépit de ce que Nole étoit devenue l'écueil de tous ses projets , il se retira à la faveur de la nuit , renonçant à la conquête d'une ville qu'il avoit tant de fois tentée , où il avoit toujours échoué , perdu beaucoup de monde , & terni quelque peu sa gloire.

Différentes
expéditions.

Il y eut encore dans le cours de cette campagne diverses petites expéditions , dont la principale fut la prise de Casilin par Fabius , soutenu & aidé de Marcellus son Collègue. La garnison qu'Annibal y avoit laissée se défendit avec tant de vigueur & de courage contre les deux armées Consulaires , que Fabius, sans le conseil & l'opposition de Marcellus, auroit abandonné l'entreprise. Cette défense fit beaucoup d'honneur aux Carthaginois : d'un autre côté Hannon eut sa

revanche sur Gracchus. Celui-ci ayant envoyé un gros détachement de son armée pour faire le dégât dans le pays des Lucaniens, Alliés de Carthage, le Général Africain tomba dessus si rudement, & en fit un si horrible carnage, qu'il rendit aux Romains le mal qu'il en avoit reçu auprès de Bénévent.

Affaires de
Sicile.

La mort tragique du Roi Hiéronime, que les partisans des Romains envisageoient comme un grand bien pour la Sicile, devint une source de malheurs pour cette Isle, & fut la cause de la ruine de Syracuse. Depuis le cruel assassinat de ce jeune Prince chacun prit parti selon son inclination, les uns pour les Romains, les autres pour les Carthaginois; de sorte que la ville de Syracuse se trouva divisée & partagée en différentes factions. Le malheur des Syracusains venoit, comme leur fit remarquer un de leurs Sénateurs nommé Appollonide, de rester plongés dans le trouble & la confusion sans pouvoir se ranger déterminément de l'un des deux partis, ou du côté des Romains, ou de celui des Carthaginois.

Les Syracusains auroient volontiers

profité de l'avis sensé de leur Conciroyen , & se seroient déterminés pour l'alliance avec les Romains , dont une expérience de cinquante ans leur avoit appris les cas qu'ils en devoient faire. Mais Epicyde & Hippocrate , qui étoient Carthaginois , de naissance & d'inclination , quoique originaires de Syracuse , s'opposèrent à cette résolution. Ces deux hommes , à l'ombre de leur caractère d'Ambassadeurs d'Annibal , & qui n'étoient dans la vérité que deux Emisaires , brouillèrent tout dans Syracuse , & y mirent tout en confusion par leurs intrigues , leurs cabales & leurs calomnies. Ils vinrent à bout non-seulement de faire avorter un si heureux projet , qui auroit sauvé la République ; mais même de se faire mettre à la tête du Gouvernement en qualité de Préteurs , de déterminer le peuple à se déclarer pour les Carthaginois , & à faire alliance avec eux.

Les Romains , malgré leur mauvaise situation , ne perdoient pas de vûe la Sicile. Ils sentoient de quelle importance il étoit pour leurs affaires présentes & pour la suite des temps de ne pas abandonner à leurs ennemis

une Isle si puissante & si riche en hommes, & en toutes sortes de provisions, dont les Carthaginois se serviroient contre eux en Italie. Ils y envoyèrent Marcellus, l'un des deux Consuls, avec des troupes qu'il transporta sur une flotte de cent vaisseaux qu'Appius commandoit sur les côtes de la Sicile. Dès que le Consul fut arrivé dans l'Isle, il avisa aux expédiens de faire la guerre aux Syracusains avec quelque espèce de justice; car, selon la coutume Romaine, il vouloit mettre de son côté les apparences du bon droit, & ne pas blesser visiblement les règles de la bien-séance. Il envoya une Ambassade aux Syracusains pour leur déclarer, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre, mais pour leur rendre la liberté. Les Députés ayant exécuté leur commission ne remportoient d'autre réponse, sinon que les Syracusains étoient tout disposés à le bien recevoir, s'il faisoit mine de les attaquer.

Marcellus, peu satisfait de cette fierté, s'approcha de la ville avec ses troupes, campa auprès du Temple de Jupiter Olympien, & se mit en devoir de faire le siège de cette im-

Marcellus
passe en Si-
cile.

Il fait le sié-
ge de Syra-
cuse.
Polyb. 8.

portante place , & de l'attaquer en même temps par terre & par mer. L'entreprise étoit des plus hardies & des plus périlleuses. Et il y a apparence que , s'il y avoit eu dans Syracuse plus d'intelligence , & moins de discorde , la prise de cette ville n'eût jamais fait la matière du Triomphe de Marcellus. En effet tout concouroit à rendre cette place imprénable ; sa situation sur une montagne , la commodité de son double port , sa vaste étendue , les quatre parties dont elle étoit composée , la multitude de ses richesses & de ses habitans ; ses remparts & ses fortifications. Mais ce qui rassûroit davantage les Syracusains contre les forces & les assauts des Romains, c'étoit le fameux Archimède , dont l'habileté fit plus d'une fois perdre l'espérance aux Romains de prendre cette place.

Le Général Romain , après avoir fait approcher de la ville toutes les terribles machines , dont il devoit faire usage pour saper & battre en breche les murailles , fit donner le signal pour un assaut général par terre & par mer. Il espéroit de jeter par cette attaque une telle terreur dans

la ville, qu'il pourroit parvenir à se rendre maître de quelque coin de la place qui lui en faciliteroit dans la suite la conquête entière. Ce projet étoit beau en idée ; mais l'exécution n'en fut pas aisée. Les Romains allant à l'assaut furent accueillis d'une grêle de traits & de pierres, qui les arrêtrèrent tout court sans pouvoir avancer plus avant. Ils ne firent que des efforts impuissans, & à peine approchèrent-ils des remparts. Du côté de la mer l'attaque ne réussissoit pas mieux. La flotte Romaine étoit encore plus maltraitée que l'armée de terre. Dans la place il y avoit un homme, qui déconcerta tous les projets de Marcellus, c'étoit le fameux Archimède. Ce célèbre Géomètre fit agir contre les batteries formidables de la flotte Romaine, les machines qu'il avoit dressées ; & cela avec un succès merveilleux, & une perte considérable pour les assiégeans.

Mauvais
succès de ses
attaques,

Ce premier revers de fortune étonna un peu le Consul, mais il ne le découragea pas. Il espéroit avoir un meilleur succès dans les nouvelles attaques qu'il méditoit. Il ignoroit à qui il avoit affaire, Archimède avoit si

bien pourvû à tout ; que du fonds de son cabinet, il avoit trouvé le moyen, par le secours de ses machines, d'écraser la flotte Romaine, & de faire périr l'armée de terre, sans que ni l'une ni l'autre eussent pu entamer Syracuse. Marcellus ne fut pas long-temps à s'apercevoir, qu'il y avoit dans la ville un plus habile Ingénieur que lui ; & qu'Archimède sçavoit mieux défendre une place, que lui ne sçavoit l'attaquer. Par les épreuves qu'il venoit de faire, il sentit que s'il s'obstinoit à donner de nouveaux assauts à la ville, & à vouloir la prendre de force, il perdrait entièrement sa flotte & ruineroit totalement, & sans aucun succès son armée. Ainsi, tout constant qu'il étoit dans ses entreprises, il se résolut à changer le siège en blocus ; & à attendre du bénéfice du temps & de la disette des vivres ce qu'il désespéroit pouvoir obtenir de la force de ses armes.

AN. M. 3794.

AV. J. C. 210.

AN. R. 539.

Il change
le siège en
blocus.

Cependant, pour ne pas laisser inutile, & languir dans l'oïveté une si belle armée, il se mit à la tête des deux tiers, & laissa l'autre devant la place pour la tenir bloquée. L'esprit de révolte, de défection, ou si on veut,

l'amour du changement avo i fait beaucoup de progrès dans l'intérieur de l'Isle. Plusieurs peuples avoient abandonné l'alliance des Romains, chassé ou tué leurs garnisons, & livré leurs villes aux Carthaginois. Marcellus marcha contre ces peuples rebelles pour les soumettre. Il reconquit plusieurs villes qui rentrèrent d'elles-mêmes dans le devoir, & fit le siège de quelques autres qu'il prit d'assaut & qu'il détruisit. L'arrivée d'Himilcon dans l'Isle arrêta ses progrès. Ce Général Africain entra dans le port d'Héraclée avec une belle flotte, sur laquelle il avoit vingt mille hommes d'Infanterie, trois mille de Cavalerie & douze éléphants. De-là il s'avance vers Agrigente, la reprend sur les Romains; & fait rentrer quantité d'autres villes dans le parti des Carthaginois.

Ses expéditions dans la Sicile.

Dès que la nouvelle de la descente d'Himilcon dans l'Isle, & celle de ses progrès fut venue à Syracuse, les troupes Syracusaines témoignèrent un désir extrême d'aller se joindre à lui, de se signaler par quelque exploit éclatant. On en fit un détachement

de dix mille hommes, dont on donna le commandement à Hippocrate ; & Epicyde resta dans la ville pour la défense de ses murailles contre l'armée Romaine qui la tenoit bloquée. Le détachement sortit de Syracuse pendant la nuit , & franchit hardiment les lignes des Romains. Marcellus , qui revenoit d'Agrigente où il avoit été prévenu par Himilcon , ayant rencontré cette armée sur sa route , tourna contre elle les armes qu'il avoit préparées contre le Général Carthaginois. Il l'attaque & la défait si pleinement qu'il n'y eut que la Cavalerie seule , au nombre de cinq cents hommes , qui se sauvèrent du massacre avec le Général. Cet avantage consola un peu le vainqueur de la perte , qu'il avoit faite des villes rebelles. Il retourna devant Syracuse, qu'il tint un peu plus resserrée qu'auparavant : mais il n'étoit pas plus avancé. La ville abondamment fournie de vivres par les flottes Carthaginoises , qui entroient librement dans le grand port de Syracuse , & qui en sortoient de même , supportoit tranquillement les incommodités du

blocus , & rendoit la condition des assiégés plus avantageuse que celle des assiégeans.

Marcellus , dont l'année du Consulat étoit expirée , & qui avoit eu ordre de rester en Sicile avec le titre & l'autorité de Proconsul , voyant que l'expédient du blocus d'une ville, sans cesse ravitaillée & par mer & par terre , devenoit inutile ; & que d'un autre côté il n'étoit pas possible de tenter l'assaut d'une place inabordable & aussi meurtrière , délibéroit s'il ne leveroit point le siège. Mais comme il étoit naturellement constant , & que le moment que la divine Providence avoit marqué pour punir cette superbe & opulente ville étoit arrivé , il voulut tenter encore un dernier expédient. Dès ce moment l'Etre suprême , qui l'avoit conduit devant Syracuse pour le faire servir de Ministre à ses vengeances , lui facilita toutes les voies pour s'en rendre maître. Desorte que dans un très-court espace de temps la negligence des troupes qui la défendoient , le hazard , la trahison , & la méfintelligence des habitans , le mirent en possession de la ville la plus vaste , la

AN. M. 3795.

AV. J. C. 209.

AN. R. 540.

Il se rend

maître de

Syracuse ,

partie par

ruse , partie

par trahison.

Tit. Liv. lib.

25, Cap. 1-41.

plus riche , & la plus belle qu'il y eut alors dans le monde connu.

Le Proconsul , qui étoit d'un caractère doux & humain , auroit bien voulu épargner à Syracuse le funeste désastre du pillage. Mais il n'en fut pas le maître ; & il fut obligé de voir , quoiqu'à regret , la désolation d'une ville si florissante. En abandonnant à l'avidité du soldat ses richesses immenses , il leur fit des défenses expresses d'insulter & de tuer personne. Mais ses ordres ne furent pas exécutés. Quantité de Citoyens de Syracuse tombèrent sous le glaive du soldat Romain. Le fameux Archimède fut du nombre de ces malheureuses victimes. Il est vrai que son meurtrier ne le reconnut pas. Cet habile Géomètre , dans le temps du sac de la ville , étoit dans son cabinet occupé à résoudre tranquillement un problème. Ni le bruit des vainqueurs , ni les cris lamentables des vaincus ne furent capables de le distraire de son opération. Un soldat Romain entre dans le lieu de sa retraite , & sans connoître celui à qui il donnoit la mort , il lui porte l'épée à la gorge & le tue. Ainsi périt l'illustre Archimède , qui n'eut dans

Sac de Syra-
cuse.

Mort d'Ar-
chimède.

ce monde d'autres plaisirs que ceux de l'étude, & de la contemplation du Ciel & de la terre. La mort de ce grand homme affligea beaucoup Marcellus. Il rendit à sa mémoire tous les honneurs qu'il méritoit. Il lui fit des funérailles magnifiques, & lui érigea un superbe mausolée. Si j'osois trouver à redire à la conduite de Marcellus, il me semble qu'il manqua d'attention pour conserver un aussi grand homme, & qu'il ne donna pas des ordres assez précis pour se procurer cet avantage, & à lui-même & à sa République. La conservation d'Archimède devoit l'occuper par préférence à tout autre soin; & il ne paroît nulle part qu'il ait été plus curieux de la vie de ce fameux Géomètre, que de celle du dernier habitant de Syracuse. C'est une tache dans la vie du Héros Romain, qui marque ou que Marcellus ne se connoissoit pas en talens, ou qu'il ne les estimoit pas leur prix.

Le vainqueur fut plus attentif à sauver du sac de la ville une quantité prodigieuse de tableaux, de vases précieux & travaillés avec un art admirable, de statues & autres meubles

Retour de
Marcellus
à Rome.

rares , dont il orna dans la suite son Triomphe. Par la prise de Syracuse , la Sicile entière se trouva soumise aux Romains , & devint une Province Romaine , vivant selon ses coutumes & ses loix. Marcellus régla avant son départ les différens intérêts de cette nouvelle Province ; & il faut dire à son honneur , qu'il s'y conduisit avec toute la douceur & la modération possible. Cela n'empêcha pas que dans la suite il n'eut à soutenir des plaintes très-grievées de la part des Siciliens contre la conduite qu'il avoit tenue à leur égard. Mais par la sagesse & par la pénétration du Sénat , elles n'eurent aucune fâcheuse suite pour le vainqueur de la Sicile. Ce corps habile & clair-voyant , démêla que les plaintes des Siciliens contre Marcellus ne venoient pas de Sicile , mais qu'elles avoient leurs auteurs à Rome dans la basse jalousie de quelques Romains , envieux de la gloire & de la vertu de Marcellus. Ainsi il confirma tout ce que ce Général avoit réglé en Sicile , & en ordonna l'exécution. Du reste il accorda aux Siciliens tous les soulagemens qu'ils pouvoient désirer , sauf les droits de la République.

Les Siciliens furent si touchés du menagement que le Sénat avoit pour eux, & de la justice qu'il rendoit à leur vainqueur, qu'ils allèrent se jeter aux pieds de Marcellus, & le prièrent de prendre la ville de Syracuse sous sa protection, & de regarder les Siciliens comme ses Cliens. Marcellus en grand homme, & en homme qui sçavoit remporter des victoires sur lui-même, comme sur les ennemis de l'Etat, étouffant tout ressentiment de vengeance, se rendit à leurs vœux, & se fit un honneur de les protéger toujours. Ce titre glorieux de Patron de la Sicile passa à sa postérité, & y demeura attaché tant que subsista son nom & sa famille. Je reviens à ce que j'ai laissé en arrière, pour ne pas interrompre ce qui regardoit la Sicile & Marcellus.

Durant le siège de Syracuse les armées des Romains & des Carthaginois ne demeuroident pas tranquilles. Et quoique les événemens, qui se passèrent en Italie pendant le cours de trois années que dura cette entreprise, ne soient ni fort brillans, ni extrêmement intéressans, ils ne laissent pas de mériter l'attention du Le-

AN. M. 552.
AV. J. C. 212.
AN. R. 537.
Expéditions
des Romains
& des Car-
thaginois en
Italie.

cteur. Les succès étoient variés de part & d'autre , tantôt heureux , tantôt malheureux. Les Romains reprirent sur les Carthaginois la ville d'Arpi , où Annibal avoit une garnison de cinq mille hommes , qui par capitulation eut la liberté de se retirer auprès de son Général. Cette même année , la ville d'Aterne fut forcée par la valeur des armes Romaines , de rentrer sous l'obéissance de la République. On y fit un assez grand nombre de prisonniers , & on y trouva une grande quantité de cuivre & d'argent monnoyés.

Les Carthaginois de leur côté, sous la conduite d'Hannon, battirent le Préteur L. Pomponius - Vémentanus , aussi ignorant Général , qu'il avoit été cruel & avare Financier. Il n'avoit d'autre mérite dans sa nouvelle profession que celui que lui inspiroit sa téméraire présomption. Enhardi par quelques légers avantages sur les fourageurs du Général Africain , il n'hésita pas à croire qu'il auroit sur lui le même succès dans une action générale : plein de cette bonne opinion , il va présenter la bataille aux Carthaginois. Il ne tarda pas de payer

la juste peine de sa présomptueuse témérité. Dans un moment les troupes furent enfoncées , mises en fuite , & taillées en pièces ; & leur indigne Général fut fait prisonnier. Il ne méritoit pas un meilleur sort : mourir sur le champ de bataille c'eût été pour lui un genre de punition trop glorieux. Annibal de son côté sauva aussi quelques places , mais peu importantes.

La longueur de la guerre , & les mauvais succès que Rome avoit essuyés jusqu'alors , avoient fait négliger aux Censeurs le soin de la police & des mœurs ; aux Prêtres celui de la religion , & aux Questeurs celui des Finances. Mais dès que Rome commença , pour ainsi - dire à respirer , qu'elle vit ses affaires prendre une tournure plus favorable , & qu'elle se releva un peu de ses pertes , elle donna toute son attention à ces trois importants objets. Les Censeurs citèrent à leur redoutable Tribunal ceux qui après la bataille de Cannes avoient désespéré de la République , & formé le pernicieux dessein de l'abandonner ; puis les Députés des prisonniers de Cannes , à qui Annibal

Abus à Rome dans les mœurs , dans la Religion , & dans la finance.

On y pouvoit.

leur parole avoit permis de venir à Rome solliciter leur rachat auprès du Sénat ; & qui contre la foi publique, à la faveur de quelque puérile & indigne équivoque, étoient restés chez eux : enfin tous les jeunes gens, qui sans cause légitime & valable s'étoient dispensés du service depuis quatre ans. Tous ceux des Citoyens, qui se trouverent dans un des trois cas, furent condamnés de la peine la plus humiliante. Les Censeurs les privèrent de tout suffrage ; les chassèrent de leurs Tribus & ne leur laissèrent d'autre privilège de Citoyen Romain, que celui de payer les impôts. A cela le Sénat ajouta par un Arrêt confirmatif du jugement des Censeurs, qu'ils passeroient tous en Sicile se joindre aux malheureux restes de Cannes, & qu'ils y serviroient tant qu'Annibal seroit en Italie. Cette sévère Censure appartient à l'année dernière.

AN. M. 3793.
AV. J. C. 211.
AN. R. 538.

L'altération dans plusieurs chefs de religion, n'étoit pas moins grande que la corruption dans la discipline & dans la police. Le changement en ce point étoit tel, par le mélange de plusieurs cérémonies étrangères, qu'on avoit bien de la peine à reconnoître

AN. M. 3794.
AV. J. C. 210.
AN. R. 539.

l'ancienne religion. Il sembloit, dit l'Historien latin, que les hommes & les Dieux n'étoient plus les mêmes. Une foule de dévins & de sacrificateurs, animés par le désir de s'enrichir aux dépens d'une populace simple, crédule & toujours la dupe de ces faux Prophètes, avoient introduit dans le culte des Romains des formules étrangères de prières, des sacrifices contre les rites, des cérémonies insolites & de fausses prédictions. Le Sénat, indigné de cet abus, chargea le Préteur de la ville de le réprimer & d'en arrêter le cours. Cette maxime des Romains de conserver sans altération la religion qu'ils tenoient de leurs ancêtres, est très-louable en elle-même ; mais dans le fonds elle n'a de vérité que dans la Religion Chrétienne, d'où l'on doit bannir toute nouveauté, & donner toute son attention à ce qu'il ne s'y glisse rien de contraire à ce qu'on a cru par tout & toujours. Jesus-Christ étant toujours le même, sa religion est aussi immuable & aussi inaltérable que lui-même.

Le besoin d'argent & de secours de toute espèce ; où se trouvoit la

AN. M. 3795.

AV. J. C. 209.

AN. R. 540.

République, depuis qu'Annibal étoit en Italie, avoit fermé les yeux au Sénat sur la malversation & les fraudes des Fermiers-Généraux, qu'on appelloit Publicains, & des autres Compagnies, qui avoient entrepris de fournir les armées de vivres, d'habits, d'armes & d'argent. On les avoit ménagés, parce qu'on se trouvoit dans des conjonctures fâcheuses, où cette espèce de gens deviennent des hommes nécessaires. Mais leurs excès étoient si publics & si odieux, qu'il ne fut plus possible de les ignorer ou de les pallier. On en mit un en justice réglée, nommé M. Posthumius, qui étoit à juste titre par ses pilleries, le Chef & le père de tous les traitans. Il fut atteint & convaincu par la déposition d'une foule de témoins des derniers excès dans ce genre-là. Le peuple le condamna à un exil perpétuel, & confisqua tous ses biens au profit de la République. La plupart des autres traitans, qui avoient été les ministres des concussions de Posthumius, eurent à peu près le même sort que lui. Peine bien légère pour des voleries aussi insignes que celles dont il s'agit. M. Rollin

remarque qu'une punition de cette sorte , & réitérée de temps en temps , arrêteroit bien des injustices que l'impunité enhardit & entretient aux mépris des loix , du bien public , & de la substance des pauvres. Il n'y a personne , je pense , aux intéressés près , qui n'applaudisse à la réflexion sentée du célèbre Auteur , & qui ne désire de voir punir ces voleurs publics , qui pillent avec d'autant plus de hardiesse , qu'ils se croient assurés de l'impunité.

Annibal , qui éprouvoit tous les jours le besoin qu'il avoit d'une ville maritime en Italie pour faciliter ses relations avec Carthage , avoit fait plusieurs tentatives , mais toujours infructueusement sur les villes de Naples & de Tarente. Cette dernière ne persista pas inébranlablement dans sa fidélité aux Romains. Il est vrai que ceux-ci accélérèrent la désertion de cette grande ville par la rigueur , & la cruauté avec laquelle ils punirent ses otages , qui par un esprit de révolte s'étoient sauvés de Rome. Une punition si sévère & si à contre-temps irrita les Tarentins contre Rome , & les fit songer sérieusement à livrer leur ville à Annibal. Une gar-

Annibal se rend maître de Tarente.
Polyb. liv. 8.

nison Romaine , qui étoit dans leur citadelle ; & qui veilleoit sur toutes leurs démarches retarda pour un peu de temps l'exécution de leur dessein. Mais enfin quelques jeunes gens des plus qualifiés de la ville conduisirent cette conjuration avec tant d'adresse & un secret si profond qu'ils introduisirent Annibal dans Tarente , sans que le Commandant Romain en eût le moindre soupçon.

Le Général Africain traita les habitans de Tarente avec beaucoup de bonté. Mais il fit main basse sur tout ce qu'il put rencontrer de Romains, ou de ceux des habitans qui parurent leur demeurer attachés. Notre Africain , pour rendre complet ce succès , auroit bien voulu aussi se rendre maître de la citadelle , où les Romains s'étoient retirés ; mais jugeant bien qu'il ne pouvoit la forcer , il se contenta de la séparer de la ville & de mettre les habitans à couvert des insultes des Romains. Il manquoit encore aux Tarentins une flotte qui pût tenir la mer , fermer l'entrée du port aux vaisseaux de Rome , & ôter à la garnison la facilité des convois. Annibal , dont le génie étoit d'une fécon-

dité admirable en expédiens & en ressources, leur procura, non seulement contre leur attente, mais contre toute apparence de possibilité, une flotte bien équipée, qui bloquoit par mer la citadelle, tandis que les troupes la bloquoient par terre. Puis il partit de Tarente au milieu des applaudissemens des habitans, qui à peine pouvoient croire d'Annibal, ce qu'ils en voyoient de leurs yeux.

Il étoit encore à portée de sa nouvelle conquête, lorsqu'il lui vint des Députés de Capoue pour le prier de faire porter des bleds dans leur ville, avant que les armées Romaines, qui étoient dans le voisinage, en eussent fermé toutes les avenues. Annibal chargea Hannon de ce soin. Cet Officier s'en acquitta avec toute la diligence & tout le zèle imaginable. Mais par une indolence naturelle aux Campaniens, tous les grains qu'il avoit ramassés pour Capoue, vinrent en la puissance des Romains. Les Consuls avertis à propos de ces convois de grains, qu'on vouloit faire entrer dans Capoue, un d'eux, Fulvius, se mit en marche pour traverser l'exécution de ce projet. Il arrive à Bene-

Camp
d'Hannon
forcé par les
Romains.

vent à l'insçu du Commandant Carthaginois , qui croyant son camp à l'abri de toute insulte par sa position & par l'éloignement des troupes Romaines , en sortit accompagné de quelques troupes de Cavalerie pour hâter le secours de vivres , & recueillir en personne les provisions qu'il destinoit pour Capoue.

Le Consul , informé de tout cela par les Bénéventins , alla assaillir le camp des Carthaginois. L'attaque fut extrêmement vive , mais la défense fut encore plus généreuse. Les Africains postés sur une éminence se battoient avec beaucoup d'avantage , & faisoient des Romains un affreux carnage. Le Consul , voyant un si grand nombre de Citoyens tomber sous le fer de l'ennemi se repentoit de son entreprise , & voulut cesser l'attaque. Il fit sonner la retraite : mais personne ne voulut obéir à un ordre si timide , & dont l'exécution auroit déshonoré la nation. Ainsi la valeur obstinée des Officiers & des soldats força le Général à continuer l'attaque. Dès ce moment , comme le succès de l'entreprise étoit plus l'affaire des Officiers subalternes & des soldats , que

celle du Consul ; & qu'il y alloit de leur honneur à la faire réussir , ils retournent à l'assaut avec un courage si déterminé , que rien ne fut capable de les arrêter , qu'ils n'eussent emporté le camp des ennemis. Il est vrai qu'il leur en couta cher ; mais ils eurent la gloire d'avoir forcé la place , & l'avantage de se venger amplement des ennemis. Il y en eut plus de six mille de tués , & sept mille environ de faits prisonniers. Telles furent les suites funestes de la négligence des Campaniens , que la faim même ne pouvoit tirer de leur indolence. Ils en seront bien punis :

Annibal, s'obstinant toujours à vouloir réduire la citadelle de Tarente , la tenoit bloquée par terre & par mer. La garnison étoit presque réduite aux abois par la disette de vivres. Rome informée de la triste situation où se trouvoit la citadelle de Tarente , y envoya une petite flotte chargée de provisions de bouche. Ce convoi arriva heureusement & fort à propos. Il força la barrière des vaisseaux Tarentins , entra triomphant dans le port & ravitailla la garnison. Ce secours fit échouer le projet d'Annibal. Mais il

Blocus de
la Citadelle
de Tarente.

Les villes
de Métapont
& de Thur-
ium se ren-
dent à Anni-
bal.

se consola d'avoir manqué son coup par la soumission volontaire & libre des villes de Métapont & de Thurium, qui suivant l'exemple de Tarente, se livrèrent à lui & se mirent sous sa protection. La perte de trois villes considérables dut faire sentir aux Romains le tort qu'ils avoient eu de n'avoir écouté, dans la punition des écarts de Tarente, que la colère & la vengeance ; mauvais & pernicieux Conseillers.

Tentative
des Romains
sur Capoue.

Les Romains souffroient impatiemment & avec une espèce de honte que Capoue jouît tranquillement du fruit de sa révolte. En former le siège, la prendre de force, la raser, faire périr sous la hache les principaux de ses habitans, & disperser les malheureux restes, eût été du goût des Consuls en place. Pleins de ces flatteuses idées de vengeance, & de celle d'illustrer leur Consulat, & d'immortaliser leur nom par une si belle conquête, ils partent de Bénévent dans le dessein de se rendre à Capoue pour en faire le siège dans les formes. Comme ils ne se croyoient pas assez forts pour soutenir seuls les efforts d'Annibal, qu'ils prévoyoit devoir venir au

secours des Campaniens, ils rappel-
lèrent Sempronius-Gracchus de la Lu-
canie pour couvrir avec sa troupe des
Volons, soldats volontaires, la ville de
Bénévent contre les entreprises du
Général Carthaginois. Au premier or-
dre des Consuls, ce brave Officier se
mit en état d'obéir. Mais il fut trahi
par un Lucanien, & périt dans une
embuscade que lui rendit Magon, de
concert avec le traître. Sa troupe des
Volons se croyant quitte de ses enga-
gemens par la mort de leur Général
se dispersa, les uns d'un côté & les au-
tres d'un autre. La perte d'un si bra-
ve Officier déranger les projets des
Consuls pour le siège de Capoue :
mais ce qui les déconcerta tout à fait
fut une sortie que firent les habitans
de Capoue, soutenus de la Cavalerie
de Magon sur les troupes des Consuls,
dispersées & en désordre dans la cam-
pagne par l'avidité du butin. L'atta-
que fut imprévue, vive, & ne laissa
aux Romains d'autre parti à prendre
que celui de la fuite. Ils laissèrent
dans la plaine plus de quinze cents
hommes, que les ennemis leur tuè-
rent. Ce succès enfla si fort le coura-
ge des Campaniens, qu'ils faisoient

tous les jours des sorties, venoient braver les Romains jufques fous leurs retranchemens , & les défoient au combat. L'échec confidérable que ceux-ci venoient d'effuyer, les avoient rendus plus prudens , & ils ne crurent pas que dans les circonftances préfentes il fût à propos de hazarder une bataille. Cependant ils demouroient toujours devant Capoue fans ôfer en former le fiége , ni fe déterminer à une action.

Annibal for-
ce les Con-
fult de fe re-
tirer de Ca-
poue.

L'arrivée d'Annibal qui vola au fecours de fa première & fidèle Alliée , fixa l'indétermination des Confults , les força à fe défifter de leur deffein , & à en remettre l'exécution à un autre temps. Le Confult Fulvius prit fa route du côté de Cumes , & Appius fit feffemblant de fe retirer dans la Lucanie. Annibal fe mit à la poursuite de ce dernier fans pouvoir jamais le joindre. Sa bonne fortune lui fournit une occafion de fe dédommager fur Centénus-Pénula de la poursuite inutile d'Appius. Il rencontra ce nouveau Général dans la Lucanie , qui venoit le chercher , & qui à la première vûe , lui préfenta la bataille. L'Africain tomba deffus lui avec tant

de fureur, que de seize mille hommes dont l'armée de ce téméraire Général étoit composée, il ne s'en sauva pas mille. La moindre perte fut celle du Commandant, qui ne pouvant survivre au déshonneur de sa défaite, causée par sa témérité, chercha à s'ensevelir lui & sa honte sous les traits des ennemis.

Il défait
Centénius.
Pénula.

Pendant qu'Annibal étoit occupé dans la Lucanie, les Consuls saillirent ce moment pour retourner devant Capoue, & en former le siège dans toutes les règles. Les habitants de cette grande ville effrayés, députèrent coup sur coup à Annibal pour l'avertir du danger dont ils étoient menacés, & pour le prier de venir sans différer à leur secours. Celui-ci, soit qu'il ne crut pas le besoin des Capouans si pressant qu'ils le représentoient, soit qu'il se flattoit, comme il est assez vraisemblable, que sa présence suffiroit pour obliger une seconde fois les Consuls à lever le siège & à se retirer, s'obstina à demeurer dans la Lucanie, où il trouva sans attendre long-temps une nouvelle occasion de signaler son courage & sa capacité. Le Préteur C. Fulvius, frère du Consul de même nom,

Siège de
Capoue.
Polyb. l. 9.

commandoit dans l'Apouille un corps de troupes de dix-huit mille hommes. Par l'imprudence & la non chalance du Général, il n'y avoit ni ordre ni discipline, ni subordination dans ce corps d'armée. Annibal, parfaitement instruit du désordre qui régnoit dans cette armée, & à qui l'expérience avoit appris que des troupes indisciplinées, sont des troupes vaincues, tourna ses pas de ce côté-là, s'approcha du camp Romain, & campa assez près de la ville d'Herdonnée. Dès la nuit même Annibal vit par lui-même la vérité de ce qu'on lui avoit rapporté, & il s'arrangea sur cela pour livrer bataille le lendemain.

AN. M. 3796.

AV. J. C. 208.

AN. R. 541.

Défaite du

Dicteur Fulvius.

En effet dès la pointe du jour il sort de son camp, & se présente en bon ordre dans la plaine. Fulvius, qui étoit aussi téméraire, que ses soldats étoient furieux, accepte le défi, & ne tarde pas long-temps à paroître. La partie n'étoit sûrement pas égale; car outre la supériorité du Général & du nombre des troupes du côté des Carthaginois; il régnoit parmi eux un ordre & une discipline admirable. Aussi le succès du combat ne fut pas un instant douteux. Les Ro-

Mains ne purent soutenir le premier choc des Carthaginois. Fulvius, qui avoit les défauts de Centénus sans en avoir les vertus, fut un des premiers à prendre la fuite & à se sauver. Son armée lâchement abandonnée de son chef, fut taillée en pièces par les ennemis : & de dix-huit mille hommes, dont elle étoit composée, à peine s'en échappa-t-il deux mille.

Cependant les Consuls de l'année précédente, avec le titre de Proconsuls dont le Sénat les avoit revêtus, pour terminer le siège de Capoue, pressoient la place avec tant de vigueur & un tel acharnement, que ni les sorties fréquentes des assiégés, & souvent même heureuses, ni la triste & affligeante nouvelle de la perte de deux armées, ni les efforts d'Annibal qui étoit venu au secours de sa fidèle Alliée, ne furent point capables de leur faire lâcher prise. L'Africain attaqua inutilement, & avec une perte assez considérable de ses troupes le camp des Romains. La tentative qu'il fit de marcher contre Rome, digne à la vérité de son vaste génie, de son grand courage, & qui seule suffiroit pour lui

Annibal
court au se-
cours de Ca-
poue.

Il va à Ro-
me.

mériter le titre du plus grand Cap-
taine de l'Antiquité, ne lui réussit pa-
mieux. Il espéroit qu'une demarche
aussi hardie & si-bien concertée pou-
roit faire une diversion des forces
qui étoient devant Capoue, & obli-
ger les Proconsuls à abandonner leur
projet pour voler au secours de leur
Patrie. Mais rien de tout cela n'arri-
va. La nouvelle de sa marche causa
de vives appréhensions dans Rome ;
mais l'allarme fut toute autre, lors-
qu'on le vit, pour ainsi dire, cam-
per sous les murailles de Rome. Les
Sénateurs s'assemblèrent & délibé-
rèrent longuement, chacun opina selon sa
crainte ou selon son courage. Les timi-
des auroient voulu qu'on eût rappelé
toutes les forces de la République au se-
cours de la Patrie commune : mais ceux
qui avoient le courage plus élevé, & qui
démêlerent la ruse du Carthaginois
furent d'un avis tout contraire, &
prétendoient qu'il ne falloit rien
changer, ni au siège de Capoue, ni
aux autres départemens. Cet avis gé-
néreux prévalut ; & on se contenta de
rappeller un des Proconsuls avec un
corps de troupes de quinze mille
hommes.

Durant le séjour que fit Annibal

devant Rome, il ne demeura pas oisif. Il pillâ, ravagea, & mit à feu & à sang tout ce riche pays des environs de Rome, comme il avoit fait celui par où il avoit passé, laissant par tout des traces sanglantes de sa marche. Il voulut reconnoître par lui-même l'Etat de Rome, & la disposition que faisoient les Romains pour leur défense. Il s'avança vers la porte Capène accompagné de deux mille Cavaliers. Cette bravade indigna les Consuls. Ils firent sortir un gros détachement de leur Cavalerie, pour courir sur lui & le combattre. Le choc fut vif & sanglant; mais il ne décida rien. Annibal rentra dans son camp; & les Romains se retirèrent. Peu de jours après le Carthaginois rangea ses troupes en bataille, & vint défier les Consuls au combat. Ceux-ci l'acceptèrent de fort bonne grace. Mais au moment qu'on se disposoit à en venir aux mains, il s'éleva une si furieuse tempête que les deux armées furent obligées de rentrer bien-vîte dans leurs retranchemens. Les Historiens, qui rapportent ce fait, ajoutent que la même chose arriva le lendemain; & pour donner

à leur narré un air de prodige & de merveille , ils assûrent que la sérénité reparut , dès que la plaine fut libre de troupes. Ce récit a tout l'air d'une fable inventée par les admirateurs outrés de la grandeur de Rome. Le silence de l'Historien Grec , qui étoit presque contemporain , donne à ma conjecture un degré d'évidence à laquelle on ne sçauroit se refuser.

Inutilité de
la démarche.

Annibal étoit campé devant Rome , sans rien faire & sans rien entreprendre , attendant du temps ou des événemens quelque occasion favorable de pouvoir agir. Rome de son côté voyant la tranquillité du Général Africain , étoit bien revenue de ses alarmes. Elle parut même si rassûrée contre les vains efforts d'Annibal , que dans ce temps - là , sans avoir égard aux besoins présents de l'Italie , elle fit partir des recrues pour l'Espagne. Ce trait piqua le Carthaginois ; mais il le fut bien d'avantage , lorsqu'il apprit par un transfuge qu'on venoit de vendre son juste prix un champ dont il étoit le maître. Il répondit à cette insulte par une bravade. Il mit à l'encan les

boutiques des Orfèvres & de Banquiers, qui étoient sur la grande place de Rome ; mais personne ne se présenta pour les acheter.

Annibal désespérant de pouvoir se rendre maître de Rome, retourna sur ses pas. Sa retraite fut aussi ruineuse, Il se retire de Rome.

que l'avoit été sa marche : il pilla & ravagea tout le pays. Lui & ses troupes firent un butin considérable d'or, d'argent, & d'autres meubles précieux. Quoique son armée fût extrêmement chargée, il lui fit faire une marche précipitée, durant trois jours.

Son dessein étoit d'aller attaquer brusquement le camp du Proconsul devant Capoue & de tenter encore une fois de sauver une ville qui lui étoit si chère. Il tomba tout d'un coup Il fait une nouvelle tentative en faveur de Capoue.

& de nuit sur le camp du Proconsul Appius. Il causa d'abord beaucoup de désordre & de tumulte ; & il y eut quantité de Romains, qui périrent sous l'effort de ses armes. Cependant il ne lui fut pas possible de forcer le camp, ni de faire rien changer au siège de Capoue. Pour lors il renonça à l'espérance de sauver cette ville, & se retira avec précipitation dans le fonds du Brutrium, chargé d'un am- Il l'abandonne.

ple & riche butin. Telle fut l'entreprise mémorable d'Annibal, où ce grand Capitaine étala tout ce que la nature, l'art & l'expérience lui avoient donné de talens pour la guerre. Le succès n'y répondit pas : mais on ne doit pas mesurer sur l'événement le mérite des grandes entreprises.

La retraite d'Annibal donna un nouveau courage aux Romains qui faisoient le siège de Capoue, dont le succès ne fut plus désormais douteux. En effet ils le poussèrent avec tant de vigueur, que les assiégés se trouvant sans vivres, sans armes & sans troupes pour la défense de la place, eurent le malheur de voir les Romains forcer leurs portes & entrer dans leur ville sans pouvoir s'y opposer. Lorsque les Généraux de Rome se virent maîtres de Capoue, ils délibérèrent entre eux sur le traitement des Sénateurs de cette ville infortunée. Appius inclinoit pour la douceur, & étoit d'avis de renvoyer au Sénat la décision de cette importante affaire. Mais Fulvius, qui étoit d'un caractère vif & sévère, & qui vouloit venger Rome de l'infidélité de Capoue par une punition éclatante, voulut s'en réserver la

Prise & sort
de Capoue.

connoissance & le jugement. Dès la nuit suivante il se rendit en diligence à Théanum, où il avoit mis en dépôt les Sénateurs. Là, après les avoir fait battre de verges, il leur fit couper la tête à tous au nombre de quatre-vingts. Cette sanglante exécution révolta tout le monde ; mais personne n'osoit remuer dans la crainte d'un pareil traitement. Raser la ville, & en faire le tombeau de tous ses Citoyens, eût été une punition, seule capable de satisfaire le ressentiment des Romains ; mais des raisons d'intérêt l'emportèrent sur la colère. La bonté du climat & la fertilité du terroir déterminèrent le Sénat à la réunir au Domaine du peuple Romain. On se contenta de disperser les habitants, & de la peupler de Laboureurs, d'Artisans & de Marchands.

Tel fut le sort de cette grande & opulente ville, qui après la bataille de Cannes avoit la première arboré l'étendard de la révolte, & entraîné dans sa rébellion la plupart des Alliés de Rome. Cette démarche l'avoit rendue aussi chère à Annibal qu'odieuse aux Romains. Aussi fit-on des deux côtés tout ce qu'on peut imaginer ; Annibal, pour la sauver au ressentiment

des Romains , & ceux-ci pour la soumettre & en tirer une vengeance éclatante & proportionnée à l'énormité de sa défection. Dans la punition que Rome exerça sur les principaux Auteurs de la revolte de Capoue, elle avoit plus d'une vûe. La satisfaction de se venger d'une insolente & infidèle rivale n'étoit pas le seul objet qu'elle s'étoit proposée. Par cet exemple de sévérité , elle vouloit contenir dans le devoir ceux des Alliés, qui auroient eu quelque envie d'embrasser le parti des Carthaginois, en leur montrant combien sa colère étoit redoutable , & la protection d'Annibal impuissante.

La prise de Capoue sous les yeux d'Annibal releva beaucoup chez les Alliés & chez les peuples voisins la réputation des armes de la République , & causa quelque discrédit à celle d'Annibal. Mais la rigueur qu'elle avoit exercée contre cette ville infortunée , lui attira la haine de tous les peuples , autrefois sujets de cette Capitale de la Province. L'impuissance de se venger les armes à la main ne leur permettant pas de rien entreprendre ouvertement , ils se tenoient tranquilles extérieurement. Cependant le désir

de la vengeance vivoit toujours au fond de leur cœur , & il leur inspira une manière de se venger bien cruelle. Ils mirent le feu à Rome en plusieurs endroits tout à la fois. L'incendie dura une nuit & un jour , & consuma quantité d'édifices. Le Gouvernement comprit que ce funeste embrasement ne venoit pas du hazard ; mais il n'en pouvoit deviner les auteurs , qui seroient demeurés inconnus & impunis sans la délation d'un esclave , qui amorcé par l'espérance de la liberté & d'une récompense pécuniaire , trahit ses maîtres & les dénonça aux Magistrats. C'étoient de jeunes gens de la première noblesse de Capoue , qui ne pouvant soutenir le malheur de leur Patrie , vouloient ou la venger , ou ne pas lui survivre. Ils furent tous punis du dernier supplice ; & le denonciateur fut mis en liberté & récompensé. Là aboutit cet essai de la vengeance des Campaniens , qui ne servit qu'à faire connoître leur acharnement contre Rome , & à aggraver le joug de ceux qui leur survivoient.

Rome malgré ses avantages se trouvoit si épuisée d'hommes & d'argent , qu'elle étoit hors d'état de pouvoir

AN. M. 3797.

AV. J. C. 207.

AN. R. 142.

Les Campaniens mettent le feu à Rome , en plusieurs endroits , à la fois.

Punition de ces incendiaires.

Murmure
du peuple à
l'occasion
d'une or-
donnance
des Consuls.

recruter les troupes , d'équiper des flottes & d'avoir des rameurs. Les Consuls rendirent une Ordonnance , qui obligeoit les particuliers à fournir à la République , chacun selon son rang & selon ses revenus , des rameurs , de l'argent & des vivres. Cet Edit fut extrêmement mal accueilli du peuple & causa un murmure universel. Chacun se plaignoit , & tenoit ouvertement sous les yeux mêmes des Magistrats des discours séditieux & capables de faire un fort mauvais effet. On accusoit publiquement le Sénat d'avoir ruiné la Sicile , la Campanie , & de songer à vouloir de même ruiner Rome. Ces discours , qui marquoient l'indignation , & le désespoir du peuple , & qui d'ailleurs n'étoient pas sans quelque fondement , vu l'épuisement où il étoit réduit par les impôts exorbitans qu'il payoit depuis l'entrée d'Annibal en Italie , & les pertes qu'il avoit souffertes , par le ravage & le pillage des Carthaginois , engagèrent les Consuls à surseoir l'exécution de leur Ordonnance. Le lendemain ils rassemblèrent le Sénat pour délibérer sur l'Edit. La plus grande partie des opinans étoient d'avis de tenir ferme , &

& de faire exécuter à la rigueur l'Ordonnance des Consuls. Ceux-ci ouvrirent un avis plus généreux, qui fut universellement applaudi & suivi. Ces Magistrats représentèrent aux Sénateurs qu'étant par leur naissance & par leur dignité les Chefs de la République, ils lui étoient plus redevables que le peuple; qu'ainsi ils devoient être les premiers à contribuer aux Charges de l'Etat, & à en donner l'exemple aux ordres inférieurs, sans y être contraints par aucun Ordonnance. » Dès demain, ajoutèrent-ils, sans un plus long délai, portons chez les Questeurs tout ce que nous avons d'or, d'argent, de cuivre monnoyé, sans nous réserver les bijoux de nos femmes & de nos filles. Tout le Sénat admira un expédient, que le seul amour de la Patrie avoit pu imaginer. Chacun s'y conforma avec un zèle & un empressement tels, que les Officiers du trésor public pouvoient à peine suffire à recevoir les dons que les Sénateurs envoyoiént. Une noble émulation piqua d'honneur l'ordre des Chevaliers, & celui du peuple, qui ne voulant pas céder au Sénat en générosité, suivit & imi-

ta un si bel exemple. Par ce moyen la République se trouva fournie de flottes & de rameurs, d'argent & de vivres pour les entretenir : les troupes furent recrutées & soudoyées, & Rome se vit en état de soutenir la guerre, de faire face par tout, & de maintenir ses anciennes conquêtes & ses nouveaux avantages.

Variété des
succès.

Depuis un certain temps, dans tous les pays où Rome avoit des armées les bons & les mauvais succès, les avantages & les pertes étoient si variés, qu'un mélange de prospérité & de mauvaise fortune tenoit les esprits en suspens, & ne permettoit pas de voir de quel côté étoit la supériorité. Les Romains reprirent par trahison la ville de Salapie sur les Carthaginois. Cinq cents Numides, l'élite de la Cavalerie d'Annibal, qui étoient en garnison dans la place, se voyant trahis, vendirent extrêmement cher leur vie; pas un ne voulant périr que les armes à la main. Du côté d'Annibal, la flotte de Tarente battit & défit entièrement celle des Romains, de sorte que de vingt vaisseaux dont elle étoit composée, il ne s'en sauva pas un seul : tous ayant été ou cou-

lés à fonds , ou pris par la flotte ennemie. La garnison Romaine , qui étoit dans la citadelle de Tarente , remporta sur les habitans de la ville un avantage considérable , qui la consola de la perte de sa flotte. En Sicile , la plus grande partie de l'Isle reconnoissoit l'Empire de la République ; mais les Carthaginois y tenoient toujours des troupes ; ils étoient maîtres de deux puissantes & grandes villes , Agrigente & Lilybée ; & faisoient craindre pour l'avenir. En Espagne , les affaires des Romains y étoient en plus mauvais état que par tout ailleurs. Laissons pour un moment l'Italie , & reprenons la suite des exploits des Scipions dans ces belles contrées.

Le siège de Syracuse & celui de Capoue que nous avons voulu donner de suite & sans interruption , nous ont forcé de renvoyer ici des événemens , qui se sont passés en Espagne deux ans auparavant. Les heureux succès , que les deux Scipions avoient eus dans cette Province , les engagèrent à pousser la guerre de manière à vouloir la terminer dans peu. Cet empressement causa leur malheur : jusqu'ici les deux frères avoient agi de

AN.M. 3795.

AV. J.C. 209.

AN. R. 540.

Affaires
d'Espagne.

concert & ensemble ; & cette union d'opérations les avoient rendus toujours victorieux , & redoutables aux ennemis. Comme ils trouvoient que cette guerre traînoit trop en longueur ; & qu'après avoir vaincu un Général Carthaginois, ils en trouvoient tout de suite un autre en tête , ils résolurent d'embrasser tout à la fois toutes les parties de cette guerre , pour la finir tout à la fois & d'un seul coup. Ils croyoient avoir assez de troupes pour exécuter un projet si vaste , plus digne de leur valeur que de leur sagesse ; surtout depuis qu'ils avoient à leur service trente mille Celtibériens , qui suivoient les aigles Romaines. Pleins de ce beau projet ils partagent entre eux les troupes , entrent en campagne , & marchent à l'ennemi chacun de son côté pour tomber tout à la fois sur les différentes armées des ennemis , & les accabler en même temps. Nous allons voir que ce plan d'opérations n'est beau & praticable qu'en idée ; & que l'exécution en étoit presque impossible , vû les forces immenses des ennemis. Quoiqu'on ne doive pas toujours juger de la sagesse d'une entreprise par l'événement , le succès

Projet d'opérations militaires par les Scipions.

Leur séparation.

ROMAINE. LIV. VII. 461
des ennemis fut dans cette occasion-ci trop complet, pour ne pas regarder la démarche des Scipions comme hasardée, & contre les règles de la prudence militaire. Voyons ce qui arriva.

P. Scipion, qui avoit marché contre Magon & Asdrubal, fils de Giscon, dès qu'il fut en présence des ennemis, commença à s'appercevoir, & à éprouver qu'il est plus aisé de former de beaux projets que de les exécuter. Les Carthaginois firent si bonne mine & montrèrent une contenance si ferme & si assurée, que loin de rien tenter contre eux, il auroit désiré pouvoir s'échapper, & se retirer sans bruit. Mais ce parti n'étoit ni honorable ni praticable; & il n'y avoit pas moins de danger à s'opiniâtrer dans son premier projet. Campé dans une vaste plaine, il se trouvoit aussi resserré & aussi dépourvu des choses les plus nécessaires, que si on l'eût tenu assiégé dans les formes. Le jeune Massinissa, à la tête de ses Numides, ne lui donnoit aucun repos, ni aucun relâche; nuit & jour il obédoit son camp. Tantôt il tomboit sur ses fourageurs, tantôt sur ses postes avancés : une

Défaite de
P. Scipion.

autrefois il arrêtoit les convois , & empêchoit les Romains d'aller au bois & aux autres provisions de tous les jours. Ce jeune guerrier portoit partout l'allarme & l'effroi , ce qui cau-
soit au Général Romain un grand embarras. Mais son inquiétude devint encore plus grande par la nouvelle qui se répandit dans son camp de l'arrivée d'Indibilis , Prince Espagnol , qui amenoit sept mille hommes au secours des Carthaginois.

Le Proconsul , comprenant que la réunion de ce Prince avec les ennemis , les rendroit tout à fait supérieurs , forme le dessein de traverser la marche du Prince Espagnol , d'aller à sa rencontre & de le combattre partout où il le trouveroit. Ce projet étoit admirable ; mais pour son exécution il auroit fallu cacher sa marche à un ennemi vigilant , & attentif à faire échouer ses desseins. C'est ce qui n'étoit pas possible. Publius sort de son camp sur le minuit , suivi de la plus grande & de la meilleure partie de ses troupes. A la pointe du jour il rencontre l'ennemi qu'il cherchoit. Il lui livre bataille , l'enfonce & le met presque en fuite. Dans ce moment où

la victoire alloit se déclarer pour lui, survint Masinissa, cet ennemi actif & infatigable, qui informé de la marche des Romains, les avoit suivis de près. Le combat recommence avec une nouvelle ardeur. Comme on en étoit aux mains avec ce nouvel ennemi, qui étoit déjà de trop, arrivent les deux Généraux Carthaginois, Asdrubal, & Magon. Les Romains se trouvant alors investis de toutes parts, & ne pouvant faire face par-tout, leur courage les abandonna. Le Proconsul ne fut ni abbattu, ni déconcerté; il conserva toujours la présence d'esprit si nécessaire dans une conjoncture aussi critique. Il combat en soldat, donne des ordres en Général; il vole d'un manipule à l'autre, & court avec une activité sans pareille au secours des troupes les plus en danger. Tant qu'il put se faire voir, les Romains se soutinrent sans grand désavantage. Mais ayant été percé & couché à terre d'un coup de lance qu'il reçut au côté, ce malheureux accident causa la défaite entière de son armée, & donna aux ennemis une pleine victoire. Il seroit échappé du massacre peu de Romains : mais la nuit qui survint

fort à propos pour eux , les déroba aux yeux & à la poursuite des Carthaginois.

Défaite de
Cn. Scipion.

La fortune n'avoit pas été plus favorable à Cn. Scipion son frère, qui avoit en tête Asdrubal frère d'Annibal. Celui-ci, aux approches du Général Romain, ayant reconnu que son armée étoit moins forte de soldats Romains, que d'Espagnols qui étoient au nombre de trente mille hommes, travailla en habile homme à lui débaucher ces troupes étrangères. Il n'eut pas grande peine à y réussir : il leur fit offrir beaucoup plus qu'ils ne pouvoient espérer de la victoire la plus complète, pourvu qu'ils voulussent se retirer du camp Romain, & demeurer chez eux neutres & tranquilles. Les Celtibériens, tant Officiers que soldats, acceptèrent un parti qui s'accommodoit si fort à leur intérêt, à leur sûreté & à l'amour de la tranquillité. Les Romains tentèrent de les retenir par leurs prières, ne pouvant employer d'autres armes contre des troupes bien supérieures aux leurs. Ils ne furent pas écoutés Les Celtibériens sortirent du camp Romain, enseignes déployées, & se retirèrent

dans leur pays. La retraite de ces déserteurs mit non seulement Scipion hors d'état de pouvoir rien entreprendre , mais il se vit par-là exposé à un danger éminent de se voir accablé. Sans délai , sans vouloir faire le brave à contre-temps , il passa la rivière d'Ænas , & la mit entre lui & les ennemis pour se mettre à couvert de toute surprise. Dès lors il songea à sa retraite , & à gagner quelque poste où il pût en sûreté se soutenir & attendre du secours. C'étoit l'unique & le meilleur parti qu'il eût à prendre ; mais comme il avoit affaire à un ennemi vigilant & supérieur en forces, il ne lui fut pas possible de lui dérober ni sa retraite , ni sa route. Le Général Carthaginois le suivit à la piste , & l'incommoda fort dans sa marche.

Cet acharnement d'Asdrubal fatiguoit extrêmement Scipion ; mais il ne désespéroit point d'arriver sur l'Ebre , & de le mettre derrière lui comme une barrière impénétrable aux ennemis. Ceux-ci ne lui donnèrent pas le temps d'exécuter sa retraite. Les deux Généraux victorieux étant venus joindre Asdrubal , il se vit alors harcelé de si

près par les Numides , qu'il fut contraint de s'arrêter pour leur faire face ; ce qui donna le temps aux trou-
pes Carthaginoises de l'atteindre. L'ar-
rivée des Numides & des deux Géné-
raux Carthaginois , qui étoient oppo-
sés à Publius son frère , le jetta dans
une grande consternation. Il ignoroit
encore son malheur : la réunion de
toutes les forces ennemies contre lui
ne lui permit plus de douter de sa dé-
faite ; & il regarda la sienne comme
prochaine. Il dissimula son chagrin &
sa frayeur : forcé de s'arrêter , il ga-
gna une colline & y établit son camp.
Il ne lui fut pas possible de faire d'au-
tres retranchemens que ceux qu'il put
former avec les bagages de l'armée.
La nuit fut assez tranquille : Mais
dès le point du jour le danger recom-
mença , & il se vit assailli de tous
côtés. La barrière qu'il avoit opposée,
foutint pour quelques instans les ef-
forts des Carthaginois : mais ils se
firent bien vite des ouvertures qui
leur facilitèrent l'entrée dans le camp.
Les Romains , qui n'étoient , pour
ainsi parler , qu'une poignée de gens
en comparaison du grand nombre des
ennemis , & déjà vaincus par la crain-

te, ne firent ni une longue, ni une vive résistance. Le carnage fut grand. Ceux qui à la faveur des ténèbres de la nuit & des forêts voisines purent échapper au tranchant de l'épée, allèrent grossir les malheureux restes de l'armée de P. Scipion, qui étoient sous le commandement de T. Fontéius son Lieutenant. Le généreux Cn. Scipion auroit cru se déshonorer s'il avoit survécu à sa défaite, & au malheur de tant de braves gens. Il périt glorieusement comme son frère, les armes à la main, & combattant pour sa Patrie. Tel fut le fruit de ce beau & vaste plan d'opérations, qu'une présomptueuse témérité avoit inspiré aux deux Scipions. Leur défaite devoit être suivie naturellement de la perte de l'Espagne, & de celle de Rome même par les secours qu'Annibal pouvoit se promettre de tirer de ces troupes victorieuses. Mais la providence, qui pour l'exécution de ses desseins, veilloit à la conservation & à l'aggrandissement de la République Romaine, va mettre en œuvre de nouveaux efforts pour retirer Rome de son humiliation, la relever avec une gloire toute nouvelle, & avec des

avantages au-dessus de tout ce qu'elle auroit jamais ôsé espérer.

Les restes infortunés des deux armées Romaines s'étant réunis en un seul corps , commencèrent par tenir une assemblée , afin de se donner un Général. Tous , d'un consentement unanime , déferèrent cette autorité à L. Marcius , qui étoit un simple & jeune Chevalier Romain Il avoit servi long-temps sous Cn. Scipion , & avoit eu l'avantage de perfectionner sous un aussi grand maître ses dispositions pour la profession militaire. Après cette élection , ils donnèrent tous leurs soins & tout leur temps à fortifier le nouveau camp , où ils s'étoient retirés en-deça de l'Ebre : l'arrivée d'un des Généraux Carthaginois , Asdrubal , fils de Giscon , qui poursuivoit ces foibles & malheureux restes des derniers désastres pour les immoler à sa haine & à sa vengeance , les jetta dans une grande consternation , & dans un découragement presque total & universel. Le nouveau Général qui parmi beaucoup d'autres belles & excellentes qualités , possédoit celle de sçavoir manier les esprits & les cœurs , sçut bien relever leur courage

Marcius est
élu Général.

par des remontrances mêlées de douceur & de vérité. Son éloquence fit une telle impression sur ces guerriers abattus, que transformés en de nouveaux hommes, & comme transportés de fureur, ils ne songent qu'à effacer le déshonneur du nom Romain, & à venger leurs défaites passées. Les Carthaginois, qui méprisoient un reste de troupes vaincues, & qui croyoient en avoir bon marché, sortent en désordre de leur camp pour aller assaillir celui des Romains. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils virent ces hommes vaincus sortir de leurs retranchements en bon ordre, la fureur & la rage peintes sur leur visage, venir à eux, & les attaquer. Leur choc fut si vif que les troupes Carthaginoises toutes victorieuses qu'elles étoient, ne purent le soutenir. Elles prirent ouvertement la fuite & se retirèrent dans leur camp. L'ardeur des Romains à poursuivre les ennemis étoit si grande, que le nouveau Général eut bien de la peine à la modérer. Marcius tenta victorieux dans son camp.

Ce premier avantage releva extrêmement le courage des Romains, & Il rétablit les affaires de la République. Ses succès.

augmenta considérablement la confiance qu'ils avoient dans le Commandant qu'ils venoient de se donner. Un projet si hardi qu'il auroit paru téméraire dans d'autres circonstances , acheva de lui gagner totalement le cœur de ses soldats , & de le faire regarder comme un Général consommé dans l'art militaire par une longue expérience. Le jour même de sa victoire il s'aperçut du mépris que faisoient de lui les Carthaginois , & de la parfaite sécurité dans laquelle ils étoient , comme n'ayant rien à craindre. Cette confiance des ennemis lui fait naître la pensée d'aller attaquer de nuit leur camp. La négligence qu'il sçavoit y regner l'assûra du succès. Il fait part de son dessein à ses soldats , qui le goûtèrent beaucoup. Et plus l'exécution en paroissoit difficile , plus ils y entrèrent avec ardeur. Dès la nuit même , ils se présentent devant les retranchemens des Carthaginois , où ils entrent avec la même facilité que dans le leur. Maîtres du camp ils en ferment toutes les issues , ils font un massacre horrible des Carthaginois , qui plongés dans le sommeil , étoient hors d'état de se défendre.

Ainsi fut pris & pillé le camp des ennemis, & la plus grande partie de leurs troupes massacrées. Marcius ne borna pas là son expédition. De ce premier camp il part pour en aller attaquer un second, qui étoit à deux lieues de-là, & séparé du premier par une forêt. La même négligence régnoit autant dans ce dernier camp, que dans le premier. Mais comme il étoit jour, les ennemis se mirent en état de défense; & il fallut donner un long & rude combat; enfin le courage Romain, & le désir de la vengeance triompha de toute la résistance des Carthaginois. Le camp fut pris & pillé, & les ennemis tués, ou forcés de prendre honteusement la fuite. Une entreprise aussi hardie & exécutée avec tant de bonheur, fit un honneur infini au jeune Marcius, & couvrit de honte le Général Carthaginois. Ce premier mérita le nom de restaurateur des affaires de sa République en Espagne; & ce dernier donna par sa négligence une atteinte mortelle à celles de Carthage, qui causera sa ruine entière.

Aussi-tôt après cette glorieuse expédition, Marcius écrivit au Sénat pour

rendre compte à cette suprême Compagnie de la situation des affaires de la République en Espagne. La nouvelle de la défaite & de la mort des deux Scipions causa une grande affliction, mais on se consola de cette perte par les grands avantages que Marcius leur apprenoit avoir remportés depuis sur les ennemis. Ses exploits parurent à la Compagnie tels qu'ils étoient en effet, grands & dignes de louange & de récompense. Cependant, comme il s'étoit arrogé dans sa lettre le titre de Propréteur, le Sénat se trouva piqué de cette nouveauté; regardant comme d'un exemple dangereux que les Légions se donnassent la liberté de créer des Officiers & des Généraux; droit, qui appartenoit aux Comices assemblés à Rome & consacrés par la Religion. Ainsi le Sénat se contenta de louer le grand & magnifique service que Marcius avoit rendu à la République; *Res gesta magnifica visa*. Mais voilà tout ce qu'il fit & dit, pour récompenser un service qu'il reconnoissoit lui-même, *magnifique*, sans lui décerner aucune couronne, sans lui donner aucune marque d'estime, ni aucune distinction

d'honneur. Dans la réponse qu'on lui fit, cette Compagnie eut grand soin de supprimer le titre de Propréteur, pour lui faire entendre qu'on improvoit très-fort, que les troupes se fussent arrogées le droit de se donner un Chef de leur autorité; & qu'on trouvoit très-mauvais qu'il eût eu la présomption de s'attribuer un titre de Dignité que Rome seule, exclusivement à toute autre autorité, avoit droit de conférer. Le jeune vainqueur n'eut pas lieu d'être satisfait de cette sévérité du Sénat; mais il ne paroît nulle part qu'il en ait fait des plaintes.

Cette Compagnie n'en demeura pas là. Dans la crainte qu'elle eut que Marcius & l'armée d'Espagne ne regardassent comme une approbation tacite de leur conduite, le délai qu'elle apporteroit à déplacer ce Général de leur création, elle n'eut rien de plus pressant que de nommer un Propréteur pour aller commander en Espagne. Le choix pour cet important emploi tomba sur Claude Néron, à qui on donna un gros secours de troupes, pour fortifier les armées que la République avoit en ces pays-là, & égalier ses forces à celles de Carthage.

AN. M. 3796.

AV. J. C. 208.

AN. R. 541.

Néron va

remplacer

Marcius.

Tir. Liv. lib.

26. Cap. 17-51.

Le nouveau Général débuta d'abord fort bien : il commença sa campagne par un coup qui auroit fait honneur aux guerriers les plus habiles , & les plus expérimentés. Il eut l'adresse d'enfermer le Général Carthaginois & de le bloquer lui & son armée de façon à ne leur laisser aucune issue. Mais ce nouveau Chef n'avoit ni l'expérience , ni la capacité suffisante pour profiter de son avantage. L'artificieux Carthaginois, Asdrubal , frère d'Annibal , qui sentit la grandeur du péril où il étoit , pour s'en retirer , rendit un piège à l'inexpérience du jeune Commandant. Il lui envoya un héraut pour lui faire des propositions de paix , & lui promettre de sa part de vider toute l'Espagne , s'il vouloit lui laisser à lui & à ses troupes la vie sauve & la liberté. L'offre étoit trop avantageuse pour ne pas voir que c'étoit un piège : mais le Propriétaire n'aperçut rien que de favorable , il accepte la proposition avec joie , & on convient d'un rendez-vous pour régler tout à l'amiable. Cependant le rusé Carthaginois profita de cette espèce d'Armistice pour se frayer une route à travers les montagnes , & pour mettre ses troupes &

ses bagages en sûreté. Un jour qu'il ne restoit plus dans le camp que les éléphans & la Cavalerie, il saisit le moment d'un gros brouillard pour se retirer du pas, où l'ennemi le tenoit enfermé; & à la faveur d'un bois qui le couvroit & de ce brouillard, il déroba sa marche, alla rejoindre son Infanterie, & assit son camp dans un poste où il n'avoit rien à craindre. Le soleil ayant dissipé le brouillard & rendu la sérénité, le Général Romain s'aperçut alors, mais un peu trop tard, qu'il étoit la dupe du Général Africain. Il fit courir après lui, mais inutilement, & sans autre fruit que celui de fatiguer ses troupes.

On apprit à Rome avec beaucoup de chagrin, comment Néron avoit manqué par sa trop grande crédulité, l'occasion de terminer la guerre en Espagne. Ce début ne plut pas au Sénat, & lui parut de mauvais augure pour la suite de son Commandement. Ainsi on procéda, toute autre affaire cessante, à lui donner un successeur, qui pût relever, dans ces contrées éloignées, le nom Romain, & la gloire de ses armes. Le choix d'un Capitaine

capable de remplir ces vûes n'étoit pas aisé. Aucun de ces braves & expérimentés guerriers, en qui le peuple Romain auroit pu mettre sa confiance ne briguoit cet emploi. Tous au contraire le redoutoient, tant les affaires d'Espagne leur paroissoient désespérées depuis la défaite des deux Scipions. Cet éloignement des Grands de Rome pour un emploi qu'on briguoit autrefois avec tant d'empressement causa beaucoup d'amertume au peuple, qui ne sçavoit sur qui jeter les yeux pour remplacer les deux Scipions. Dans cette désolation universelle le jeune Scipion, fils de P. Scipion, qui venoit d'être tué en Espagne, âgé seulement de vingt quatre ans, ce jeune guerrier, persuadé qu'il n'appartenoit qu'à lui de venger la mort de son père & de son oncle se présente, & déclare au peuple qu'il est prêt de se charger du Commandement des armées d'Espagne, si on veut les lui confier. Tout parloit en faveur du Candidat : naissance illustre, grand nom, valeur, sagesse dans la conduite. Une seule chose paroissoit s'opposer à son élection : il n'avoit pas l'âge requis pour l'emploi qu'il deman-

Il est relevé
par P. Scipion
âgé seulement de
vingt quatre
ans.

doit. Mais Rome eut plus d'égard à ses vertus qu'au nombre de ses années ; & d'une voix unanime il fut élu à la charge de Proconsul pour aller commander en Espagne , où il auroit à combattre parmi les tombeaux de son père & de son oncle.

Cette réflexion , & celles qu'on fit sur sa grande jeunesse & sur l'importance de l'emploi qu'on venoit de lui confier par préférence à tant d'autres braves Capitaines, d'une vertu reconnue & d'une expérience consommée , fit succéder aux applaudissemens universels un morne silence , & un refroidissement qui sembloient condamner son élection précipitée , & annoncer sa cassation. Ce retour d'opinions n'étonna point le jeune Héros. Dans la première assemblée il fit au peuple un discours si plein d'une noble confiance , lui parla avec tant d'élévation & de grandeur d'ame , qu'il ralluma sa première ardeur , & fit confirmer & ratifier sa nomination. Dès que cela fut fait, le jeune Proconsul ne songea plus qu'à son départ. Il travailla aux préparatifs avec toute la diligence possible. Lorsque tout fut prêt il s'embarqua sur une flotte de trente vaisseaux

dans lesquels il portoit dix mille hommes d'Infanterie , & mille Cavaliers. Il prit terre à Tarragone , où il reçut des mains de Néron l'armée Romaine. Comme la saison étoit fort avancée pour les opérations de la guerre , Scipion assigna des quartiers d'hiver à ses troupes, employa cette rude saison à reconnoître le pays , & l'ennemi qu'il avoit à combattre , & à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la campagne prochaine. Laissons ce jeune Héros former à loisir pendant l'hiver le plan de ses opérations. Nous reviendrons bientôt à lui. Repassons en Italie.

AN. M. 3797.
AV. J. C. 207.
AN. R. 542.
Affaires d'Italie.

Durant tout ce que nous venons de rapporter de différens événemens en Espagne , il ne faut pas croire qu'Annibal & les Romains se tinssent tranquilles en Italie. Ceux-ci envoyèrent de Sicile une flotte pour ravitailler la garnison de la citadelle de Tarente , qui souffroit extrêmement de la disette de vivres par le blocus d'Annibal. Mais le Commandant de la flotte des Tarentins ayant eu connoissance de la marche de la flotte Romaine , ne se renferma pas dans le port de la ville pour l'attendre. Il mar-

cha à elle pour la combattre avant qu'elle parut devant Tarente. L'action fut longue, opiniâtre & très-meurtrière. La mort de l'Amiral Romain, Quintius, & la prise de sa galère forcée par l'ennemi, décida du succès. Dès lors chacun songea à sa sûreté; mais aucun des vaisseaux ne la trouva. Les uns furent pris ou coulés à fonds dans le combat & ceux qui avoient pris la fuite ayant été obligés d'échouer, devinrent la proie des habitans de Métapont ou de Thurium. Ainsi la citadelle demeura toujours bloquée & affamée. Livius, qui en étoit le Commandant, se consola un peu de la faim qu'il souffroit, & de la déroute de la flotte qui portoit des vivres par un avantage qu'il remporta peu de jours après sur les partisans d'Annibal, qui le tenoient bloqué.

La flotte de Tarente défait celle des Romains.

Un autre événement plus important & plus considérable releva extrêmement le courage des Romains en Italie. Le Consul Lævinus, qui avoit eu pour département la Sicile, forma le plan d'en chasser entièrement les Carthaginois. Ceux-ci, à proprement parler, ne possédoient dans l'Isle que la ville d'Agrigente; mais il y en avoit

Le Consul Lævinus se rend maître d'Agrigente.
Tit. Liv. lib. 27. Cap. 1-51.

plus de quarante autres qui leur étoient attachées. Le Général Romain en homme habile ne s'amusa point à tenter la réduction de toutes ces places , qui auroit consumé beaucoup de temps , & coûté beaucoup de sang aux deux partis. Il comprit que la réduction de la ville d'Aggrigente entraîneroit avec elle celle de toutes les autres. Ainsi il tourna d'abord toutes ses forces de ce côté-là pour terminer d'un seul coup une guerre qui duroit depuis si longtemps. Il se présente devant la place : mais comme elle étoit extrêmement forte , bien fournie de vivres & défendue par une armée Carthaginoise , il n'y avoit aucune apparence de réussir. Heureusement pour lui , la méintelligence des Généraux Carthaginois fit ce que ses armes n'auroient jamais fait. Un Africain de grande réputation , nommé Murinès , qui commandoit les Numides , piqua innocemment la jalousie d'Hannon Général en Chef. Celui-ci ne pouvant souffrir qu'un Officier subalterne l'effaçât , le déposa de son poste , & le donna à son propre fils. Ce déplacement eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Les Numides n'en furent que

que plus attachés à leur ancien Général. Celui-ci ne pouvant soutenir l'affront qu'Hannon lui avoit fait, résolut de s'en venger. De concert avec ses Numides, il forme le projet de livrer la ville aux Romains, & traite secrètement avec le Consul. A la tête de ses Numides, il s'empare d'une des portes de la ville, & la livre aux ennemis. Tous les Carthaginois furent massacrés. Hannon leur Général, la cause de leur malheur, eut assez de bonheur pour s'échapper & se sauver avec Epicide, & quelques autres Officiers sur un petit vaisseau qu'il trouva sur le port. Le Consul fit périr sous la hache tous les principaux des habitants, & vendit le reste. La prise de cette importante place valut aux Romains la conquête entière de la Sicile, & chassa pour toujours les Carthaginois, & rendit la paix & la tranquillité à cette Ile infortunée, sur laquelle les Romains avoient bien moins de droit que les Carthaginois. Mais la loi du plus fort est toujours la meilleure; les raisons de bienfaisance & de commodité sont le grand mobile de toutes les entreprises.

En Italie, le Consul Marcellus, le

fleau d'Annibal, & qui lui avoit appris plus d'une fois qu'il n'étoit pas invincible, reprit sur lui plusieurs villes dans le Samnium, & fit un grand nombre de prisonniers Carthaginois. Le Général Africain ne tarda pas à se dédommager. Il étoit alors dans le fonds du Bruttium, assez éloigné des Généraux Romains. Informé dans sa retraite des entreprises de Fulvius-Centumalus sur les villes de l'Apouille, & de sa parfaite sécurité à son sujet, il part comme un trait, & s'avance avec tant de diligence, qu'on fut plutôt instruit de son arrivée que de sa marche. Malgré la fatigue d'une route précipitée, & sans se donner le moindre repos, il va présenter la bataille au Général Romain. Fulvius, qui avoit très-bonne opinion de lui-même, & qui auroit cru se déshonorer, s'il avoit refusé le combat, l'accepte de fort bonne grace, & range à la hâte son armée en bataille. Il fut bientôt puni de son orgueilleuse témérité. Le succès ne fut pas un instant douteux : les Légions Romaines furent culbutées & mises en déroute. Le Général, qui d'ailleurs avoit du mérite, périt dans l'action. Sa

perte ne fut pas la plus grande que fit la République dans cette occasion. Mais la mort de sept mille hommes, selon quelques Historiens, & de treize mille selon d'autres, joint à cela la perte du camp & du butin, lui causèrent une douleur bien plus sensible, que la mort du Général.

Ce coup inattendu jeta Rome dans une grande consternation. Marcellus, qui en apprit la nouvelle au Sénat n'en fut pas si effrayé. Il marquoit à cette auguste Compagnie, qu'il marchoit contre Annibal, & qu'il sçau- roit bien rabattre la joie qu'il ressentait de la nouvelle victoire. En effet il quitte le Samnium, & va chercher l'Africain dans le Bruttium, où il s'é- toit retiré après sa dernière expédition. Dès qu'il fut en présence, il lui pré- sente le combat, & le force de l'ac- cepter. Ils en vinrent aux mains : l'a- ction fut longue, sans que la victoire se déclarât pour aucun des deux par- tis. La nuit seule sépara les combat- tans sans qu'il y eut rien de décidé. Il n'en fut pas de même le lendemain : L'infatigable Marcellus parut dès la pointe du jour dans la plaine en or- dre de bataille. Annibal y descendit :

AN. M. 3798.

AN. J. C. 206.

AN. R. 543.

Différens
combats en-
tre Marcel-
lus & Anni-
bal.

on se heurta avec beaucoup d'acharnement. Les Carthaginois se battirent avec tant de courage, que les Légions Romaines, ne pouvant soutenir leur choc, commencèrent à plier. Marcellus eut beau exhorter, gronder, & se porter par tout où le besoin le demandoit, la crainte de la mort faisant plus d'impression que la honte de céder à l'ennemi la victoire, tous prirent ouvertement la fuite, & se retirèrent dans leurs retranchemens, ayant laissé sur le champ de bataille deux mille sept cents hommes.

Marcellus, outré de dépit du désavantage qu'il avoit eu, voulut avoir sa revanche. Il fit à ses troupes une reprimande si vive & si raisonnable, que tous les soldats, entrant dans ses vûes, voulurent effacer la honte de leur défaite. En effet le lendemain, sans différer davantage, leur Général les mène aux ennemis. Le Carthaginois de son côté fait sonner la charge. Le choc fut bien plus vif & plus opiniâtre que la veille; les victorieux combattant pour conserver leurs avantages, & les vaincus pour effacer dans le sang des ennemis l'i-

gionnie de leur défaite. Annibal, impatient de ce que la victoire tarδοit trop long-temps à son gré à se déclarer, détache les éléphants pour la fixer en sa faveur. Cette man-œuvre eut d'abord le succès qu'il désiroit. Ces bêtes énormes écrasèrent ou mirent en fuite tout ce qu'elles rencontroient. Déjà la victoire ne paroissoit plus douteuse pour les Carthaginois, lorsqu'il survint un accident, qui la leur arracha pour la donner aux Romains. Quelques-unes de ces bêtes ayant été blessées, prennent la fuite & entraînent avec elles les autres. Ces animaux furieux se jettent dans leur fuite sur les Carthaginois, y font un massacre horrible & y causent une déroute générale. Annibal fut obligé de sonner la retraite, & de rentrer dans son camp. Il perdit dans cette action huit mille hommes, qui périrent ou par le fer des ennemis, ou qui furent foulés par les bêtes. Il vendit bien cher aux Romains ce léger avantage, qu'un accident imprévu leur donna. Il leur tua quatre mille hommes, & leur blessa tant de monde, qu'il fut impossible à Marcellus de le suivre.

Succès de
Scipion en
Espagne.
Tit. Liv. lib.
26. Cap. 4-51.
Polyb. lib. 10.

Il va assié-
ger Cartha-
gène.

Tels étoient les événemens d'Italie, tantôt heureux, tantôt malheureux. Mais en Espagne, les succès passaient les espérances de la République. Le jeune Scipion y fut à peine arrivé, qu'il s'y fit connoître par des exploits seuls dignes de l'immortaliser. Pendant le temps de l'hiver qu'il fut obligé de passer à Tarragone, il se mit parfaitement au fait de l'état de la guerre d'Espagne, & de la situation présente des ennemis. Ce fut sur ces connoissances qu'il forma le beau projet de faire le siège de Carthage la neuve, & de s'en rendre maître. Ce dessein auroit paru téméraire, & il auroit été en effet tel, si Scipion eût eu affaire à un ennemi moins négligent, & à des Généraux plus touchés des intérêts de leur Patrie que des leurs.

Dès que la belle saison fut revenue, Scipion rassemble ses troupes, passe l'Ebre, & dirige par terre sa marche vers Carthagène, tandis que Lælius, son ami & son Lieutenant-Général, y conduisoit par mer une belle flotte. L'un & l'autre avoient réglé leur course de telle sorte qu'ils y arrivèrent en même temps. Dans le court

espace de trois jours il prépara tout ce qui étoit nécessaire , & le quatrième il fit donner un assaut général à la ville, & par terre , & du côté de la mer. L'attaque par terre se fit avec beaucoup de courage , mais la défense ne fut pas moins vive. Comme les murs étoient extrêmement élevés , l'escalade fut impraticable. On la tenta avec beaucoup d'ardeur , mais elle fut inutile & très-meurtrière. Scipion fut obligé de faire sonner la retraite & de se retirer dans son camp. Mais il n'abandonna pas le dessein de prendre la place ce jour-là même. Il avoit une autre ressource que les ennemis ignoroient. Informé par des pêcheurs qu'un étang qui défendoit la ville du côté de la mer , étoit guéable après le reflux , il avoit toujours espéré que ce seroit par-là qu'il entreroit dans la ville. Sur le midi ayant appris que les eaux s'étoient retirées , il mena une seconde fois ses troupes à un nouvel assaut , & au même endroit où il avoit tenté le matin l'escalade. Cette nouvelle attaque attira de ce côté-là toutes les troupes de la ville ; & c'est ce que souhaittoit Scipion. Cependant il don-

Il s'en rend maître.

ne ordre à un corps de cinq cents hommes qu'il avoit tenus tout prêts, d'entrer dans l'étang, & d'escalader la muraille, qui de ce côté de la ville n'étoit ni gardée, ni fortifiée, ni élevée, parce qu'on étoit pleinement persuadé qu'elle étoit imprénable à cause du lac. Ainsi les Romains montrèrent à leur aise & sans aucune résistance sur le rempart, entrèrent dans la ville, se rendirent maîtres d'une porte qui donnoit sur l'étang, & l'ouvrirent à leurs camarades. Dès que ce corps fut dans la ville, ils coururent en bon ordre à l'endroit où se faisoit la principale attaque. Ils prennent les ennemis en queue, & les chargent si rudement, qu'ils les déconcertent & les mettent en fuite. Maîtres du terrain ils ouvrent les portes aux troupes, qui tentoient l'escalade. Magon, qui commandoit dans la ville se retira avec cinq cents hommes dans la citadelle. D'abord il fit mine de se défendre; mais comme il se vit sur le champ investi de toutes parts, il se rendit au vainqueur.

Conduite de
Scipion après
la prise de
Carthagène.

Quand le jeune Héros se vit maître de la ville & de la citadelle, il fit cesser le carnage qu'il avoit ordonné.

jusqu'à ce moment. Alors il livra la ville au pillage pour récompenser le courage des soldats, & se les attacher par cette libéralité. Le butin fut tel qu'on l'imagine dans une grande ville opulente, le centre de la domination Carthaginoise dans ces pays, & le magasin des richesses & des dépouilles de toutes les contrées Espagnoles. Il usa d'une grande modération à l'égard des habitans & les traita tous favorablement, quoique différemment, réglant le traitement selon l'âge, la condition, la dignité, & l'utilité de la République.

Tel fut le coup d'essai du jeune Scipion. Tout le monde l'admire; & il est en effet très-digne d'admiration. Ce Capitaine montre à la fleur de la jeunesse & dans son premier commandement une sagesse consommée par une longue expérience, un courage supérieur à tous les obstacles & une élévation extraordinaire dans ses vûes & dans ses projets. L'attention qu'il eut que les femmes & les filles fussent dans son camp, comme dans un sanctuaire & un asyle consacré à la pureté, lui fait un honneur infini. Il mit le comble à ce genre de gloire, bien su-

périeure à celle des armes , par la conduite généreuse & modérée qu'il tint envers une jeune Princesse Espagnole d'une rare beauté. C'étoit un chef-d'œuvre de la nature dont quelques-uns de ses Officiers lui avoient fait présent. Il en fut frappé : mais ayant sçu de la jeune & belle captive, qu'elle étoit fiancée à un Prince Celtibérien , nommé Allucius , il fit venir le père , la mère de la Princesse , & le jeune Prince. Il leur remit entre les mains ce lien de leur amour , sans avoir aucunement attenté à sa pudeur. On attribuera , si on veut , cette action héroïque , à politique , aux conjonctures des temps , à une sorte vanité , plutôt qu'à une vertu épurée : mais elle montre toujours que Scipion sçavoit commander à ses passions , qu'il étoit maître de ses desirs, & qu'il sçavoit donner un frein à ce furieux penchant de la nature qu'on lui reproche , & peut-être avec raison. L'action est toujours admirable en elle-même , digne de nos éloges ; & son exemple mérite d'être proposé , & suivi de tous ceux qui se trouvent dans de pareilles circonstances. Il est certain que sa conduite parut héroï-

que aux Espagnols , qu'elle lui fit plus d'honneur parmi ces peuples , & donna plus de réputation à ses armes , que l'expédition de Carthagène. Reprenons la suite de l'Histoire.

Les Généraux Carthaginois , qui n'avoient pas eu le temps , de venir au secours d'une place aussi importante pour eux , dissimulèrent leur chagrin , & affectèrent de ne pas paroître touchés d'une aussi grande perte. On ne prit pas le change. En effet pouvoient-ils se cacher à eux-mêmes le préjudice que leur causoit l'enlèvement d'une telle place , & l'avantage qu'elle donnoit à leurs ennemis ? Je ne sçais s'il n'eût pas été expédient pour le bien de Carthage , qu'elle eût remis en vigueur dans cette occasion-ci , la loi qui rendoit les Généraux garants du succès de la guerre. Ce qu'il y a de bien certain , c'est que Carthage en a condamné un grand nombre , qui ne le méritoient pas tant que ceux-ci. Y a-t-il une négligence pareille à la leur , & plus condamnable ? Ils sont trois Généraux , chacun à la tête d'une puissante armée : ni les uns ni les autres ne sont instruits des desseins , de la marche & des

expéditions des ennemis. N'est-ce pas là trahir l'Etat & le remettre au pouvoir de l'ennemi ? Carthage n'a eu de dessous & n'a péri que par la faute de ses Généraux. Revenons à Scipion.

Un des premiers soins du Général Romain, après la prise de Carthage la neuve, fut d'envoyer Lælius à Rome, pour y porter la nouvelle de sa glorieuse expédition. Il étoit persuadé que cette agréable nouvelle feroit d'autant plus de plaisir, qu'on y regardoit les affaires d'Espagne comme désespérées, & qu'elle y causeroit une impression de son habileté, qui seroit favorable aux armes Romaines, & en Espagne & en Italie. Il ne se trompoit pas : ce coup releva le courage des Romains, & leur rendit Annibal moins redoutable. Cependant le jeune Héros donnoit toute son application à régler les affaires de la police & de la guerre. Car rien n'échappoit à la vaste étendue de son génie & de son zèle. Il exerça son armée de terre & de mer, leur faisant faire les évolutions & les mouvemens convenables, soit pour aller à l'ennemi, soit pour le

recevoir. Cependant les Atteliers retentissoient du bruit des armes de toute espèce qu'on y fabriquoit. Notre Héros ne négligeoit aucune partie de sa profession. On voit par cette sage conduite , qu'il étoit bien éloigné de penser que le loisir qu'on procure une victoire à un Général , doive être employé au plaisir & à la volupté.

Le jeune guerrier , après avoir satisfait à tous ces différens soins , dignes d'un Commandant accompli , partit de Carthagène , où il laissa une forte garnison pour la mettre à couvert de toute insulte. Il se rendit à Tatragonne , où il passa l'hiver. Tout ce temps fut employé avec succès à gagner , & à mettre dans ses intérêts les différens peuples d'Espagne , & à les attacher au parti des Romains. Les Carthaginois eurent la douleur de se voir abandonnés de Mandonius & d'Indibilis , deux Princes , les plus puissants de tout le pays.

Asdrubal , frère d'Annibal , qui étoit Généralissime des troupes de Carthage en Espagne , s'appercevant de la décadence visible des affaires de sa nation , & de la supériorité que prenoient cel-

Combat
entre Scipion
& Asdrubal.

Asdrubal est
battu.

Sa retraite.

les des Romains , s'approcha de Scipion dans le dessein de tenter contre lui le sort d'un combat. Il étoit persuadé , & avec raison , qu'il n'y avoit qu'un coup d'éclat , qui pût arrêter le cours des prospérités du jeune Héros & faire rentrer dans le devoir les peuples Espagnols , qui s'en étoient soustraits pour se donner aux Romains. De plus , dans le dessein où il étoit de passer en Italie , il ne risquoit pas beaucoup de hazarder une bataille. Le gain pouvoit lui être d'un secours infini pour le rétablissement de ses affaires en Espagne ; & la perte ne pouvoit lui nuire beaucoup ; parce qu'il espéroit de passer en Italie , où il se promettoit de faire sentir à Scipion le contre-coup de sa défaite. Comme le Général Romain étoit dans le même dessein , que celui de Carthage , on ne tarda pas d'en venir aux mains. L'événement ne seconda ni les vûes ni les efforts du Général Carthaginois. Il fut vaincu & obligé de prendre la fuite. il se retira du côté du Tage avec ses trésors , ses éléphants , & avec la meilleure & la plus grande partie de ses troupes.

Quelques jours après la bataille , Magon & Asdrubal, fils de Giscon, se réunirent au Général vaincu. Un peu plus de diligence de leur part , ou moins d'activité du côté d'Asdrubal , auroit pu incommoder extrêmement Scipion , rompre ses mesures & ruiner toutes ses affaires. Mais la méintelligence & une basse jalousie , qui régnoit entr'eux ne leur laissoit pas la liberté de se concerter ensemble pour le bien commun de la Patrie. Cette réunion ne fut pas inutile ; car outre qu'elle déconcerta les desseins du Général Romain pour toute la suite de la campagne , les Généraux Carthaginois y prirent pour la première fois des résolutions très-salutaires au bien de l'Etat , qu'ils exécutèrent avec assez de succès. Entre autres choses il fut arrêté dans ce conseil , qu'Asdrubal , frère d'Annibal , passeroit sans différer en Italie au secours de son frère avec une bonne & nombreuse armée. En attendant qu'ils fassent les préparatifs nécessaires pour l'exécution de ce beau projet , repassons les Alpes.

A Rome il s'agissoit de compléter les anciennes Légions , de remplacer

Réunion
des trois Gé-
néraux Car-
thaginois.

Défection
de douze co-
lonies Ro-
maines.

celles qu'on avoit perdues , & de faire de puissans efforts pour s'opposer à ceux des ennemis. On y trouva de grandes difficultés : on murmuroit beaucoup parmi les Latins de la longueur de la guerre ; & on se plaignoit ouvertement de ce que leurs campagnes étoient désertes , leur jeunesse moissonnée , & leurs villes épuisées d'hommes & d'argent. La contagion de ces discours se communiqua à plusieurs Colonies Romaines. De trente qu'on en comptoit , il y en eut douze qui refusèrent constamment de fournir leur contingent & en troupes & en argent. Le rapport , que firent les Consuls au Sénat du refus de secours de la part des Colonies rebelles , consterna extrêmement cette vénérable Compagnie. Les Sénateurs craignoient qu'un si pernicieux exemple ne fût suivi des autres Colonies , & des Alliés. On mit tout en usage pour les ramener à la raison : douceur , fermeté , promesses & menaces ; mais rien ne fut capable de leur faire prendre un meilleur avis. Ils ne refusoient , disoient-ils , d'obéir , que par l'impossibilité de faire ce qu'on exigeoit d'eux , n'ayant ni hommes ;

ni argent. Ainsi ils persistèrent toujours dans leur première résolution.

C'étoit fait de Rome, & elle ne pouvoit manquer de succomber sous les efforts d'Annibal, si les autres Colonies fussent entrées dans ce séditieux & funeste complot. Mais heureusement pour la République qu'elle trouva abondamment dans le reste des Colonies, & des Alliés les secours que les douze refractaires refusoient. Elles s'y portèrent avec un zèle, un empressement & une générosité, qui étoient d'autant plus louables qu'ils étoient tout-à-fait libres, & partoient d'un amour pur de faire son devoir. Au surplus le trésor public étoit si épuisé, aussi-bien que les particuliers, qu'on ne sçavoit où prendre de l'argent pour la continuation de la guerre. On eut recours au trésor secret, où l'on tenoit en réserve le produit du vingtième de chaque esclave affranchi, pour les besoins les plus pressans de l'Etat. On crut que le moment d'en faire usage étoit arrivé; c'étoit pour la première fois qu'on y touchoit. On y trouva quatre mille livres d'or, pesé à la balance. Les Historiens appellent cet or *Aurum vicesimarium*.

pour la raison ci-dessus. Que n'avoit pas à craindre Rome dans une semblable position, si Carthage eût tourné ses principaux efforts du côté de l'Italie, & eût mis Annibal en état de pousser ses avantages ?

Après qu'on eut pourvu à tout ce qui étoit nécessaire pour la campagne prochaine, les deux Consuls sortirent de Rome, & se rendirent chacun dans sa Province; Fulvius à Capoue, & Fabius-Maximus du côté du Tarentin. Celui-ci, qui vouloit signaler son Consulat par quelque action d'éclat, rouloit dans sa tête le grand dessein de faire le siège de Tarente & de la prendre de force. Pour faciliter son entreprise, il avoit chargé Marcellus d'occuper Annibal dans le Bruttium. La présence du Général Africain auroit fait échouer ses projets. Comme il n'y avoit aucune apparence que les Romains voulussent tenter le siège de Tarente, ville très-forte, très-peuplée, & munie d'une garnison très nombreuse, Annibal ne se douta pas du dessein du Consul. Il étoit d'autant plus tranquille au sujet de cette place, qu'il étoit le maître de la secourir quand il voudroit.

& bien déterminé à le faire dès la première nouvelle qu'il en auroit. Cependant le Consul, profitant de sa sécurité, mit le siège devant Tarente, & disposa tout avec sagesse pour tenir les attaques. Il y avoit déjà six jours qu'il battoit la place avec peu de succès & même avec perte de beaucoup de monde. Et il y a toute apparence, que le grand Fabius auroit échoué dans son entreprise, & que Tarente seroit devenue le tombeau de sa gloire, si des armes, plus puissantes que les siennes, ne fussent venues à son secours. Le Général Romain le sentoit; & c'est ce qui le rendit très-docile à faire usage d'un nouveau genre d'attaque qu'on lui proposa. C'est la trahison: cette voie lui parut plus sûre, plus abrégée & moins sanglante.

Fabius assiége Tarente & s'en rend maître par trahison.

Une jeune femme de Tarente, qui tenoit dans ses fers le Commandant des Bruttians qu'Annibal avoit laissés dans la ville avec ses Carthaginois pour la défendre, l'engagea à changer de parti & à livrer Tarente aux Romains. Le Bruttien plus esclave de sa passion que de son devoir, promet ce qu'on exige de lui, & prend

des mesures secrètes avec Fabius, pour lui livrer le quartier de la ville qu'on lui aura confié au premier jour d'attaque. En effet le sixième jour du siège, dans un assaut général que le Consul Romain avoit ordonné exprès pour distraire l'attention & les forces des Carthaginois, une des portes de la ville lui fut livrée par le Commandant Bruttien. C'est ainsi que Fabius recouvra par trahison cette importante place, que la République avoit perdue par la même voie. Le Massacre fut horrible, le butin immense, & le nombre des prisonniers très-considérable. Annibal informé du danger de la place, marchoit jour & nuit, sans donner aucun relâche à ses troupes. Cependant quelque diligence qu'il fit, il ne put prévenir la trahison. Il étoit à cinq mille de Tarente, lorsqu'il apprit le sort malheureux de cette ville infortunée. Les Romains le vengèrent de la perfidie des Bruttiens; peu échappèrent au tranchant de leur fer meurtrier..

Annibal se retira à Métapont. Ce Général, qui ne recevoit presque plus aucun secours de sa nation, qui l'avoit abandonné à sa bonne fortune,

Ruse d'Annibal découverte.

ROMAINE. LIV. VII. son
n'étoit plus en état de tenter de gran-
des entreprises. Aussi au défaut des
forces il avoit recours à la ruse &
aux artifices , c'étoit son grand
talent. Cantonné dans Métapont ,
ce rusé Capitaine ourdit là un strata-
gème à Fabius , que sa lenteur ordi-
naire lui fit seule éviter. Il lui députa
au nom de la ville deux des princi-
paux des Citoyens , pour lui commu-
niquer le dessein où ils étoient de
lui livrer Métapont avec la garnison
Carthaginoise , pourvû qu'il voulût
oublier le passé , leur en donner sa
parole , & s'en rendre le garant au-
près du Sénat Romain. Le Consul ,
ébloui de la proposition promettre aux
Députés tout ce qu'ils désiroient , &
leur marque le jour qu'il ira à Mé-
tapont. Annibal , qui se réjouissoit
d'avance du succès de sa ruse , place
une embuscade sur la route. Le jour
marqué étant venu , au moment que
Fabius alloit se mettre en marche ,
les Aruspices vinrent lui annoncer ,
que les Auspices ne lui étoient pas
favorables. Le Consul , soit supersti-
tion , soit lenteur naturelle , diffère
sa marche & ne sortit point de Ta-
rente. Le Carthaginois impatient de

ne point voir arriver Fabius , lui députa une seconde Ambassade , toujours au nom de la ville. Cet empressement fit soupçonner quelque manœuvre , les Députés furent arrêtés , & la crainte du supplice leur fit tout avouer.

AN. M. 3799.

AV. J. C. 205.

AN. R. 544.

Cinquième

Consulat de

Marcellus.

Polib. lib. 20.

A Rome on donna pour successeurs aux Consuls en place , M. Cl. Marcellus , & Q. Crispinus. La République mit sur pied cette année-ci plus de cent mille hommes d'Infanterie , tous Citoyens Romains , & six mille de Cavalerie. C'est avec ce terrible appareil de guerre que Rome va chercher Annibal , dont l'armée n'étoit à proprement parler , qu'une poignée de gens & un assemblage d'hommes de toute espèce & de toute nation. Quel homme qu'Annibal ! Les nouveaux Consuls ayant réuni leurs armées du côté de Venouse , le Carthaginois quitta le pays des Locriens où il étoit alors , pour s'approcher d'eux ; non pas dans le dessein de les combattre , car il étoit trop foible pour se mesurer avec deux armées Consulaires , mais pour leur tendre quelque piège. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter.

Les Consuls , qui étoient tous les deux d'un caractère assez vif & bouillant , ne s'accommodoient pas de l'inaction , où Annibal les reduisoit par le refus opiniâtre , qu'il faisoit d'accepter le défi d'un combat. Les Généraux Romains , pour ne pas rester oisifs , & passer la campagne sans rien faire , forment le dessein d'assiéger la ville de Locres , & d'arracher cette place au parti d'Annibal. En conséquence de cette résolution ils envoient des ordres à une partie des troupes , qui étoient en garnison dans la ville de Tarente d'aller investir la ville de Locres. Le Général Africain , instruit du dessein & des ordres des Consuls , détache de son armée deux mille hommes d'Infanterie , & trois mille Cavaliers , qui vont se mettre en embuscade sur la route de Tarente à Locres. Ce corps de troupes tombe inopinément sur celui des Romains , en fait un carnage horrible , en prend douze cents prisonniers , & met le reste en fuite & le disperse dans toute la campagne.

A cette première ruse , qui venoit de réussir à souhait , Annibal en fit succéder une seconde , qui coura la vie aux deux

Consuls , & qui mit la République en grand péril. Entre le camp d'Annibal & celui des Consuls , il y avoit une éminence très-propre à y asséoir un camp. Marcellus fut étonné , que le Général Carthaginois , qui étoit arrivé le premier dans le pays ne l'eut pas occupé. Annibal avoit ses desseins. La crainte qu'eut Marcellus que l'Africain ne vint à s'appercevoir de l'avantage , que lui donneroit un poste qui dominoit le camp des Romains , l'engagea à le prévenir. Avant que de prendre sa dernière résolution , il voulut s'éclaircir par lui-même de la situation du lieu. Il engage Quintius son Collègue d'aller avec lui pour reconnoître ce terrein , qui devoit être & le terme de sa vie & le tombeau de sa gloire. Les deux Consuls partent ensemble sans autre escorte , que deux cents vingt Cavaliers qu'ils associèrent à leur malheur.

Annibal, qui n'avoit négligé ce poste avantageux , que parce qu'il l'avoit jugé très-propre à y ourdir quelque stratagème contre les Romains , y avoit placé un détachement de Numides , qui s'y rendoient de nuit , & qui pendant le jour se tenoient cachés

chés dans les brossailles & dans les cavités des rochers du terre : cependant un d'entre eux faisoit le guet sur la hauteur , & remarquoit avec soin tout ce qui se passoit dans le camp des Romains. Dès que la sentinelle Africaine apperçut ce petit corps de troupes venant droit à l'éminence , elle en donna avis aux troupes embusquées. Celles-ci laissèrent avancer les Romains jusqu'au pied du terre , & ne se montrèrent que pour les envelopper. La surprise des deux Consuls fut grande. Investis de toutes parts , & ne voyant point d'issue libre , ils se déterminent à une défense généreuse , & à vendre chèrement leur vie. Le combat ne fut pas long , ni la victoire douteuse. Marcellus y périt d'un coup de lance , & Crispinus son Collègue y reçut une dangereuse blessure , dont il mourut peu de temps après.

Les deux
Consuls y
périssent.

Ainsi périt le grand Marcellus , digne d'une fin plus glorieuse. Il n'y auroit qu'une maligne envie , qui pût lui refuser le tribut des justes louanges dues à son mérite. On ne peut lui disputer sans injustice la gloire d'avoir été le plus grand Capitaine de

Eloge de
Marcellus.
*Plut. in
Marcel.*

son temps : & Rome ne doit point rougir de lui être redevable de son salut. On n'a pas oublié que c'est lui qui le premier après la bataille de Cannes , releva le courage des Romains consternés & abattus par ce terrible coup ; qui leur apprit non-seulement à ne pas craindre Annibal , & à ne pas lui céder facilement la victoire , mais à la lui disputer opiniâtrément & à la lui enlever. La prise de Syracuse , les Carthaginois vaincus & chassés de presque toute la Sicile , l'Isle réunie à la République & devenue une Province Romaine , sont les fruits des glorieuses victoires de Marcellus. On se ressouvient qu'il est le troisième des Romains , qui depuis Romulus ait eu l'honneur & la gloire de consacrer à Jupiter - Férétrien les dépouilles opimes. Il avoit remporté ce glorieux trophée d'armes sur Viridumare , Chef ou Roi des Gaulois , qu'il tua dans un combat singulier. C'est pour toutes ces heureuses & brillantes expéditions , que les soldats lui donnèrent le glorieux surnom *d'Epée des Romains*. Quelque envie qu'on ait de cacher les fautes de ce Héros , on est forcé d'avouer que Mar-

cellus n'a pas fait une mort digne d'un grand Général. Aussi Annibal, qui connoissoit bien le mérite qui fait les Généraux ; le loua-t-il comme un brave soldat, & le blâma fort comme Capitaine. Ayant trouvé son corps sur le champ de bataille, il le fit revêtir superbement, & le fit brûler avec beaucoup d'appareil & de magnificence ; puis il renvoya à son fils ses os dans une urne d'argent, surmontée d'une couronne d'or, & d'une autre de laurier. Je doute fort que Marcellus ni aucun des Romains eût rendu de semblables honneurs à Annibal, si pareil accident lui fût arrivé.

Annibal, glorieux du succès de son embuscade qui avoit réussi beaucoup au-delà de ses espérances en médita sur le champ une nouvelle. En possession de l'anneau dont Marcellus se servoit pour sceller ses Lettres il en écrivit une au nom de Marcellus aux Magistrats de Salapie, & la scella du sceau de cet Illustre défunt. Par sa lettre il marquoit qu'il arriveroit devant Salapie la nuit suivante, & ordonnoit à la garnison de venir au-devant de lui. Le piège étoit habilement tendu, & les Salapiens y au-

Annibal est pris dans ses propres pièges.

roient été pris s'ils n'avoient été prévenus. Le Consul Crispinus, malgré le trouble que cause un décampe-
ment subit & forcé, eut la sage pré-
voyance d'envoyer des couriers dans
toutes les villes alliées pour les pré-
munir contre tous les ordres, qu'el-
les pourroient recevoir au nom de
Marcellus qui étoit mort, & dont le
sceau étoit tombé entre les mains
d'Annibal. Les Salapiens, prévenus à
propos par cet avis, comprirent qu'An-
nibal, irrité de leur défection, & de
la mort de cinq cents Numides qu'ils
lui avoient tués, vouloit se venger
d'eux : ils renvoyèrent le courier du
faux Marcellus avec ordre de dire à
son maître, que tout seroit en état
pour le recevoir. Dès qu'il fut parti,
ils prirent toutes les mesures néces-
saires pour tourner contre lui sa ruse,
& le prendre dans le filet qu'il avoit
tendu lui-même.

Le Général Carthaginois, qui gou-
toit d'avance le plaisir d'une pleine
vengeance, ne manqua pas de se
présenter le lendemain de grand ma-
tin devant Salapie. Son avant-garde
étoit presque toute composée de dé-
serteurs Romains. Ils ordonnent à

ceux qui faisoient sentinelle, d'ouvrir la porte, & aussi-tôt la herse est levée. Les Romains transfuges entrent en foule ; mais dès qu'il en fut entré environ six cents, les gardes de la porte lâchèrent la herse, & les déserteurs Romains se trouvèrent pris comme dans une cage. Les habitans, aidés de la garnison Romaine, les massacrèrent tous, & ne firent quartier à pas un seul. Annibal se retira un peu honteux du mauvais succès de sa ruse ; mais il n'en fut pas découragé.

Informé que les Romains s'achar-
noient à faire le siège de Locres, &
que la place étoit presque aux abois,
il part en diligence, & envoie de-
vant un corps de Cavalerie Numide.
Magon frère d'Annibal qui comman-
doit dans la place, les voyant arri-
ver du haut des remparts de la ville,
fait dans ce moment une sortie. Com-
me les Romains ne s'y attendoient
pas, les assiégés eurent d'abord quel-
que supériorité que les Romains re-
prirent bientôt. Mais l'arrivée inat-
tendue des Numides, qui les char-
gèrent en queue, déterminâ le Gé-
néral Romain qui commandoit au
siège, d'abandonner l'entreprise. Il fait

La terreur
de son nom
fait lever
aux Ro-
mains le si-
ège de Lo-
cres.

sonner promptement la retraite , re-
çoit sur sa flotte ses troupes , leve
l'ancre & disparoit. Il laissa à la mer-
ci des assiégés les machines de guerre,
dont il s'étoit servi pour battre la
ville. Annibal à son arrivée trouva le
siège levé ; bien flaté de la terreur
qu'inspiroient sa marche & son nom.

Le Sénat , instruit par les lettres de
Crispinus du malheur qui étoit ar-
rivé à son Collègue & à lui-même ,
en fut extrêmement affligé. Il dépê-
cha au Consul quelques gens de con-
fiance, pour le prier de nommer un Di-
ctateur à l'effet de tenir les assemblées
Consulaires. Crispinus se rendit aux
vœux du Sénat , & mourut, peu de
jours après, des blessures qu'il avoit
reçues dans l'embuscade dont nous
avons parlé ci-dessus. A Rome on
tint les Comices pour l'élection des
Consuls. Cl. Néron & M. Livius fu-
rent élevés à cette suprême Dignité.
Ces nouveaux Généraux , après qu'ils
eurent satisfait aux devoirs de Reli-
gion qui étoient d'usage dans la
prise de possession de cette Dignité,
donnèrent tous leurs soins & toute
leur attention à faire des levées de sol-
dats , pour compléter leurs troupes ,

AN. M. 3800.

AV. J. C. 204.

AN. R. 545.

A Rome
on nomme
de nouveaux
Consuls.

& augmenter leur armée. Les levées se firent avec difficulté , plus par la disette de sujets que par mauvaise volonté. La diminution des Citoyens étoit si prodigieuse que selon le dernier lustre , on comptoit moitié moins de Romains que lors de l'entrée d'Annibal en Italie.

La nouvelle qu'on apprit par la voye de Marseille , qu'Asdrubal frère d'Annibal étoit sur le point de passer les Alpes pour se joindre à lui , causa une grande consternation dans Rome. La marche d'Asdrubal cause une grande alarme dans Rome.

On y envisageoit la réunion de ces deux guerriers comme la perte assurée de Rome : & ce n'étoit pas sans fondement. Cette marche d'Asdrubal donna occasion à quelque changement pour les opérations de la campagne prochaine. On avoit coutume, depuis qu'Annibal étoit entré en Italie, d'opposer à ce redoutable guerrier les deux Consuls avec leurs armées complètes. Cette année-ci on prit des arrangemens tout différens : Néron fut envoyé dans le pays des Bruttians pour faire tête à Annibal , l'occuper , & l'empêcher d'aller favoriser la descente des Alpes à son frère. L'autre Consul , Livius , eut

ordre d'aller au-devant de ce nouvel ennemi, & de s'opposer à la réunion des deux frères. Ce nouvel arrangement fut le salut de Rome, & ruine des affaires des Carthaginois en Italie & en Espagne.

Avantages
de Néron
sur Annibal.

Néron, qui étoit d'un caractère violent & bouillant, se seroit volontiers déterminé à présenter la bataille à Annibal, ou à l'accepter, au cas que celui-ci la lui présentât; mais faisant réflexion que s'il venoit à la perdre il mettroit la République dans un péril éminent, il se renferma à veiller qu'il ne lui échapât. Annibal, qui n'avoit d'autre empressement que d'aller à la rencontre de son frère, cherchoit à engager une action. Il se présenta plusieurs fois dans la plaine en ordre de bataille. Le Consul n'eut garde d'accepter le défi. Il cherchoit à ruser contre Annibal; il y réussit. Il place une embuscade derrière une Colline; & dès le grand matin il se montre dans la plaine pour donner à son tour le défi au Général Carthaginois. Celui-ci, qui n'avoit que du mépris pour ce nouveau Général, donne le signal du combat, & laisse sortir avec en désordre ses troupes, qui mou-

roient d'envie de bien faire. Le Romain profita de cette négligence. Annibal n'étoit pas encore sorti du camp qu'il apprit par les cris des combattans , que ses troupes étoient mal - menées. Il vola au secours. Sa présence , l'usage , & l'expérience de ses vieilles bandes eurent bientôt rétabli le bon ordre : peut-être même qu'il auroit regagné sur les ennemis l'avantage qu'ils avoient déjà pris sur lui. Mais ayant entendu sur les derrières , les cris & la marche des troupes embusquées qui couroient pour le charger en queue , il craignit d'être enveloppé , & qu'on ne lui coupât le chemin de son camp. Il fit sonner la retraite , & rentra en bon ordre dans son camp. Cette négligence lui couta huit mille hommes , le mit hors d'état d'accepter une seconde fois le défi que le Consul lui donna depuis , & l'obligea de décamper la nuit & à petit bruit. Ce ne fut pas le seul désavantage. Peu de jours après , Néron qui l'avoit suivi de près , lui tua deux mille hommes.

Cependant Asdrubal s'avançoit à grandes journées vers l'Italie ; il avoit passé le Rhône & traversé les Alpes.

Arrivé:
d'Asdrubal
en Italie.

Déjà l'Etrurie étoit inondée de ses troupes, qui portoient par tout la terreur & l'alarme. Néron, instruit de l'arrivée & de la marche du nouveau Général Carthaginois par des Cavaliers, que celui-ci envoyoit à Annibal, & qui malheureusement étoient tombés entre les mains des ennemis, forme un dessein grand, hardi, imprévu & que l'événement seul pouvoit faire blâmer ou approuver. Voici quelle fut cette nouvelle & audacieuse entreprise.

Projet hardi de Néron. Néron, intimement persuadé & avec raison, que c'étoit fait de Rome si les deux frères parvenoient à réunir leurs troupes en un seul corps d'armée, crut qu'il falloit tout tenter & hasarder, pour empêcher cette funeste réunion. Plein de cette pensée, il se détermine à mener en personne à son Collègue un gros renfort de troupes d'élite. Il part secrètement & (ce qui est bien étonnant) à l'insçu d'Annibal. Avec un corps de six mille hommes, d'Infanterie & de mille Cavaliers, il va joindre Livius aux pieds des Alpes, pour accabler Asdrubal. Dès le lendemain de son arrivée, le généreux Consul fit

rentrer son Collègue dans ses vûes , & le fit résoudre à livrer bataille à l'ennemi. On donne le signal & on s'arrange dans la plaine en bon ordre & en bonne disposition. Asdrubal accepte le défi & sort de ses retranchemens. Mais en habile Général & en Capitaine expérimenté & accoutumé à faire la guerre depuis long-temps contre les Romains , ayant reconnu à plusieurs marques que le nombre des troupes étoit augmenté & que les deux Consuls étoient réunis , il fit sonner la retraite , & ses troupes rentrèrent dans le camp.

Comme il n'avoit aucune nouvelle d'Annibal , il se trouva extrêmement agité sur son sort. ne pouvant se persuader qu'Annibal eût été trompé par le Général qu'il avoit en tête ; il penchoit à croire qu'il étoit ou mort , ou battu, de façon à ne pouvoir plus tenir la campagne. Agité de ces tristes réflexions , il décampe la nuit même & se met en marche pour gagner le fleuve Métaure , & le mettre entre lui & l'ennemi. Cette démarche fut la cause de sa ruine : comme il ne connoissoit point le pays & que ses guides lui avoient échappé dans l'obscu-

rité de la nuit, son armée se fatigua extrêmement sans faire beaucoup de chemin. Au point du jour il tenta de passer le fleuve ; mais ne l'ayant pas trouvé guéable au lieu où il étoit ; & les Romains qui le suivoient de près, ne lui donnant pas le temps de tenter ailleurs, il se saisit d'une hauteur proche du fleuve pour y camper & s'y retrancher.

Bataille
entre les
deux Cen-
suls & As-
drubal.

L'arrivée des armées Consulaires, d'abord de celle Néron, du Préteur Porcius, & enfin de celle de Livius le forcèrent d'interrompre son ouvrage & d'accepter le combat. Voyant qu'il ne pouvoit plus reculer, il prend son parti, range son armée en bataille, bien résolu de vaincre ou de mourir. Le choc fut très-vif, l'action longue, & la victoire long-temps douteuse. Mais enfin elle se déclara en faveur des Romains. Asdrubal fit dans cette occasion tout ce qu'on peut attendre d'un grand Général. Courage, vivacité, présence d'esprit dans le fort de l'action ; enfin il n'omit rien pour déterminer la victoire & la fixer de son côté. Mais ses soldats, harassés d'une longue marche, & de plus n'ayant ni dormi ni mangé, furent

obligés de céder à un ennemi frais & supérieur en nombre. Le Général Carthaginois, tout couvert de sang & désolé de la défaite de son armée, ne songea pas à faire une retraite & à se sauver par une honteuse fuite. Pénétré de douleur de la perte de tant de braves gens qui l'avoient suivi de si loin, il auroit cru se déshonorer, s'il leur avoit survécu. Plein de cette idée, il se jette sur un gros d'ennemis, & périt les armes à la main à l'exemple d'Amilcar son père.

Défaite & mort d Al-
drubal.

Depuis la bataille de Cannes, il ne s'en étoit point donné de plus sanglante, ni de plus meurtrière. Tous les Auteurs remarquent, qu'elle servit de représailles aux Romains, & de dédommagement de cette terrible défaite. En effet la bataille du Métaure a beaucoup de traits & de ressemblance avec celle de Cannes. Le Général y est tué; le nombre des morts & des prisonniers égale presque celui de Cannes, & le butin est au moins aussi considérable, si même il n'excède. Les Romains ne laissèrent pas d'acheter cher cette victoire. Ils laissèrent sur le champ de bataille huit mille hommes des leurs ou de leurs

Alliés. Quatre mille prisonniers Romains qu'ils recouvrèrent, fut un dédommagement de cette perte.

Je laisse au Lecteur les réflexions qui se présentent naturellement sur l'inaction d'Annibal pendant tout ce temps-là, sur l'espèce de charme qui lui cachoit l'absence du Consul, & sur le peu de zèle qu'il montre pour aller au-devant de son frère, dont la réunion devoit ruiner Rome, & relever à jamais la gloire & la puissance de Carthage. Il fut trompé, dit-on, par la célérité de son frère. Pour moi, s'il m'étoit permis de juger de la conduite des grands hommes, je ne sçaurois trouver celle d'Annibal dans cette occasion-ci exempte de reproche; & c'est, je pense, la seule faute qu'il ait faite dans tout le cours de cette guerre.

Impression
que fait à
Rome la
nouvelle de
cette victoi-
re.

A Rome la nouvelle de cette grande victoire y causa les transports d'une joie, d'autant plus douce & plus sensible, qu'on y étoit fort inquiet sur le succès du projet de Néron. Tout le monde, hommes & femmes, grands & petits, le Sénat & le peuple se livrèrent à des mouvemens d'allégresse, qui manifestoit quelle avoit

été leur alarme. Annibal, chose étonnante, ne fut instruit de son malheur que par la tête d'Asdrubal, que le Consul victorieux fit jeter dans son camp, & par le détail circonstancié de la funeste journée, que lui firent deux prisonniers Carthaginois, auxquels Néron avoit à ce dessein donné la liberté. A la vûe de la tête d'Asdrubal, Annibal frappé au-delà de tout ce qu'on peut dire, s'écria qu'à ce trait, il reconnoissoit la rigueur du sort de Carthage *Agnosce se fortunam Carthaginis* : puis il se retira dans le fonds du pays des Bruttiens, qui étoit le seul peuple qui lui fût demeuré fidèle. Là il attendoit que la fortune lui présentât quelque occasion de relever son parti.

Confiné dans ce coin de l'Italie, il faut convenir qu'il fait actuellement un triste personnage, & qu'il joue un rôle bien différent de celui des premières années de la guerre, où la fortune, marchant à la tête de ses armées, lui donnoit autant de victoires qu'il livroit de combats; & lui promettoit la conquête de Rome, de la Sicile, & de la Sardaigne. Aujourd'hui abandonné de presque tous

Personnage
que fait Annibal en Italie.

ses Alliés , frustré du fruit de tant de travaux , & de tant de glorieux exploits , il ne lui reste de ressource que celles que son courage & son fertile génie peuvent lui fournir , ou celles qui pouvoient lui venir de Carthage sa Patrie. Malgré ce revers étonnant de fortune , son courage n'est ni abattu , ni ébranlé ; il ne rabat rien de sa fierté & de sa grandeur d'ame. Aussi , Tite-Live , qui n'est pas suspect dans les louanges qu'il donne à Annibal , avoue ingenuement qu'il ne sçait , lequel des deux est plus digne d'admiration , ou d'Annibal dans la prospérité, ou d'Annibal dans l'adversité. Quelque destitué qu'il fut alors de secours de toute espèce , manquant d'argent , de vivres , d'hommes , abandonné presque de sa Patrie , trouvant tout contraire à ses desseins & à ses vûes néanmoins il se soutient au milieu d'un pays ennemi , & tout désarmé qu'il étoit , pour ainsi-dire , il est formidable aux Romains , qu'ils laissèrent tranquille & n'osèrent l'attaquer pendant tout le cours de cette année.

En Espagne les succès des Romains

égaient au moins ceux d'Italie. Le jeune Scipion, poussant les conquêtes, faisoit tous les jours de nouveaux progrès. La prise de la ville d'Oringis dans la Bétique, de celle de Castulon dans la Tarragonoise, & la ruine d'Illiturgis, qui étoient les suites d'une grande bataille qu'il avoit gagnée sur les Carthaginois, l'avoient rendu maître de presque toute l'Espagne. Les Africains, poussés aux extrémités de ce vaste Royaume, & réduits à un petit coin, avoient bien de la peine à s'y soutenir. Restoit encore à soumettre la ville de Cadix. Cette place étoit défendue par Magon frère d'Annibal, qui après sa défaite s'y étoit retiré avec les débris de son armée. Scipion auroit bien voulu se rendre maître de ce poste, qui laissoit aux Carthaginois un pied en Espagne, & la liberté d'y envoyer des troupes & des convois de toute espèce. Mais comme cette ville étoit extrêmement forte, & défendue par un Général habile, il ne voulut pas risquer sa gloire aux remparts de Cadix. Une lueur d'espérance de la prendre par trahison l'arrêta dans le pays. Sur la parole de quelques transfuges, il

AN. M. 3801.

AN. J. C. 203.

AN. R. 546.

Affaires

d'Elpagae.

Tire-Liv.

lib. 28. cap.

1-46.

envoya Lælius avec une flotte pour attaquer la place du côté de la mer, & Marcius avec une bonne armée pour la bloquer par terre. Le Général Romain se flattoit déjà du succès de la perfidie. Mais le Général Carthaginois, ayant découvert la conspiration, fit arrêter les complices & les envoya à Carthage. Ainsi avorta ce beau projet, qui devoit chasser entièrement les Carthaginois de l'Espagne & terminer à la gloire des Romains une guerre qui duroit depuis si long-temps. Les Généraux Romains se retirèrent de devant Cadix, sans rapporter d'autre fruit de leur entreprise, que la honte d'avoir manqué leur coup.

Une espèce de sédition d'un corps de troupes Romaines, jointe à la révolte de Mandonius & d'Indibilis deux Rois Espagnols, relevèrent extrêmement les espérances du Général Carthaginois. Il dépêcha des couriers à Carthage pour y annoncer cette nouvelle, & pour y solliciter quelque secours de troupes ; il se flattoit qu'à l'aide de ces mouvements séditieux il pourroit recouvrer l'Empire d'Espagne. Scipion ne le laissa pas lon-

temps se nourrir de cette douce & flatteuse idée. Par sa sagesse & par une adresse admirable, que la nature lui avoit donnée pour manier les cœurs & les esprits, il fit bientôt rentrer les séditieux dans leur devoir, sans avoir besoin d'user de sévérité que sur un petit nombre de criminels, auteurs du trouble, dont l'impunité auroit pû avoir de très-fâcheuses suites. Pour ce qui regarde les deux Princes révoltés, une victoire complète qu'il remporta sur eux, leur ouvrit les yeux sur leurs véritables intérêts, les ramena à leur devoir, les lui attacha pour toujours, & rendit la paix & la tranquillité à toute l'Espagne.

Ces succès de Scipion firent disparaître presque dans leur naissance les espérances de Magon. Carthage, qui n'étoit point entrée dans ses vûes; qui d'ailleurs regardoit l'Espagne comme perdue pour elle; & les efforts qu'elle feroit pour y rétablir son Empire comme inutiles, tourna pour lors toutes ses attentions du côté de l'Italie. Elle donna ordre à Magon d'y passer avec sa flotte, & le plus d'argent & de troupes, qu'il pourroit rassembler. C'étoit en effet

le seul bon parti , que Carthage eût prendre dans les circonstances présentes. Mais il étoit bien tard : il auroit fallu s'y déterminer plutôt ; dans le cours des victoires d'Annib. C'étoit alors le véritable moment de tourner de ce côté-là toutes ses forces sans s'amuser comme ils firent à vouloir recouvrer la Sicile , la Sardaigne , à conserver l'Espagne. Il falloit occuper les Romains dans tous ces divers pays pour faire une diversion puissante. Rome détruite , tout ce que les Romains leur avoient enlevé , l'Empire même de l'Italie , venoit lui-même se rendre sous leur domination. Carthage s'opiniâtrant à vouloir tout conquérir à la fois , perdit tout. Annibal ne cessoit de le représenter ; mais l'avis des ennemis de sa maison & de sa gloire , prévalut malheureusement dans le Sénat. Carthage sur celui des Sénateurs bien intentionnés pour la Patrie. Ainsi contentant leur animosité , & jalousie , ils firent échouer tous les projets d'Annibal , & ruinèrent la Patrie.

Magon , conformément aux ordres qu'il avoit reçus de ses Maîtres :

passer en Italie au secours de son frère, employa tout l'hyver à faire ses préparatifs. - Comme il comprit par les dispositions des habitans, qu'après sa retraite, la ville de Cadix ouvreroit ses portes aux Romains, il en tira tout l'or & l'argent qu'il put. Il pillâ le thrésor public, dépouilla les temples, & força les particuliers par les menaces, & par les supplices à lui li-rer tout ce qu'ils avoient de richesses. Après cette cruelle expédition, il se mit à la mer & cingla vers les Isles Baléares. Il passa l'hyver dans celle de Minorque. Là il recrutta sa Ch'ourme, & se pourvut de vivres & de soldats. Au Printemps il fit voile vers l'Italie avec une flotte de trente galères & un grand nombre de vaisseaux de transport, sur lesquels il avoit embarqué douze mille-hommes d'Infanterie & deux mille Cavaliers. Il alla mouiller l'ancre sur les côtes de Gènes. Ayant trouvé le pays dépourvû de troupes, il le pilla, s'empare de la ville de Gènes, & fait un butin immense. Le bruit de son nom & de ses armes, & plus encore la haine du nom Romain, attira dans son camp un grand nombre de Gau-

AN. M. 3802.

AV. J. C. 102.

AN. R. 547.

Magon passe en Italie.

Ses exploits.

lois, qui grossirent prodigieusement son armée. La nouvelle de ses exploits étant venue à Carthage, on lui envoya des secours en hommes & en argent avec ordre de joindre son armée à celle d'Annibal. Quelque désir qu'il eût d'exécuter ces ordres, le succès ne répondit pas à ses souhaits. Trois armées Romaines lui en fermèrent si bien la route, qu'il ne lui fut pas possible de tenter la marche. Il abandonna son entreprise du côté de l'Etrurie, & se jeta dans l'Insubrie. Là il eut à combattre deux armées Romaines : La fortune égala à peu près les avantages, mais une blessure qu'il reçut dans l'action, & qui l'obligea de se retirer du combat, laissa aux Romains la victoire, & dissipa une bonne partie de ses troupes. Ce fut dans ce moment qu'il reçut ordre de sa République de repasser la mer pour venir au secours de sa Patrie contre les armes victorieuses de Scipion, qui étoit déjà passé en Afrique. Tout blessé qu'il étoit, il se mit en état d'obéir, équipa sa flotte, embarqua ses troupes, & cingla vers Carthage. Il n'eut pas la consolation de revoir sa Patrie. Il

mourut de sa blessure dans la traversée. Revenons à Scipion que nous avons laissé en Espagne.

Retour de
Scipion à
Rome.

Dès que Magon fut sorti de Cadix, les habitans lui en fermèrent l'entrée pour toujours, & se rendirent aux Romains. Par cette soumission volontaire de la ville de Cadix, Scipion se vit, après cinq ans de guerre continuelle maître paisible de toute l'Espagne, sans que personne lui disputât plus le terrain. A peine avoit-il fini cette glorieuse conquête que ses Maîtres ombrageux, & craignant qu'il ne la gardât pour lui, lui envoyèrent deux successeurs pour le relever. Ceux-ci partagèrent ce vaste Royaume en deux Provinces, Espagne citérieure jusqu'au fleuve Sucron; Espagne ultérieure jusqu'à l'Océan. Comme Scipion étoit aussi bon Citoyen que grand guerrier, il n'eut aucune peine d'obéir aux ordres de la République. Il partit sans différer pour se rendre à Rome. On vit arriver ce jeune Héros avec une joie inexplicable : tous les ordres de l'Etat s'empresèrent de sortir au-devant de lui. C'étoit une foule & un concours étonnant de peuple, qui accouroit de toutes parts

pour voir le vainqueur de l'Espagne, qu'ils auguroient devoir être celui de l'Afrique.

Scipion est
élu Consul.

Ce fut dans cette vûe & par un pressentiment secret du succès, que toutes les Centuries, d'un commun consentement, & avec des marques extraordinaires d'estime, lui donnèrent leurs suffrages pour le Consulat, & lui destinèrent d'avance l'Afrique pour département. Scipion accepta de bon cœur cette destination : jeune, vigoureux, & ayant déjà fait preuve en Espagne de ce qu'il sçavoit faire dans le métier de la guerre, il regardoit toute autre Province que l'Afrique, comme un théâtre peu propre à faire briller ses grands & rares talens. Il ignoroit que la gloire naissante lui avoit fait beaucoup de jaloux, & qu'il trouveroit dans les plus illustres têtes du Sénat de grands obstacles à ses projets. En effet lorsqu'il fit part de son dessein à cette auguste Compagnie, Fabius, au nom de presque tout le corps du Sénat, s'opposa à sa prétention. Il représenta le projet de Scipion de passer en Afrique, comme le fruit de l'une impétueuse valeur d'un jeune guerrier, qui veut s'acquérir
de

de la gloire ; comme un projet d'un jeune homme sans expérience & dont l'exécution pourroit entraîner la ruine de la République. L'expédition d'Afrique , tandis qu'on avoit Annibal dans le cœur de l'Italie ; Magon son frère à Gènes qui sollicitoit & soulevoit les Gaulois & les Liguriens ; que l'Italie étoit agitée , troublée & désolée par une guerre de plus de quatorze ans sans relâche , paroissoit à la plus grande partie des Sénateurs un projet insensé & tout-à-fait extravagant. Ils étoient persuadés que toute autre expédition cessante, & avant que de penser à porter la guerre en Afrique, il falloit chasser l'ennemi de son pays, donner la paix à l'Italie & la mettre en sûreté. Voilà ce que le Sénat opposoit à Scipion par la bouche de Fabius.

Dispute au
sujet de l'ex-
pédition que
Scipion vou-
loit faire en
Afrique.

Scipion de son côté, qui croyoit n'avoir été élevé au Consulat que pour passer en Afrique, soutenoit vivement son projet. Il prétendoit qu'il n'y avoit point d'autre voye de chasser Annibal d'Italie qu'une descente en Afrique : que la nécessité où se trouveroit le Général Carthaginois d'aller défendre sa Patrie , le forceroit de se

retirer : que Carthage, alarmée de voir la guerre dans le sein de ses Etats, le rappelleroit sans différer : que là aux pieds des murs de Carthage on décideroit la querelle ; & que cette puissante ville seroit le prix du vainqueur. Comme il menaça indécemment le Sénat de porter la cause au Tribunal du peuple , cette sage Compagnie le prévint , & fit entrer les Tribuns dans ses vûes. Le Consul voyant qu'il avoit été prévenu , & qu'il ne lui restoit plus aucune ressource pour faire approuver son projet , promit de s'en rapporter à la décision du Sénat. Après une mûre délibération on lui assigna la Sicile pour département avec permission de passer en Afrique , s'il jugeoit que le bien de la République le demandât ; mais on ne lui donna ni troupes ni argent.

Réflexion
à ce sujet.

Il n'est pas aisé de décider lequel des deux partis étoit le mieux fondé en raison. Le succès parle en faveur de Scipion , mais la force des raisons paroît être du côté du Sénat. En effet si les Généraux Carthaginois avec, les secours qu'ils tiroient de leur Capitale & du reste de l'Afrique , se fussent renfermés à faire la guerre à

Scipion, à la manière de Fabius, à lui couper les vivres, & à le miner tout doucement, que seroit devenu ce Général, lui, son armée, & son admirable projet ?

Que seroit devenue Rome, dépouillée de la plus grande & de la meilleure partie de ses troupes ? N'auroit-elle pas eu tout à craindre du redoutable Annibal & des Carthaginois, qui étoient dans le cœur de l'Italie, & dont le courage & la fierté se seroient accrus sur le découragement des Romains. Ainsi on peut conclurre que le projet de Scipion étoit très-bien concerté, parce qu'il a fort bien réussi ; mais s'il avoit mal tourné il auroit eu contre lui & l'événement, & la raison, qu'on auroit alors mieux senti qu'auparavant. Revenons à l'exécution de son projet.

Scipion, content & satisfait du Décret du Sénat, qui lui assignoit la Sicile pour département, avec la liberté de passer en Afrique, si le bien de la République le demandoit, ne perdit pas l'espérance d'exécuter son dessein ; & quoiqu'il n'eût ni troupes, ni argent, ni flotte, il ne désespéra pas de trouver dans la bonne volonté du

Scipion passe en Sicile.
Tit. Liv. lib.
29. Cap. 1-38.

peuple ou des Alliés ce qu'il croyoit que le Sénat lui refusoit par jalousie. En effet il trouva dans le zèle des volontaires , & dans celui des Alliés tous les secours qu'il pouvoit désirer en hommes , en argent , en vivres , en vaisseaux & en rameurs. Avec ces forces qu'il ne devoit qu'à son industrie , il se rendit en Sicile , son département. Occupé de son grand projet , il employa toute la campagne & tout l'hiver suivant à faire tous les préparatifs nécessaires pour l'exécuter le Printemps prochain. Cependant tout étoit tranquille en Italie. La peste s'étant mise dans l'armée de l'autre Consul (P. Licinius) & dans celle d'Annibal , elle empêcha les uns & les autres de rien tenter.

Les Romains rentrèrent dans la ville de Locres.

Les Locriens fatigués de la cruelle avarice & de la dureté du Gouvernement des Carthaginois , rappelèrent secrètement les Romains , & leur ouvrirent secrètement les portes de leur ville. Les Africains se soulevèrent dans la citadelle , où ils s'étoient retirés encouragés par la marche d'Annibal qu'ils sçavoient venir à leur secours. Ils ne doutoient point de se revoir bientôt maîtres d'une ville per-

fide , dont ils se promettoient de tirer une pleine vengeance. Annibal arriva & prit des mesures très-justes pour réduire cette ville rébelle ; mais l'arrivée secrète de Scipion avec un gros renfort de troupes déconcerta tous ses projets. Dans le temps qu'il donnoit un assaut à la ville , & qu'il faisoit escalader les Murailles , on fit sur lui une sortie si vive , qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Le Carthaginois comprit que le Consul étoit dans la place. Ainsi il abandonna son projet & décampa la nuit suivante , ayant auparavant fait donner avis à ceux de son parti , qui étoient dans la citadelle , de pourvoir de leur mieux à leur sûreté. La garnison se voyant abandonnée d'Annibal , mit le lendemain le feu à un grand nombre de maisons , & se sauva à la faveur du bruit & du tumulte de l'incendie ; qui empêcha , ou qu'on ne s'apperçût de leur retraite , ou qu'on les poursuivît dans leur fuite. Ils firent tant de diligence dans leur marche , qu'ils rejoignirent Annibal avant la nuit.

Cependant Scipion avoit envoyé Lælius son ami en Afrique pour y
 Lælius fait
une descente
en Afrique.

faire le dégât : il prit terre à Hypponne. Cette descente inattendue mit l'alarme dans tout le pays & dans Carthage même. On y étoit persuadé que c'étoit Scipion, qui étoit arrivé avec sa flotte & avec son armée. L'erreur ne tarda pas à se dissiper : on apprit que c'étoit Lælius, son Lieutenant, qui étoit débarqué avec une troupe de maraudeurs pour faire le dégât & ravager la campagne. Cette nouvelle calma l'inquiétude présente, & renouvela l'ardeur des Carthaginois dans les mesures qu'ils prenoient déjà pour mettre Carthage en sûreté. Les soins du Sénat Africain ne se bornèrent pas à la sûreté de leur Capitale. Ils prirent toutes les sages précautions que la prudence pouvoit leur suggérer, tant pour faire échouer le projet de Scipion, que pour se mettre en état de défense, & faire retomber sur lui les maux dont il les menaçoit. On fit partir des ports de Carthage des renforts pour l'Italie, & on pressa Magon de se joindre à Annibal. Ils envoyèrent à Syphax, Roi de Mauritanie, des Députés pour le presser d'entrer dans leur alliance, & d'abandonner le parti des Ro-

main. Aldrubal-Gifcon , qui étoit à la tête de l'Ambassade, tourna si adroitement le Prince Numide , qu'il le détermina à faire une ligne offensive & défensive avec sa République. Il cimentait cette alliance par le mariage de sa fille , la belle & spirituelle Sophonisbe , avec ce nouvel Allié. Ce coup fut d'une grande importance pour Carthage ; car ils tirèrent de ce Prince de grands secours pour leur défense , & privèrent Scipion d'un des principaux appuis , sur lesquels il avoit compté pour le succès de son expédition.

AN. M. 3803.

AV. J. C. 201.

AN. R. 548.

Carthage
fait alliance
avec Sy-
phax.

Ce changement de Syphax troubla un peu Scipion , mais il ne le rebuta pas. Il étoit plus touché de l'impression que pouvoit faire sur ses troupes cette rupture subite du Prince Numide , que de la perte qu'il faisoit d'une ressource considérable , & qui auroit beaucoup contribué à accélérer le succès de son entreprise contre Carthage. Il craignoit que cette nouvelle ne décourageât ses troupes , qu'elle ne rompît ses mesures & ne fît entièrement échouer ses desseins. Pour détourner ce mauvais effet , il eut recours à l'artifice. Il fit publier

que les deux Rois Numides , Maffiniffa & Syphax , venoient de lui écrire , pour fe plaindre de fa lenteur , & pour l'engager à hâter fon départ. Ce menfonge net & précis de Scipion eut tout l'effet qu'il pouvoit defirer ; mais il ne ne lui fait pas honneur. C'eft une preuve qu'il refpectoit peu les droits & les intérêts de la vérité. Eloge néanmoins qui lui feroit plus d'honneur que toutes fes victoires. C'eft ainfi qu'en jugeoit Epaminondas , tout auffi grand guerrier que lui.

Départ de
Scipion pour
l'Afrique.

Scipion , qui craignoit qu'on ne parvînt à découvrir la rupture du Roi Syphax , & fes engagemens avec Carthage , fe rendit en diligence à Lilybée , où il avoit marqué le rendez-vous de la flotte & des troupes , qu'il vouloit emmener avec lui. Après qu'il eut tout difpofé pour fon départ , donné fes ordres pour l'embarquement , & defigné le jour qu'on leveroit l'ancre , il monte fur fa galère , & fait voile vers l'Afrique , où il arriva après trois jours de navigation. Il mouilla l'ancre au promontoire , appelé le Beau , où il prit terre dans le territoire de Carthage.

Le débarquement de Scipion ré-

pandit dans toute l'Afrique une consternation universelle. Carthage même n'en fut pas exempte. On s'imaginoit voir déjà l'ennemi aux portes de la ville, l'assiéger dans les formes, & en escalader les murailles. L'Italie en cendres, ruinée & désolée par les armées d'Annibal, ne donna jamais à Rome une si vive alarme. On voit ici la différence qu'il y a d'une ville marchande, telle que Carthage, d'avec une ville guerrière comme Rome.

Alarme de Carthage.

Le lendemain de cette facheuse nouvelle les Carthaginois étant revenus de leur consternation, détachèrent un corps de Cavalerie de cinq cents Cavaliers pour aller reconnoître l'ennemi, & traverser même sa descente s'il étoit possible. Cette troupe étant tombée dans un parti ennemi; il fallut en venir aux mains. L'avantage de ce premier combat que Scipion eut à soutenir en Afrique demeura aux Romains; & il fut regardé comme un bon augure pour la suite de l'expédition. Le Général Africain, qui étoit une jeune homme de grande naissance, & qui promettoit beaucoup pour la suite, fut tué dans l'action ou dans la fuite. Il s'appelloit

Succès de Scipion en Afrique.

Hannon : ce premier combat de Cavalerie fut bientôt suivi d'un second, qui réussit encore plus mal aux Carthaginois par l'artifice de Massinissa, qui feignant d'être attaché au parti de Carthage, servoit sous ses drapeaux dans le camp d'Asdrubal. Ce Prince Numide, par une noire trahison, fit donner dans un embuscade des Romains la nouvelle troupe de Cavalerie Carthaginoise, qui fut entièrement ruinée. Après une semblable trahison le perfide Prince se retira dans le camp Romain.

Il fit le
siège d'Uti-
que.

Cependant Scipion faisoit le ravage des terres d'Afrique & un butin immense. Il prit, chemin faisant, plusieurs villes de gré ou de force, & portoit par tout la terreur de ses armes. Il alla mettre le siège devant la ville d'Utique, & la battit par terre & par mer. Carthage, qui connoissoit encore mieux que Scipion l'importance de cette place, qui après la Capitale de l'Afrique étoit la plus opulente, la plus puissante, & la mieux fortifiée, arma puissamment, & envoya au secours d'Utique, Asdrubal, fils de Giscon, avec une armée de trente mille hommes de pied

& de trois mille chevaux. Celui-ci se met en marche, & vient se poster auprès du camp de Syphax, qui, aux instantes prières des Carthaginois, s'étoit enfin ébranlé. Avec une armée si puissante & des troupes si nombreuses, ils auroient pu forcer les lignes des Romains, & les faire périr sous les murailles d'Utique. Mais cette nombreuse armée étoit un corps sans tête. Asdrubal, ni le Roi Numide n'osèrent rien tenter. Ils se contentèrent de faire lever le siège, & de rendre inutiles tous les travaux & tous les efforts de Scipion. S'ils avoient gardé uniformément cette conduite, Scipion ne pouvoit manquer de périr. Car quoique cette manière de faire la guerre, ne fut pas bien vigoureuse, elle suffisoit pour arrêter tout court les Romains, & pour les miner promptement. Mais il s'en faut bien qu'ils aient tenu ce plan d'opérations. La suite nous l'apprendra.

Il est forcé
de le lever.

Scipion, après un siège de quarante jours, qui lui avoit coûté beaucoup de travaux, de fatigues & de monde, alla camper dans un poste fort avantageux, où il passa tout l'hiver à faire les préparatifs de la campagne pro-

chaine. Au retour du printemps il revint devant Utique ; mais comme il sentoît l'inutilité des efforts qu'il feroit pour emporter la place, & le péril même qu'il y auroit à vouloir le tenter en présence de deux armées si nombreuses, il se tenoit renfermé dans son camp. Son courage l'auroit porté volontiers à aller attaquer les ennemis dans leurs retranchemens. Mais sa sagesse, qui lui découvrit le danger où il s'exposeroit en attaquant un ennemi si supérieur en nombre, modéra l'ardeur de son activité naturelle. Voyant donc qu'il ne pouvoit rien par la force, il eut recours à l'artifice. Il fait porter à Syphax des propositions de paix, & l'invite à se rendre le médiateur de la réconciliation de Rome & de Carthage. Projet qu'il n'avoit nulle envie d'exécuter, mais qu'il mettoit en avant pour tromper le Prince Numide & le Général Carthaginois. Le Roi accepte de bon cœur le personnage de médiateur, & en conséquence on surfit toute acte d'hostilité. On s'envoie des Députés de part & d'autre, on fait des propositions relatives aux intérêts des deux Nations, mais on ne convient de rien.

AN. M. 3804.

AV. J. C. 200.

AN. R. 549.

Scipion brûle les deux

camp des

ennemis.

Ti. Liv.

lib. 30. Cap. 1.

Polib. l. 14.

Le Proconsul , qui ne se servoit de ces entrevues que pour examiner les forces des ennemis , la situation & l'état de leur camp , ne concluoit jamais rien , & faisoit des difficultés sur tout. Quand il fut bien au fait de tout ce qu'il souhaitoit , il rompit assez brusquement les négociations & recommença les hostilités. Il avoit appris par les émissaires qu'il avoit envoyés aux deux camps Africains pendant la trêve , que les tentes des Numides & des Carthaginois étoient construites de bois , de branchages , de joncs & de feuillages. Sur ces connoissances il forme le hardi projet d'y mettre le feu de nuit , & d'attaquer les deux camps en même temps. L'entreprise étoit hazardeuse ; mais que ne peut pas un Général entreprenant contre un ennemi inattentif , sans discipline , & qui ne se doute de rien ? Le succès surpassa ses espérances : le feu fut mis aux barraques des Numides , & puis à celles des Carthaginois. Et comme les uns & les autres ne pensoient pas que le coup vint d'une main ennemie , mais du hazard ou de l'imprudence de quelque soldat , chacun s'empresse sans ordre & sans

armes à remédier au mal & à éteindre le feu ; sans songer à se précautionner contre les Romains ; qui , profitant du trouble où étoient les ennemis , forcent leurs camps & font un massacre horrible de tout ce qui tombe sous leur main. Il périt dans cette attaque nocturne par le feu ou par le fer des Romains plus de quarante mille hommes. Le nombre des prisonniers fut aussi très-considérable : c'est ainsi qu'en un moment Scipion ruina les deux armées des ennemis. On ne peut disconvenir que l'entreprise de Scipion ne soit des plus hardies & des plus sagement concertées. Mais j'en crois l'éclat un peu obscurci par le moyen dont il y est parvenu. Il est bien permis de ruser avec son ennemi , de lui donner l'échange & de lui tendre des embûches ; mais je ne pense pas que l'exacte probité permette de l'amuser par l'espérance d'un traité de paix qu'on paroît solliciter ; mais qu'on n'a point envie de conclure , pour le faire donner dans un piège. Outre qu'il y a là quelque chose qui répugne à la bonne foi , c'est une marque qu'on craint son ennemi , & qu'on se défie de ses forces.

Quoiqu'il en soit de ma réflexion que j'abandonne au Lecteur judicieux. Ce coup jeta Carthage dans une grande consternation. Elle comptoit d'envoyer au premier jour investir l'ennemi par terre & par mer ; & par l'imprudence de ses Généraux elle voit toutes ses espérances évanouies. On y fut si indigné contre Asdrubal qu'on le déposa & qu'on le condamna à perdre la vie. Cet Arrêt n'eut point de suite. Il y a apparence que son crédit, le rang qu'il tenoit dans la République, & plus que tout cela sa qualité de beau-père de Syphax, dont Carthage avoit plus de besoin que jamais, firent revoquer un jugement que la précipitation & la cruauté avoient dicté. Cependant on songea à mettre sur pied une autre armée, de concert avec Syphax, qui ne se croyant pas vaincu pour avoir été surpris, rassembla de nouvelles troupes, qu'il réunit à celle d'Asdrubal son gendre. Les deux Généraux avec ces forces de fraîche levée & inférieures de plus de la moitié des précédentes, firent quelques avances pour aller chercher Scipion, qui avoit repris le siège d'Utique. A la pre-

Consternation de Carthage.

Victoire de
Scipion sur
Syphax &
Madrubal,

mière nouvelle que le Général Romain eut de leur marche, il voulut leur épargner une partie du chemin : il s'ébranla & va à leur rencontre, on fut quelques jours en présence à escarmoucher & à donner quelques légers combats. Ces préludes ne tardèrent pas d'être suivis d'une action générale où les deux partis déployèrent toutes leurs forces, & toute leur habileté. Les troupes Carthagiноises & Numides, qui étoient sans expérience, ne purent tenir contre le premier choc des Romains. Elles prirent ouvertement la fuite, ayant le Général à leur tête. Il n'y eut que quatre mille Espagnols, qui firent une résistance si vigoureuse, qu'ils préférèrent une mort honorable à une honteuse fuite. La fermeté de ces braves Celtibériens occupa si fort les Romains, que les fuyards eurent le temps de s'échapper & de faire leur retraite en bon ordre. La perte de cette bataille consterna extrêmement Carthage. Cependant, comme il y avoit dans le Sénat des gens de cœur & de courage, qui sçurent relever celui de leurs Collègues & de leurs Concitoyens, on ne fit rien que de

convenable à la grandeur de cette République. On opina même vigoureusement ; & ce sentiment forma l'arrêté du Sénat.

Il fut donc conclu : 1^o qu'on mettroit Carthage en état de défense & à l'abri de toute insulte des ennemis ; 2^o qu'on enverroit une flotte dès le lendemain pour attaquer celle de Scipion dans le port d'Utique ; 3^o qu'on rappelleroit sans délai Annibal pour venir défendre sa Patrie. Ces trois Chefs furent exécutés & même avec succès. La flotte Carthaginoise remporta quelque avantage sur celle de Scipion, & mena même en triomphe cinq à six vaisseaux dans le port de Carthage. Ce foible avantage releva un peu l'espérance & le courage abattu des Carthaginois. Ils comprirent que le Proconsul pouvoit être vaincu ; & que c'étoit la faute de leurs Généraux s'il ne l'avoit pas été jusqu'alors. Pour ce qui est d'Annibal, ce fut avec une vraie peine qu'il reçut l'ordre de quitter l'Italie & de passer en Afrique. Il n'y obéit qu'à regret. Il éclata en plaintes contre ses ennemis & contre le Sénat de Carthage, qui avoit négligé de pouf-

Rappel
d'Annibal.

ser la guerre d'Italie avec toute la vivacité qu'elle demandoit , & qui lui faisoit perdre le fruit de ses victoires. Ces plaintes d'Annibal étoient déplacées & inutiles , mais elles étoient bien fondées. Comme il ne pouvoit ni éluder , ni résister aux ordres précis de ses maîtres , il disposa tout pour son départ. Il laissa dans le pays & dans les places qui lui étoient restées fidèles , les troupes qu'il crut lui être inutiles ; & n'embarqua avec lui que ses troupes d'élite. Magon son frère , qui faisoit la guerre en Ligurie reçut le même ordre qu'Annibal. Il obéit sans aucun délai ; mais il n'eut pas le bonheur de revoir sa Patrie , ni de se rejoindre à son frère en Afrique , il mourut , comme nous avons vu , dans la traversée , de la douleur d'une blessure qu'il avoit reçue à la jambe dans un dernier combat contre les Romains.

Joie de Rome.

A Rome la nouvelle des heureux succès de Scipion en Afrique y causa une joie extraordinaire. Tous les Temples furent ouverts ; chacun y courut avec zèle , pour témoigner aux Dieux sa vive reconnoissance pour de si grands bienfaits. A cette joie

succéda celle que causa la retraite d'Annibal & de Magon de l'Italie. Ces sentimens furent un peu troublés par les réflexions que l'on fit, que tout le poids de la guerre alloit retomber sur Scipion seul ; & que ce jeune Proconsul auroit affaire au redoutable Annibal. Ces craintes n'étoient pas destituées de toute raison. Mais Annibal par la vivacité de ses Concitoyens , qui ne lui laissèrent pas la liberté de faire la guerre à sa façon , ne put profiter de ces avantages.

Cependant Scipion pouffoit ses conquêtes avec une rapidité incroyable ; rien ne lui résistoit. Les Carthaginois avoient eu par tout du dessous , & par surcroit de malheur Syphax leur fidèle allié , qui étoit pour eux d'une ressource infinie , avoit été chassé de ses Etats , fait prisonnier , chargé de chaînes & conduit à Rome. Carthage , pour suspendre & arrêter les progrès du Général Romain jusqu'à l'arrivée d'Annibal , & des autres secours qu'ils avoient envoyé solliciter en Grèce & en Macédoine , se détermina à envoyer des Ambassadeurs à Scipion pour lui demander la paix.

Progrès de
Scipion.

Carthage
demande la
paix.

Scipion accorde un trêve aux Carthaginois.

& une suspension d'armes pour traiter avec plus de sûreté ; le Proconsul acquiesça à la demande qu'on lui faisoit , envoya les Députés à Rome & accorda la trêve qu'on désiroit. Le Sénat de Rome , qui démêla la supercherie des Carthaginois , renvoya les Ambassadeurs sans rien décider , s'en remettant à Scipion , soit pour la paix , soit pour la continuation de la guerre.

Les Carthaginois , toujours eux-mêmes , c'est-à-dire , toujours perfides , manquant de bonne foi , & avides de gain , voyant sur leur côte , & presque aux portes de Carthage , une flotte Romaine que la tempête y avoit jettée , ne purent se résoudre à laisser échapper une si riche proie. Ainsi suivant leur panchant naturel , sans avoir aucun égard à la trêve qu'on avoit accordée à leurs vœux & à leurs larmes , ils ordonnèrent à leur Amiral de sortir du port , d'aller recueillir tout ce qu'il pourroit de vaisseaux de cette malheureuse flotte & de les conduire à Carthage. Ce qui fut pontuellement exécuté : cette rupture de la trêve fut suivie d'un violent indigne du droit des gens. Scipion ,

Les Carthaginois la violente.

outré du procédé injurieux des Carthaginois dépêcha à Carthage trois Députés pour se plaindre au Sénat, & pour en demander une juste réparation. On étoit bien éloigné à Carthage de ces vûes de justice & d'équité. Les Ambassadeurs Romains eurent bien de la peine à se sauver eux-mêmes & à s'échapper des mains d'une populace mutinée. Ils sortirent bien vite de Carthage & montèrent sur leur galère, accompagnés de deux autres de Carthage pour leur sûreté. Mais dès qu'ils eurent perdu de vûe le port de la Capitale d'Afrique, & qu'ils découvroient déjà celui d'Utique, ils se virent attaqués par quatre vaisseaux Carthaginois qu'on avoit envoyés contre eux. Les Ambassadeurs Romains, pour échapper à ce nouveau péril, furent obligés de faire échouer leur galère contre le rivage. De là ils se rendirent à pied au camp Romain. On conçoit quelle fut l'indignation du Proconsul. Cependant il modéra sa juste colère, & ne voulut se venger de ce manque de bonne foi, que par la douceur & par la modération. Il auroit pu retenir les Ambassadeurs de Carthage qui reve-

Il s violente
aussi le droit
des gens.

noient de Rome, & qui étoient dans son camp. Mais il ne voulut opposer à cette injuste & perfide conduite de Carthage que de bons traitemens. Plus modéré & plus généreux que ses ennemis étoient injustes & perfides, il renvoya les Ambassadeurs Carthaginois comblés de politesses & de bons procédés.

Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'Annibal arriva en Afrique & qu'il prit terre à Leptis. Son arrivée releva le courage de ses compatriotes, qui se croyoient invincibles tandis qu'ils auroient Annibal à la tête de leurs armées. Ce préjugé n'étoit pas mal fondé : mais pour remporter des victoires, il ne suffit pas d'avoir un grand Général, il faut des troupes & des troupes aggueries, & c'est ce que Carthage n'avoit pas. Aussi dès qu'Annibal fut en Afrique, un de ses premiers soins fut de se mettre au fait de l'état des affaires & des troupes de sa République. Il eut bientôt reconnu que Carthage, épuisée de finances & d'hommes, n'étoit pas en état de soutenir la guerre, & qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de demander la paix, & de l'ob-

AN. M. 3805.

AV. J. C. 199.

AN. R. 550.

Annibal arrive en Afrique.

tenir à des conditions le moins onéreuses qu'il seroit possible. Il espéroit même que par la présence, & à la tête d'une armée, il contribueroit à rendre le Proconsul moins difficile. Dans cette résolution il transféra son camp d'Adrumet à Zama à peu de distance de celui des Romains. Il députa un ami au Roi Massinissa, qui servoit dans le camp Romain, pour le prier de lui obtenir une entrevue avec Scipion. Le Roi Africain, flatté de cette distinction, se porta avec zèle auprès de Scipion pour obtenir de lui ce que demandoit Annibal. Le Général Romain s'y prêta volontiers, & on convint d'un lieu pour le rendez-vous. Ce fut dans une grande & belle plaine, qui séparoit les deux camps, que se virent les deux Généraux. Jamais le monde n'avoit vû en face l'un de l'autre deux plus grands guerriers. Ces deux Héros ne se connoissoient que par la renommée de leurs exploits réciproques, qui les avoit remplis d'une mutuelle admiration. Ils furent quelque temps en présence l'un de l'autre sans parler. Annibal rompit le premier ce silence d'admiration. Il parla de paix; &

Son entrevue avec Scipion.

pour y déterminer Scipion, il lui fit voir avec une adresse inimitable l'inconstance de la fortune, & l'honneur qui lui reviendrait d'avoir terminé cette longue guerre par une paix, dont la gloire étoit plus sûre & plus avantageuse que la victoire la plus brillante. Scipion ne s'éloigna pas du projet que le Général Africain lui proposoit, mais il vouloit prescrire en maître & en vainqueur les conditions du traité. Il les fit si onéreuses qu'Annibal ne crut pas pouvoir les accepter sans se déshonorer. Il étoit persuadé que le Général Romain victorieux ne pourroit en imposer de plus dures. Ainsi il aima mieux tenter le sort des armes, & décider la querelle dans un combat.

On se sépara donc sans avoir rien conclu, & on remit au lendemain à terminer la guerre par la voie des armes. Chacun des Généraux retourna dans son camp pour y annoncer la bataille pour le lendemain, & pour en faire les préparatifs. En effet dès le grand matin les deux armées sortirent de leur camp & se rangèrent en bataille dans la plaine. Jamais peut-être on ne vit aux mains deux plus

plus grands Généraux, l'un vainqueur de l'Italie, & l'autre de l'Espagne. Tous les deux firent dans cette occasion décisive usage de tout ce qu'ils avoient d'habileté, d'expérience & de valeur, soit pour ranger leurs troupes en bataille, soit pour leur inspirer du courage, soit enfin pour profiter de l'avantage des lieux & se procurer un heureux succès. Il étoit question de l'Empire & de la liberté, de la Patrie & de la gloire. La victoire fut long-temps douteuse. Les soldats, animés de l'esprit de leurs Capitaines, se battirent avec un courage de lion. Chacun mourroit sur la place, plutôt que de lâcher pied. On ne vouloit point céder d'aucun côté; chacun vouloit la victoire pour sa patrie. Enfin elle se déclara pour les Romains.

Annibal vaincu dans cette malheureuse journée fut toujours lui-même, grand Capitaine, & tout aussi grand que dans les plaines d'Italie. Mais il n'eut pas le même bonheur, parce qu'il n'avoit pas le même nombre de troupes formées de sa main. Par l'habileté avec laquelle il rangea son armée, il méritoit de déterminer la victoire pour lui; mais ses troupes mercenai-

Annibal
est vaincu.

res & Italiennes firent fort mal leur devoir. Du premier choc, elles prirent la fuite. Malgré les premiers succès, Scipion n'étoit pas encore victorieux. Il lui restoit à enfoncer le corps de bataille d'Annibal tout composé de vieilles bandes. Ce fut alors que le Général Romain se trouva embarrassé, & qu'il éprouva la différence qu'il y avoit de combattre contre un Asdrubal, ou contre un Annibal. La supériorité des Romains n'effraya point ces braves Carthaginois. Ils soutinrent leur effort avec un courage dont Scipion étoit étonné & inquiet. Ces vieux guerriers qui avoient tant de fois fait trembler les Romains en Italie, soutenus de la présence de leur Général, se battoient avec un acharnement surprenant. Les choses étoient en cet état, lorsqu'heureusement pour Scipion survinrent tout à propos Lælius & Masinissa avec leur Cavalerie victorieuse de celle des Carthaginois. Ces deux Généraux, ayant attaqué par derrière & en flanc cette brave infanterie, déterminèrent la victoire en faveur des Romains. Annibal, se voyant enveloppé de toutes parts, fut obligé de prendre la fuite, & d'abandonner au fer de l'ennemi ces braves guerriers. Par

Inquiétude de Scipion sur le succès du combat.

Annibal prend la fuite.

ce que nous venons de dire, il est évident qu'Annibal fut à Zama, ce qu'il avoit été à Cannes; & que s'il est vaincu aujourd'hui, ce n'est ni par sa faute, ni par un plus habile Général que lui; mais par la faute de ses troupes, dont la très-grande partie étoient de nouvelles levées; & par le manque d'une bonne Cavalerie.

Quoiqu'il en soit de ma réflexion, Annibal, cet ennemi si redoutable se sauva à Adrumète avec un petit nombre de Cavaliers. Là, il rassembla les débris de son armée, qui n'étoient pas bien considérables. Il en étoit péri vingt-mille sur le champ de bataille; & un pareil nombre avoient été faits prisonniers. Carthage, informée du malheur de son Général, le rappella pour prendre son avis sur l'état présent de la République; car on n'ignoroit point qu'il étoit aussi bon Politique qu'il étoit brave guerrier. Ce grand homme, tout vaincu qu'il étoit, fit l'admiration de tous ses compatriotes; son entrée dans Carthage avoit presque l'air d'un triomphe. Il prit place pour la première fois dans le Sénat; &, quand ce fut à lui d'opiner, il dit que Carthage n'avoit d'autre ressource que dans la paix; &

Il conseil-
le de deman-
der la paix.

qu'il falloit l'accepter aux conditions qu'il plairoit à Rome de la leur accorder.

Scipion s'avance vers Carthage.

sur la mer.

Cependant le Général victorieux voulant tirer de sa victoire tout l'avantage qu'il pouvoit s'en promettre, fit avancer ses troupes vers la Capitale, sous la conduite de son Lieutenant ; pour lui il monta sur sa flotte pour s'y rendre par mer. On remarque ici que le vainqueur de l'Afrique se conduit bien différemment d'Annibal après la bataille de Cannes ; & par cette raison-là même les Panégyristes le mettent beaucoup au-dessus du Général Africain. Mais, si on veut faire attention que Scipion marche contre une ville dont les Citoyens sont tous des Commerçans, & sans expérience dans la profession des armes ; qu'au contraire, Annibal avoit affaire à une ville toute guerrière, & dont les habitans étoient autant de soldats, ville qui comptoit dans son Sénat & dans la Noblesse autant de Généraux, que de Sénateurs & de Nobles ; si, dis-je, on veut se donner la peine de peser ces considérations, on trouvera qu'Annibal n'a pas manqué après la bataille de Cannes, en n'allant point à Rome ; qu'il a été aussi sage de modé-

rer l'activité de ses troupes qui le demandoient, que Scipion peut l'être aujourd'hui en marchant contre Carthage. Un partisan d'Annibal ajouteroit que c'est faire beaucoup d'honneur à Scipion que de l'égalier au Général Carthaginois. Scipion étoit à peine à la hauteur de Tunis qu'on vit arriver une galère Carthaginoise, ornée de banderolles, de branches d'Olivier & de tous les Symboles de la paix. Elle portoit dix Ambassadeurs, que Carthage, sur l'avis d'Annibal, lui députoit pour lui demander la paix. Ce Général Romain leur donna audience à Tunis. D'abord il parut inflexible. Il leur fit des vifs & sanglans reproches sur leur mauvaise foi, sur l'infraction des traités & du droit des gens. Puis réfléchissant à la grandeur de l'entreprise, & se rappelant l'exemple de Régulus, qui par une inflexibilité outrée, se vit abandonné de la fortune & périt lui & toute son armée aux portes de Carthage, il revint à des sentimens plus modérés. De plus il avoit tout sujet de craindre un successeur qui viendroit lui enlever à peu de frais le fruit & la gloire d'une victoire qui lui avoit coûté tant de travaux, il se laissa donc fléchir & leur prescrivit les conditions de paix.

Il accorde
la paix.

Ces conditions furent pour Rome une seconde victoire. Elles enlevoient aux Carthaginois leurs flottes & leurs éléphants, avec défense d'en dresser dorénavant. Elles revendiquoient tous les prisonniers & tous les transfuges. On exigea d'eux des sommes immenses (dix mille talens d'argent.) Enfin, on leur défendit tout armement & tout acte d'hostilité tant sur terre que sur mer, soit en Afrique, soit hors de l'Afrique; d'envoyer ou de recevoir des Ambassadeurs sans l'aveu & la permission expresse du Sénat Romain. Ces conditions quelque dures & humiliantes qu'elles fussent, puisqu'elles réduisoient les Carthaginois, à peu de différence près, à la qualité déshonorante de sujets de Rome, furent acceptées, de bon cœur & avec actions de grâces, du Sénat de Carthage. Annibal lui-même (qui le croiroit ?) non-seulement s'y soumit; mais indigné de ce qu'un Sénateur, nommé Giscon, parloit contre, & vouloir par ses discours détourner ses Concitoyens d'accepter une paix si humiliante, il le prit brusquement par la main & le jeta presque à terre au milieu de l'assemblée. On est étonné de ce procédé d'Annibal, & on a peine à concevoir, comment un

homme, aussi redoutable & aussi fier, peut se soumettre à des conditions de paix si humiliantes & si onéreuses. Cet étonnement cessera si on fait réflexion qu'Annibal connoissoit mieux le caractère des Carthaginois que Giscon, son compatriote. Les Carthaginois étoient également incapables de soutenir déterminément la guerre & de souffrir la paix. Si Annibal eût reconnu dans ses Concitoyens, ce qu'il reconnoissoit dans les Romains, c'est-à-dire, le même amour pour la Patrie, & pour la gloire; le même zèle & le même courage pour la défendre, il n'est pas douteux qu'il n'eût jamais accepté une paix si désavantageuse. Ainsi la paix, quelque dure & humiliante qu'elle fût, étoit le seul bon parti qu'il eut à prendre dans la situation présente de sa République.

La paix ayant été unanimement acceptée aux conditions prescrites par le vainqueur, le Sénat nomma des Ambassadeurs pour aller la conclure avec Scipion. Tel fut l'événement de cette seconde guerre punique, qui fut moins longue que la première, mais qui fut bien plus cruelle & plus meurtrière. Les Romains eurent d'abord tous les

Traité de
paix, conclu
dans le camp
de Scipion.

AN. M. 5806.
AV. J. C. 198.
AN. R. 551.

désavantages imaginables ; mais par un heureux changement de fortune que les ennemis de la gloire d'Annibal leur occasionnèrent, ils devinrent dans la suite supérieurs en tout & partout. Et Carthage, cette fière rivale, qui dans les premières années de cette guerre avoit eu tous les succès qu'elle pouvoit désirer ; Maîtresse de presque toute l'Italie & de toute l'Espagne fut obligée de renfermer les bornes de son Empire dans l'Afrique, & d'accepter humblement une paix qui la rendoit tributaire de Rome & presque sa sujette, & son esclave. La victoire sur l'Afrique sera bien-tôt suivie de celle que les Romains remporteront sur la Macedoine ; l'une étoit le prélude de l'autre. Voyons auparavant le triomphe de Scipion.

Triomphe
de Scipion.
Polyb. lib. 16

Après que Carthage eut rempli les conditions portées par le traité de paix, le Général Romain se mit en mer pour retourner à Rome. Le Sénat couronna ses victoires du plus glorieux des triomphes qu'on eût vû jusqu'alors. Cette cérémonie triomphale dut faire d'autant plus de plaisir à Rome, qu'il y avoit très-long-temps qu'on n'y avoit vû un pareil spectacle. La porte triomphale étoit fermée depuis longues an-

nées. Un des plus beaux ornemens de cette pompeuse cérémonie étoit le Roi Syphax , & plusieurs grands Seigneurs de sa Cour , qui précédoient le char de triomphe. Le surnom d'Africain , qui demeura à Scipion , étoit extrêmement glorieux & flatteur pour lui. Ce surnom lui rappelloit agréablement & sans affectation le souvenir de son triomphe & de ses victoires. On ignore d'où lui vint ce glorieux titre , si ce fut par l'estime de ses soldats , ou par la flatterie de ses amis , ou enfin par une dénomination distinctive des autres Scipions. Il est le premier des Romains , qui ait porté le nom d'une Nation vaincue. Dans la suite, quantité d'autres Généraux Romains illustrèrent, à son exemple, eurs familles de ces sortes de titres : mais personne ne l'a plus mérité , & ne s'est décoré de ce glorieux surnom avec plus de justice que notre Héros.

Fin du Tome Second,

610204



ERRATA du Second Tome.

P Age 40. *lig.* 16. demi, *lis.* demit. p. 45. l. 7. étoit sortie, *lis.* étoient sortis. p. 70. l. 1. percer, *lis.* percher. p. 113. l. 11. de leurs Citoyens, *lis.* leurs Citoyens. p. 158. l. 15. importance, *lis.* importante. p. 264. l. 1. inutilement, *lis.* inutilement. p. 271. l. 18. Rome, *lis.* les Romains. p. 364. l. 4. arriva, *lis.* n'arriva: *ibid.* l. 8. pas un se detacha, *lis.* pas un ne se detacha. p. 376. l. 29. entendre aucune, *lis.* entendre à aucuné. p. 381. l. 18. sans pretendre d'apprécier, *lis.* sans prétendre de déprécier. p. 410. l. 28. rendit, *lis.* rendirent. p. 444. l. 30. tomba dessus lui, *lis.* lui tomba dessus. p. 532. l. 23. secretement, *lis.* de même.



